ISSN : 2728/6762 - FRANCE MÉTRO : 7,90 € - DOM : 8,50 € - BEL/LUX : 8,50 € - CH : 11.10 FS - CAN : 13,99 $CA - D : 9,90 € - ESP/ITA/GR/PORT CONT : 8,90 € - MAR : 89 DH - TOM : 1 080 XPF - TUN : 9.9 TND - NUMÉRO 507 - MAI 2022 LIRE LA PASSION DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

LIRE magazine littéraire

GRAND ENTRETIEN

ANNIE ERNAUX

« La dimension sociale de Proust m'est insupportable »

DOSSIER SPÉCIAL

CINÉMA ET LITTÉRATURE

Faut-il trahir pour adapter un livre ?

SÉLECTION

VIRGINIE GRIMALDI, DOUGLAS KENNEDY, HILLARY CLINTON, BERNARD WERBER, SYLVIE GERMAIN, ÉTIENNE BALIBAR, JAMES ELLROY…

INÉDIT

« GUERRE » DE LOUIS-FERDINAND CÉLINE

ENQUÊTE

LE LIVRE AUDIO

Numéro 507 Mai 2022 www.lire.fr

L 19817 - 507 S - F: 7,90 € - RD

MARTIN FOURCADE
CHAMPION DU MONDE &
CHAMPION OLYMPIQUE
DE BIATHLON

MGEN, Mutuelle Générale de l'Éducation Nationale, immatriculée sous le numéro SIREN 775 685 399, MGEN Vie, immatriculée sous le numéro SIREN 441 922 002, MGEN Filia, immatriculée sous le numéro SIREN 440 363 588, mutuelles soumises aux dispositions du livre II du Code de la mutualité. MGEN Action sanitaire et sociale, immatriculée sous le numéro SIREN 441 921 913, MGEN Centres de santé, immatriculée sous le numéro SIREN 477 901 714, mutuelles soumises aux dispositions du livre III du Code de la mutualité. Siège social : 3 square Max-Hymans - 75748 Paris CEDEX 15.

N° 507 MAI 2022
LiRE magazine littéraire

SOMMAIRE

40

LE DOSSIER
LES ADAPTATIONS INFIDÈLES

6

LE GRAND ENTRETIEN
ANNIE ERNAUX

L'ÉDITO 4
Baptiste Liger

LE GRAND ENTRETIEN 6
Annie Ernaux par Alexis Brocas et Aurélie Marcireau

L'ACTUALITÉ 13

L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN 36
Douglas Kennedy

LE DOSSIER 40
Les adaptations infidèles

L'ENQUÊTE 54
Le livre audio d'hier à aujourd'hui

LE PORTRAIT 58
Virginie Grimaldi

LE CAHIER CRITIQUE 63
. L'événement 64
. Littérature française 66
. Littérature étrangère 76
. Polars/Science-fiction 82
. Jeunesse/BD 88
. Classiques/Études littéraires/Poésie 90
. Essais/Documents 92

LA VIE DES IDÉES 98

LA LANGUE FRANÇAISE 105

LES LIVRES DE MA VIE 114
Nadia Tereszkiewicz

LA CHRONIQUE DE

GÉRARD OBERLÉ *Livres méconnus ou oubliés* 39
BERNARD QUIRINY *Le cabinet de curiosités* 62
FABRICE D'ALMEIDA *Une autre histoire* 97
PASCAL ORY *Mot de tête* 103
ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT *L'atelier d'écriture* 104
CÉCILE LADJALI *À l'école des lettres* 110

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR
OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES !

LE PORTRAIT
VIRGINIE GRIMALDI

58

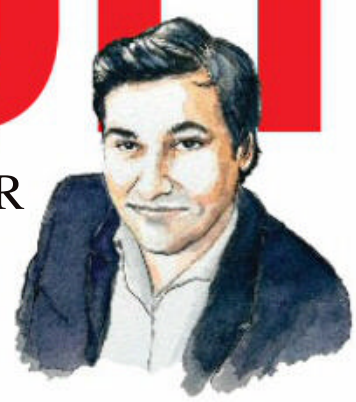
Crédits couverture :
© Julie Guillem
© Francesca Mantovani/ Gallimard

Ce numéro comporte un tiré à part Saint-Louis destiné à une sélection d'abonnés et un bon de commande *Lire Magazine littéraire* sur l'ensemble des abonnés France.

MGM/COLLECTION CHRISTOPHEL – FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – CÉLINE NIESZAWER/LEEXTRA/FAYARD

L'ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER



Les multiples définitions d'un mot montrent généralement toute la complexité de celui-ci. Voyez le cas d'« adapter » qui, selon ce cher Larousse, signifie, dans le domaine artistique, *« transposer une œuvre pour qu'elle convienne à un autre public, à une autre technique »*. Cette mutation prend bien des formes, lorsqu'un livre inspire un film et, donc, lorsqu'une image mentale, celle du lecteur, s'incarne sur la pellicule. Dès lors, toute adaptation ne suppose-t-elle pas un travail de réinvention, comptant son lot de libertés et d'infidélités avec le récit, les personnages, le décor ou l'époque ? Voilà tout l'enjeu du dossier que *Lire Magazine littéraire* vous propose ce mois-ci – Festival de Cannes oblige ! –, non pas à travers une suite de recensions de longs-métrages, mais avec une série d'articles opposant (ou réunissant) cinéma et littérature. La question se pose d'autant plus aujourd'hui que certains éditeurs, s'inspirant du modèle américain, choisissent bien souvent de publier leurs romans pour leur capacité à être transposés en un long-métrage et, plus encore, en série télé… À ce danger, répliquons que certains grands textes ont offert de merveilleuses adaptations – citons *Illusions perdues* de Xavier Giannoli (nous avons rencontré à ce titre Jacques Fieschi, salué par le césar de la meilleure adaptation pour cette variation balzacienne) et *L'Événement* d'Audrey Diwan, d'après Annie Ernaux. Cette dernière nous a accordé un grand entretien à l'occasion de la parution de son nouvel ouvrage, le bref et puissant *Le Jeune Homme*. Tiens, sera-t-il un jour porté à l'écran ?

Douglas Kennedy, invité des Lundis des écrivains aux Deux Magots

L'écrivain américain fait ce mois-ci son grand retour en librairies avec *Les hommes ont peur de la lumière* (Belfond) – voir notre rubrique « L'univers d'un écrivain » page 36. Il viendra donc présenter ce nouvel ouvrage dans le célèbre établissement de Saint-Germain-des-Prés, lors d'un débat avec Baptiste Liger, le 9 mai à 18 h 30, suivi d'une séance de dédicaces. Que les fans de l'auteur de *La Symphonie du hasard* soient au rendez-vous !

Réservations sur : evenementiel@lesdeuxmagots.fr ou par téléphone

Lire Magazine Littéraire sur iPad !
Téléchargeable gratuitement sur l'App Store, l'application donne accès à toute l'actualité littéraire en temps réel, ainsi qu'aux anciens numéros de *Lire* à tarif préférentiel.

Notre boutique en ligne : lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :** 15 rue de la Fontaine-au-Roi 75011 Paris
- **Par courrier électronique :** redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :** www.facebook.com/Lire.Magazine.Litteraire
- **Instagram** @lire.magazine.litteraire
- **Twitter** @lire_ML

Audience mesurée par AUDIPRESSE

LE TRI FACILE

PEFC

ACPM OJD

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

LIRE magazine littéraire

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 325 000 euros
Siège social
43 avenue du 11-Novembre,
94210 Saint-Maur-des-Fossés.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger
Rédacteurs en chef adjoints
Alexis Brocas, Aurélie Marcireau
Direction artistique
Philippe Marchand/olo.editions
Graphisme
Thomas Hamel
Iconographie
Janick Blanchard
Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, Brigitte de Zélicourt
Chroniqueurs
Fabrice d'Almeida, Cécile Ladjali, Gérard Oberlé, Pascal Ory, Bernard Quiriny, Éric-Emmanuel Schmitt
Ont collaboré à ce numéro
Hubert Artus, Simon Bentolila, Boll, Patrice Bollon, Raphaële Botte, Eugénie Bourlet, Jacques Braunstein, Olivier Cariguel, Philippe Chevalier, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Marcus Dupont-Besnard, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Virginie Girod, Emmanuel Hecht, Jean Hurtin, Marie Jouvin, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Marie Lechevalier, Estelle Lenartowicz, Éric Libiot, Vincent Malausa, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Maëlle Meunier, Jean-François Paillard, Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet, Hubert Prolongeau, Bernard Quiriny, Patricia Reznikov, Christophe Rioux, Maxime Rovère, Juliette Savard, Serge Sanchez, Audrey Sovignet, Camille Thomine
Partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23 – publicite@lire.fr
Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes
Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43 avenue du 11-Novembre,
94210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 2728-6762.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.
Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)
Publicité littéraire : Antoine Kodio (97 79)
akodio@mediaobs.com
Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

Service abonnements
45 avenue du Général Leclerc
60643 CHANTILLY CEDEX
Tél. : 01 70 37 31 54
Courriel : abonnements@lire.fr
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

AUDREY SOVIGNET - ALEXANDRE ISARD POUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

la Comédie du Livre
dix jours en mai

13 > 22 mai 2022

comedie-du-livre.fr

© Montpellier Méditerranée Métropole - Direction de la Communication - 04/2022 - LV - Création : Ronald Curchod

CNL · sofia · Occitanie · domaine d'O MONTPELLIER · Le Point · Le Monde · LiRE · bleu · ACTUALITTE · Libération · TRANSFUGE · Midi Libre · la Gazette

Montpellier capitale européenne de la Culture 2028

Montpellier méditerranée Métropole · Montpellier

Le grand entretien par Alexis Brocas et Aurélie Marcireau

ANNIE ERNAUX

« RIEN NE M'A FAIT PEUR EN ÉCRITURE »

Partir de soi pour parler du monde. S'appuyer sur les faits qui nous constituent pour explorer l'humanité à laquelle on se relie. Et faire de l'écriture un geste consubstantiel à la vie, sans lequel *« les choses ne sont pas allées jusqu'à leur terme »*, comme elle l'écrit en exergue de son dernier texte. Par ses réflexions sur les transfuges de classe et la question de la « place » de chacun dans la société, Annie Ernaux a ouvert la voie à des auteurs comme Nicolas Mathieu, Claire Marin, Édouard Louis… Son art, pourtant, ne ressemble à aucun autre. Par son travail sur le style, la structure, la tonalité, elle est parvenue à résoudre un problème qui ressemble à la quadrature du cercle : parler de soi sans narcissisme, raviver son passé sans complaisance, et bouleverser les lecteurs avec des précisions économiques, corporelles, sociologiques qui portent l'odeur du temps passé.

PARLER DE SOI SANS NARCISSISME, RAVIVER SON PASSÉ SANS COMPLAISANCE

« Il n'existe pas de vérité inférieure », estime Annie Ernaux, ce qui l'a souvent conduite à se mettre en danger, et à s'exposer consciemment au scandale – notamment dans *L'Événement,* où elle racontait, en partant de sa vie, ce que pouvait être un avortement clandestin dans les années 1960. Citons également *La Place,* qui parle de son père, de honte sociale et de séparation langagière, *Mémoire de fille, Les Années*… Les textes d'Annie Ernaux forment un genre littéraire à eux seuls, sur lequel bien de vaines étiquettes ont été posées. Ainsi son dernier roman, court, dense et beau, *Le Jeune Homme*, sur deux amoureux que trente ans séparent. Il est étudiant, elle romancière célébrée, il voudrait un enfant d'elle, elle sait qu'ils n'ont pas d'avenir, mais ces vérités n'empêchent pas leur amour : elles en font partie. Et elles s'inscrivent dans un temps qui est, pour lui, celui de la découverte et de l'exploration érotique, pour elle, celui d'une redite de la jeunesse qui prend aussi la forme de rappel à la mort. Là encore, sans emprunter les voies traditionnelles du discours amoureux, Annie Ernaux nous atteint profondément.

Régulièrement citée sur les listes du Nobel, Annie Ernaux n'aime pas les sommes ou les compilations mausolées qui semblent clore une œuvre du vivant de l'auteur. Pour la célébrer, les Cahiers de L'Herne ont donc préparé un numéro joyeusement ouvert, riche en textes inédits (extraits de son journal, lettres, entretiens), où interviennent de nombreux écrivains. On y retrouve surtout l'intelligence de l'autrice, et l'extrême singularité de son écriture, toujours tournée vers l'universel. Une écriture réellement inclusive, en quelque sorte, dans un monde qui ne l'est pas du tout.

À noter : Annie Ernaux se rendra au prochain Festival de Cannes pour présenter, à la Quinzaine des réalisateurs, le documentaire autobiographique qu'elle a réalisé avec son fils, David Ernaux-Briot, *Les Années Super-8*.

★★★★★
LE JEUNE HOMME
ANNIE ERNAUX
48 P., GALLIMARD, 8 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 MAI.

★★★★☆
CAHIER ANNIE ERNAUX
ANNIE ERNAUX, PIERRE-LOUIS FORT (DIR.)
320 P., L'HERNE, 33 €. EN LIBRAIRIES LE 4 MAI.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

***« Si je ne les écris pas, les choses ne sont pas allées jusqu'à leur terme, elles ont été seulement vécues »*, peut-on lire dans *Le Jeune Homme*, votre dernier roman. Pour vous, quelque chose n'est pleinement vécu que lorsqu'il est écrit ?**

Annie Ernaux. Oh oui ! Lorsque je n'écris pas, j'ai le sentiment que les choses ne sont pas vraiment réelles et qu'elles vont s'évanouir. Il y a une sorte d'impératif. Évidemment, toutes les réalités ne sont pas affectées de la même urgence ni de la même nécessité, mais celles qui persistent, comme si elles demandaient à être écrites, le sont.

Pourquoi avez-vous décidé de raconter l'histoire de *Jeune Homme* seulement maintenant ?

A.E. Tout simplement parce qu'avant elle n'était pas finie *[rires]*. Elle a été écrite en grande partie de 1998 à 2000. Je n'ai pas vu la nécessité de continuer ce texte et je me suis donc arrêtée en 2000. Évidemment, cela n'était pas rédigé et prenait la forme de feuillets disparates. C'est peu avant le confinement, en classant mes écrits, que j'ai été saisie : cela demandait à être complété ! Ayant interrompu un autre texte que j'étais en train d'écrire, j'ai eu envie de terminer celui-ci. En même temps, je revoyais des textes inédits pour les Cahiers de L'Herne. Au fond, je n'aurais pas eu le désir de le terminer s'il n'y avait pas eu tout ce travail autour des Cahiers.

***Dans Passion simple*, vous écrivez à propos de l'amant : *« Il n'a pas choisi de figurer dans ce livre mais seulement dans mon existence. »* Ne faites-vous pas la même chose dans *Le Jeune Homme* ?**

A.E. Absolument. Je ne souhaite pas qu'on commence à pister *[rires]*. J'ai désiré un large anonymat, même si les lieux restent indiqués. Tout cela se percute. Ainsi Rouen tient une part importante. J'y ai fait mes études pendant six ans, jusqu'en 1964. Cette jeunesse qui infuse en moi me donne le sentiment de vivre deux fois. Et la seconde n'est jamais comme la première…

« IL Y A UNE DIMENSION SOCIALE CHEZ PROUST QUI M'EST INSUPPORTABLE »

Vous parlez même de *« fiction »* comme si vous réécriviez, par les gestes, quelque chose que vous avez déjà écrit…

A.E. C'est toute l'idée de fiction ou même de théâtre. Il s'agit de jouer le rôle de la fille que j'ai été.

Le rôle de la fille scandaleuse que vous êtes visiblement très contente de retrouver !

A.E. *[rires]* Oui ! Elle a toujours été là.

Cette fois, vous dites être dans le rôle de la bourgeoise…

A.E. Oui, car cette différence d'âge et de statut social, cette « pauvreté » du jeune homme sont attirantes : je veux être celle qui peut donner beaucoup. Chacun sait que donner, c'est prendre. Le côté économique compte beaucoup et je voulais même l'accentuer en listant tout ce que j'ai fait non pour l'attacher, mais pour rétablir un ordre.

Souvent, lorsqu'on parle d'amour, on oublie le côté économique. Vous, vous rappelez que l'économie et la domination font partie de la relation amoureuse.

A.E. C'est un aspect de la domination qui est dû à mon âge, car je n'avais pas d'argent non plus *[rires]*. Cette domination-là lui facilite la vie, mais je considère aussi les avantages. Lorsqu'il ne travaille pas, il me donne son temps : je le rétribue pour cela.

Vous ajoutez d'ailleurs, avec humour, que c'est un bon deal.

A.E. Ce qui était le plus marquant était cette sensation de revivre, de me replonger dans une jeunesse, de retrouver une forme de spontanéité, de jeu. Le fait que cela se passe dans une ville où j'avais été jeune était d'autant plus troublant. Par exemple, revenir au restaurant universitaire que j'avais fréquenté tant d'années et dont la disposition intérieure n'avait pas changé fut particulièrement déroutant.

Dans *Passion simple*, vous écrivez : *« J'ai seulement rendu en mots – qu'il ne lira sans doute pas, qui ne lui sont pas destinés – ce que son existence, par elle seule, m'a apporté. Une sorte de don reversé. »* L'expression de « don reversé » renvoie au jeune homme, mais aussi à votre littérature ?

A.E. Ce qu'il m'a apporté, sans lui, je ne l'aurais pas. Ce qui était très difficile était ce sentiment de répétition tel qu'il ressemble à la mort. Être condamnée à répéter quelque chose qui, à mon sens, ne conduisait nulle part. Je me suis aperçue, en écrivant *L'Événement*, où je racontais comment j'avais expulsé cette grossesse

BIO-BIBLIOGRAPHIE

1940

Naissance d'Annie Ernaux à Lillebonne, en Normandie. Sa jeunesse se déroule à Yvetot, où ses parents tiennent un café-épicerie. Elle suit des études de lettres et devient professeure agrégée. Cette ascension sociale et la question de la honte liée au milieu d'origine traverse toute son œuvre et détermine même son écriture comme le montre son roman devenu un classique, *La Place* (prix Renaudot 1984).

2008

Annie Ernaux publie *Les Années*, un livre total qui retrace soixante ans de sa vie en mêlant l'intime et le social. De son avortement *(L'Événement)* à la passion amoureuse *(Passion simple)* ou à sa première relation sexuelle *(Mémoire de fille)*, elle parvient à nous émouvoir en nous prenant par les faits, les données, les souvenirs plutôt que par les sentiments.

2022

Publication des Cahiers de L'Herne consacrés à l'autrice. Loin de figer l'œuvre d'Annie Ernaux, ils en montrent toute l'ampleur. Des extraits, des journaux intimes, des mots échangés avec Beauvoir ou Desproges, l'ouvrage est à l'image de celle que Danielle Arbid appelle l'« Annie punk ».

non voulue, que, de la même façon, j'étais en train de le supprimer de mon existence.

Simultanément au *Jeune Homme*, les Cahiers de L'Herne Annie Ernaux paraissent. Qu'est-ce que cela vous fait d'être un « classique » ?
A.E. Je ne me le représente pas comme quelque chose qui ferait de moi un classique. Ce qui me plaît dans la conception de ces Cahiers, c'est qu'ils ouvrent beaucoup de portes sur mon travail. Il y a des recherches très pointues, mais aussi des témoignages d'écrivains et d'écrivaines et d'autres personnes qui me connaissent d'un peu plus près. Souvent, on prend les Cahiers de L'Herne comme quelque chose d'académique mais là, cela échappe à l'académique. C'est très divers. J'en suis l'objet mais, pour un lecteur, il y a dans ce qu'il lit quelque chose qui dépasse l'objet. Qui peut presque se lire comme une fiction.

Vous déclarez qu'écrire est quelque chose de supérieur à l'amour et à la vie, mais que c'est aussi la recherche du réel. Comment concilier les deux ?
A.E. Justement, le réel n'est pas accessible en vivant seulement, contrairement à la parole. Je mets dans le travail d'écriture quelque chose qui va au-delà de la vie ordinaire. C'est ça, l'écriture. C'est devenu ça. Sans preuves écrites, je n'avance qu'à tâtons.

Vous expliquez, dans plusieurs de vos livres, que vous avez conquis l'écriture classique et bourgeoise. Votre écriture n'est pourtant pas classique ?
A.E. Plus jeune, je pratiquais deux écritures : celle pour obtenir mes examens et celle des lettres adressées à mes parents, que je simplifiais pour ne pas montrer une supériorité – alors que j'étais une sale gamine qui faisait exprès d'employer des mots compliqués pour ennuyer son père. En revanche, je savais que ma mère les enregistrait. Je jouais le rôle de l'institutrice *[rires]*.

Cette volonté de transmettre à vos parents quelque chose de votre vie ne vous a-t-elle pas aidée à trouver cette écriture qui va à l'essentiel ?
A.E. Au départ, c'est une écriture très violente. Mes premiers textes « Venger sa race », *Les Armoires vides*, etc. sont violents… C'est en écrivant sur quelqu'un de proche, comme mon père, que j'ai adopté une écriture qui n'est pas dominante, qui ne surplombe pas. À l'époque, je ne formulais pas les choses ainsi, mais on aurait pu dire que c'était une voie étroite entre le populisme et le misérabilisme. C'était justement cette écriture du réel, factuelle – que j'ai malencontreusement qualifiée d'écriture plate –, qui ne donne pas prise aux jugements du lecteur que je présumais toujours bourgeois. J'étais très arc-boutée sur cette position et j'ai donc écrit *La Place* dans cette optique. Cette écriture-là, je l'ai faite mienne, avec tout de même des changements importants. Si vous prenez *Le Jeune Homme* et que vous le comparez à *La Place,* ou même à *Passion simple* vous voyez bien qu'il y a une évolution.

On y retrouve toutefois votre façon de juxtaposer les éléments…
A.E. Oui ! C'est une écriture objective. Objectiver non seulement le matériel mais aussi ce qui est plus difficile : les choses mentales, abstraites comme les sentiments.

Dans *L'Écriture comme un couteau*, vous refusez l'autofiction. Vous dites, à propos de marguerite Duras : *« Elle fictionne sa vie, je m'attache au contraire au refus de cette fiction. »*
A.E. C'est presque devenu naturel chez moi. Pour moi, la fiction a lieu dans la construction du livre, c'est-à-dire que l'organisation d'un livre donne un sens en soi. Je n'ai pas besoin de la fiction. Écrire ne se confond pas avec imaginer, ni avec un laisser-aller : pour moi, écrire, c'est retrouver.

Vous écrivez que l'écriture autobiographique vous semble participer d'une espérance et d'un malentendu, et qu'on ne se soigne pas avec l'écriture.
A.E. Il y avait cette idée que je faisais de l'autobiographie toute simple, et donc que c'était facile. C'est ce qui m'était reproché.

On vous a aussi reproché d'avoir montré la dévotion d'une femme pour son amant dans *Passion simple*…
A.E. Oui, *Passion simple* a été un grand moment de réception contrastée. On m'a aussi reproché mon écriture plate, ou, souvent, la crudité de mes propos, notamment dans le journal que j'ai publié sur ma mère, *Je ne suis pas sorti de ma nuit*. On se demandait comment on pouvait oser parler de sa mère ainsi, mais je ne parlais pas de ma mère, je parlais d'une maladie.

N'a-t-on pas critiqué, aussi, votre manière d'introduire dans la littérature des choses bassement matérielles, comme l'argent ou la consommation ?
A.E. Tout à fait. Je me souviens d'un écrivain avec lequel j'entretenais des rapports très amicaux. Il m'a demandé comment je pouvais parler d'hypermarchés dans un livre. Je lui ai répondu que c'était la réalité. Même si nous avons évolué sur ce que l'on peut montrer ou pas, l'argent reste sale. Quant à l'hypermarché, il ne devance jamais la société. Il crée tout, même des désirs, et il ne va voir que son intérêt. Faire des rayons garçon/fille, cela s'appelle de la segmentation, et fait gagner plus d'argent. Si, au moment du ramadan, ils proposent des produits adaptés, ce n'est pas parce

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Anamaria Vartolomei dans *L'Événement* (disponible en DVD-VOD chez Wild Side), adaptation par Audrey Diwan du livre éponyme d'Annie Ernaux.

qu'ils veulent une mixité sociale : c'est parce qu'ils gagnent de l'argent avec ça.

En lisant *Le Jeune Homme*, on songe à cette phrase de *La Place* : *« J'ai glissé dans cette moitié du monde pour laquelle l'autre n'est qu'un décor. »* Aimer ce jeune homme n'était-il pas une façon de retourner dans cette moitié du monde ?

A.E. Oui, et je le dis quand même de manière assez nette. Au même âge, je ne l'aurais même pas regardé. Il faisait un peu plouc. Il représentait ma propre plouquerie. C'est un aveu qui va sans doute me valoir des volées de bois vert. Cette image de moi qui est en lui satisfait quelque chose. Là, on est en pleine domination économique et culturelle.

Face au regard des autres, qui désapprouvent votre couple, vous êtes unis. D'ailleurs, vous avez une réflexion intéressante sur la manière dont on regarde votre couple dans un restaurant et celle dont on regarderait un homme du même âge avec une jeune femme…

A.E. C'est toujours la même chose. Il y a eu des livres de femmes sur ce sujet, comme celui de Camille Laurens. On a donné à ces femmes, qu'on appelle les cougars, le nom d'un fauve, d'un prédateur. Peut-être qu'il y a de ça mais pourquoi ne dit-on pas que les hommes sont des prédateurs ? Quand j'ai commencé ce texte, il y a plus de vingt ans, je ne voyais pas le scandale d'écrire cela. En général, rien ne m'a fait peur en écriture.

D'ailleurs, vous écrivez que vous aimez *« écrire dangereusement dans la forme et le fond ».*

A.E. C'est un constat plutôt qu'autre chose. Je me souviens m'être dit, au moment où j'envisageais *Les Années,* « il manque du danger là-dedans ». Alors, ce qui était dangereux, c'était la forme.

Comme pour *L'Usage de la photo* ?

A.E. Non, pour *L'Usage de la photo*, je n'y ai même pas pensé. J'avais oublié comme ce bouquin avait été stigmatisé. Pour beaucoup de raisons : parce que je ne l'ai pas écrit toute seule, parce qu'allier le cancer et l'érotisme, cela paraît difficile.

Dans *Mémoire de fille,* vous parlez de cette maladie de la honte qu'est la boulimie, ce qui est rare. Pourquoi était-ce important pour vous ?

A.E. C'est rare, mais pour moi, en effet, c'est très important. La boulimie est une horreur et les filles qui en sont affligées en ont honte. Cela fait davantage honte que l'anorexie car la boulimie, c'est la matérialité : on mange beaucoup, on exècre beaucoup… C'est horrible ! L'évoquer, à cette distance-là, n'était pas très courageux, mais je voulais montrer cette addiction animale à la nourriture : on se jette sur du chocolat jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus – pour moi, avec le commerce de mes parents, c'était inépuisable. Dans *L'Événement,* j'ai écrit : *« Il n'y a pas de vérités inférieures. »* Effectivement, là, je ne cache rien, et il fallait que j'aille au bout. Les gens qui ont vu le film – où la réalisatrice ne cache rien non plus – ont été surpris de voir comment cela se passait autrefois.

Dans L'Herne, vous tissez des liens entre la façon dont Proust parvient à toucher l'universel par des analyses reposant sur des références sophistiquées, littéraires, et la votre, qui me semble emprunter le chemin inverse : vous prenez vos références dans le monde commun des marques, de la nourriture. N'arrivez-vous pourtant pas à un résultat proche ?

A.E. D'une certaine façon, oui. Toutes ces réflexions à propos de Proust, c'est parce que je faisais un cours sur lui. Et je voulais au fond ne pas avoir un regard universitaire sur lui. Je relisais ses écrits et je me suis arrêtée sur ce fameux geste de Gilberte dont Proust ne dit rien. J'ai parlé à des spécialistes et ils en sont à se demander quel était ce fameux geste. Je suis une fan de Proust mais en même temps, il y a une dimension sociale qui m'est insupportable. La façon dont il parle de Françoise… il y a des phrases terribles où il compare tout de même sa façon de regarder le monde à celle d'un chien. Une sorte de vie inférieure. Il y a là quelque chose de profondément douloureux pour moi car, si beaucoup de lecteurs considèrent que Françoise n'a rien à voir avec leur vie, pour moi, profondément, Françoise, c'est tous mes ascendants.

Pour Nicolas Mathieu, vous êtes un modèle. Aujourd'hui, de nombreux livres traitent des transfuges sociaux et des questions de classe, comme l'ouvrage de Claire Marin. Pensez-vous avoir ouvert la voie sur ces sujets-là ?

2022 WILD BUNCH

A.E. Au début des années 1980, il y a eu un retour de la littérature au réel. Les textes de Pierre Bergounioux, Pierre Michon, Leslie Kaplan ou François Bon incarnaient ce mouvement. Mon premier livre, *Les Armoires vides,* date de 1974. Là, effectivement, j'étais un peu précurseur. On a considéré ce livre comme un ovni. Dans les années 1970, la littérature des femmes était pourtant très florissante. J'ai poursuivi dans cette voie et *La Place* a eu le prix Renaudot. Ce livre a tout de suite été remarqué par l'Éducation nationale. Il y a même eu un sujet de Capes qui portait sur lui ! J'étais devenue un classique, dès la sortie du livre.

Pour vous, l'écriture et la politique sont liées ?

A.E. Je pense qu'écrire relève de la politique, mais il ne contient pas une politique. Les livres ne sont jamais des manifestes. Dans *Les Années,* certains ont tiqué et ont pointé du doigt le regard de gauche. Je ne voyais pas comment j'aurais pu tenir une sorte de balance… De toute façon, *Les Années,* c'est une mémoire collective, mais depuis une mémoire individuelle. Je ne suis pas allée puiser dans Internet ou dans les Mémoires écrits. C'est à travers tout ce que ma mémoire retient, notamment ce que mes parents m'ont dit sur la guerre de 14, les corps de ferme, etc. Mais je n'ai jamais cherché l'objectivité dans ce genre de livre.

Retenir les choses par l'écriture, est-ce une façon de pallier le fait que vous ne croyez plus au paradis ni à l'éternité chrétienne ?

A.E. J'ai été fortement marquée par l'éducation reçue dans un pensionnat et par ma mère, qui était une vraie catholique. Je fais mon salut en écrivant. Il s'agit de sauver dans tous les sens : sauver son âme, mais aussi garder, protéger de la disparition. Pourquoi suis-je venue au monde ? Il y avait quelque chose à faire et ce que je pouvais faire de mieux, c'était écrire. Assez tôt, j'ai eu cette conviction. À 20 ans. Avant, je n'avais pas le sens de vouloir sauver le monde.

Ces Cahiers de L'Herne contiennent un texte tout à fait amusant écrit au moment où vous recevez le prix Marguerite-Yourcenar. Vous êtes régulièrement citée pour le prix Nobel. Qu'est-ce que cela vous inspire ?

A.E. Ce n'est pas un cadeau. Je n'aime pas du tout ce système de prix. C'est malsain. Chaque année, je vois bien à quel point cela obsède les écrivains qui attendent. Il y a toujours une hiérarchisation en France. Il faut toujours un gagnant. Le prix Goncourt est souvent très difficile à gérer, avec cette peur du livre d'après… Même moi, après *La Place,* j'ai souvent été perturbée. Le prix Marguerite-Yourcenar, c'est autre chose, c'était un prix pour l'ensemble de mon travail. Quant au Nobel, c'est faire partie d'une brochette… Ça n'a pas beaucoup de sens au regard du temps. Je me souviens d'une Suédoise, Sigrid Undset, qui a eu le Nobel dans les années 1920. Quand je l'ai découverte, c'était ses livres qui comptaient. C'est cela qui fait que l'on reste, ce n'est pas le titre, mais la valeur des textes.

Propos recueillis par
Aurélie Marcireau et Alexis Brocas

Abonnez-vous à LIRE magazine littéraire

EN CADEAU
555
Le nouveau roman de
HÉLÈNE GESTERN

Un roman virtuose composé comme une énigme autour de Domenico Scarlatti.

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

1 AN 49€ SEULEMENT

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE (10 numéros) + ***555*** pour 49€ seulement
au lieu de ~~101 €~~

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2 ☐ Carte bancaire

N° : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Expire fin : |_|_| |_|_|

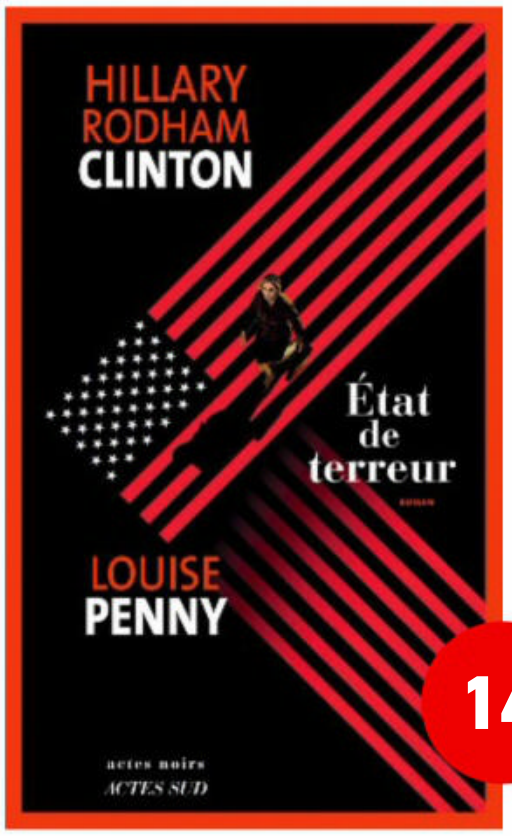
Date et signature obligatoires :

|_|_| |_|_| |_|_|

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/08/22 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE, service des abonnements, 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex.

OMLML507

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS



14

QUAND LES **FEMMES POLITIQUES** DEVIENNENT **REINES DES LETTRES**

LE MYSTÈRE **DEAUVILLE** SELON **VANESSA SCHNEIDER**

29

DR - DR/PAYOT-RIVAGES - LINK DIGITAL SPIRIT

L'ACTUALITÉ

20

MAËL RENOUARD :
« LA LIBRAIRIE EST UN PORT »

UNE BD D'HORREUR
À SUCCÈS ISSUE DE YOUTUBE ?

18

FEMMES DE POUVOIR ET DE LETTRES

À l'instar d'Hillary Clinton qui se lance dans le thriller politique, nombre de femmes engagées dans la chose publique ou ayant exercé des fonctions à responsabilités dans ce domaine sont devenues écrivaines – ou l'inverse.

De Chateaubriand à Léopold Sédar Senghor, pléthore sont les hommes politiques à être aussi hommes de lettres. Mais quid des femmes ? Elles sont évidemment plus rares, la politique ayant longtemps été la chasse gardée de ces messieurs, tout comme la vie littéraire. De grandes écrivaines impliquées dans la politique viennent toutefois à l'esprit, à commencer par Olympe de Gouges, dramaturge et essayiste, qui joua un si grand rôle lors de la Révolution ; on pense aussi à Germaine de Staël, figure de la scène européenne, écrivaine et femme d'idées, chef de file du romantisme avec *Delphine* ou *Corinne ou l'Italie*, et du libéralisme avec *Considérations sur la Révolution française*. Au siècle suivant, la tradition se perpétue avec George Sand, convertie vers 1835 aux idées socialistes, qui s'implique à fond dans la Révolution de 1848 – elle participe même au *Bulletin de la République*, le journal officiel du gouvernement provisoire ! À la fin du siècle, Louise Michel se fait connaître par son engagement féministe et anarchiste et par ses œuvres, drames, romans, nouvelles.

Mais c'est au XX^e^ siècle, avec l'ouverture de la vie politique aux femmes – Léon Blum nomme trois femmes dans son gouvernement en 1936, les Françaises acquièrent le droit de vote en 1944, Simone Veil et Françoise Giroud sont ministres sous Giscard –, que se multiplient les passerelles entre activité politique et littérature au féminin. Françoise Giroud illustre cette double casquette, elle qui fut dans les années 1930 l'assistante d'André Gide,

JOE MCNALLY/ACTES SUD

et qui mêla toute sa vie l'activisme politique – comme journaliste ou ministre – et l'écriture – auteure ou jurée du prix Femina. Sa consœur Huguette Bouchardeau, députée puis ministre de l'Environnement sous François Mitterrand, est connue pour sa belle carrière d'éditrice, de romancière et de biographe ; quant à Gisèle Halimi, outre son engagement féministe sous sa robe d'avocate, elle a été députée de l'Isère en 1981, et a mené en parallèle une carrière d'écrivaine riche d'une quinzaine de livres (*Le Lait de l'oranger, Fritna*).

UNE MAJORITÉ D'ÉCRIVAINES DE GAUCHE

Ce double engagement est encore répandu de nos jours. Laure Adler n'a pas eu de mandat électif, mais elle a conseillé François Mitterrand et occupé plusieurs postes prestigieux dans les institutions culturelles, tout en publiant de nombreux livres. On pense aussi au cas emblématique d'Aurélie Filipetti, députée puis ministre de la Culture sous François Hollande entre 2012 et 2014, auteure de romans salués par la critique (*Les Derniers Jours de la classe ouvrière, Un homme dans la poche, Les Idéaux*). Christiane Taubira, ancienne garde des Sceaux, connue pour son verbe lyrique et son amour des poètes, a franchi elle aussi le Rubicon en 2019 avec un recueil de nouvelles, *Nuit d'épine*. Diana Filippova et Pauline Delpech ont occupé des fonctions moins exposées (la première est militante du mouvement Place Publique de Raphaël Glucksmann et membre du cabinet parisien d'Anne Hidalgo, la seconde militante EELV et conseillère d'arrondissement dans le 17e), mais elles sont connues également comme romancières. On note à travers ces exemples que si le type de l'homme politique écrivain est marqué à droite, la majorité des femmes politiques écrivains sont de gauche. Un sujet à creuser pour les spécialistes ?

Quoi qu'il en soit, la figure de la femme politique devenue femme de lettres – ou l'inverse – n'est pas une exclusivité française. Carmen Naranjo, dont les romans ont marqué l'histoire littéraire du Costa-Rica, fut ministre de la Culture en 1974. En Bulgarie, Blaga Dimitrova a publié plusieurs romans et recueils de poèmes tout en siégeant à l'Assemblée nationale et en devenant la première vice-présidente élue du pays. Monique Ilboudo, qui a publié quatre romans depuis 1992, a occupé divers postes ministériels au Burkina Faso dans les années 2000. En Italie, on songe à la flamboyante militante révolutionnaire Luciana Castellina, journaliste, écrivaine et députée européenne jusqu'en 1999. Aux États-Unis, la députée de Géorgie Stacey Abrams mène une carrière de romancière sous le nom de Selena Montgomery… et la plus célèbre femme politique – retraitée – du continent, Hillary Clinton, vient de s'associer à son amie, la romancière canadienne Louise Penny, pour écrire *État de terreur* (Actes Sud), un thriller politique traduit ces jours-ci. L'histoire d'une secrétaire d'État américaine – tiens, tiens ! – confrontée à un complot contre son pays, avec danger nucléaire et implication russe à la clé. Toute ressemblance avec des faits réels, passés ou actuels, ne serait que pure coïncidence…

Jean Hurtin

Au plus près du tsar Poutine

Ancien collaborateur de Matteo Renzi, Giuliano da Empoli raconte brillamment le destin de l'un des plus proches conseillers de Poutine.

On ne lâche pas ce livre. Un roman ? Pas tout à fait, l'homme existe vraiment et c'est son histoire. Une biographie ? Non plus, sa vie privée est imaginée par l'auteur. Assis au fond d'un canapé de la datcha de Vadim Baranov, nous suivons les soubresauts de la vie du *« nouveau Raspoutine »*, *« du mage du Kremlin »*. Une éminence grise, au service d'un homme plus gris encore : Vladimir Poutine. Baranov, un homme d'apparence banale, mais d'une intelligence si particulière qu'il aura une place à part et un pouvoir incommensurable jusqu'à l'anticipation de sa disgrâce. *« On n'échappe pas à son propre destin et celui des Russes est d'être gouvernés par les descendants d'Ivan le Terrible, on peut inventer tout ce qu'on voudra, la révolution prolétaire, le libéralisme effréné, le résultat est toujours le même : au sommet, il y a les* opritchniki, *les chiens de garde du tsar. »* Vladimir Poutine est un mystère. La situation géopolitique actuelle nous fait nous interroger sur l'ancien patron du KGB héritier de *« l'éternel complexe du barbare de la frontière »*.

Avec *Le Mage du Kremlin*, Giuliano da Empoli, dont on a pu lire la plume, ponctuellement, dans les pages du *Magazine littéraire*, réussit à nous faire pénétrer dans la psyché de l'homme autant que dans celle de la Russie. L'histoire personnelle qu'il tisse est aussi captivante que les stratégies politiques qui se dessinent au fur et à mesure. *« Une politique des profondeurs, jour et nuit, sans aucune interruption »* à partir du moment où *« le fonctionnaire ascétique »* se transforme soudainement en *« archange de la mort »*, promettant d'aller chercher les terroristes dans les cabinets. *« Faites-moi confiance »*, dit Poutine au jeune intellectuel, au tout début de leur conquête du pouvoir, *« les imprévus sont toujours les fruits de l'incompétence »*. Poutine, on ne sait pas, mais nous, nous n'avons quitté le camarade Baranov qu'à regret.

Aurélie Marcireau

LE MAGE DU KREMLIN
GIULIANO DA EMPOLI
288 P., GALLIMARD, 20 €

DR/GALLIMARD

L'EXODE DES CORBEAUX

Avec force et poésie, la plume de Boll, aussi magistrale que son trait de crayon, nous raconte un passé volatilisé.

Un jour ou l'autre, nous nous sommes tous posé la question de savoir ce que l'on dirait à l'enfant que l'on fut, s'il se trouvait face à nous. Boll, dont le crayon sait aussi bien écrire que dessiner, passe ainsi du « je » au « tu » dans *Fermé les jours de grand vent* ; et annonce assez vite la couleur au lecteur de cette autofiction : *« Je vous cause d'une campagne qui n'existe plus que dans mes souvenirs. »* À commencer par celui de corbeaux tueurs un peu surréalistes. Même les chasseurs les plus avinés ne se risquent pas à troubler leur quiétude. Dans le présent où écrit l'auteur, des maisons standardisées ont, nous l'aurons compris, remplacé les champs, retranchant nos corvidés vers les villes. Et plus particulièrement au parc des Buttes-Chaumont, où il constate leur présence. Un autre bond dans le temps nous conduit plus tôt, à la gare Montparnasse, que découvre pour la première fois ce *« blédard échappé de sa cambrousse »*. La temporalité s'étire, un malaise se diffuse ; au café de la gare, des hommes rustres fument, tout juste sortis des Trente Glorieuses.Des phrases ciselées, des expressions argotiques colorées parviennent à contenir une méditation mélancolique profonde. Ici, la violence est poétique. Avec l'air de ne pas y toucher, Boll dresse un constat écologique radical et préoccupant.

Simon Bentolila

FERMÉ LES JOURS DE GRAND VENT
BOLL
128 P., ROBERT LAFFONT, 16,90 €

Mon coco et moi

Raphaël Enthoven interroge le candidat communiste Fabien Roussel dans un étonnant dialogue politico-philosophique.

KHANH RENAUD/L'OBSERVATOIRE

Raphaël Enthoven a été un anticommuniste de gauche. Dans son milieu grand bourgeois, « le diable » était Georges Marchais. Les choses changent, nous apprend celui qui s'est pris de sympathie pour « *le communiste républicain patriote* » Fabien Roussel. L'est-il réellement ? L'intrépide Raphaël se fait fort de sonder le candidat à l'élection présidentielle. Le résultat est étrange. Les questions fusent, Fabien y répond avec conviction. L'étrangeté vient de ce que le grand bourgeois libéral de gauche qu'est Enthoven en reste aux questions qui l'obsèdent : l'entreprise, la sécurité, l'identité, l'immigration, l'islam… Il n'aborde jamais la question des injustices sociales – le terme d'« inégalité » ne figurant pas même dans l'ouvrage ! Un « Ecce homo » qui nous en dit plus sur Raphaël que sur Fabien, en somme.

Jean-François Paillard

QUI CONNAÎT FABIEN ROUSSEL ?
RAPHAËL ENTHOVEN
142 P., L'OBSERVATOIRE, 12 €

Roman-photo

Un jour de juin 2020, dans une brocante normande, Jean-Claude Perrier tombe sur un tirage en noir et blanc : on y voit Notre-Dame de Paris de nuit, dans une ambiance polar à la Simenon. Envoûté, Perrier l'achète. L'artiste est un certain Éric Prinvault, né en 1962, mort en 2018. À défaut de rencontrer son nouveau héros, il sympathise avec l'un de ses cousins, rencontre ses anciens collègues de *Libération* et tire le fil de la vie d'un homme qui n'a pas été épargné par les drames et aura consacré sa carrière aux pauvres qu'il photographiait avec empathie. Une qualité que l'on retrouve dans ce récit sensible et émouvant.

Louis-Henri de La Rochefoucauld

LE PHOTOGRAPHE DE NOTRE-DAME
JEAN-CLAUDE PERRIER
184 P., LE CERF, 18 €

LE PRINTEMPS DU LIVRE DE MONTAIGU

Jeanne BENAMEUR
Lauréate du PRIX OUEST 2022

La patience des traces
Éditions Actes Sud

Psychanalyste, Simon a fait profession d'écouter les autres, au risque de faire taire sa propre histoire. A la faveur d'une brèche dans le quotidien – un bol cassé – vient le temps du rendez-vous avec lui-même. Quête initiatique, le nouveau roman de Jeanne Benameur est un livre de rencontres, poétique, sensible et émouvant.

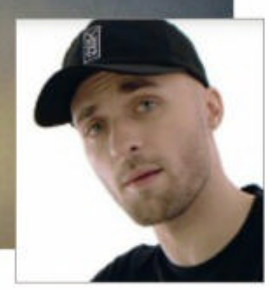
Le Prix Ouest a été créé en 1992, il est décerné à un roman dont l'action se déroule dans le Grand Ouest (Pays de la Loire, Bretagne, Normandie, Poitou-Charentes) ou à un roman écrit par un auteur originaire de ces régions.

printempsdulivre.terresdemontaigu.fr

TERRES DE MONTAIGU

De YouTube à la BD horrifique

Spécialisé dans le domaine des jeux vidéo, l'éditeur Link Digital Spirit publie la bande dessinée *Bleak*, supervisée par le très populaire influenceur Squeezie. Retour sur un succès atypique.



Plus fort qu'*Astérix* ? Pas encore, non, mais le youtubeur Squeezie vient de faire une entrée remarquée dans le monde de la bande dessinée en vendant 70 000 exemplaires en prévente et 14 000 en librairies, lors de la première semaine, de sa bande dessinée *Bleak*, publiée par Link Digital Spirit, éditeur de *Jeux vidéo Magazine*. Un succès qui ne part pas de rien. *« Nous n'avons rien créé* ex nihilo *»*, explique Brice N'Guessan, l'un des fondateurs de Link Digital Spirit, *« mais misé sur quelque chose qui marchait déjà sur un autre média. Même si les chiffres sont excellents, cela a bien évidemment joué. »* Ce *« quelque chose qui marchait déjà »*, c'était une série de sketches intitulée *Thread horreur* et diffusée sur la chaîne YouTube de Squeezie. Lucas Hauchard de son vrai nom, âgé de 26 ans, vidéaste, musicien et grosse vedette d'Internet avec presque 17 millions d'abonnés. Même si son univers est plutôt celui du jeu vidéo et de la musique (il a fait un album de rap en 2020, *Oxyz*), l'un de ses programmes les plus regardés est ce *Thread horreur*, qui raconte des histoires à faire peur, souvent prises sur le site Reddit, lequel compile des récits horrifiques narrés par ceux qui les ont vécus. Selon sa génération, on verra en lui l'héritier de l'*Oncle Paul,* du *Père Castor,* de la série de comics *Creepshow* ou des romans *Chair de poule*, mais avec 5 millions de vues par vidéo, il a su gérer l'héritage.

En octobre 2020, date à laquelle le magazine *Capital* note une nette érosion de son audience, Squeezie contacte Link Digital Spirit avec l'envie de transposer ces histoires dans un autre média et d'inventer les siennes. Deux des scénaristes qui travaillent avec lui sur ses vidéos sont de la partie : Laurène « Luciole » Arnoux et Guillaume Natas. Pour créer un univers où plusieurs sensibilités se rencontrent, il demande à trois dessinateurs différents de se lancer avec lui : Diane Fayolle, Frédéric Pham Chuong et Julien Lelièvre. Trois histoires sont donc dessinées : une qui se déroule dans une fête foraine, une dans une colonie de vacances et la troisième un soir de baby-sitting.

UNE ÉDITION COLLECTOR

Un système de prévente est lancé sur Link Digital Spirit, société qui travaille beaucoup sur précommande. Elle propose sur le site de Squeezie trois packs en vente à durée limitée : la BD et un sticker, la BD et des éléments en rapport avec elle (pièces à conviction, tickets de la fête foraine…) et la BD en édition collector, avec une nouvelle couverture métallisée. C'est dans cette édition collector que Squeezie s'adresse à ses lecteurs, et précise les influences majeures de son travail : pas une seule œuvre littéraire, mais les films d'horreur des années 1980, *Sixième sens*, le choc fondateur, puis les classiques de l'horreur à la japonaise *The Grudge* et *Ring*, et certains succès américains plus récents : *Conjuring*, *Hérédité* et *It Follows*. Le résultat en porte les traces : pas de gore outrancier, pas de coups de théâtre facile, mais une horreur qui naît de la perversion du quotidien et de ce qui est tapi. La stratégie en librairies appuiera ce succès : une mise en place de 75 000 exemplaires, une opération avec la Fnac. Trois volumes sont prévus, neuf histoires au total. Et après ? L'univers de *Bleak* pourrait bien s'étendre. À quoi ? Film ? Série ? Jeux ? *« Il faudra un projet fédérateur*, assure Brice N'Guessan. *Mais c'est Squeezie qui décide. »*

Hubert Prolongeau

BLEAK
SQUEEZIE (DIR.)
72 P., LINK DIGITAL,
14,90 €

LINK DIGITAL SPIRIT – CAPTURE D'ÉCRAN YOUTUBE

Peut-on encore lire l'écrivain à scandales ?

Le Dilettante réédite quatre textes de Marc-Édouard Nabe, qui s'est désormais réfugié dans l'autoédition. L'occasion de s'interroger, au-delà de tout jugement moral ou idéologique, sur ce qu'a été son œuvre. Pour le meilleur et pour le pire.

DR/LE DILETTANTE

Évidemment, le sujet Marc-Édouard Nabe est ô combien épineux, en raison de ses innombrables provocations (en premier lieu les accusations d'antisémitisme ou de défense du terrorisme islamique). Retiré du commerce éditorial traditionnel au profit de l'autoédition (avec un certain succès économique), l'auteur de *L'Enculé* fait aujourd'hui un accroc à sa règle de se publier lui-même, en vigueur depuis douze ans : au nom de sa vieille amitié avec Dominique Gaultier, il réédite au Dilettante les quatre plaquettes qu'il a publiées dans cette maison de 1986 à 1993, ainsi que la préface écrite en 2009 pour la réédition d'*Au régal des vermines*, son premier roman. Le tout est coiffé d'une introduction où il raconte ses « années Dilettante » : son arrivée via Jackie Berroyer, le management loufoque de Gaultier, l'image équivoque à l'époque de cette maison qui publie Limonov et Rebatet. Il se trouve qu'avec Ylipe et Choron, ces noms sont tout ce que Nabe sauve du catalogue ; le reste – Anna Gavalda, Henri Calet, etc. – est nul à ses yeux.

On redécouvre dans ce volume, à côté de deux solos sur des jazzmen – Albert Ayler (*La Marseillaise*) et Django Reinhardt (*Nuage*) –, les poèmes dispensables et plaisants de *Loin des fleurs* (1998) et les fragments de *Chacun mes goûts* (1986). Nabe, 28 ans, y prouve combien les siens sont mauvais : bêtises scatologiques, provocations douteuses, rien ne manque. Reste que ce recueil contient aussi des perles, des fanfaronnades scintillantes, et des devises à l'énergie intacte : *« Il faudrait écrire des phrases comme on dresse des guillotines »* ! Les uns passeront leur chemin par principe, l'auteur étant décidément trop « infréquentable » ; les autres iront y voir, précisément pour cette raison. Une chose est sûre, s'il a sa place dans ce journal, c'est dans la présente rubrique, celle des mauvais esprits.

Jean Hurtin

L'INTÉGRALE
MARC-ÉDOUARD NABE
288 P., LE DILETTANTE, 30 €

CroisiEurope
Les croisières, c'est notre métier
EN PARTENARIAT AVEC
PROJET Voltaire

Croisière au fil de l'eau…rthographe

De Paris à Honfleur du 7 au 11 novembre 2022

Avec la participation exceptionnelle de Bruno Dewaele,
professeur agrégé de lettres modernes, champion du monde d'orthographe en 1992

- **Conférence à bord**
- **Quiz sur la langue française**
- **Épreuve de certification**

TOUTES LES EXCURSIONS INCLUSES

- Honfleur, charmante cité à l'incomparable cachet
- La vieille ville de Rouen
- Le château de Versailles, monument majeur de l'art français au XVII[e] siècle

PENSION COMPLÈTE ET BOISSONS INCLUSES

Renseignements au 0825 333 777(1) ou dans votre agence de voyages

(1) Service 0,15€/min. + prix appel. IM067100025. Photo non contractuelle © Paul Hilbert - CreaStudio 2204012.

« La librairie est un lieu de flâneries, de découvertes, d'inspiration »

L'*Éloge des librairies* de Maël Renouard est une invitation à pousser la porte de ces commerces qui façonnent malgré eux la géographie intime des dévoreurs de livres que nous sommes. Entretien avec l'auteur.

Un lecteur digne de ce nom doit-il se souvenir du lieu où il a trouvé les livres qui l'ont marqué ?

Maël Renouard. Sans même qu'on s'en fasse un devoir, il me semble qu'on se souvient assez souvent, spontanément, des librairies dont proviennent nos livres. Il arrive bien sûr que ce souvenir ne revienne pas. On regrette alors de ne pas avoir pris la peine de noter quelque part à l'intérieur du livre le lieu de sa provenance. Il y avait d'ailleurs autrefois des librairies qui collaient, dans les livres, des étiquettes à leur nom.

La disparition des librairies entraîne-t-elle un effacement du lien entre un lecteur et son livre ?

M.R. J'ai très peu acheté de livres sur Internet car je vis non loin de plusieurs librairies, je manque donc d'éléments de comparaison. Ce qui est absent dans la commande numérique est ce que j'évoque : la place que prennent les librairies dans le réseau d'images géographiques et biographiques qui se tissent dans nos lectures, en marge du rapport avec le texte. Ainsi, si je repense aux *Dix Soirées malheureuses* – contes égyptiens de la fin du XVIIIe siècle –, je revois spontanément la librairie de Saint-Brieuc où je les ai trouvées… Je suis très sensible à ces réminiscences, à ces télescopages temporels, géographiques, culturels, que j'essaie, dans *Éloge des librairies,* de déployer comme une matière littéraire à part entière.

Que risque-t-on en poussant la porte d'une librairie ?

M.R. On risque d'abord d'y passer plus de temps que prévu, allant de livre en livre, de rayonnage en rayonnage. On peut risquer aussi l'étourdissement, le vertige : la plus modeste des librairies nous propose plus de livres que nous ne pourrons jamais en lire. De tous les commerces traditionnels, la librairie est peut-être celui qui a le plus de rapport à l'infini. C'est ce qui en fait aussi un lieu de flâneries, de découvertes, d'inspirations. Dans le travail de l'écriture, solitaire, parfois décourageant, il a toujours été important pour moi de me relancer, de me ressourcer, en allant « humer », feuilleter, dans les librairies, ce qui se publie. Le désir d'y voir un jour le livre sur lequel on est en train de travailler joue un rôle moteur, pour ce qui me concerne, dans l'écriture.

Une librairie est-elle ce qui se rapproche le plus d'un vaisseau en partance pour l'aventure ?

M.R. Si l'on file cette métaphore, je dirais plutôt que la librairie est le port, et que les livres sont les navires. La longue durée de la traversée, commune à la lecture et la navigation, implique dans les deux cas la solennité du départ et, à l'arrivée, un indéniable accroissement d'expérience.

Propos recueillis par Laëtitia Favro

ÉLOGE DES LIBRAIRIES
MAËL RENOUARD
128 P., RIVAGES, 7,50 €

DR/PAYOT RIVAGES

Prix des Libraires — ET LES 5 FINALISTES 2022 SONT…

Créé en 1955, le Prix des libraires s'est transformé en une véritable institution, jusqu'à devenir l'une des distinctions littéraires les plus prescriptrices. Composé comme son nom l'indique de professionnels, ce trophée tient en effet à mettre à l'honneur des ouvrages et des auteurs n'ayant pas encore été distingués par les plus fameux lauriers « automnaux ». Le 4 avril dernier, le jury a donc livré ses cinq finalistes : *Porca miseria* de Tonino Benacquista (Gallimard), *La Patience des traces* de Jeanne Benameur (Actes Sud), *Sauvagines* de Gabrielle Filteau-Chiba (Stock), *L'Autre Moitié du monde* de Laurine Roux (Le Sonneur) et *Blizzard* de Marie Vingtras (L'Olivier). Il faudra attendre jusqu'au 18 mai pour savoir qui succédera à Miguel Bonnefoy et son *Héritage.*

prix-des-libraires.fr

NADIA
TERESZKIEWICZ

FÉLIX
MARITAUD

TANGUY
MERCIER

RHAMSA ET MOVE MOVIE PRÉSENTENT

TOM

UN FILM DE **FABIENNE BERTHAUD**

ADAPTÉ DU ROMAN **TOM, PETIT TOM, TOUT PETIT HOMME, TOM**
DE BARBARA CONSTANTINE PARU AU LIVRE DE POCHE

GRAPHISME FRED AUNIAC - CRÉDITS PHOTO ©LEGLO

ELLE PREMIERE AU CINÉMA **LE 11 MAI** L'OBS LIRE magazine littéraire HAUT ET COURT

« À chaque livre, j'essaie d'adopter un style différent »

Écrivain, poète, scénariste… Sjón est un homme à l'agenda chargé : son dernier livre, *Blond comme les blés*, est paru en début d'année aux éditions Métailié, et *The Northman*, qu'il coécrit, sort tout juste en salles. Entretien avec un auteur aux multiples talents.

Vous avez commencé votre carrière en écrivant des poèmes, comment s'est passée cette rencontre avec la poésie ?

• **Sjón.** Enfant, je lisais beaucoup de poésie, ce qui n'était pas courant vu mon jeune âge. J'aimais l'idée de concevoir des images avec des mots. À l'âge de 14 ans, j'ai découvert la poésie du XXe siècle. C'est là que j'ai vraiment compris le pouvoir de la poésie et sa capacité à créer des émotions. J'ai publié mon premier recueil de poésie à 16 ans. J'étais très influencé par David Bowie et sa manière très particulière d'utiliser les mots, héritée du dadaïsme et de la Beat Generation.

Il y a une forme de musicalité dans votre style…

• **S.** La poésie, telle qu'elle est pratiquée dans la culture islandaise, est toujours liée à une certaine forme d'oralité. Pour moi, c'est un art qui relève autant du parler que de l'écrit. Dans chaque livre que j'écris, je tente à chaque fois d'adopter un style différent. Pour *Blond comme les blés*, mon dernier livre, je me suis essayé à un style plus direct, journalistique.

Comment êtes-vous passé de la poésie à l'écriture de romans ?

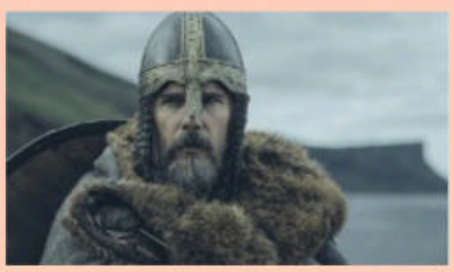
• **S.** Entre 1978 et 1986, j'ai écrit beaucoup de poèmes et je faisais partie d'un groupe d'artistes appelé Medusa, très influencé par le mouvement surréaliste. C'était une époque très fertile pour la culture islandaise. En 1986, un important éditeur m'a contacté pour publier un recueil de mes poèmes. À ce moment-là de ma vie, j'estimais être allé au bout de ma période surréaliste et voulais m'essayer à l'exercice de la fiction en écrivant un roman. En poésie, on parle toujours de soi, je voulais créer des personnages qui ne soient pas moi. J'ai écrit mon premier roman, *Stálnótt*, en 1987. Il s'agissait d'une histoire postapocalyptique très sombre à propos de quatre enfants qui ramenaient à la vie une créature voleuse de corps. J'ai pris beaucoup de plaisir à l'écrire.

Quels auteurs vous ont influencé ?

• **S.** Outre le surréalisme, j'aime beaucoup les œuvres de Gustav Meyrink et Mikhaïl Boulgakov. J'ai beaucoup appris d'eux

« THE NORTHMAN » : ATTENTION, VENGEANCE !

Le réalisateur de *The Witch* s'attaque avec succès au film de Vikings.



Depuis l'excellent *The Witch* réalisé en 2015, Robert Eggers s'est imposé comme une valeur sûre du cinéma de genre. À mi-chemin entre *Hamlet* et *Conan le Barbare*, *The Northman* raconte l'impitoyable vengeance d'un jeune prince viking bien décidé à reprendre la couronne des mains de son oncle félon responsable de la mort de son père. Coécrit par Sjón, auteur star en Islande, le film détonne par son approche à la fois extrêmement baroque et naturaliste du genre, faisant cohabiter avec un incroyable sens de l'équilibre violence d'une extrême brutalité et sublimes envolées lyriques. D'une beauté plastique à couper le souffle, le film de Robert Eggers ne s'interdit rien et nous embarque d'emblée dans sa plongée au cœur de la folie d'un homme. Long poème visuel servi par une écriture d'une impressionnante maîtrise, *The Northman* est un film certes radical, mais jamais excluant. Une œuvre majeure pleine de bruit et de fureur à voir sur le plus grand écran possible. **I.F.**

(En salles le 18 mai)

2022 FOCUS FEATURES LLC. ALL RIGHTS RESERVED - JOHANN PALL VADIMARSSON/ MÉTAILIÉ

notamment à ne pas craindre de faire coexister plusieurs genres au sein d'une même histoire. C'est ce qu'a fait Mikhail Boulgakov avec *Le Maître et Marguerite*, qui est à la fois une histoire d'amour mais également une satire politique aux accents surnaturels.

Vous êtes également scénariste, comment définiriez-vous votre rapport au cinéma ?
• **S.** J'ai grandi dans la banlieue de Reykjavik où, bien qu'étant une petite ville, on trouve beaucoup de cinémas. Enfant, j'ai eu l'occasion de voir de nombreux films et c'est comme ça que je suis tombé amoureux du septième art. J'ai grandi avec Robert Altman, John Cassavetes et Jean-Luc Godard.

Comment êtes-vous arrivé sur *The Northman* ?
• **S.** J'ai rencontré Robert Eggers, le réalisateur, à l'occasion d'un dîner organisé par Bjork qui était fan de son travail et s'est débrouillée pour qu'il vienne la voir par l'intermédiaire d'amis communs. Lors de ce dîner, Robert et moi nous sommes découvert beaucoup de points communs, son film, *The Witch*, ressemblant beaucoup à un livre que je venais d'écrire. Un an plus tard, Robert m'appelle pour me parler d'un projet qui se déroulerait en Islande au x^e^ siècle et voulait que je collabore avec lui pour l'écriture. Il voyait des similitudes avec mes livres, qui contiennent beaucoup d'éléments surnaturels et religieux en lien avec le folklore islandais. Sur *The Northman*, nous avons pris ce qui constituait les fondements des croyances de l'époque et les avons refaçonnées de manière qu'elles fassent écho à notre propre sensibilité tout en restant historiquement justes.

Quelle forme d'art que vous n'avez pas encore explorée vous attire ?
• **S.** J'aimerais beaucoup travailler sur un jeu vidéo, ce que je n'ai encore jamais fait. Je suis très intéressé par les possibilités qu'il offre et comment le médium peut casser les codes sur le plan de la narration.

Propos recueillis par Ilan Ferry

BLOND COMME LES BLÉS (KORNGULT HÁR, GRÁ AUGU)
SJON
TRADUIT DE L'ISLANDAIS PAR ÉRIC BOURY, 128 P., MÉTAILIÉ, 16 €

MICHAEL MANN/AUDIBLE

« Plus de trente films ont été tirés de mes histoires »

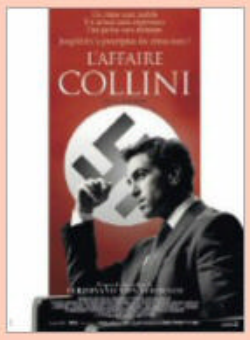
Petit-fils du chef des jeunesses hirlériennes, l'ex-star du barreau allemand Ferdinand von Schirach s'est imposé comme l'un des écrivains les plus populaires outre-Rhin. S'il est connu pour ses nouvelles, il a aussi signé des romans comme *L'Affaire Collini*, porté à l'écran par Marco Kreuzpaintner. Entretien avec l'homme de droit devenu homme de lettres.

Lorsque vous avez une histoire en tête, savez-vous immédiatement si elle va donner lieu à une nouvelle ou à un roman, comme *L'Affaire Collini* ?
La vie d'une personne, quelle qu'elle soit, peut être racontée en dix pages : parler, dans les existences, des ruptures qui ont fait que les gens ont bifurqué ou pas. Je suis plus naturellement intéressé par l'épure, la simplicité. D'ailleurs, je ne me vois pas comme un auteur de romans, même si j'en ai écrit deux.

Justement, l'adaptation de votre roman, qui évoque l'assassinat d'un industriel allemand dont le passé nazi a été caché par les autorités, sort aujourd'hui en salles. Quelle a été la genèse du film ?
Vous savez, plus de trente films – pour l'essentiel, à la télé – ont été tirés de mes histoires. L'une des originalités de *L'Affaire Collini*, c'est que le protagoniste est joué par Elyas M'Barek, une véritable star en Allemagne pour ses prestations comiques. En jouant cet avocat devant défendre cet Italien accusé du meurtre d'un grand notable allemand, il tenait là son premier rôle sérieux. Aussi, le film, très différent dans sa structure, ne retient qu'une partie de mon roman, abordant essentiellement l'aspect du droit et comment il s'est développé dans la République fédérale. Je suis fier que mon ouvrage ait eu des conséquences très concrètes : le ministère de la Justice a en effet missionné une commission d'historiens pour enquêter pendant trois ans sur les faits décrits dans le livre.

Quel regard portez-vous sur les adaptations cinématographiques de vos œuvres ?
Je vous jure qu'aucun écrivain au monde ne vous dirait qu'il est satisfait des adaptations de ses œuvres *[rires]* ! Si je faisais moi-même ces films, ils seraient muets, tournés en noir et blanc et très lents ! J'aime bien que des libertés soient prises par rapport à mes œuvres. C'est ma position, d'autres auteurs ne la partagent pas forcément. On peut le regretter, mais c'est ainsi : les personnes qui regardent les films et celles qui lisent les livres sont très différentes.

Propos recueillis par Baptiste Liger (avec I.F.)



L'Affaire Collini, de Marco Kreuzpaintner, avec Elyas M'Barek, Alexandra Maria Lara, Franco Nero… (En salles le 27 avril)

DVD

LA FIÈVRE DE PETROV
de Kirill Serebrennikov (Condor)

Avant de découvrir à Cannes son long-métrage *(Tchaikovsky's Wife)*, on pourra redécouvrir cette adaptation frappadingue du roman d'Alexeï Salnikov, *Les Petrov, la grippe*, qui a agité la Croisette l'an passé. Un grand maelstrom entre rêverie et réalité, ébranlé par des fulgurances qui secouent autant que de la bonne vodka.

Baptiste Liger

COMPARTIMENT N° 6
de Juho Kuosmanen (Blaq Out)

Inspirée par un roman de la Finlandaise Rosa Liksom, cette drôle d'odyssée ferroviaire entre Moscou et Mourmansk – sur fond de *Voyage, voyage* de Desireless – est un petit bijou. Les relations entre cette archéologue perdue et ce compagnon de train russe un peu rustre fascinent, tout comme la manière de saisir les décors et l'atmosphère des lieux. **B.L.**

L'ENTERRÉE VIVE
de Jack Smight (Elephant)

Figure emblématique de la science-fiction, Ray Bradbury a aussi œuvré dans le domaine des nouvelles horrifiques. C'est l'une d'elles qui a ainsi été adaptée pour le petit écran par le soutier Jack Smight, dans les années 1970. Olivia de Havilland est ici épatante dans la peau de Laura, convaincue d'entendre la voix d'une femme enterrée vive dans sa propriété… **B.L.**

ADIEU MONSIEUR HAFFMANN
de Fred Cavayé (Orange Studio)

Le théâtre n'en finit pas d'inspirer le cinéma, à l'image de cette adaptation de la pièce à succès de Jean-Philippe Daguerre, ici interprétée par Daniel Auteuil et Gilles Lellouche. On recommandera par ailleurs aux curieux de jeter un œil sur la délirante *Pièce rapportée* d'Antonin Peretjatko, jeu avec le vaudeville inspiré par des textes de Tchekhov et de Noëlle Renaude. **B.L.**

Le conte est bon

Avec *Babysitter*, la Québécoise Monia Chokri pointe avec humour l'emballement post-MeToo. Grinçant et gracieux.

Il était une fois un homme marié, Cédric, coupable d'une remarque sexiste diffusée à la télé, cloué au pilori et décidé à faire son mea-culpa en écrivant un livre d'excuses. Sa femme vient de mettre au monde une petite fille gardée par une jeune fille blonde qui semble sortie d'une boîte à fantasmes masculins – et pourquoi pas féminins… *Babysitter* est un conte dans lequel l'actrice et réalisatrice québécoise Monia Chokri règle ses comptes – non sans humour, acidité et bienveillance – avec une société obsédée par la transparence. Sujet délicat, sorte de retour de bâton de MeToo, écrit par la dramaturge Catherine Léger, qui adapte sa propre pièce au cinéma.

Monia Chokri choisit le sourire mais n'oublie pas la pertinence. Ce conte des temps modernes éclaire les temps complexes entre nécessité – remise en cause du patriarcat, critique de la misogynie, attention aux désirs – et difficulté à mettre au diapason théories et pratiques. Il y a dans le récit imaginé par la cinéaste des ruptures de ton surprenantes, souvent drôles qui permettent à l'esprit de rester éveillé, façon de faire sûrement plus efficace qu'un pensum par trop sérieux. Chokri s'amuse de choses essentielles et graves et sa mise en scène suit le mouvement en jouant avec les cadres, les plans, le montage, les comédiens. Rien n'est réel mais tout est réaliste et c'est bien ainsi que le propos prend toute son importance. Ce qui est drôle n'est pas forcément futile. La preuve.

Éric Libiot

(En salles)

Fausse piste

La Ruse fait partie de ces films qui explorent l'histoire mondiale tout en optant pour un romanesque assumé. En l'occurrence, c'est justement réussi parce que le réalisateur John Madden sait où il met les pieds et sa caméra : respecter les faits historiques, dramatiser les enjeux, imaginer un récit à suspense. Et il a de quoi faire : en 1943, les alliés, sous autorité britannique, mettent en place un plan pour faire croire aux Allemands que le débarquement aura lieu ailleurs qu'en Sicile et ainsi éviter un massacre. S'ensuivent : vrai cadavre, fausses lettres, vraie manipulation, faux espoirs, vraie tension, faux espions… Tout le monde, du réalisateur au casting (excellents Colin Firth et Matthew Macfadyen, le gendre de la série *Succession*), se prête au jeu avec entrain. Qualité supplémentaire : la mise en lumière d'une page de la Seconde Guerre mondiale peu connue. Ou quand le cinéma se fait pédagogique. Cette modestie-là l'honore. **E.L.**

(En salles)

2021 NEOPA/FICTIVE

• Séries télé

La face cachée de la Lune

Cette nouvelle série propose une relecture sombre et atypique du héros torturé issu de l'écurie Marvel.

DISNEY PLUS – PHOTO LOT

Renvoyant aussi bien à *Batman* qu'à *The Shadow*, *Moon Knight* appartient à cette catégorie de Marvel avec super-héros sur la brèche, dont la force n'a d'égale que les névroses qui les animent. Dans le comics originel, Moon Knight est un ancien mercenaire persuadé d'avoir été ressuscité par Khonsou, le dieu égyptien de la Lune, à la suite d'une mission qui a mal tourné. Avide de vengeance et en quête de rédemption, il prend la double identité de Steven Grant et de Moon Knight pour combattre le crime. Moins « terre à terre », son itération télévisuelle diffusée actuellement sur Disney Plus prend bien soin d'effacer toute référence à *Batman* en faisant de son protagoniste non pas un milliardaire, mais un simple employé de musée somnambule, jonglant entre plusieurs personnalités et se découvrant des pouvoirs extraordinaires.

De prime abord étrange, la série intrigue, prend un malin plaisir à nous perdre dans le dédale mental de son personnage avant d'être rattrapée par le cahier des charges Marvel qui voit tout enjeu dramatique constamment contrebalancé par un humour au ras des pâquerettes. Comme effrayé par sa propre noirceur, *Moon Knight* oscille constamment entre premier et second degré, et adopte un ton général pour le moins déconcertant à mi-chemin entre *Deadpool* et *Fight Club*. Restent les prestations totalement hallucinées d'Oscar Isaac dans le rôle-titre et d'Ethan Hawke en gourou aussi charismatique que dangereux, ainsi qu'une narration redoutable d'efficacité. Malgré son côté brouillon et quelque peu schizophrène, *Moon Knight* détonne et demeure la production Marvel la plus singulière depuis bien longtemps. À découvrir.

Ilan Ferry

(Sur Disney Plus depuis le 30 mars)

• Théâtre

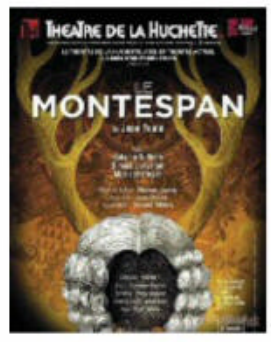
On ne badine pas avec l'humour

L'adaptation du livre de Jean Teulé brosse le portrait d'un homme amoureux. Un spectacle vif, à la fois fin et drôle.

En matière de transposition de romans pour la scène, les exemples de vraie réussite sont plutôt rares. Ainsi, en ce moment, se donne à Paris *Le Montespan*. Il fallait un certain culot pour imaginer restituer sur scène, dans toute leur extravagance, les mésaventures à la fois tragiques et rocambolesques de Louis-Henri de Pardaillan, marquis de Montespan, devenu « fou » de chagrin parce qu'il s'était fait piquer son épouse par Louis XIV ? Raconter les kyrielles de tours, d'inventions et de subterfuges que ce marquis imagina pour récupérer sa femme avait demandé plus de 300 pages à Jean Teulé dans son roman éponyme, multiprimé. Avec une habileté de dentellière, la comédienne Salomé Villiers parvient à les faire « revivre » dans toute leur saveur, en un spectacle qui se déroule sur… quarante-quatre ans et met en scène, dans vingt et un lieux différents, vingt-six personnages, ici interprétés par trois comédiens prodigieux : Salomé Villiers joue tous les rôles féminins de la pièce ; Simon Larvaron interprète le cocu de l'histoire avec une subtilité empreinte de douleur et de douce folie, et Michaël Hirsch incarne à lui tout seul la vingtaine de personnages restants avec une maestria et une drôlerie qui laissent d'autant plus pantois qu'elles ne sont jamais caricaturales.

Accompagné par des musiques de Lully, donné dans des costumes de l'époque, le spectacle est vif, captivant, tour à tour truculent, drôle et pathétique. On oublie l'étroitesse de la minuscule scène du théâtre de la Huchette tant le décor, malin, constitué de jeux de lumière, de panneaux de bois peints coulissants et de voiles transparents, crée l'illusion de nous transporter dans des endroits différents. Du pur théâtre. Magique.

Dominique Poncet



Le Montespan, de Jean Teulé, adapté par Salomé Villiers, théâtre de la Huchette, Paris 5e. Jusqu'au 31 mai, puis en juillet, au Festival d'Avignon.

Tuer le temps

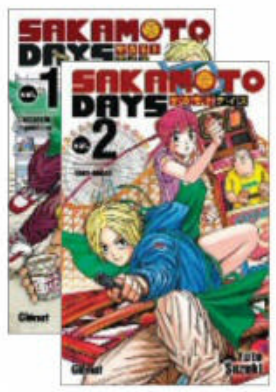
Un ancien tueur à gages reconverti en épicier prend à nouveau les armes… ou presque. Tous aux abris !

Ex-tueur à gages, Sakamoto a raccroché les armes il y a cinq ans. Épicier sans histoire, il coule désormais des jours paisibles en compagnie de sa femme et de sa fille, jusqu'à l'arrivée de son ancien disciple. Chargé de le tuer, ce dernier va rapidement prendre fait et cause pour son maître d'antan, s'attirant par là même les foudres de ses employeurs qui vont lâcher sur le duo une meute de tueurs sanguinaires et déglingués. Plus que son sujet ô combien éculé (le tueur traqué par ses employeurs), c'est surtout son énergie et son humour qui font tout le sel de *Sakamoto Days*.

Véritable hommage à tout un pan de la pop culture, ce manga iconoclaste à la lisière des genres ose jouer la carte du mélange, puisant aussi bien dans *John Wick* auquel il emprunte son corpus narratif et sa vision très corporatiste du crime organisé, qu'à *Léon* de Luc Besson auquel il rend hommage à travers un couple de tueurs au look très marqué. Mais *Sakamoto Days* perdrait beaucoup de sa force sans sa galerie de personnages tous plus azimutés les uns que les autres. En tête de gondole, on citera bien entendu Sakamoto, ex-tueur à gages, aussi silencieux que dangereux, ayant fait vœu de ne plus jamais

tuer. Il est accompagné de Shin, jeune tueur télépathe s'étant pris d'affection pour Sakamoto et sa famille, et de Liu, une jeune héritière qui n'a pas sa langue dans sa poche. Tous ses personnages forment une joyeuse galerie qui nous entraîne pieds et poings liés dans une drôle de virée où violence et humour s'accordent étrangement pour notre plus grand plaisir.

Ilan Ferry



SAKAMOTO DAYS
YUTO SUZUKI
192 P., GLÉNAT, 6,90 €.
TOMES 1 ET 2 EN LIBRAIRIES DEPUIS LE 6 AVRIL.

· Les classiques de Boll ZORRO

SAKAMOTO DAYS © 2020 BY YUTO SUZUKI/SHUEISHA INC. - BOLL

FESTIVAL DU LIVRE ET DE LA BD

21 et 22 mai 2022

Esplanade des Orangeries, Parc de Villeroy, Mennecy (91)

Dédicaces, prix littéraires, conférences, grande dictée, escape game, ateliers mangas, caricaturiste, exposition de peintures...

Entrée libre

Une centaine d'auteurs et dessinateurs

parmi lesquels Thierry **Beccaro**, Jean-Marc **Bloch**, Gilbert **Bordes**, Claude **Cancès**, Grace **de Capitani**, Thierry **de Carbonnières**, Michaël **Darmon**, Evelyne **Dress**, Emmanuel **Jaffelin**, Pascal **Légitimus**, Emmanuel **Pierrat**, Jean-François **Pré**, Bernard **Sauvat**, Alain **Turban**...

Parrain : Jacques Pradel

www.mennecy.fr | mairie de mennecy | @mennecycom | villedemennecy

L'APPLICATION
ÉMILE
Hachette Livres nous invite à une sublime visite du Paris littéraire. À l'aide d'une carte, on déambule à travers les quartiers et les monuments de la capitale, que l'on découvre tels que les ont décrits les auteurs de la littérature française.

LE COMPTE TWITTER
RÉGIS JAUFFRET
À n'importe quelle heure du jour et de la nuit, l'auteur de *Microfictions* nous offre des saillies drolatiques et des pensées littéraires truculentes sur le monde tel qu'il va.

LE PODCAST
POÉSIE ET AINSI DE SUITE
La journaliste Manou Farine présente chaque samedi sur France Culture une émission consacrée à la poésie. Elle s'intéresse à un poète ou à un style poétique et les fait résonner avec d'autres œuvres artistiques.

La littérature aux manettes

L'annonce de la participation de George R.R. Martin au développement du jeu événement *Elden Ring* pose la question des connexions possibles entre littérature et jeu vidéo.

Les liens entre littérature et jeu vidéo n'ont fait que se resserrer ces dernières années. Et le succès phénoménal d'*Elden Ring* risque bien d'intensifier cette tendance. Le jeu ambitieux, magnifique et débordant d'idées imaginé par le studio japonais FromSoftware et son créateur de génie Hidetaka Miyazaki a en effet bénéficié d'une aide inattendue lors de son développement. À sa sortie il y a quelques semaines, on a appris que George R.R. Martin, auteur de la saga culte *Game Of Thrones*, avait fait office de consultant spécial lors de sa création. Tout au long du processus de fabrication du jeu, de nombreux échanges ont eu lieu entre le studio et le romancier. Plutôt que l'histoire et le scénario, George R. R. Martin a écrit de nombreux textes pour façonner un monde, inventer une mythologie, créer un bestiaire et des personnages. Son expertise sur l'œuvre de Lovecraft et Tolkien ont permis au fabuleux monde de l'Entre-Terre de voir le jour : *« Miyazaki et son équipe faisaient des choses révolutionnaires avec une direction artistique magnifique, et ce qu'ils voulaient de moi, c'était juste un peu de construction pour ce monde. »*

De manière unanime, le résultat est jugé tout simplement à couper le souffle. Au-delà de la jouabilité parfaite, c'est bien le récit du jeu et son univers qui ont complètement subjugué le public. Nul doute que les critiques dithyrambiques de la presse, qualifiant *Elden Ring* ici et là de meilleur jeu vidéo de l'histoire, et son immense succès commercial donneront dans le futur du grain à moudre aux studios de développement.

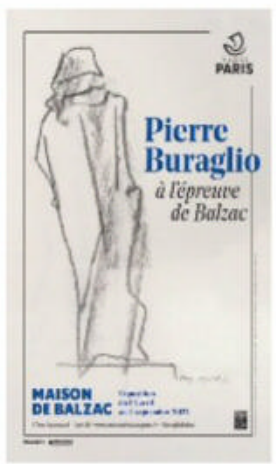
Léonard Desbrières

FROMSOFTWARE

· Exposition

Quand Buraglio dialogue avec Balzac

L'artiste contemporain investit le sous-sol de la Maison de Balzac pour une carte blanche consacrée à l'auteur de la *Comédie humaine*.



Nichée au cœur du quartier de Passy et entourée d'un jardin de 650 mètres carrés, la Maison de Balzac est un havre de paix parisien. Normal que le peintre Pierre Buraglio y ait trouvé un cadre propice à l'expression de sa créativité en se confrontant à l'auteur, qu'il admire, à l'occasion d'une exposition occupant le sous-sol de la bâtisse. Une carte blanche qui a donné naissance à une quarantaine d'œuvres, comme avant lui d'autres artistes contemporains tels Louise Bourgeois et Eduardo Arroyo, à leur tour inspirés par l'écrivain mais aussi par le lieu.

Pierre Buraglio, aujourd'hui âgé de 83 ans, a toujours entretenu un lien étroit avec la littérature et en particulier avec Balzac, dont il a dévoré tous les romans. *« Je les ai lus à plusieurs reprises et j'ai même vu les adaptations à la télévision et au cinéma,* explique-t-il. *J'apprécie tout particulièrement* Le Colonel Chabert. *Jeune, sa dimension érotique m'avait impressionné, sa force et son audace… Je me suis donc lancé à corps perdu dans ce projet qui n'est pas une commande. »* Son approche est à la fois poétique et engagée, parfois avec humour, esquissant des lithographies, des dessins, des huiles. Curiosité du parcours, l'installation d'une rangée de cravates venant de l'armoire du membre du mouvement Supports/Surfaces, en écho à l'intérêt que portait Balzac à la mode, qui participa même à un Code de toilette en 1828.

Gabrielle Martin

« Buraglio à l'épreuve de Balzac », Maison de Balzac (Paris 16e). Jusqu'au 4 septembre.

Deauville vue par Vanessa Schneider*

« J'étais étudiante quand j'ai découvert Deauville. Avec les copains, on s'y échappait pour la journée, sur un coup de tête. C'est resté l'une de mes villes de cœur car elle synthétise tout, la mer, la ville, la campagne derrière. Il faut toujours se justifier sur la raison d'aimer Deauville, parce qu'elle donne parfois une image bling-bling. Alors qu'elle est ancrée dans l'Histoire, que tant de peintres y ont peint, tant d'écrivains y ont écrit. Il y a une très forte activité culturelle : le festival Livres & Musiques et son prix, dont j'ai intégré le jury, les Franciscaines, le Festival du cinéma américain, le Festival de Pâques, le Festival littéraire. Bref, cette petite ville en taille a la vie culturelle d'une grande ville. Quand je travaillais sur mon dernier roman, *La Fille de Deauville*, qui a priori n'avait rien à voir avec cette ville, mais plutôt avec la traque d'Action directe par la police, je suis tombée dans les archives sur un événement qui s'y est produit. La police tend un piège à des membres d'Action directe. Mais celle qui se pointe à leur rendez-vous est une jeune inconnue, dont le nom de code est "La fille de Deauville". Quand j'ai vu ça, j'ai sauté sur l'occasion de rendre hommage à cette ville. »

Propos recueillis par Simon Bentolila

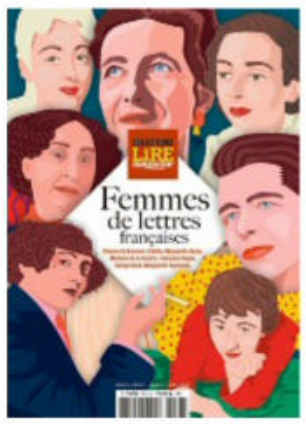
*Vient de paraître : *La Fille de Deauville* (Grasset)

FESTIVAL LIVRES & MUSIQUES DE DEAUVILLE

Réunir les mots et les notes ? Tel est le credo du festival Livres & Musiques de Deauville, dont la nouvelle édition se déroulera du 6 au 8 mai, aux Franciscaines. Outre les rencontres, lectures et concerts – où l'on croisera aussi bien Agnès Desarthe et Anne Pauly que Dominique A ou Laurent de Wilde –, la manifestation sera une affaire de distinctions. Ainsi, on sait déjà que le prix des Ados a été remis à la bande dessinée de Régis Penet, *Beethoven. Le prix de la liberté* (La Boîte à bulles). On attendra en revanche de connaître le lauréat du trophée Livres & Musiques. Alors, qui succédera à Jean-Baptiste Andrea ?

Lesfranciscaines.fr

LIRE magazine littéraire HORS-SÉRIES



« Femmes de lettres françaises »

Pour commencer cette nouvelle série de publications en grand format baptisée « Collections Lire Magazine littéraire », nous avons choisi de revenir sur le destin et l'œuvre de quelques grandes écrivaines, qui se sont imposées comme des figures majeures de la littérature françaises. À partir des archives de notre publication et dans une mise en page respectant les codes d'époque, le présent volume réunit ainsi sept d'entre elles, et pas n'importe lesquelles : George Sand, Madame de La Fayette, Colette, Françoise Sagan, Simone de Beauvoir et celles qu'on appelle les « deux Marguerite » – Duras et Yourcenar. Bref, 200 pages synthétisant ces parcours et ces univers, afin de vous donner envie de redécouvrir, entre autres, les *Mémoires d'Hadrien*, *La Princesse de Clèves*, *Bonjour tristesse* ou *L'Amant*.

« Écrire et se faire éditer 2022 »

Réussir à faire publier un texte est souvent une longue aventure, avec son lot de désillusions. Mais il ne faut jamais se décourager car, parfois, quelques détails font la différence. Voici pourquoi *Lire Magazine littéraire* vous propose régulièrement une édition spéciale, mise à jour chaque année, autour du thème de la publication. Dans ce cru 2022, outre certains petits rappels de langue française, nous revenons sur quelques règles pour construire une intrigue, composer ses dialogues et imaginer ses personnages. Les trucs et astuces de nombre d'auteurs célèbres (dont Michel Bussi, qui nous a accordé un grand entretien) vous sont révélés, les différentes formes d'édition sont analysées et vous trouverez les références de nombreux concours de nouvelles ainsi qu'un large carnet d'adresses des maisons d'édition. De quoi bien se préparer.

Disponibles chez votre marchand de journaux et sur *lire.fr*

PASCALITO/GRASSET

Les Ateliers LiRE magazine littéraire

Nos rendez-vous de mai

Premiers pas. Osez commencer à écrire !
avec **Renée Zachariou.**
Explorez des techniques pour dépasser la peur de la page blanche et jouez avec le hasard pour faire émerger les idées.
- Mardi 17 mai à 18 heures

Construire votre roman pour tenir en haleine le lecteur
avec **Frédérique Anne.**
Démarrer son texte, construire sa structure et son arc dramatique…
- Mardi 10 mai à 18 heures

Écrire une histoire personnelle
avec **Lola Sorrenti.**
Fouiller les tiroirs de sa propre histoire et la mettre en mots.
- Mercredi 18 mai à 18 heures

ET TOUJOURS…

Tout savoir avant d'envoyer son manuscrit à un éditeur
avec **Baptiste Liger.**
- Vendredi 13 mai à 18 heures et/ou samedi 14 mai à 15 heures

Comment débloquer son écriture ?
avec **Clara Le Corre.**
- Dimanche 15 mai à 15 heures

Comment promouvoir son livre ?
avec **Vanessa Lavergne.**
- Samedi 21 mai à 10 heures

Cuba, pour vivre et pour écrire

Une somme d'essais, particulièrement instructifs sur les méandres de la création, signés du grand auteur cubain Leonardo Padura.

« *Je voudrais être Paul Auster.* » Sous la plume de l'emblématique écrivain cubain, ce mot d'humour, d'apparence anodine, dessine la frontière symbolique qui distingue la vie littéraire cubaine des autres. En interview, quand l'écrivain américain répond à de plaisantes questions sur la littérature, son homologue caribéen doit systématiquement donner son point de vue sur l'avenir de son pays. En effet, tous les textes réunis dans ce recueil d'essais sur l'écriture tournent autour de cette *« divine trinité »* qui conditionne la vie et l'œuvre de Leonardo Padura : être un écrivain cubain, qui vit et écrit à Cuba. Ce que le poète Virgilio Piñera appelle *« la maudite circonstance de l'eau de toutes parts »* en est la matérialisation. De part et d'autre du Malecón, serpent de pierre délimitant la frontière cubaine, il y a la *« sensation d'enfermement »* et, de l'autre côté du mur, *« le fléau de la nostalgie »* des exilés.

Penchons-nous sur ce que ces textes ont d'universel et d'éclairant dans l'apprentissage de l'écriture. Dans quel but écrit-on ? L'auteur élude cette question par la description du cheminement de son processus créatif, dans l'écriture de quelques-uns de ses romans. En créant son personnage Mario Conde, policier très littéraire et même anti-policier, l'auteur fait céder *« les verrous de la création littéraire »*. Au-delà de la simple création d'une énigme, voici ce qui définit le polar : créer des personnages dotés *« d'une épaisseur qui en fassent les référents de réalités sociales et historiques »*, auxquels le lecteur s'identifie. Quant aux coulisses de l'écriture de *L'homme qui aimait les chiens*, elles sont un véritable traité de méthodologie de la documentation. Enfin,

l'essai le plus passionnant est sûrement celui intitulé *« La raison d'être du roman »*, ou comment décrire les comportements de la condition humaine. **Simon Bentolila**

L'EAU DE TOUTES PARTS. VIVRE ET ÉCRIRE À CUBA (AGUA POR TODAS PARTES)
LEONARDO PADURA
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (CUBA) PAR ELENA ZAYAS
400 P., MÉTAILIÉ, 24 €

DR – PHILIPPE MATSAS/MÉTAILIÉ

LA COMÉDIE DU LIVRE

Cette année, le festival montpelliérain écrit une nouvelle page de son histoire et devient La Comédie du Livre, dix jours en mai.

Du vendredi 13 au dimanche 22 mai, à Montpellier et dans son agglomération, de nombreuses manifestations viendront émailler cette nouvelle grande fête de la littérature. Un premier week-end investira le Domaine d'O pour célébrer la littérature jeunesse avec la mythologie comme fil rouge. Puis des rencontres et lectures musicales seront organisées jusqu'au point d'orgue de l'événement, le traditionnel salon des libraires et des éditeurs. Parmi les temps forts de la programmation, on notera des entretiens avec le romancier ukrainien Andreï Kourkov, l'Espagnol Javier Cercas, l'Islandais Jón Kalman Stefánsson ou encore l'Argentine Mariana Enríquez. Côté littérature française, l'écrivaine et éditrice Geneviève Brisac, Sonja Delzongle ou encore Antoine Wauters auront eux aussi droit à leur tête-à-tête avec le public. Enfin se tiendra une série de savoureuses conversations pour pénétrer au cœur de la fabrique des écrivains. Le romancier et fondateur des éditions du Sous-sol, Adrien Bosc, dialoguera avec le directeur du *Monde des livres* Jean Birnbaum ; Lydie Salvayre et Manuel Vilas nous parleront de leurs racines espagnoles ; les joyeux trublions Julia Deck et Fabrice Caro aborderont ensemble la question de l'humour romanesque : un casting cinq étoiles pour de belles promesses littéraires.

Léonard Desbrières

comediedulivre.fr

LES ÉDITIONS LIANA LEVI EN INVITÉ D'HONNEUR

Liana Levi, fondatrice et directrice de la maison d'édition.

ANTOINE TEMPÉ/PHILIPPE REY - DR/ÉDITIONS LIANA LEVI

Cette année, La Comédie du Livre fera une place particulière à une maison d'édition historique qui a su, au fil des années, se démarquer dans le paysage littéraire français. Les éditions Liana Levi souffleront le temps d'un week-end leurs 40 bougies et les 20 ans de leur collection poche « Piccolo ». Pour l'occasion, Liana Levi en personne se joindra à la fête en compagnie de huit de ses auteurs invités. L'occasion de parler de l'identité forte de la maison, qui publie entre autres les auteurs italiens Milena Agus et Alessandro Piperno, l'Américain Iain Levison et certaines plumes prometteuses françaises comme Estelle-Sarah Bulle ou Négar Djavadi. **L.D.**

3 QUESTIONS À

MOHAMED MBOUGAR SARR

La Comédie du Livre invite cette année le Prix Goncourt à composer une programmation exceptionnelle.

Quel sujet souhaitez-vous explorer à travers cette carte blanche ?

Au cœur de toutes les rencontres que j'ai imaginées, il y aura une réflexion sur ce que cherche la fiction. Il s'agira d'envisager la fiction comme un lieu d'enquête pour accéder à une certaine vérité, et c'est la nature de cette vérité que j'interrogerai avec mes invités.

Quels sont les invités de votre programmation ?

L'objectif était avant tout de faire découvrir des auteurs. Il y aura des jeunes plumes comme Annie Ferret ou Aminata Aidara, mais aussi des auteurs plus reconnus comme le Togolais Sami Tchak, François-Henri Désérable, Lydie Salvayre ou encore Jakuta Alikavazovic. Enfin je tenais à inviter un cinéaste, Nicolás Lasnibat, auteur d'un travail passionnant sur Roberto Bolaño.

Quels en seront les temps forts ?

Je souhaitais avoir un moment en tête à tête avec Lydie Salvayre ou Jakuta Alikavazovic. Pour les autres, j'ai trouvé plus pertinent de les faire dialoguer entre eux, car je je voyais des échos objectifs ou fantasmés. Il y aura ainsi une rencontre entre Nicolás Lasnibat et François-Henri Désérable parce que le travail du premier sur Bolaño me rappelle le travail du second sur Romain Gary.

Propos recueillis par L.D.

Pages limousines

Enrichi d'un prix du premier roman, le festival Lire à Limoges se déroulera du 13 au 15 mai.

C'est sous la présidence de Douglas Kennedy, auteur à la renommée mondiale, que le festival limougeaud déclinera « les diversités », le thème central de cette nouvelle édition, qui retrouvera ses lieux et capacités d'accueil habituels : l'esplanade du Champ-de-Juillet. L'Américain viendra présenter son nouveau roman, *Les hommes ont peur de la lumière*. À ses côtés, 300 auteurs dont 10 invités d'honneur : Louis Bertignac, Anne Goscinny, Anny Duperey, Mathias Malzieu, Nicolas Lebel, Philippe Torreton, Jean Teulé, Bernard Minier, Thierry Courtin et Franck Bouysse. Ce dernier parrainera la remise du prix du premier roman de la Ville de Limoges, créé cette année par la municipalité avec une dotation de 1 500 euros. Un comité de sélection composé de 12 membres, piloté par la Bibliothèque francophone multimédia de Limoges, a débattu de 73 premiers romans francophones publiés entre août et décembre 2021. Le vendredi 13 mai, Sophie d'Aubreby en deviendra la toute première lauréate pour *S'en aller* (Inculte).

Créé en 1984, Lire à Limoges propose une soixantaine de tables rondes, grands entretiens et animations, ainsi que les séances de dédicaces habituelles.

Hubert Artus

lire.limoges.fr

3 QUESTIONS À…

Carole Bisenius-Penin

présidente du prix Frontières-Léonora Miano

L'universitaire nous parle du prix Frontières-Léonora Miano, attribué à *Ultramarins* de Mariette Navarro, lors du festival du Livre à Metz.

Comment est née cette récompense ?
À l'initiative de deux chercheurs – mon collègue Grégory Hamez et moi-même. Elle a été pensée avec l'université de la Grande Région, soit l'association transfrontalière de sept universités. Son enjeu est de valoriser la littérature contemporaine dans cette quête d'exploration des limites et des territoires de la narration.

Le large jury de 19 membres permet-il de parvenir à une certaine objectivité ?
Le jury associe des pays voisins (Allemagne, Belgique et Luxembourg) et cette diversité est aussi professionnelle, avec de nombreux acteurs de la culture, du journalisme et du monde du livre. Il nous a en effet semblé utile de mixer les sphères professionnelles…

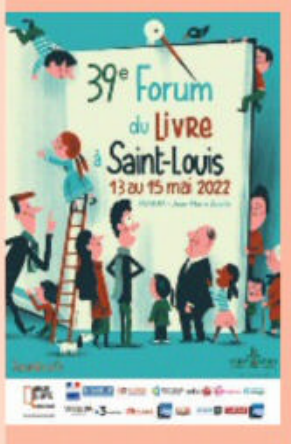
Ce jury a choisi *Ultramarins* (Quidam) de Mariette Navarro. Pourquoi ?
Ultramarins apparaît comme un récit au goût d'océan, où l'équipage d'un cargo se jette à l'eau sous le regard de la seule « maîtresse » à bord. L'autrice, à travers ce bain de mer vertigineux, invite le lecteur à questionner les frontières textuelles en entrecroisant fiction romanesque et écriture poétique. Enfin, il y a là un goût avéré pour les frontières intertextuelles.

Propos recueillis par Alexis Brocas

lelivreametz.com

ROYAL SAINT-LOUIS !

La 39e édition du Forum du Livre haut-rhinois se tiendra du 11 au 15 mai.



Intergénérationnelle, engagée, cette manifestation littéraire de Saint-Louis met en lumière les grandes causes de notre époque. Tous les âges y sont conviés pour cinq journées de rencontres, projections et débats autour de thèmes forts : l'écologie, le féminisme et la paternité. Le réchauffement climatique, l'égalité homme-femme ou l'art complexe d'être père seront des sujets sur lesquels auteurs et visiteurs pourront s'exprimer. Y seront présentes des figures fortes comme Tristane Banon, Aymeric Caron, Éric Fottorino mais aussi Isabelle Alonso, pour imaginer autrement le monde de demain.

Marie Jouvin

forumlivre.fr

CREM/UNIVERSITÉ DE LORRAINE

L'Île-de-France en fête

Venez rencontrer auteurs et dessinateurs et participer aux nombreuses activités organisées les 21 et 22 mai prochains à Mennecy dans l'Essonne.

La ville de Mennecy accueillera le Salon du livre et de la BD d'Île-de-France les 21 et 22 mai. À cette occasion, près de 120 auteurs et illustrateurs se réuniront à la somptueuse Esplanade des Orangeries pour discuter avec leurs lecteurs.

Au détour des divers espaces thématiques, les visiteurs auront l'occasion de croiser Jacques Pradel, parrain de l'événement, Gilbert Bordes, Jean-Marc Bloch, Emmanuel Pierrat, Christelle Angano, Ludovic Manchette et Christian Niemiec, mais aussi de nombreux dessinateurs comme Jean-Pierre Joblin, Laura Derieux, Laurent Sieurac et bien d'autres ! Ils se prêteront au jeu des dédicaces et présenteront leur dernier ouvrage au cours de deux journées particulièrement animées.

Outre les traditionnels conférences et ateliers, les visiteurs participeront à de nombreuses activités qui sauront satisfaire tous les profils. Les fins gourmets se verront offrir un savoureux petit déjeuner littéraire et s'affronteront lors d'un quiz « Carambar » pendant que les plus téméraires se confronteront à l'exercice de l'escape game et à la difficile épreuve de la caricature ! Enfin, les plus jeunes pourront eux aussi prendre part aux festivités lors de la « Grande Dictée » et de l'atelier manga ! Un salon riche et interactif qui promet à ses visiteurs une belle fin de semaine.

Pour rappel, l'entrée au salon, la participation aux animations et la présence aux conférences sont libres et gratuites. Vous n'avez plus d'excuses !

Maëlle Meunier

salondulivreidf.com

Des livres côté Riviera

La nouvelle édition du Festival du livre de Nice aura lieu du 3 au 5 juin.

Qui dit écrivain baroudeur dit forcément Blaise Cendrars, Joseph Conrad ou… Sylvain Tesson ! Pas étonnant, dès lors, que le Prix Renaudot 2019 préside la 26e édition du Festival du livre de Nice, ayant pour thème cette année « Écrire : une aventure ». Du 3 au 8 juin, dans les allées du jardin Albert-Ier, face à la mer, plus de 200 écrivains invités s'adonneront à un programme prometteur de rencontres, de dédicaces et de lectures. Parmi eux, l'irréductible Niçois de cœur Didier van Cauwelaert, notre chroniqueur Éric-Emmanuel Schmitt, Isabelle Carré ou Irène Frain – sans oublier de nombreux auteurs jeunesse et de bande dessinée. Enfin, comme le veut la tradition, le maire de Nice Christian Estrosi remettra le prix Nice-Baie des-Anges, dont le jury est présidé par Franz-Olivier Giesbert. À vous de découvrir le lauréat…

Simon Bentolila

lefestivaldulivredenice.com

LA LAURÉATE DE L'OUEST

Jeanne Benameur

PATRICE NORMAND, 2015

Le premier week-end d'avril avait lieu la 32e édition du Printemps du livre de Montaigu. Plus de 35 000 visiteurs sont venus voir les 28 auteurs présents. À cette occasion, le festival a également renoué avec son prix littéraire, le Prix Ouest. Il est allé à Jeanne Benameur pour *La Patience des traces* (Actes Sud), paru en janvier, que notre magazine chroniquait dans son numéro de rentrée. On y lit le parcours quasi initiatique d'un psychanalyste, Simon, qui se défie lui-même en allant vivre dans une capitale qu'il ne connaît pas : Tokyo. Pour lui s'ouvre la *« conquête de chaque instant d'âme ».*

H.A.

printempsdulivre.terresdemontaigu.fr

La plume de Paon

festival du
livre audio
et du podcast

Du 11 au 22 mai 2022

À Strasbourg

Au programme

— Des lectures
— Le «Casting La Voix»
— Des studios mobiles
— Des ateliers autour du livre audio
— Une journée dédiée au podcast
— Des rencontres professionnelles

#festivaldulivreaudio

SENS CRITIQUE

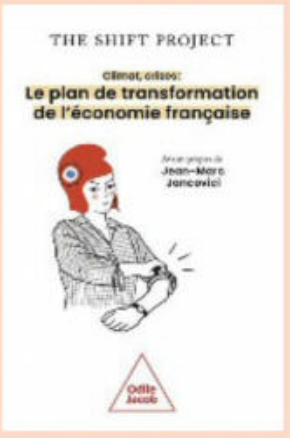
L'avis des lecteurs

Chaque mois, dans *Lire Magazine littéraire*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.

11/Climat, crises : le plan de transformation de l'économie française

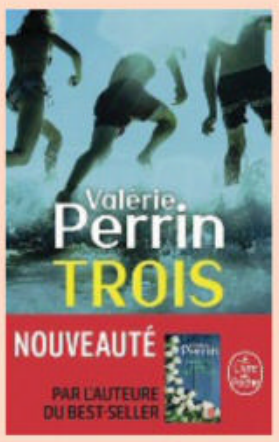
The Shift Project (Odile Jacob)

« Ce livre écrit que le think tank The Shift Project est une synthèse d'un rapport sur les nécessaires transformations à mener d'ici à



2050 dans tous les secteurs de la société si nous souhaitons, nous, Françaises et Français, tenir la trajectoire des 2 °C de hausse des températures à l'horizon 2100. Alors oui, ça ne concerne que la France. Mais cela a le mérite, sur l'échelle d'un petit pays comme le nôtre, de donner à voir l'immensité des efforts à réaliser dans des secteurs aussi importants que l'industrie, le transport (de marchandise, personnel), la santé, l'alimentation ou la culture. […] À l'aune de ce rapport, le constat est sans appel : il faut changer drastiquement, d'ici les trente prochaines années, nos manières de produire, et nos manières de consommer. […]. Il ne s'agit pas tant d'utiliser l'eau du bain pour cuire les pâtes, mais de tout simplement produire moins, faire moins et mieux, recycler, réparer, prendre plus de temps. Respirer. Mais la respiration n'est-elle pas un luxe que seuls les riches devraient pouvoir se payer ? […] La totalité des prises de décision va à l'encontre du bon sens, qualité pourtant assénée par toute la classe dirigeante qui est plus qu'aveugle : coupable. Aussi, pour revenir sur le livre, on peut dire qu'il pose les questions qui fâchent et y répond en partie. […] »

@batche



1/Trois

Valérie Perrin (Le Livre de Poche)

« *Trois*, c'est le roman de l'amitié, de sa force et de ses failles ; celui des relations humaines, dans ce qu'elles ont de plus beau et de plus sombre ; celui des secrets, de leur nécessité et leurs conséquences. […] *Trois*, c'est, avant toute chose, Nina, Étienne et Adrien. *Trois,* c'est l'enfance, l'adolescence, le passage à l'âge adulte, les choix et les errements de ces trois êtres si différents et pourtant si complémentaires. Profondément humain, idéalement imparfait, chacun d'eux éveillera chez le lecteur un sentiment de connexion, spirituelle ou sentimentale. Nous avons tous, ou nous avons tous eu, un peu de ces trois-là en nous, pour le meilleur ou pour le pire. […] Ce roman a été un très beau coup de cœur, tant pour l'histoire que pour les personnages. Mais ça a été encore un peu plus que cela. Un moment partagé avec eux, comme un bout de vie en commun, qui produit un vide étrange, presque physique, quand il prend fin. […] »

#annesophiebooks

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 14 avril 2022, à partir des ventes d'un réseau de 270 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Joël Dicker**	L'Affaire Alaska Sanders	Rosie & Wolfe	Polars
2	**Jean-Marc Jancovici, Christophe Blain**	Le Monde sans fin	Dargaud	BD
3	**Boris Cyrulnik**	Le Laboureur et les Mangeurs de vent	Odile Jacob	Essais
4	**Nicolas Mathieu**	Connemara	Actes Sud	Littérature
5	**Bernard Minier**	Lucia	XO	Polars
6	**Pierre Lemaitre**	Le Grand Monde	Calmann-Lévy	Littérature
7	**Enki Bilal**	Bug (t. 3)	Casterman	BD
8	**Barbara Stiegler, François Alla**	Santé publique année zéro	Gallimard/Tracts	Essais
9	**Olivier Norek**	Dans les brumes de Capelans	Michel Lafon	Polars
10	**Andrei Kourkov**	Les Abeilles grises	Liana Levi	Littérature
11	**The Shift Project**	Climat, crises. Le plan de transformation de l'économie française	Odile Jacob	Essais
12	**Squeezie, Luciole**	Bleak	Link Digital Spirit	BD
13	**Jean-Christophe Rufin**	Notre otage à Acapulco	Flammarion	Littérature
14	**Collectif**	Zemmour contre l'Histoire	Gallimard/Tracts	Essais
15	**Lylian, Paul Drouin**	Les Géants (t. 1)	48 H BD	BD
16	**Jean-Michel Darlot, Johan Pilet**	Ninn (t. 1)	48 H BD	BD
17	**Alexandre Arlène**	Bloody Harry (t. 1)	48 H BD	BD
18	**Agnès Martin-Lugand**	La Déraison	Michel Lafon	Littérature
19	**Jean-Luc Mélenchon**	L'Avenir en commun	Seuil	Essais
20	**Leïla Slimani**	Le Pays des autres (t. 2)	Gallimard	Littérature
21	**Sébastien Vastra**	Jim Hawkins (t. 1)	48 H BD	BD
22	**Frédéric Maupome, Aude Soleilhac**	Sixtine (t. 1)	48 H BD	BD
23	**Lapuss'**	Putain de chat (t. 1)	48 H BD	BD
24	**Orhan Pamuk**	Les Nuits de la peste	Gallimard	Littérature
25	**Carbone, Giulia Adragna**	Complots à Versailles (t. 1)	48 H BD	BD
26	**Jean-François Di Giorgio, Frédéric Genet**	Samurai (t. 1)	48 H BD	BD
27	**Didier Tarquin, Lyse Tarquin**	UCC Dolores (t. 1)	48 H BD	BD
28	**Holly Black**	La Reine sans royaume	Rageot	Jeunesse
29	**Mirion Malle**	Adieu triste amour	La Ville brûle	BD
30	**Éric Vuillard**	Une sortie honorable	Actes Sud	Littérature
31	**Claire Marin**	Être à sa place	L'Observatoire	Essais
32	**Darko Macan, Igor Kordey**	Marshal Bass (t. 1)	48 H BD	BD
33	**Collectif**	Guide rouge Michelin. France 2022	Michelin	Pratique
34	**Mohamed Mbougar Sarr**	La Plus Secrète Mémoire des hommes	Philippe Rey	Littérature
35	**Karine Tuil**	La Décision	Gallimard	Littérature
36	**Edgar Morin**	Réveillons-nous	Denoël	Essais
37	**Jean Teulé**	Azincourt par temps de pluie	Mialet-Barrault	Littérature
38	**Jeanne Benameur**	La Patience des traces	Actes Sud	Littérature
39	**Catherine Romat, Jean-Philippe Peyraud**	Linette (t. 1)	48 H BD	BD
40	**André Comte-Sponville**	Le Plaisir de penser	Vuibert	Essais

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Valérie Perrin**	Trois	LGF	Littérature
2	**Koyoharu Gotoge**	Demon Slayer (t. 21)	Panini	Manga
3	**Gege Akutami**	Jujutsu Kaisen (t. 14)	Ki-Oon	Manga
4	**Naoya Matsumoto**	Kaiju n° 8 (t. 4)	Kaze	Manga
5	**Kohei Horikoshi**	My Hero Academia (t. 32)	Ki-Oon	Manga
6	**Michael McDowell**	Blackwater (t. 1)	Monsieur Toussaint Louverture	Littérature
7	**Joël Dicker**	L'Énigme de la chambre 622	Rosie & Wolfe	Polars
8	**Kohei Horikoshi**	My Hero Academia (t. 32)	Ki-Oon	Manga
9	**Florence Aubenas**	L'Inconnu de la poste	Points	Littérature
10	**Bernard Minier**	La Chasse	Pocket	Polars

© Radio France/Ch. Abramowitz

La Dictée Géante.

Parviendrez-vous à réaliser un sans-faute ?

Thème : Cinéma et littérature : Faut-il trahir pour adapter un livre ?

Disponible sur le site France Culture et l'appli Radio France

SAMEDI 7 MAI 17H-17H30

Olivia Gesbert et Rachid Santaki

En partenariat avec

LIRE magazine littéraire

france culture

L'esprit d'ouver-ture.

DOUGLAS KENNEDY

ENTRE DEUX RIVES

Le plus francophile des écrivains américains publie un nouveau roman, *Les hommes ont peur de la lumière*, occasion de lui rendre visite chez lui, à Paris. Rencontre avec un homme cosmopolite qui a réussi à vivre la vie qu'il voulait.

Douglas Kennedy est un sans domicile fixe – grâce à sa réussite et non à cause des aléas de la vie. Outre une superbe maison dans le Maine, il a acquis au fil des années des appartements à New York, Londres, Berlin et Paris. C'est là que nous allons le voir un jour d'avril, dans son pied-à-terre lumineux sis à deux pas du canal Saint-Martin. La première chose qui frappe, quand on entre, c'est une impressionnante collection de whiskies, qui met l'eau à la bouche. *« J'ai aussi du rhum, du calvados et une très bonne grappa »*, nous précise notre hôte, visiblement connaisseur. À 10 heures du matin, il est hélas un peu tôt pour s'envoyer un verre dans le cornet. Par défaut, on accepte un café – une addiction pour Kennedy, qui en consomme presque autant que l'un de ses héros, Balzac. À propos de l'auteur des *Illusions perdues*, on remarque sur une étagère une ancienne machine à écrire de marque Triumph posée à côté d'une carte postale représentant le jeune Balzac – son portrait par Jean Alfred Gérard-Séguin, que l'on trouve au musée des Beaux-Arts de Tours. *« Balzac est un génie, mais je ne veux surtout pas lui ressembler,* s'exclame Kennedy, *c'est pour cela que je fais du sport plusieurs fois par semaine ! Je fais du sport, parce que c'est bon pour mon équilibre. Et puis, c'est comme l'écriture, je n'aime pas m'y mettre, mais je suis content du résultat. J'adore le personnage de Balzac, ses dettes, ses maisons, ses femmes, une vie très dense et compliquée… Je n'ai pas à fuir les huissiers, mais m'intéresse aussi chez lui son rapport à l'argent. Dans ses romans, l'argent est derrière tout ; dans les miens aussi, il est essentiel. Certains trouvent que c'est de mauvais goût d'en parler… Mais enfin, on divorce pour deux raisons : l'argent et le sexe – ou plutôt, le manque de sexe. »* Kennedy en sait quelque chose, qui a deux divorces derrière lui. Il nous assure

être *« vacciné contre le mariage »*. Olivier Véran ne lui fera pas faire de dose de rappel.

UN HOMME EN TRANSIT

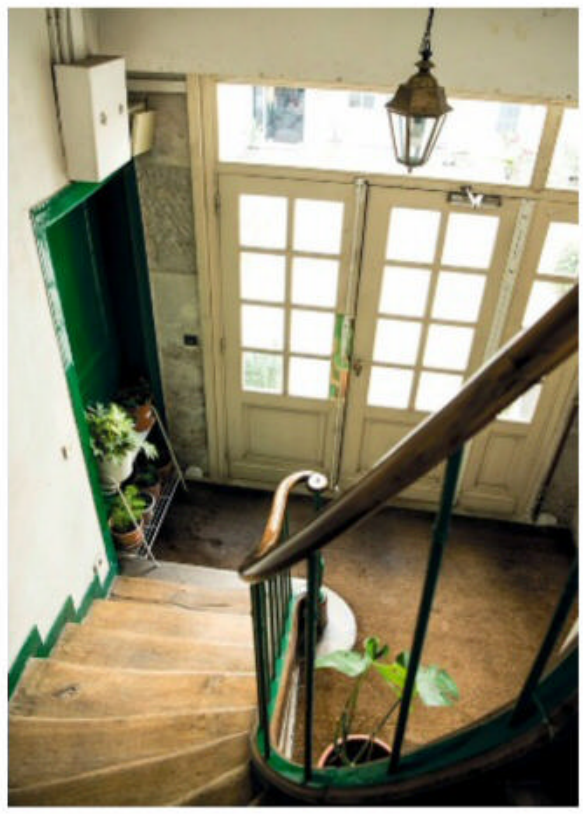
Cet appartement est celui d'un homme en transit. La décoration est aussi minimaliste que la tenue de Kennedy (il s'habille tout en noir). On note trois Polaroids pris par Wim Wenders, des disques de jazz et de classique, pas mal de Pléiades, un vieil appareil photo qui n'est pas anecdotique – le héros de *L'homme qui voulait vivre sa vie* était photographe et c'est le métier dans

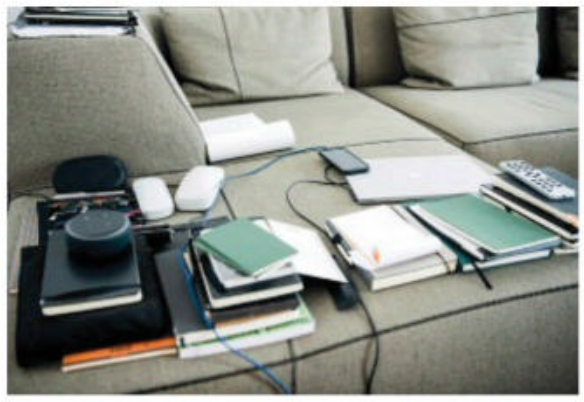
« QUAND ON EST CINÉPHILE COMME MOI, PARIS EST LA MEILLEURE VILLE DU MONDE »

lequel se lance Max, le fils de Kennedy. Jusque-là, Kennedy disait en interview que sa résidence principale était *« un billet d'avion aller-retour »* . La pandémie a-t-elle changé ses habitudes ? S'est-il enfin fixé quelque part ? *« J'ai quitté les États-Unis en 1977*, nous répond-il, *pour fuir la pression familiale qui me poussait à devenir homme d'affaires ou avocat. Je suis arrivé à Dublin où j'ai vécu une vie très bohémienne, dans une chambre de bonne, avec la douche sur le palier, sans chauffage. Jusqu'en 2011, j'étais un vrai expatrié. Après mon premier divorce, j'ai décidé que c'était le moment de revenir et j'ai acheté ma maison dans le Maine, dans un village atypique, à dix minutes de la mer. Pour mes deux enfants, dont je suis très proche, c'est chez eux. Légalement, fiscalement, je suis aux États-Unis. Mais je continue de passer un bon tiers de l'année à Paris. Y a-t-il un modèle pour la vie ? Certains vous disent qu'il faut vivre comme ceci ou comme cela… Après mon premier divorce (pardon d'y revenir !), j'ai été un temps avec une femme qui me reprochait de trop sortir. Elle m'a expliqué qu'elle préférait les soirées au coin du feu avec un livre. Je lui ai dit de se trouver un notaire – ce qu'elle a fait. Au revoir ! »*

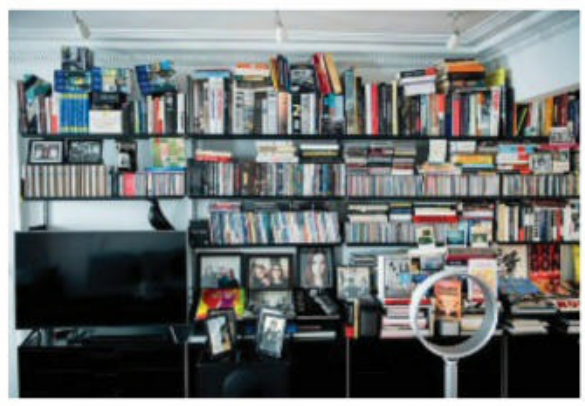
Les notaires ne sont pas tous des bonnets de nuit, mais n'ajoutons pas une polémique supplémentaire à un climat politique déjà orageux. Kennedy, lui, est fourré tous les soirs dans des clubs de jazz, au Village Vanguard quand il est à New York, au New Morning ou au Sunset Sunside quand il est à Paris. La veille, il était encore au Duc des Lombards, pour assister au concert d'un contrebassiste cubain. La première fois qu'il est venu à Paris, c'était en 1974, il avait 19 ans – le Paris de cette époque est apparu dans son roman précédent, *Isabelle, l'après-midi*. Est-il nostalgique de cette époque ? *« La mondialisation n'épargne personne, et toutes les villes ont tellement changé depuis les années 1970*, déplore-t-il. *J'ai grandi à Manhattan. La classe moyenne pouvait alors vivre à New York. Quand je travaillais dans le milieu du théâtre avant de partir pour Dublin, je louais un appartement pour 150 dollars. New York était une ville dangereuse, un vrai demi-monde – ce que Patti Smith décrit merveilleusement dans* Just Kids. *À Paris aussi, il était possible d'être artiste sans beaucoup d'argent, tout s'est transformé, on ne vit plus dans la ville que Jean Eustache montrait dans* La Maman et la Putain *– l'un de mes films préférés. Il y a trente ans, un universitaire de la Sorbonne pouvait acheter à Paris, maintenant, c'est trop cher. Mais ça reste une ville hyper mixte. Je n'ai jamais vu* Emily in Paris, *tout le monde me dit que j'ai la chance d'être passé à côté… Il faudrait faire* Emily en Seine-Saint-Denis, Emily à Château d'Eau, Emily à Barbès… *Ça aussi, c'est Paris ! C'est une ville de contrastes. Et quand on est cinéphile comme moi, c'est la meilleure ville du monde, avec les cinémas de la rue Champollion, mais aussi le Brady, le Louxor,*

Sur les étagères, on trouve de vieux objets comme un appareil photo et une machine à écrire. Mais aussi un portrait de Balzac jeune, des Pléiades, des disques de jazz ou de classique.





Douglas Kennedy est un inconditionnel de Graham Greene, dont il possède une belle édition de ses livres.



Le romancier écrit ses quatre pages quotidiennes installé sur son canapé. Sur le devant des étagères de sa bibliothèque bien fournie (livres, CD et DVD), les Polaroids pris par Wim Wenders.

la Cinémathèque française. Et puis, chez vous, les écrivains restent très respectés… »

GREENE, LE MAÎTRE

À propos de littérature française, précisons que, avant d'habiter dans le 10e arrondissement, le cinéphile sous caféine a vécu de 2000 à 2010 rue Bernard-Palissy, dans l'immeuble qui abrite les éditions de Minuit et fut, avant cela, un bordel, ce qui rendait Kennedy *« très fier »* : *« Jérôme Lindon, le patron historique de Minuit, est mort en 2001. Mais j'ai eu le temps de le rencontrer deux fois, on a eu une conversation. J'adore Jean Echenoz* – Ravel, Au piano… *Minuit, pour moi, c'est aussi Beckett, et figurez-vous que je l'ai connu ! Quand j'ai dirigé un petit théâtre en Irlande, j'avais monté* Fin de partie *dans une mise en scène de Beckett. Les acteurs étaient des ex-prisonniers. J'ai passé une semaine absolument incroyable avec Beckett, alors que je n'avais que 26 ans… »*

Kennedy nous montre une belle édition des livres de Graham Greene, son maître. Il s'étonne que nous n'ayons jamais lu *La Fin d'une liaison* et se lance dans un panégyrique : *« Greene a su comme personne écrire des romans populaires en faisant passer des idées très sérieuses. Il est mort en Suisse, à Vevey, mais il a lui aussi vécu en France, dans le Var. Il était hyper anglais, catho torturé… La clé pour moi, chez lui, c'est que la condition humaine est accessible par le roman. On peut sonder les inquiétudes modernes tout en faisant tourner les pages. J'aime raconter des histoires, mais si possible de manière intelligente. Tous mes livres ont quatre, cinq ou six versions – jusqu'à ce que je trouve un rythme prenant. Hier, au Duc des Lombards, j'étais avec un ami scientifique qui enseigne à Normale Sup et qui aime mes livres. Mais ma concierge aime aussi mes livres. Et ça me plaît de réunir ces différents publics. »*

UN ROMANCIER PROCHE DES GENS

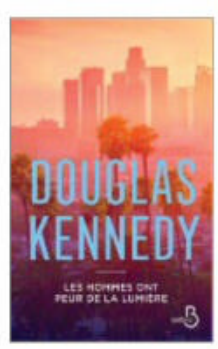
Dans *Les hommes ont peur de la lumière*, polar contemporain situé dans le Los Angeles des banlieues et des autoroutes, Kennedy met en scène des attentats ciblant les cliniques qui pratiquent l'avortement. Des militantes féministes s'opposent à un prêtre maléfique. Et le héros est un chauffeur Uber anonyme, ce qui n'est pas un détail pour l'auteur, qui tient à son côté passe-partout. Des amis sportifs se sou-viennent ainsi l'avoir vu incognito au Club Med Gym de la République, suant pour ne pas ressembler à Balzac. Et lui-même nous raconte cette anecdote : *« Quand j'atterris à Orly ou Roissy, je prends le RER. Un jour, quelqu'un m'a reconnu et m'a demandé pourquoi je ne prenais pas un taxi. Je lui ai répondu que le RER est moins cher et plus rapide. Il faut rester dans le quotidien quand on écrit. Si on est éloigné des choses, si on ne fait pas ses courses soi-même, si on se tient en dehors des réalités matérielles, eh bien, c'est une catastrophe. La vie est dans la rue, et un romancier doit rester proche des gens, sous les radars. »*

Depuis le début de sa carrière, Kennedy a vendu en France plus de 8 millions d'exemplaires, tous formats confondus. Comment explique-t-il sa popularité dans un pays qui compte pourtant de nombreux notaires ? *« Les Français ont très bon goût,* rigole-t-il. *Plus précisément, je vous suis très reconnaissant. J'écris des romans accessibles et actuels, même quand l'intrigue est située dans le passé, et ma sensibilité littéraire est connectée ici d'une certaine manière. Et puis j'ai décidé d'apprendre la langue, ce qui n'est pas si courant chez les auteurs américains. François Busnel et d'autres m'ont beaucoup soutenu. Je connais très bien votre scène littéraire, j'ai des amis écrivains, mais je n'en parlerai pas, c'est ma vie privée… »* On n'en saura pas plus sur celle-ci. *« J'aime changer tout le temps, c'est primordial pour moi. Il y a des thèmes constants dans mes livres, mais il n'y a pas un roman type de Douglas Kennedy »*, nous dit cet auteur dont le succès ne se dément pas chez nous, où il a trouvé ses *« lecteurs les plus fidèles »*. On l'a compris : Kennedy en a plein le dos des divorces. Ça tombe bien : les Français ne semblent pas près de mettre fin à leur liaison avec lui.

Louis-Henri de La Rochefoucauld
Photos : Alexandre Isard
pour *Lire Magazine littéraire*

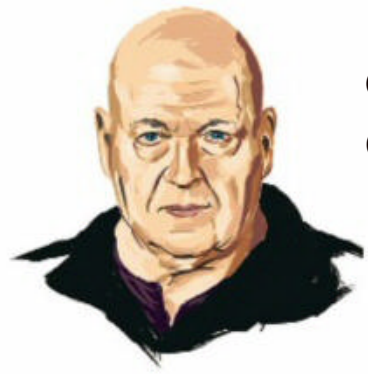
L'instant LiRE: à la fnac

Retrouvez tous les mois nos conseils lecture en vidéo sur *fnac.com/conseils-experts.*



★★★☆☆

LES HOMMES ONT PEUR DE LA LUMIÈRE (AFRAID OF THE LIGHT)
DOUGLAS KENNEDY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CHLOÉ ROYER, 264 P., BELFOND, 22 €. EN LIBRAIRIES LE 5 MAI.



GÉRARD OBERLÉ

UN BATAILLE OUBLIÉ

La famille Besson peut se targuer d'avoir avitaillé la littérature française avec des André, Patrick, Paul, Irène, Philippe et peut-être quelques autres encore, un palmarès que pourrait lui disputer la maison Bataille en alignant le poète et dramaturge Henry (1872-1922), puis Georges, Michel, le bien vivant Christophe… Dans le haut lignage bataillard, je fais choix aujourd'hui du méconnu Charles, un poète, journaliste et auteur dramatique né à Pontgouin en 1828, mort à Paris en 1868. Charles Bataille appartenait à la bohème murgerienne, cette bohème dont Firmin Maillard a prononcé « Le Requiem de la Brasserie » et inventorié « La Fosse commune » en 1874 dans *Les Derniers Bohêmes. Henry Murger et son temps*.

J'ai entre les mains le premier et principal livre de Charles Bataille, un recueil de vers qu'il avait publié à compte d'auteur chez Paul Masgana en 1859, à seulement 200 exemplaires. *Les Nouveaux Mondes. Poëmes périodiques. Le Monde interlope* est un curieux cycle de quatrains divisé en 12 chapitres, dédié à Amédée Rolland, l'ami le plus cher, son compagnon bohémien. Ce sont des poèmes autobiographiques où jaillissent avec exubérance ses instincts de liberté, ses joies et ses fièvres de « marginal ». Il s'y dépeint sous les traits d'un *doppelgänger*, un jeune homme qu'il appelle Paul Dyas : *« Mon ami Paul Dyas est un charmant jeune homme/ Uniformément gris et rimant de travers*/[…]/*Notez qu'il a les yeux bien fendus en amande,/ La moustache insolente et retroussée en l'air*/ […]/*Au moral ? Le sujet est de ceux qu'on effleure ;/ J'en pense trop de mal pour en dire du bien./ Le moral changera sans doute ; mais, pour l'heure/ J'ai peur que l'ami Paul ne soit qu'un franc vaurien. »*

Pris d'une irrésistible *wanderlust*, le poète découvre le pays de Werther, le Rhin (la préface est datée des « *Bords du Rhin 1855* »), la Forêt-Noire, les amours de poète… Lyrisme teinté de mélancolie et d'ironie qui tient des ballades de Heinrich Heine et de Wilhelm Müller, avec aussi quelques accents nervaliens. Mais la bohémiennerie rapplique à la fin du livre, sous forme de couplets de chansonnier à propos du mariage de Paul, mariage d'un jour et non consommé. Le soir des noces, l'époux proclame *« Divorçons, madame/ Divorçons ce soir »*.

Charles Bataille avait horreur du commun et méprisait le bourgeois jusqu'à la frénésie. *« Il me faut des hommes qui vivent, qui pleurent, qui sentent : il me faut les nerfs, le cœur et la mobilité passionnée*, avait-il déclaré à Firmin Maillard. *Je sais que les nerfs font mal, que le cœur a ses éclipses morbides* […]. *Je sais toutes ces raisons et bien d'autres ; malgré tout je m'intéresse aux natures exceptionnelles et plantureusement éprises qui poursuivent l'idéal insaisissable et fugace. Je ne suis pas de ceux que don Quichotte fait rire et je n'imagine pas que Cervantès ait été d'une hilarité folle en méditant cette douloureuse ironie. »* Cette profession de foi dépeint fort bien ce généreux personnage auquel on doit quelques pièces de théâtre, des plaquettes biographiques, de nombreux articles dans divers journaux et, dans un registre cocasse, une *Grande Symphonie des punaises*, une bouffonnerie torchée avec son ami Nadar et une musique d'Offenbach.

Vers 1866, sa raison commença de sombrer, d'abord en douceur, et cette folie douce lui inspira des projets insensés. Mais sa folie prit rapidement un tout autre caractère. Il devint agressif. Lorsqu'il tenta de brûler vif son jeune fils, on l'enferma dans un asile de la rue Picpus. Il n'y resta pas longtemps. Le 11 décembre 1868, une vingtaine d'amis l'accompagnèrent au cimetière où le photographe Carjat prononça quelques mots devant sa tombe. Un an plus tôt, Charles Bataille avait rédigé la nécrologie de Baudelaire dans le journal *Le Charivari*.

AUDREY SOVIGNET

En 1979, Francis Ford Coppola réalise *Apocalypse Now*, très librement inspiré d'*Au cœur des ténèbres*, le chef-d'œuvre de Joseph Conrad.

ZOETROPE STUDIOS/COLLECTION CHRISTOPHEL

CINÉMA ET LITTÉRATURE : LES ADAPTATIONS INFIDÈLES

LE DOSSIER

Selon Henri de Régnier, qui fut l'un des plus illustres « cocus » de la littérature française, la fidélité n'est au fond *« que la paresse du désir »*. S'il parlait là de l'amour, on peut toutefois l'appliquer à la transformation et à la relecture d'une œuvre dans un autre domaine artistique. Ainsi, en passant de l'écrit à l'écran, toute adaptation ne serait-elle pas inexorablement condamnée, en raison des ajustements et contraintes, à l'infidélité ? Ou, au contraire, ce qu'on croit être des trahisons ne sont-elles pas, parfois, une manière de respecter le matériau original ? Changements de contexte (époque, lieu…), modifications dans la trame, évolution des personnages, développements ou omissions de certains pans narratifs, différences dans l'esprit, on en passe : à l'occasion du Festival de Cannes (qui nous offrira justement son lot d'adaptations), interrogeons-nous sur les mutations inhérentes au passage de l'abstraction des mots à leur représentation sur un écran. Stephen King a-t-il raison de haïr *Shining* de Kubrick ? La meilleure adaptation de Simenon est-elle la plus respectueuse ? À quoi ressemble la version pirate turque de *Lucky Luke* ? À travers quelques exemples (parmi des milliers et des milliers d'autres), revisitons les liens ténus entre la littérature et le septième art. En se demandant si l'infidélité ne réside pas, déjà, dans les yeux du lecteur-spectateur. On a dit dans les yeux…

Baptiste Liger

SOMMAIRE

De l'écrit à l'écran : trahir pour mieux adapter 42
Quand Audiard adapte Simenon : silence, moteur… ça détourne ! 45
Paroles d'adaptateur : entretien avec Jacques Fieschi 46
Et si on changeait la fin : clap ou pas clap ? 48
Préquels, suites, personnages secondaires : les séries font la loi 49
Les écrivains cinéastes : la tentation du tapis rouge 50
Entre posture et imposture 51
Vous avez dit bizarre : les adaptations les plus improbables 52

DE L'ÉCRIT À L'ÉCRAN

TRAHIR POUR MIEUX ADAPTER

Quantité de romans ont été transposés au cinéma et tous les cas sont sur les écrans. Mais il est sans doute une constante dans la réussite : un livre bien trahi fait généralement un bon film. De François Truffaut à Brian de Palma, petit tour de piste de quelques exemples de hautes infidélités.

***Le Voyage dans la Lune*, inspiré du roman de Jules Verne, réalisé par Georges Méliès en 1902.**

Une fusée plantée dans l'œil de la Lune. C'est l'image mythique tirée du film de Georges Méliès *Le Voyage dans la Lune*, réalisé en 1902 et notamment inspiré du roman de Jules Verne, *De la Terre à la Lune*. L'instant est historique : ce court-métrage signe les premiers pas du septième art dans la science-fiction, le premier carton au box-office du cinéma mondial, le premier piratage par les Américains qui ont piqué la copie du film – les jaloux –, le premier tournage dantesque et… la première trahison manifeste d'adaptation. Et pour cause : difficile de faire tenir les 254 pages du roman de Jules Verne (version poche actuelle) dans les quatorze minutes réalisées par Méliès. Pas très grave, finalement, étant donné que Jules Verne et ses romans, autant que Georges Méliès et ses films sont entrés, et restés, dans l'histoire de l'art. On ne sait pas si Jules Verne s'est agacé de cette trahison, mais il est peu probable que ce fut le cas. D'abord parce que ces énervements d'écrivains n'étaient pas (encore) à l'ordre du jour, ensuite parce qu'on imagine Verne heureusement fasciné par cette nouvelle invention des frères Lumière, lui qui en a déjà décrit le principe trois ans plus tôt, en 1892, dans *Le Château des Carpathes*.

DE L'IMPOSSIBILITÉ DE RESPECTER L'ŒUVRE ORIGINALE

Le cinéma ouvre à peine la porte à la fiction, au romanesque, à l'imaginaire et aux personnages que, déjà, il s'inspire de la littérature pour se montrer à l'écran. Le mariage entre l'un et l'autre existe (presque) depuis la nuit des temps pour le meilleur et pour le pire et il n'est toujours pas question de divorce. Il n'est d'ailleurs pas besoin de sortir de la cuisse des frères Lumière pour comprendre les raisons de cette union : puisque le cinéma s'est mis très tôt à raconter des histoires et que son succès impliquait de produire à tour de bras et de manivelle, il était plus facile et plus rapide de puiser dans les bibliothèques que de faire plancher des scénaristes pendant plusieurs semaines. D'autant que le métier de scénariste n'existait pas vraiment au début du cinéma ; c'est Hollywood qui a « théorisé » l'écriture de scénarios, souvent dévolus, c'est amusant, à des romanciers.

Il faudrait plus d'un numéro de *Lire Magazine littéraire* pour simplement lister les romans adaptés au cinéma et moins d'un quart de page pour conclure que chaque film trahit effectivement le livre dont il est issu : les acteurs et actrices imposent leur visage à l'écran quand les lecteurs imaginent le physique des personnages ; les décors et la météo sont précis au cinéma alors qu'ils ne sont souvent qu'une toile

DR

***Le facteur sonne toujours deux fois*, de James Cain, a eu droit à deux adaptations différentes dans les années 1940 : une première, en 1943, par Visconti, intitulée *Les Amants diaboliques* (à droite), puis une seconde en 1946 par Tay Garnett.**

de fond entre les lignes des bouquins ; enfin, et surtout, les voix intérieures des héroïnes, des chevaliers, des amoureux ou des tueuses sont évidemment transformées en actions (gestes et comportements). Bref, un film est toujours infidèle au livre et… le mariage tient toujours.

Mais s'il est infidèle par essence, le cinéma l'est plus ou moins intensément. Le respect à l'œuvre originelle est graduel : parfois totalement absent, ou poussé au maximum. Quelques écrivains ont râlé, la plupart se sont satisfaits d'une reconnaissance accrue grâce à un art mondialement populaire, d'autres ont pris en silence le chèque d'achat des droits, d'autres encore ont adapté leurs confrères avec plus ou moins de bonheur, quelques-uns se sont transformés en cinéastes pour se faire justice eux-mêmes (ou pas). Tous les cas sont dans la nature et Marc Behm, scénariste notamment de *Charade* de Stanley Donen (tout de même !) et adapté au cinéma par les Audiard père et fils (tout de même, bis !) avec *Mortelle randonnée,* avait en son temps résumé l'affaire en déclarant dans les années 1990, à la revue *Polar,* truffer ses romans d'explosions de bagnoles en pagaille et de scènes dantesques afin que personne ne puisse les adapter à l'écran. Ainsi serait-il tranquille. Las, c'était oublier les progrès du numérique qui permet de tout faire : aujourd'hui, adapter l'intégralité des romans de science-fiction du monde (engins volants, voyages intersidéraux, aliens en tout genre) est aussi facile que de porter à l'écran un huis clos type *Hygiène de l'assassin*. Pourtant, suivre cette folle histoire de l'adaptation cinématographique sous l'angle des trahisons, des changements de points de vue, des fins modifiées, des personnages supprimés en dit autant sur la petite histoire du septième art, qui se nourrit d'anecdotes, que sur la vaste théorie de la confrontation artistique et des ambitions des auteurs.

DANS *APOCALYPSE NOW*, ADAPTATION D'*AU CŒUR DES TÉNÈBRES*, TOUT CONRAD EST CHEZ COPPOLA ET POURTANT RIEN Y EST. TOUT DEUX SONT DES CHEFS-D'ŒUVRE À PART ENTIÈRE

Rassurez-vous, on ne fera pas le tour du monde de la question. On s'en tiendra à ce rappel pour signifier que tout est possible dans le domaine : pour son film *Yojimbo* (*Le Garde du corps,* 1961), le cinéaste japonais Akira Kurosawa dit s'être inspiré du roman *La Clé de verre* de Dashiell Hammett, alors que l'intrigue est plus proche de celle de *La Moisson rouge* du même Hammett, les historiens le confirmeront, et Sergio Leone, auteur du remake du film de Kurosawa sous le titre *Pour une poignée de dollars,* annonçait plus sûrement qu'il s'agissait de l'adaptation de la pièce de Carlo Goldoni *Arlequin, serviteur de deux maîtres* (!)… Voilà comment on passe d'une comédie sur la bourgeoisie vénitienne du XVIII^e^ siècle à un conflit entre samouraïs au XIX^e^ et, de là, à un western-spaghetti avec Clint Eastwood et bifurcation vers le roman noir américain. Précisons que pièce, films et romans sont à ranger au rayon grandes réussites, chacun dans leur domaine et avec toutes leurs évidentes différences.

À L'ÉPREUVE DE HOLLYWOOD ET DE LA NOUVELLE VAGUE

Il est possible de pointer le phénomène en s'appuyant, d'une part, sur les adaptations de polars, genre littéraire qui a le plus servi le cinéma partout dans le monde et à toutes les époques, d'autre part sur le célèbre article de François Truffaut, alors critique de films, paru dans *Les Cahiers du cinéma* en 1954, intitulé « Une certaine tendance du cinéma français », dans lequel il s'en prenait aux adaptations de la littérature classique française – Flaubert, Stendhal, Gide, Bernanos, Zola… – par la fine fleur, détestée par lui, des metteurs en scène tricolores d'alors, Autant-Lara, Delannoy, Christian-Jaque, Allégret… Ce texte est surtout resté célèbre car il annonçait la nouvelle vague, mouvement porté par de jeunes cinéastes désireux de s'affranchir des textes existants pour raconter des histoires contemporaines : Godard et *À bout de souffle,* Truffaut et *Les Quatre Cents Coups,* Chabrol et *Le Beau Serge,* Varda et *La Pointe courte,* Rohmer et *Le Signe du Lion,* etc.

Truffaut commence son article en rappelant *« qu'au début du parlant le*

MGM/COLLECTION CHRISTOPHEL - INDUSTRIE CINEMATOGRAFICHE ITALIANE/COLLECTION CHRISTOPHEL

cinéma français fut l'honnête démarquage du cinéma américain. Sous l'influence de Scarface *nous faisions l'amusant* Pépé le Moko *»*. Merci à lui de rappeler l'importance et l'influence du film noir dans l'histoire du cinéma mondial, même s'il oublie de préciser que *Scarface* est un roman d'Armitage Trail et *Pépé le Moko* un autre d'Henri La Barthe. Si le western, autre genre américain mythique, a peu à voir avec la littérature, le film noir s'en inspire directement. Naturellement, Hollywood a répondu à la question de la trahison, ou l'a pervertie, selon le point de vue. Le star-système imposant ses têtes de gondoles, Humphrey Bogart est devenu Philip Marlowe, le héros de Raymond Chandler, mais également Sam Spade, le détective de Dashiell Hammett – physiquement, ces deux personnages littéraires ne se ressemblent pas. Inversement, le vagabond imaginé par James Cain dans *Le facteur sonne toujours* deux fois a été joué par deux stars américaines, John Garfield et Jack Nicholson, mais aussi par le Français Fernand Gravey et l'Italien Massimo Girotti. L'intrigue, située au fin fond d'une campagne, suit le même chemin et raconte les laissés-pour-compte. Mais si la version de Tay Garnett (1946) s'attache à raconter le rêve américain brisé lors de la Grande Dépression de 1929 dans une esthétique noir et blanc proche du cauchemar, celle de Luchino Visconti (1943) donne naissance au néoréalisme italien en creusant une veine sociale.

« UNE CERTAINE TENDANCE DU CINÉMA FRANÇAIS »

La plongée dans les adaptations de polars montre également, ce qui vaut pour tout, que les cinéastes haut de gamme savent nourrir le roman ou le décaler à convenance. Howard Hawks s'attaquant à *Scarface* impose, magnifique idée, que chaque meurtre soit annoncé par une croix, semblable à la cicatrice qui barre la joue du héros, Tony Camonte, inspiré d'Al Capone ; on ne trouve pas trace de croix chez Trail. Brian de Palma, auteur du remake avec Al Pacino, fait du héros un Cubain roi du trafic de drogue et non plus un Italo-Américain gangster à l'époque de la prohibition. Un même thème pour les deux films et le roman : ascension et chute d'un criminel. On voit que l'époque tord souvent le texte original, parfois en lui donnant une couleur singulière : *Le Privé* de Robert Altman (1973) capte l'ambiance mortifère et désenchantée de Los Angeles (et du monde en général) aussi bien, si ce n'est mieux, que Raymond Chandler auteur du roman *The Long Goodbye*. Il y aurait encore mille exemples et un seul, hors polar, conclura cette partie « démarquage plus que trahison » : *Au cœur des ténèbres*, de Joseph Conrad, est situé en Afrique noire à la fin du XIXe siècle. Son adaptation la plus célèbre est signée Francis Ford Coppola, qui a transposé l'intrigue au cœur de la jungle pendant la guerre du Vietnam, à l'orée des années 1970, sous le titre *Apocalypse Now*. Tout Conrad est chez Coppola et, pourtant, rien n'y est. Tous deux sont des chefs-d'œuvre à part entière.

Il y a un lien très fort entre roman et film noirs aussi parce que l'un est quasi contemporain de l'autre – quelques mois, parfois moins, séparaient l'édition et la production. Ce n'est évidemment pas le cas lorsque les cinéastes français ont adapté la littérature classique : Claude Autant-Lara *(Le Diable au corps, Le Rouge et le Noir)*, Jean Delannoy *(La Symphonie pastorale)* Christian-Jaque *(Boule de suif, La Chartreuse de Parme)* André Cayatte *(Au bonheur des dames)*… Dans son article « Une certaine tendance du cinéma français », Truffaut attaque ces réalisateurs qui illustrent un roman grâce, si l'on peut dire, à un scénario qui s'attache au *« réalisme psychologique »*. Et d'enfoncer le clou : *« au vieux préjugé du respect à la lettre ils ont substitué celui contraire du respect à l'esprit »*, en trouvant des équivalences qui ne sont, selon Truffaut *« qu'astuces timides pour contourner la difficulté, résoudre par la bande sonore des problèmes qui concernent l'image, nettoyages par le vide pour n'obtenir plus sur l'écran que cadrages savants, éclairages compliqués, photo léchée, le tout maintenant bien vivace la "tradition de la qualité" »*.

Le texte a été écrit il y a près de soixante-dix ans et résume, pour conclure, le dossier : au-delà de l'aversion de Truffaut pour ce cinéma poussiéreux, adapté ou non de romans, c'est un grand cri du cœur pour un cinéma d'auteur capable de transcender un texte pour en faire une œuvre à part entière. Et on saluera ici l'adaptation des *Illusions perdues* de Balzac par Xavier Giannoli *[lire page 46]* : le texte est remanié, respecté, personnel, modernisé, incarné par les acteurs autant que par Giannoli. Trahissez, trahissez, il en restera toujours quelque chose.

Éric Libiot

ZAZIE SE FAIT LA MALLE

***Zazie dans le métro* de Louis Malle (1959).**

C'est la première phrase de *Zazie dans le métro* de Raymond Queneau : *« Doukipudonktan, se demanda Gabriel excédé. »* S'engage alors une conversation tendue entre Gabriel et un couple dont la femme s'asperge de *« Barbouze, un parfum de chez Fior »*. On imagine les deux scénaristes penchés sur leur machine à écrire, cogitant sur la façon dont il faudrait rendre cette scène cinématographique. Et le roman entier, d'ailleurs, qui fourmille de jeux sur la langue et de dérapages narratifs très contrôlés. Louis Malle, qui réalisera le film, et Jean-Paul Rappeneau trouvent l'idée (géniale) : aux jeux de langage de Queneau correspondent les jeux sur l'image (accéléré, montage cut…). Le livre de Queneau paraît en 1959 et cousine drôlement avec le nouveau roman ; le film de Malle sort un an plus tard alors que la nouvelle vague explose. *Zazie dans le métro* sur grand écran est l'une des adaptations les plus intelligentes qui soient. Tout simplement parce que Louis Malle est aussi proche du cinéma que Raymond Queneau de la littérature.

E.L.

SUNRGIA/COLL ROSEN/CHRISTOPHEL

QUAND AUDIARD ADAPTE SIMENON

SILENCE, MOTEUR… ÇA DÉTOURNE !

Comment arriver à transposer au cinéma des œuvres littéraires, comme celle de Simenon, souvent axées sur des réflexions intérieures, sur la psychologie des personnages ? S'éloigner intelligemment de l'œuvre originale paraît ici inévitable.

***Le Sang à la tête* de Gilles Grangier, avec Jean Gabin, scénarisé par Michel Audiard d'après *Le Fils Cardinaud* de Simenon.**

LES FILMS FERNAND RIVERS

C'est mathématique. Georges Simenon est l'un des écrivains les plus prolifiques de la littérature, il est également l'un des plus adaptés au cinéma. D'autant que ses romans policiers, conduits par son héros Jules Maigret, ceux s'attachant à raconter les destins des hommes et des femmes pris dans le mouvement du monde, et son sens des humeurs et des péripéties en font un auteur béni pour les scénaristes. Mais ces intrigues semblent trop simples pour avancer droit et les scénaristes se sont souvent cassé les dents et la plume face à des récits qui font appel au point de vue intérieur *(La Vérité sur Bébé Donge)*, passent sans prévenir du présent au passé *(La Chambre bleue)* ou s'intéressent aux motifs de l'assassin quand le cinéma préfère le suspense. Il faut donc trahir Simenon intelligemment. Dernièrement, Patrice Leconte et Jérôme Tonnerre s'y sont brillamment collés pour *Maigret* avec Gérard Depardieu en rôle-titre *[voir Lire Magazine littéraire n° 505]*. Un autre (grand) scénariste s'est régulièrement penché sur les romans de Simenon dont il est grand amateur : Michel Audiard. Parmi toutes ses adaptations, il en est une particulièrement intéressante à observer : celle du *Fils Cardinaud*, devenu *Le Sang à la tête* au cinéma, film de Gilles Grangier avec Jean Gabin ; l'histoire d'Hubert Cardinaud, fils de prolo devenu petit-bourgeois, dont la femme quitte le foyer conjugal avec une ancienne connaissance devenue son amant.

Le livre de Simenon paraît en 1942, le film de Grangier sort en 1956 et, déjà, une première différence se fait sentir : l'époque chez Simenon est peu présente (la guerre), qui s'attache plus volontiers à son héros, tandis qu'Audiard transpose le récit dans les années 1950 pendant les Trente Glorieuses. L'occasion pour Grangier de filmer en extérieurs, à La Rochelle, le monde de la marine et de la pêche ; chez Simenon, Cardinaud travaille dans les assurances ; avec Audiard, il est armateur et mareyeur.

FAIRE PARLER L'ÉPOQUE

Ce changement rend le personnage plus actif, présent lors des ventes de poissons à la criée. Ce qui donne lieu à des scènes superbes très « documentaristes », marque de fabrique de Grangier bien avant la nouvelle vague. Audiard insiste également sur l'aspect politique d'une intrigue où se frottent les classes sociales (c'est l'époque qui le commande). Ainsi cette magnifique réplique de Cardinaud/Gabin à propos d'un pêcheur qu'il se refuse à virer alors que son patron le lui demande : *« Qu'il soit d'extrême gauche, je m'en fous, du moment qu'il fait pas pencher le bateau. »* Avoir redistribué les cartes de l'époque et de l'environnement social est sans doute l'apport le plus important d'Audiard. Qu'il ait donné plus d'importance à des figures secondaires peu présentes chez Simenon ou qu'il ait réuni en un seul rôle deux personnages littéraires est un classique travail d'adaptateur.

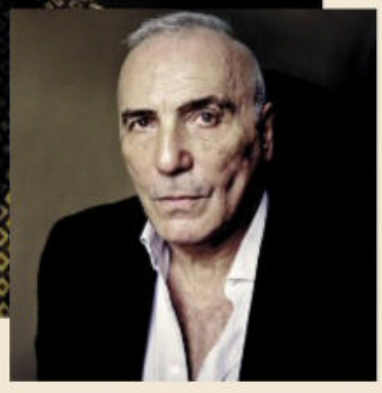
Reste la fin. Dans les deux récits, Marthe Cardinaud rentre à la maison. Mais chez Simenon, le couple retrouve sa quiétude et sa pesanteur même s'il semble qu'un peu d'amour soit possible alors qu'Audiard avance une note plus optimiste en montrant les époux Cardinaud quasi amoureux sur le bac qui les ramène de l'île de Ré ; en tout cas, Hubert fait amende honorable. On sent là le poids du monde : la guerre fige les esprits, les années 1950 les libèrent.

E.L.

PAROLES D'ADAPTATEUR

« ON EST TOUJOURS PLUS FIDÈLE QU'ON L'IMAGINE »

À la fois scénariste, romancier, comédien et cinéaste, Jacques Fieschi compte dans sa filmographie nombre d'adaptations parmi lesquelles *L'Adversaire*, *Les Nuits fauves*, *L'École de la chair* ou, plus récemment, *Illusions perdues* (avec un césar à la clé). Discussion avec ce touche-à-tout sur la liberté de celui qui transforme un texte littéraire en mots de cinéma.



Benjamin Voisin et Vincent Lacoste dans *Illusions perdues* de Xavier Giannoli, adapté par Jacques Fieschi d'après l'œuvre de Balzac.

Selon vous, que signifie adapter ?
Jacques Fieschi. C'est aimer suffisamment une œuvre pour avoir envie de la rêver un peu. C'est même, parfois, concevoir d'autres éléments qui n'y figurent peut-être pas ou pas complètement et s'abandonner de la façon la plus libre possible à cette expérience de voisinage qui s'appelle l'adaptation. Mais cela n'implique pas que l'on soit infidèle ou qu'on s'affirme contre l'œuvre. Il y a au contraire un lien affectif qui se crée avec elle.

Adapter, c'est être forcément infidèle ?
J.F. Non ! D'ailleurs, même lorsqu'on croit être infidèle et que l'on prend des libertés formidables, on est toujours plus fidèle qu'on l'imagine. Lorsque je lis une œuvre que je dois adapter, je prends quelques notes, j'en fais une espèce de classement, puis j'écris le scénario. Je n'ai pas du tout envie d'adapter un livre en me livrant à une sorte de contre-expertise. Il y a des gens que cela excite ; moi, pas du tout !

Quelle a été votre première adaptation ? Et comment l'avez-vous abordée ?
J.F. Ce fut *Quelques jours avec moi* pour Claude Sautet, d'après un roman de Jean-François Josselin. Le livre était bref et nous n'avons retenu qu'une situation. C'est là, avec Jérôme Tonnerre, l'autre scénariste, qu'on a été le plus inventifs par rapport à la matrice initiale. On a gardé le ton grinçant, l'ironie, les scènes de comédie, mais Sautet nous a demandé de nous laisser complètement aller, donc on a ajouté des scènes burlesques, satiriques, amoureuses…

Dans votre parcours, il y a bien sûr *Les Nuits fauves*. Pour ce film, vous avez travaillé avec Cyril Collard, l'auteur, pour que lui-même porte le roman à l'écran…
J.F. C'est son univers et son adaptation. Même si nous étions très proches, j'ai juste retravaillé avec lui la première version du scénario qu'il avait écrite.

Vous avez par ailleurs souvent collaboré avec Nicole Garcia. Notamment sur *L'Adversaire*. Un cas

ROGER ARPAJOU/CURIOSA FILMS/GAUMONT/FRANCE 3 CINEMA/ABRIEL IN/UMEDIA – RICHARD DUMAS/FAYARD

un peu particulier, puisqu'il s'agit d'une histoire vraie, ayant fait l'objet d'un travail à la fois littéraire et journalistique d'Emmanuel Carrère, que vous avez vous-même repris pour ce long-métrage de fiction…

J.F. *L'Adversaire* est une adaptation sans en être une. Évidemment, nous n'aurions pas pu faire ce film sans le livre, qui est la clé de l'histoire de Jean-Claude Romand. Mais ce qui est important, au-delà de la trame, c'est aussi la façon dont l'écrivain Emmanuel Carrère questionne sa légitimité. D'ailleurs, cela apparaît aussi de façon décalée dans son film récent, *Ouistreham*, d'après Florence Aubenas. Il développe un rapport à une forme d'éthique, à une morale. C'est quelque chose qui l'accompagne, mais qui n'est pas présent dans le film de Nicole Garcia. On aurait presque pu raconter cette histoire avec une simple enquête qu'on aurait faite nous-mêmes, mais la façon magistrale dont lui cisaille l'histoire de ce drame criminel nous a, bien sûr, beaucoup aidés.

On vous doit aussi l'adaptation de *L'École de la chair* de Yukio Mishima, mise en scène par Benoît Jacquot. Comment transpose-t-on une œuvre d'une autre culture ?

J.F. Vous savez, Mishima est à la fois très japonais, mais aussi très influencé par la littérature occidentale. Cette histoire, une femme qui n'a plus 20 ans et qui tombe amoureuse d'une sorte de gigolo, peut se passer sous tous les soleils… J'ai pris des libertés tout en conservant la trame.

En février, vous avez reçu un césar pour votre formidable adaptation d'*Illusions perdues* de Balzac. Comment s'est déroulée la rencontre avec Xavier Giannoli ?

J.F. Xavier Giannoli portait ce projet en lui depuis longtemps pour des raisons très personnelles. C'est lui qui m'a proposé le film et, bien sûr, j'étais tout à fait d'accord. Au départ, on se demandait si on allait faire les deux livres, *Splendeurs et misères des courtisanes* et *Illusions perdues*. J'ai donc fait un relevé dramaturgique très fidèle des deux livres, en essayant de voir ce qui était saillant dans les scènes. Puis, finalement, l'idée d'adapter *Splendeurs et misères des courtisanes* a été abandonnée pour des raisons de personnages.

Le spectateur qui vient voir *Illusions perdues* veut entendre la langue de Balzac. Comment trouve-t-on l'équilibre entre les codes de l'écriture cinématographique et le ressenti de l'écriture balzacienne ?

J.F. En se faisant un peu confiance et en se disant que si cela n'est pas du Balzac, il aurait pu l'écrire *[rires]*. La voix off, par exemple, n'est pas du Balzac mais elle est balzacienne. Elle m'a semblé nécessaire car elle permet de rendre compte de la complexité littéraire et littérale de sa langue. Ce n'est pas une voix supérieure qui vous dit comment comprendre le film, c'est l'intervention d'un auteur qui exprime un point de vue sur la société, comme Balzac le fait avec les perpétuelles intrusions de sa narration par une parole privée, une opinion, une originalité ou un aphorisme.

D'ailleurs, aviez-vous visionné, voire analysé, d'autres adaptations de Balzac afin de comprendre ce qui fonctionnait ou non ?

J.F. Je ne fais pas comme ces gens qui se mettent à revoir des tas d'adaptations pour réaliser la leur… J'ai des souvenirs assez précis parce que j'ai vu beaucoup de films et il y a des éléments que je reprends semi-consciemment. Mais, non, je n'ai pas fait le moindre dossier cinématographique sur les adaptations de Balzac *[rires]* !

Propos recueillis par Baptiste Liger (avec Maëlle Meunier)

Disponible en DVD et VOD : *Illusions perdues* de Xavier Giannoli (Gaumont).

LE TEMPS RETROUVÉ

Paru de manière un peu discrète lors de la précédente rentrée littéraire, *Souvenirs de ma vie d'hôtel* de Jacques Fieschi fascine par son élégance classique.

Voilà l'un de ces joyaux secrets que se conseillent en douce les connaisseurs. Sous ce titre énigmatique qu'est *Souvenirs de ma vie d'hôtel* se cache la confession d'un narrateur qui, dans sa jeunesse, à la fin des années 1960, a vécu une drôle d'histoire : pour le compte d'un certain Willy, type louche rencontré sur les banquettes du Café de Flore, il a voyagé dans toute la France avec deux acolytes, un homme et une femme, afin de refourguer des abonnements de presse au porte-à-porte. À l'époque, il n'y avait pas d'ordinateur ni de tablette : les comptes étaient écrits dans un cahier, les coupons passaient de main en main, les paiements étaient en liquide. Leur clientèle ? Des dentistes, des cadres supérieurs, toute la bourgeoisie des Trente Glorieuses pour qui s'abonner à *L'Express* ou au *Nouvel Observateur* était un élément de standing. Le soir, nos trois VRP logeaient à l'hôtel, partageant la chambre par économie.

Jacques Fieschi dévoile avec tact l'ambiguïté de leurs rapports, et ajoute une touche de mystère et d'aventure à travers les magouilles de l'improbable Willy. Une ambiance modianesque s'installe dès les premières pages de ce récit épuré, écrit dans un beau style classique, sans un mot de trop. La technique du récit-cadre permet à Fieschi d'effectuer un bond dans le temps d'un demi-siècle et d'évoquer l'embarras des retrouvailles, la mélancolie du passé ressurgi, l'énigme des êtres qui changent. Un roman de grande classe, élégant et envoûtant. **Bernard Quiriny**

★★★★☆
SOUVENIRS DE MA VIE D'HÔTEL
JACQUES FIESCHI
128 P., FAYARD, 16 €

ET SI ON CHANGEAIT LA FIN

CLAP OU PAS CLAP ?

Certaines adaptations ne se terminent pas du tout de la même manière que les œuvres littéraires qui les ont inspirées. Les romans de Carrère, King ou Proust en ont notamment fait les frais.

Vincent Lindon dans *La Moustache*, film d'Emmanuel Carrère adapté de son propre livre et dont il modifie lui-même la fin.

PATHÉ DISTRIBUTION

Rares sont les exemples de films réussis reprenant littéralement l'œuvre dont ils s'inspirent. C'est souvent dans le choix de leurs fins que se révèlent les enjeux de lecture (ou de relecture) les plus décisifs des adaptations. Un exemple éloquent est celui de *La Moustache* d'Emmanuel Carrère, roman que son auteur a lui-même adapté dans un film avec Vincent Lindon dans le rôle de ce personnage basculant dans un cauchemar après s'être rasé la moustache. En choisissant une fin totalement différente (sinon, contradictoire) de celle du livre, Carrère ne trahit en rien son propre roman, mais en démultiplie l'effet de manipulation : c'est que la théorie du rêve, du délire ou du complot imaginaire se prête à toutes les ambiguïtés et se refuse joyeusement à toute explication rationnelle.

On retrouve cette idée dans une œuvre aussi avant-gardiste que *La Chute de la maison Usher* de Jean Epstein (1928), adaptation d'une nouvelle d'Edgar Allan Poe, dont les grandes lignes ne répondent qu'à un jeu formel éloigné de toute fidélité narrative. Si la fin ramène à un tout autre livre du même Poe (*Le Portrait ovale*), c'est qu'Epstein n'a cherché, en allant jusqu'à travestir ses motifs les plus saillants (le portrait carré et non ovale), qu'à donner son « sentiment en général sur Poe » plutôt qu'une transposition littérale de cette œuvre célèbre. Ce « sentiment » en revient à « l'esprit » d'une œuvre, que bien des auteurs retrouvent au prix de choix qui tranchent radicalement (voire jurent franchement) avec leur modèle.

DES SCÈNES TOTALEMENT INVENTÉES

Le cas de *Shining* est encore plus frappant, dont les inoubliables scènes finales (le labyrinthe végétal, Jack Nicholson figé en glaçon) ne sont même pas présentes dans le livre de Stephen King que Stanley Kubrick a choisi d'adapter (où le personnage de Jack Torrance se transforme en une sorte de monstre délirant). Si King, dont tant de livres se sont prêtés au jeu de l'adaptation, s'est senti trahi par Kubrick, il est intéressant de rappeler qu'à l'inverse il a jugé la fin incroyablement noire et excessive de *The Mist,* de Frank Darabont, meilleure et plus fidèle à son « esprit » que celle de son propre livre dont le film est l'adaptation ! Si le final de *The Mist* est complètement réinventé par le cinéaste et demeure cependant fidèle au travail de l'écrivain, c'est que le changement de médium inhérent au passage de la littérature au cinéma répond à une tout autre logique que celle d'une simple traduction de mots en images.

On sait combien Proust, par exemple, auteur plus que tout autre jugé inadaptable, a trouvé dans les images de Raoul Ruiz (*Le Temps retrouvé*, 1999) un écrin inattendu. *Le Temps retrouvé,* dernier tome de la *Recherche* de Proust, semble rêvé par Raoul Ruiz comme une longue « séquence finale » : seules importent les correspondances entre motifs ruiziens et motifs proustiens en une suite de dévalements oniriques où les questions de l'espace et du temps, mais aussi du « début » et de la « fin », sont génialement redéfinies. À plus forte raison, bien des fins de films adaptés de livres interrogent les enjeux mêmes d'une transposition au cinéma (voir par exemple les multiples adaptations des *Misérables* évoluant au fil des enjeux sociétaux du siècle dernier, de téléfilms ORTF en blockbusters hollywoodiens). C'est qu'au défi de l'adaptation bien des auteurs pourraient répondre, comme le héros à la fin de *Pickpocket* de Robert Bresson : *« Ô livre bien-aimé, pour aller jusqu'à toi, quel drôle de chemin il m'a fallu prendre ! »*

Vincent Malausa

PRÉQUELS, SUITES, PERSONNAGES SECONDAIRES…

LES SÉRIES FONT LA LOI

Versant cinématographique de l'écriture romanesque, l'adaptation d'une œuvre en série permet souvent de prolonger le plaisir rencontré à la lecture, en débordant du cadre pour sublimer le texte original.

Regé-Jean Page et Phoebe Dynevor dans la série *La Chronique des Bridgerton*, d'après la saga éponyme de la romancière Julia Quinn.

NETFLIX

Si certains voient dans l'impressionnante recrudescence d'adaptations d'œuvres littéraires en série le résultat effrayant d'un cruel manque d'imagination de la part de l'industrie cinématographique, on peut y voir également la démonstration d'une évidence : le dispositif sériel, plus encore que le cinéma, est le pendant naturel de l'écriture romanesque, un espace salutaire où donner vie sans contrainte à ces fabuleuses histoires de papier. Parce qu'elle se présente comme un film de sept ou huit heures, parfois bien plus, la série est le lieu du temps long dans lequel s'épanouit la narration. *L'Amie prodigieuse*, *Normal People*, *Vernon Subutex*, *La Vérité sur l'affaire Harry Quebert*, *Gomorra*, *La Chronique des Bridgerton*, *M. Mercedes*, *The Walking Dead* : on ne compte plus ces dernières années les adaptations fidèles, conçues comme des hommages révérencieux. Mais par leur essence même et le système de déclinaison en saisons, les séries sont aussi souvent un moyen, pour les showrunners qui les imaginent, de dépasser l'œuvre originale et de voler de leurs propres ailes.

POUSSER L'HISTOIRE PLUS LOIN

Parfois, ce prolongement narratif se fait contraint et forcé, comme ce fut le cas pour *Game Of Thrones*. Phénomène planétaire et adaptation fidèle des romans de George R.R. Martin, la série s'est retrouvée dans une situation inédite en rattrapant l'écriture toujours en cours de la saga. À partir de la sixième saison, les créateurs ont dû façonner une partie de l'histoire avant même de devoir en imaginer la conclusion. Mais dans la plupart des cas, le débordement du cadre est tout à fait volontaire. Il sonne même comme un affranchissement, une envie de pousser l'histoire plus loin avant d'y apporter un point final. La série *Big Little Lies* tirée du roman de Liane Moriarty, *The Handmaid's Tale* d'après l'œuvre de Margaret Atwood (*La Servante écarlate*) ou encore l'adaptation de Philip K. Dick, *Le Maître du Haut Château* ont ainsi toutes les trois suivi leur propre voie après une première saison strictement fidèle. À l'inverse, certaines séries font le choix de situer l'action en amont des œuvres littéraires qui nourrissent leur univers. *Hannibal*, avec Mads Mikkelsen, met en scène le personnage culte de Thomas Harris, Hannibal Lecter, mais situe son action bien avant les événements du premier roman. De la même manière, la superproduction Amazon *Les Anneaux de pouvoir*, qui sera diffusée à la rentrée prochaine, empruntera à différents écrits de Tolkien, mais se déroulera bien avant l'action du *Seigneur des anneaux*.

Un procédé narratif appelé préquel, qui peut s'avérer passionnant mais qui vous confronte aux exigences des fans de la première heure. Pour contourner cette pression, certaines adaptations ont décidé de prendre dès leurs débuts des libertés transgressives vis-à-vis des œuvres littéraires. En changeant le héros, les lieux ou les époques, en twistant les enjeux dramatiques, elles les font résonner autrement. La série britannique *Sherlock*, le *Lupin* de Netflix ou le *Watchmen* de Damon Lindelof installent par exemple les œuvres de Conan

LA SÉRIE EST LE LIEU DU TEMPS LONG DANS LEQUEL LA NARRATION PEUT S'ÉPANOUIR

Doyle, Maurice Leblanc et Alan Moore dans notre réalité contemporaine pour interroger des problématiques actuelles comme le terrorisme ou les tensions raciales aux États-Unis. La série Netflix *House of Cards* se joue quant à elle des lieux en déplaçant l'intrigue du roman de Michael Dobbs de Downing Street à la Maison-Blanche. D'autres séries enfin cèdent à la tendance du *spin-off*, un procédé qui vise à développer l'arc d'un personnage secondaire pour en faire le héros d'une histoire dérivée. Fortes de leur liberté formelle, les séries sont devenues un intrigant terrain d'expérimentation narrative. En plus de braquer les projecteurs sur les œuvres qu'elles adaptent, elles les étirent, les triturent pour faire naître en elles de nouveaux récits.

Léonard Desbrières

LES ÉCRIVAINS CINÉASTES

LA TENTATION DU TAPIS ROUGE

S'imaginant en nouveau Pagnol ou Cocteau, l'écrivain, grisé par un succès commercial en librairies, est parfois tenté d'adapter lui-même son roman. L'histoire du septième art aurait pourtant tendance à le mettre en garde contre cette fausse bonne idée.

En 1950, Jean Cocteau adapte lui-même son roman *Les Enfants terribles*, réalisé par Melville.

Quand certains rêvent de Goncourt, d'autres visent déjà l'Oscar. Ils sont nombreux, pourtant, à s'être cassé les dents sur l'adaptation de leurs écrits, l'écran exigeant des qualités qu'un auteur, même le meilleur, n'est pas tenu de posséder. D'innombrables projets avortés aux oubliettes des box-offices, bien peu d'adaptations rencontrent *in fine* leur public, et plus rares encore celles qui font date dans l'histoire du cinéma. Alors, quels motifs peuvent bien pousser un auteur à risquer de se prendre les pieds dans le tapis rouge ?

Adapter son roman lui permet d'abord de prévenir toute trahison vis-à-vis de son texte – de là à parler de mégalomanie, il n'y a qu'un pas. Encore faut-il, quand il ne va pas lui-même jusqu'au bout du processus, trouver le réalisateur qui saura respecter sa vision. En 1950, Jean Cocteau signe pour Jean-Pierre Melville le scénario des *Enfants terribles*. Deux ans plus tôt, il avait adapté et réalisé sa pièce *Les Parents terribles*, interdite sous l'Occupation pour *« immoralité »*. Mais cette adaptation provoque un nouveau scandale : on ne filme pas du théâtre en plein néoréalisme ! Échaudé, on comprend que Cocteau ait ensuite eu envie de partager le fardeau avec Melville. Plus récemment, en 2008, lors d'une résidence à l'abbaye royale de Fontevraud, cinq auteurs (François Bégaudeau, Joy Sorman, Pierre Alferi, Christine Montalbetti et Stéphane Bouquet) ont écrit cinq nouvelles « cinématographiques » autour d'un personnage commun, Béatrice Merkel, nouvelles dont se sont ensuite emparés cinq réalisateurs (Patricia Mazuy, Noémie Lvovsky, Albert Serra, Caroline Champetier et Claire Denis). Avec pour but d'analyser la nature du travail d'adaptation, ce projet témoigne de la différence de regard que deux créateurs peuvent poser sur un même texte et de la frontière pour le moins ténue existant entre les notions de fidélité et d'infidélité à une œuvre.

QUAND STEPHEN KING DÉCIDE DE PORTER LUI-MÊME À L'ÉCRAN SA NOUVELLE « POIDS LOURDS », L'ÉCHEC COMMERCIAL SERA RETENTISSANT

LES AUTEURS DE BD, UNE EXCEPTION À LA RÈGLE

Pour un auteur, le travail d'adaptation peut se doubler d'un travail de relecture qui engendrera parfois des infidélités volontaires vis-à-vis de son texte. L'adaptation par Virginie Despentes de son roman *Bye Bye Blondie*, dans lequel l'histoire d'amour initialement hétérosexuelle devient une histoire d'amour homosexuelle, traduit une évolution manifeste de l'intrigue originelle. Liberté de changer de paradigme mais aussi d'époque : ainsi Frédéric Dard

DR LES FILMS ARIANE

transposera-t-il son roman *Une gueule comme la mienne* de la France occupée à celle de 1958, avec toutes les modifications que suppose ce changement de décennie.

Quel que soit le degré de fidélité d'un auteur à son livre, le pourcentage faramineux des films (adaptés et réalisés par un écrivain-cinéaste amateur) ayant fait un four au box-office rend bienvenue, à de rares exceptions, la présence d'un réalisateur de métier.

Parmi ces exceptions, faisons un sort aux auteurs de bandes dessinées dont le langage graphique d'origine se rapproche davantage de l'action filmique qu'une série de mots alignés sur une page blanche. Les liens entre neuvième art et cinéma d'animation sont d'ailleurs très forts et témoignent de belles réussites, que l'on songe au *Persépolis* et au *Poulet aux prunes* de Marjane Satrapi, au *Zombillénium* d'Arthur de Pins, sans oublier les plus qu'évidentes adaptations des mangas de Leiji Matsumoto (*Capitaine Albator*) et Katsuhiro Otomo (*Akira*), parmi tant d'autres.

Si l'on revient à la cause des échecs précédemment cités, la faute peut parfois en être rejetée sur des producteurs qui, séduits par un succès commercial en librairies, auront trop vite fait de proposer à l'auteur de passer lui-même derrière la caméra. Et, s'imaginant en nouveau Pagnol, Guitry, Duras ou Kessel, l'auteur en question se pressera d'accepter, courant parfois à la catastrophe. Stephen King en fait en 1985 la douloureuse expérience. Quand le producteur Dino De Laurentiis lui propose de porter lui-même à l'écran sa nouvelle *Poids lourds*, King accepte, caressant depuis quelques années le projet de passer derrière la caméra. Le tournage de ce qui s'intitulera *Maximum Overdrive* se soldera par un œil crevé (celui du directeur de la photographie), par le procès que ce dernier intente à l'apprenti réalisateur, et par un échec commercial retentissant qui accentuera encore l'addiction de King à l'alcool et à la cocaïne. L'écrivain admettra par la suite que cette adaptation était incontestablement la plus mauvaise qui ait été faite de son œuvre. Preuve, s'il en est, que l'on n'est pas toujours mieux servi par soi-même.

Laëtitia Favro

ENTRE POSTURE ET IMPOSTURE

Qu'il s'agisse d'adapter son roman ou, pourquoi pas, celui d'un autre, l'écrivain est-il vraiment le mieux placé pour s'atteler à une telle tâche ? L'attention critique l'attend en tout cas au tournant.

Audrey Tautou dans *La Délicatesse*, de David Foenkinos.

2.4.7. FILMS (247 FILMS)

Art solitaire par excellence, l'écriture semble à l'opposé de l'agitation régnant sur un plateau de cinéma. L'expression « écrivain cinéaste » ne porterait-elle pas de fait en elle une profonde contradiction ? À en juger par le nombre de spécimens apparus ces dernières années, l'espèce est pourtant tout sauf en voie de disparition. Sa classification fait même apparaître deux branches jusqu'au-boutistes : celle des écrivains adaptant leur propre livre et celle des écrivains adaptant les livres des autres.

La première se distingue par des succès contrastés. En portant sa *Délicatesse* à l'écran, David Foenkinos double la mise, quand *La Possibilité d'une île* de Michel Houellebecq fait plouf au box-office. L'attention critique suscitée par l'écrivain passant derrière la caméra est souvent proportionnelle à la déception engendrée. Il y a fort à parier ainsi qu'*Oscar et la Dame rose* (2009) d'Éric-Emmanuel Schmitt, *Lulu on The Bridge* (1986) de Paul Auster, ou *Chicas* (2010) de Yasmina Reza ne marquent pas l'histoire du cinéma, quand d'autres auront su tirer leur épingle du jeu et mener leur film jusqu'à Cannes, comme Emmanuel Carrère en 2005 avec *La Moustache.*

Plus rare, mais pouvant se vanter d'un taux de réussite plus élevé, la catégorie des écrivains adaptant le livre d'un confrère compte elle aussi toujours plus de prétendants, sur les épaules desquels repose une mission plus délicate encore : celle de rendre justice à un roman qui n'est pas le leur. Pari cette fois perdu pour Emmanuel Carrère qui, en adaptant *Le Quai de Ouistreham* de Florence Aubenas (pourtant avec Juliette Binoche en tête d'affiche), ne convainc pas. Bien mieux accueillis : le *Mateo Falcone* (2014) d'Éric Vuillard d'après la nouvelle de Mérimée, et *L'Échange des princesses* (2017) de Marc Dugain d'après le roman de Chantal Thomas.

Posture, imposture, la figure de l'écrivain cinéaste pose question, et son choix d'adapter une œuvre avec fidélité ou non ne semble pas garantir succès ou échec. Au cœur de cette équation complexe, l'écrivain-scénariste alliant ses forces à celles d'un réalisateur apparaît comme un trait d'union idéal entre littérature et cinéma, et ce ne sont pas les chefs-d'œuvre nés de la collaboration du regretté Jean-Claude Carrière avec certains des plus grands réalisateurs de la seconde moitié du XX^e^ siècle qui nous contrediront. Que l'on songe au *Belle de jour* (1967) de Luis Buñuel, d'après Joseph Kessel, au *Tambour* de Volker Schlöndorff d'après Günter Grass, aux *Possédés* (1988) d'Andrzej Wajda d'après Dostoïevski, ou au *Valmont* (1989) de Miloš Forman d'après *Les Liaisons dangereuses,* sa seule présence prouve que, malgré leur apparente contradiction, les formes d'expression littéraire ou cinématographique ne cessent de se rencontrer, selon cette image chère à Jean-Luc Godard des *« deux trains qui se croisent sans arrêt ».* **L.F.**

VOUS AVEZ DIT BIZARRE ?

LES ADAPTATIONS LES PLUS IMPROBABLES

Certains cinéastes ou scénaristes prennent parfois beaucoup, mais vraiment beaucoup de libertés, avec l'histoire originale. Petit florilège d'adaptations très singulières (et par ailleurs réussies, ou tout du moins intrigantes).

THIRST
de Park Chan-wook (2009)

Thirst n'est pas seulement le premier film fantastique du maître du thriller coréen Park Chan-wook, c'est aussi une adaptation (presque) fidèle de *Thérèse Raquin* de Zola, dont il reprend les grandes lignes. Les personnages vampires puisent à la source du naturalisme zolien tout en baignant dans une folie et des excès typiquement coréens. Entre fidélité et réappropriation folklorique, un petit chef-d'oeuvre baroque et probablement l'une des adaptations les plus singulières qui soient. **Vincent Malausa**

LA FIDÉLITÉ
d'Andrzej Zulawski (2000)

Lorsque l'irascible cinéaste polonais Andrzej Zulawski affronte le feu qui couve sous la glace de *La Princesse de Clèves*, le résultat est forcément incandescent. Avec une Sophie Marceau brûlante et possédée, *La Fidélité* rejoue le petit théâtre aristocratique et les pulsions secrètes qui secouent le roman de Madame de La Fayette dans la jungle d'un Paris ultra-contemporain. L'un des films français les plus modernes et les plus atypiques des années 2000. **V.M.**

JUSTINE OU LES INFORTUNES DE LA VERTU
de Jesús Franco (1970)

Si l'univers de Sade a inspiré bien des films, les adaptations directes de son œuvre sont plutôt rares. Le *Justine* de Jesús Franco, gourou du cinéma-bis européen, en est une des rares réussites, tant par sa fidélité à l'esprit si subtil du divin marquis que par son souffle de fable hallucinée. Raffiné et jamais racoleur, Franco a su faire siennes ces vertus essentielles au déploiement de l'ironie sadienne : fantaisie, détachement, malice et spiritualité. **V.M.**

LE FESTIN NU
de David Cronenberg (1991)

Des écrivains inadaptables, Burroughs n'est pas le moindre, ce dont *Le Festin nu* de David Cronenberg témoigne parfaitement. Cette adaptation impossible fut incomprise à sa sortie et demeure un peu oubliée. Le film est pourtant magnifique dans sa manière d'opposer à l'univers informe de narcotiques et d'insectes fous de l'écrivain cette horreur cartésienne et chirurgicale dont Cronenberg a fait son obsession. Burroughsien et cronenbergien, *Le Festin nu* tient à ce paradoxe génial : adapter en toute rationalité et rigueur cinématographique le plus foisonnant des délires littéraires. **V.M.**

HYÈNES
de Djibril Diop Mambéty (1990)

Génie du cinéma sénégalais, Djibril Diop Mambéty a réalisé en 1990 l'adaptation d'un roman culte de Friedrich Dürrenmatt, *La Visite de la vieille dame*. De cette histoire de vieillarde devenue richissime livrant son village à un pacte faustien, le cinéaste tire un second récit. Transposant le roman dans un village sahélien imaginaire, opposant les dérives du matérialisme occidental aux démons d'une Afrique ancestrale et mystique, *Hyènes* renvoie la question de l'adaptation à celle, plus ample, d'une véritable guerre des mondes. **V.M.**

LE PACTE – GÉMINI FILMS – DR – DR – DR

TROMA ENTERTAINMENT - DR

TROMEO & JULIET
de Llyod Kaufman (1996)

Parmi les nombreuses variations sur *Roméo et Juliette*, nul doute que la plus étonnante est cette relecture parodique issue de la firme Troma, célèbre pour ses nanars à l'esprit gore et potache (ah, *The Toxic Avenger*…). Loin de Vérone (de Shakespeare, aussi), *Tromeo & Juliet* nous plonge dans le New York des années 1990, avec un garçon furieux de voir la compagnie familiale de films pornos rachetée par le clan Capulet. Alors que, pour se venger, il pourrit les fêtes de ce dernier, notre homme tombe sous le charme de la fille de la famille rivale… Sexe, rock et hémoglobine sont au rendez-vous de cette relecture dingo imaginée par James Gunn (futur réalisateur des *Gardiens de la Galaxie*) et qui compte pour narrateur un certain Lemmy, leader du groupe Motörhead ! **Baptiste Liger**

ATINI SEVEN KOVBOY
d'Aram Gülyüz (1974)

Pendant très longtemps, le cinéma turc a eu une définition disons très « extensive » du droit de propriété intellectuelle. Si les cinéphiles déviants connaissent bien aujourd'hui les plagiats locaux de *Star Wars* ou de *Superman*, on oublie que la production populaire ottomane nous a offert une version, plus que très libre de *Lucky Luke*. Après avoir vu ses albums être repris dans une série de BD intitulée *Red Kit*, le cowboy franco-belge s'est retrouvé sur les écrans, campé par une vedette du cru, Sadri Alisik (trop âgé pour le rôle). Décors colorés en carton-pâte, costumes aux tailles approximatives, casting contestable (Joe Dalton campé par un acteur de petite taille, au jeu guère nuancé), humour très (très) régressif : *Atini Seven Kovboy* est un régal pour les esprits pervers. **B.L.**

10 ans UNIVERSITÉ DE LORRAINE

UNIVERSITÉ DE LA GRANDE RÉGION
UNIVERSITÄT DER GROSSREGION

crem
centre de recherche sur les médiations
communication • langue • art • culture

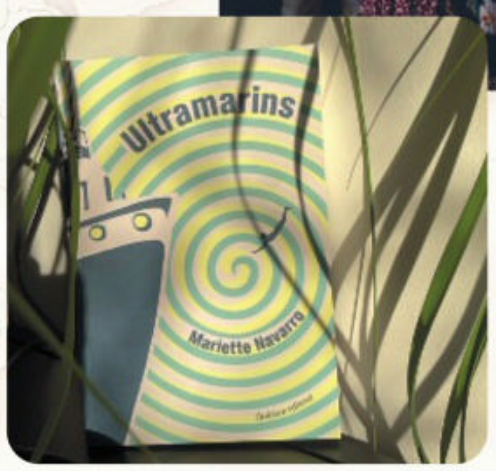
LOTERR
Centre de recherche en géographie

PRIX LITTÉRAIRE FRONTIÈRES LÉONORA MIANO

DEUXIÈME ÉDITION

L'Université de Lorraine et l'Université de la Grande Région, aux côtés de deux laboratoires de recherche en littérature et en géographie (le CREM et le LOTERR) organisent la seconde édition du Prix littéraire Frontières dédiée à l'écrivaine Léonora Miano. Ce prix récompense le meilleur roman de l'année 2021 abordant la thématique des frontières au sein d'une sélection de 10 ouvrages. Mariette Navarro est la lauréate 2022 du Prix littéraire Frontières avec son 1er roman «Ultramarins», paru aux éditions Quidam.

Photo © Fabrice Bisignano



UNE HISTOIRE DE VIVE VOIX

De la géniale intuition de Cyrano de Bergerac aux évolutions les plus récentes du livre audio, les ouvrages qui s'écoutent possèdent une histoire relativement méconnue, mais jalonnée par une succession de révolutions sonores.

En 1877, Thomas Edison invente le phonographe, qui donnera la possibilité d'enregistrer de la musique, mais aussi la parole.

Le linguiste J.P. Harrington, qui enregistra les histoires orales de tribus indiennes sur des disques d'aluminium, est à l'origine de l'ancêtre du livre audio.

Dans un passage visionnaire de l'*Histoire comique des États et Empires de la Lune*, Cyrano de Bergerac fait la découverte d'une étrange boîte : *« À l'ouverture de la boîte, je trouvai dedans un je-ne-sais-quoi de métal quasi tout semblable à nos horloges, plein d'un nombre infini de petits ressorts et de machines imperceptibles. C'est un livre à la vérité, mais c'est un livre miraculeux qui n'a ni feuillets ni caractères ; enfin c'est un livre où, pour apprendre, les yeux sont inutiles ; on n'a besoin que d'oreilles. »* Au cœur de cet écrit de 1655 annonçant à la fois l'autofiction et la science-fiction, Cyrano de Bergerac imagine le livre audio. Officiellement, ce dernier ne voit pourtant le jour qu'au milieu du XX^e^ siècle, dans la lignée des feuilletons radiophoniques et des enregistrements poétiques. En effet, le livre audio, qui pourra précisément se définir comme un texte dont la lecture à voix haute a été enregistrée, est historiquement lié à une révolution technologique majeure : en 1877, Thomas Edison invente le phonographe, qui donnera la possibilité d'enregistrer de la musique, mais aussi la parole. Le scientifique et inventeur a alors en tête des « livres phonographiques » destinés aux déficients visuels et cette vocation initiale se retrouvera toujours dans l'ADN du livre audio. En France, l'apparition du théâtre radiophonique, puis de la « dramatique radio » dans les années 1950, favorise la lecture et l'enregistrement de pièces et de textes. D'emblée, la radio et le livre audio vont, tout à la fois, s'inscrire dans un compagnonnage et une certaine concurrence, rejoints plus tardivement par le podcast.

DE L'ENREGISTREMENT SONORE AU LIVRE AUDIO

Pour Sandrine Treiner, directrice de France Culture, ces différents protagonistes se retrouvent dans cette histoire commune et une forme de résistance actuelle à l'hégémonie des écrans, privilégiant le sonore au rétinien : *« Tous les acteurs de l'audio ont pour vocation de favoriser l'accès à la lecture. Au-delà d'une concurrence, chacun d'entre eux peut trouver sa place et développer le rapport à l'imaginaire par le sonore dans un monde saturé d'images, notamment à travers des morceaux choisis ou de grandes adaptations. »* Parmi celles-ci, l'adaptation radiophonique de *La Guerre des mondes* par Orson Welles, diffusée en 1938 sur CBS, déclenchera une panique générale aux États-Unis, puisque les auditeurs crurent à une véritable invasion martienne.

En France, bien loin d'un tel impact, de nombreux poètes se contenteront d'enregistrer leurs textes sur des rouleaux de cire, à l'instar de Paul Éluard et de Guillaume Apollinaire, qui rêvait de publier ses livres sous la forme de disques poétiques. Ami d'Arthur Rimbaud et de Paul Verlaine, Charles Cros a quant à lui donné son nom à une académie consacrée à la musique et au disque, qui décerne des prix et comporte une catégorie « Parole enregistrée et création radiophonique » récompensant régulièrement des livres audio. En dehors des adaptations radiophoniques et poétiques, le livre audio n'apparaît en réalité qu'en 1932 aux États-Unis, avec l'enregistrement un an plus tard d'histoires orales de tribus indiennes sur des disques d'aluminium par le linguiste John Peabody Harrington. *« Le problème a toujours été la durée de fixation des sons »*, précise Valérie Levy-Soussan, PDG d'Audiolib chez Hachette Livre et présidente de la commission livre audio du Syndicat national de l'édition. *« De quelques minutes sur un support physique pour un poème, du théâtre ou des livres abrégés, on est ensuite passé à des CD MP3 et à des œuvres complètes. Aujourd'hui, à l'ère du smartphone et de la dématérialisation, c'est infini, et l'on va vers un public très large et éventuellement non lecteur. Un livre audio comme* Sapiens *a par exemple pu dépasser les 100 000 exemplaires. »*

APOLLINAIRE RÊVAIT DE PUBLIER SES LIVRES SOUS LA FORME DE DISQUES POÉTIQUES

LA VOIX DES PAGES

En France, il faut pourtant attendre les années 1980 pour qu'un certain nombre de maisons d'édition pionnières se distinguent. Sous l'égide d'Antoinette Fouque, présidente des Éditions des Femmes, la première collection de livres audio adultes fait ainsi son apparition. Devenue « La Bibliothèque des Voix » en 1981, elle se démarque par sa démarche littéraire, mais aussi résolument féministe. Rebaptisée Éditions des Femmes-Antoinette Fouque depuis la disparition de sa fondatrice, la maison d'édition donne à entendre des voix de femmes – à l'instar de Catherine Deneuve ou de Barbara Hendricks récemment – mais, tel que le rappelle sa coresponsable Catherine Guyot, elle s'est toujours caractérisée par un *« travail théorique constant très poétique »*.

De leur côté, les éditions Thélème ont été créées dans les années 1990 pour répondre

BRADY-HANDY PHOTOGRAPH COLLECTION – NATIONAL PHOTO COMPANY COLLECTION

Le développement des smartphones et lecteurs de musique a contribué, entre autres, à l'expansion du marché du livre audio.

à l'attente impérieuse formulée par Adeline Defay, leur fondatrice : *« J'ai fait les textes que j'avais envie d'entendre. »* D'autres maisons d'édition, comme Frémeaux & Associés, comprendront très tôt la spécificité du livre audio : *« C'est un média chaud, alors que le livre papier reste finalement un média froid,* décrypte Patrick Frémeaux, fondateur de la maison. *Le livre audio déclenche immédiatement l'imaginaire, ce que ne fera jamais une série audiovisuelle. En l'écoutant, on ne doute pas non plus un instant que la personne qui parle s'adresse à nous. »*

L'un des autres atouts du livre audio, perçu par un certain nombre d'acteurs de l'époque, réside dans sa dimension homothétique et le respect du texte qu'elle induit, tel que le pointe Christian Hugonnet, président de la Semaine du son de l'Unesco : *« On respecte l'auteur tout en ouvrant une porte sur le monde, grâce à des sonorités qui ancrent dans le présent. La force du sonore, c'est le présent. »* Au beau milieu des années 2000, le livre audio bénéficie d'avancées technologiques, qui marqueront les différentes étapes de son histoire. À ce titre, l'irruption du format MP3 constituera purement et simplement une révolution, car le livre audio était initialement enregistré sur disque compact et nécessitait alors beaucoup d'espace. Parallèlement, de nouveaux appareils capables de lire des formats audio auront facilité un usage en mobilité et la complémentarité avec d'autres activités. Ainsi, le développement des smartphones, des lecteurs de musique et la multiplication des éditeurs de livres audio provenant de l'univers du papier contribueront réellement à accélérer la constitution du marché.

ENTRE MARCHÉ ET MONDE ASSOCIATIF

Peu à peu, les grandes maisons d'édition vont, les unes après les autres, créer des collections consacrées aux livres audio. En 2004, Gallimard lance la collection « Écoutez lire », tandis qu'un rapprochement entre Hachette, Albin Michel et France Loisirs donne naissance à Audiolib en 2008. Mais l'arrivée de certaines plateformes de téléchargement marquera clairement une évolution du paysage, notamment avec Audible, racheté en 2008 par Amazon. Si les États-Unis, l'Allemagne ou la Suède possèdent historiquement des marchés plus importants, la France est tout autant concernée par la montée en puissance d'acteurs de taille significative et de plateformes offensives. L'an dernier, tandis que le suédois Storytel rachetait Audiobooks.com, Spotify mettait la main sur Findaway, spécialiste de la distribution de livres audio numériques. *« Les nouvelles plateformes émergent et se développent,* confirme Liza Faja, directrice de Lizzie chez Éditis, *mais nous restons encore sur un petit marché, avec beaucoup de primo-écoutants. »*

En 2021, le lancement conjoint de l'enceinte Merlin par le groupe Bayard et Radio France a entériné de nouvelles approches dans l'écosystème sonore, comme les enceintes pour enfants ou les « boîtes à histoires » : *« Finalement,* constate Antoni Fournier, éditeur audio aux éditions Bayard, *le fait que Radio France et Bayard se rapprochent représente un trait d'union entre deux pratiques de l'audio. »* Ce trait d'union pourrait donc annoncer d'autres hybridations, par exemple vers le spectacle vivant.

DANS LES ANNÉES 2000, L'IRRUPTION DU FORMAT MP3 CONSTITUERA PUREMENT ET SIMPLEMENT UNE RÉVOLUTION

Parallèlement à la constitution progressive de ce marché, plusieurs structures associatives ont, historiquement, contribué à la reconnaissance du livre audio. L'association Lire dans le noir a ainsi été créée en 2002 et s'est fait connaître en produisant elle-même des livres audio, à une époque où le marché demeurait relativement embryonnaire. Elle remet depuis douze ans un prix du livre audio France Culture, qui récompense les meilleurs « livres à écouter ». Depuis 2009, l'association La Plume de Paon, présidée par Cécile Palusinski, milite en faveur du soutien au livre audio dans ses dimensions culturelles, éducatives et sociales. Elle remet chaque année au

SWEETLOUISE/PIXABAY

Centre national du livre un grand prix du livre audio, dont les différentes catégories couvrent le contemporain, les classiques, les documents, mais également la jeunesse ou le polar. Dans la continuité de ce prix, l'association organise un Festival du livre audio, étendu récemment au podcast et aux créations sonores, avec la désignation de « Coups de cœur podcasts » à l'occasion de la manifestation. Initialement lancé à Strasbourg, le festival s'est à la fois renforcé au fil des ans dans une logique de dématérialisation et d'internationalisation, avec l'organisation de rencontres francophones du livre audio et du Festival du livre audio en partenariat avec l'Institut français. Lancé en 2019 à Montreuil, le salon du livre audio Vox avait quant à lui pour but de favoriser la rencontre entre les éditeurs, les plateformes et le grand public : en 2022, comme le précise Paule du Bouchet, éditrice et présidente de l'Association de promotion du livre audio, *« l'événement se poursuit sous la forme de marathons de lectures dans différents lieux »*.

UN LABORATOIRE EXPÉRIMENTAL

Au même titre que la radio, le livre audio revendique aujourd'hui une place particulière dans un champ de la création et de la culture en pleine recomposition. *« L'enregistrement devant un micro demande une pensée, une façon de faire entendre les images de l'auteur,* explique le comédien Robin Renucci. *Il faut arriver à la pureté de la phrase en s'effaçant pleinement, jusqu'au timbre de la voix. »* Lecteur d'*À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust dans l'intégrale des éditions Thélème aux côtés de cinq autres acteurs, Robin Renucci a également enregistré en audio *L'Anomalie* d'Hervé Le Tellier, auréolé du prix Goncourt en 2020 et de ventes papier dépassant désormais largement le million d'exemplaires. *« Avec 15 000 exemplaires vendus, ce livre audio vient confirmer la règle du 1 %,* souligne Laure Saget, directrice du développement du livre audio chez Gallimard. *Mais au-delà de ce pourcentage par rapport au format imprimé initial, le livre audio peut devenir une alternative crédible au papier. »*

Pour atteindre cet objectif, certaines récentes sorties de livres audio illustrent une volonté de proposer une expérience totale, susceptible de se poursuivre sur scène ou ailleurs. Paru il y a peu dans la collection « Écoutez lire » de Gallimard, *Sur la route* de Jack Kerouac est ainsi lu et mis en musique par quatre jeunes acteurs de la Comédie-Française dans une forme proche du spectacle vivant. Ouvert à des hybridations multiples, le livre audio réaffirme sa dimension de livre enrichi, augmenté, au cœur même de l'écosystème de la création. À l'occasion de lectures publiques de plus en plus nombreuses, il se révèle comme un laboratoire expérimental vers la scène, à l'instar de ce que la radio pratique régulièrement. Créée en 2018 au Festival d'Avignon dans le cadre des productions en public de France Culture au musée Calvet, l'adaptation de *Gatsby le magnifique* de Francis Scott Fitzgerald interprétée par Sofiane Zermani sera finalement présentée au théâtre du Châtelet en 2022.

OUVERT À DES HYBRIDATIONS MULTIPLES, LE LIVRE AUDIO RÉAFFIRME SA DIMENSION DE LIVRE ENRICHI, AUGMENTÉ, AU CŒUR MÊME DE L'ÉCOSYSTÈME DE LA CRÉATION

Qu'elles concernent le livre audio, la radio ou d'autres supports, l'ensemble de ces initiatives concourent incontestablement à favoriser l'accès à la lecture sous toutes ses formes et à permettre la découverte de textes essentiels par les publics les plus divers. Depuis son invention, le livre audio a prouvé qu'il constituait un objet littéraire à part entière, avec une approche transversale de la culture. Alors que la lecture a été décrétée « grande cause nationale », sa voix n'a jamais été aussi forte.

Christophe Rioux

SUPPLÉMENT NUMÉRIQUE

LIRE magazine littéraire « VIVE LE LIVRE AUDIO ! »

C'est un essor aux airs de phénomène. Ainsi, de mois en mois, le livre audio touche davantage de lecteurs-auditeurs, désireux pour diverses raisons d'entendre une (ou des) voix incarner un texte. Il convenait dès lors de revenir sur cet engouement à travers un cahier spécial de *Lire Magazine littéraire*, disponible gratuitement en édition numérique. Toute l'évolution et les spécificités du livre audio sont ici évoquées, à travers des analyses (sur sa « technique », notamment), des entretiens (entre autres avec Guillaume Gallienne, grand spécialiste de l'exercice), des reportages (nous avons assisté à l'enregistrement de la lecture de *L'Affaire Alaska Sanders* de Joël Dicker) et, bien sûr, une sélection d'« incontournables ». À lire, pour mieux écouter…

Scannez ce QR code pour lire gratuitement notre supplément de 32 pages.

VIRGINIE GRIMALDI

JUSQU'AU BOUT DE SES RÊVES

Avant de devenir la romancière la plus lue de France, elle a comme tant d'auteurs reçu des lettres de refus. Internet et la communauté de lecteurs créée autour de son blog l'ont aidée à s'accrocher à son rêve et finalement portée beaucoup plus loin que ce qu'elle espérait. Avec l'autrice d'*Il nous restera ça,* rembobinons le fil d'une success story pavée de best-sellers.

Le premier jour du reste de sa vie débute en 2015, quand son premier roman paraît en librairies, exauçant un vœu qui la chatouillait depuis l'enfance. L'histoire de Marie, une quadragénaire malheureuse qui décide de tout quitter pour entamer une croisière autour du monde, séduit un lectorat dont l'engouement n'allait jamais diminuer au fil des parutions, annuelles depuis cette date où Virginie Grimaldi voit son nom apparaître en couverture d'un livre. Son nom, ou plutôt celui d'une grand-mère éprise de poésie, qui composait des vers sur des carnets dont sa petite-fille a hérité et qu'elle conserve comme des trésors. Lorsqu'on lui demandait « ce qu'elle voulait faire quand elle serait grande », la petite fille répondait invariablement *« écrire des livres »*. Une histoire de famille : son grand-père avait remporté un concours de nouvelles ; sa mère écrivait, elle aussi. Le premier texte qu'elle se souvient avoir fait lire ? Un coucher de soleil, sur huit pages tout de même, que son père qualifie d'*« un peu long »*, un retour préfigurant les lettres de refus qui accompagnent l'envoi de son premier roman.

UN GOÛT PRONONCÉ POUR LE BONHEUR

Des refus que Virginie Grimaldi trouve aujourd'hui justifiés. Si sa destinée littéraire peut faire figure d'exemple pour nombre de plumitifs en herbe, il lui a d'abord fallu emprunter quelques détours avant de caracoler en tête des meilleures ventes, et parmi ces détours, un nouvel outil qui allait révolutionner la relation auteur-lecteur : Internet. Au milieu des années 2000, Virginie Grimaldi crée un profil MySpace sur lequel elle publie des billets teintés d'humour sur sa vie quotidienne. Une éditrice passant par là l'encourage et lui donne l'impulsion nécessaire pour s'accrocher à son rêve. Au désir d'écrire s'ajoute bientôt le besoin d'être lue, un combo comblé par l'ouverture, en 2008, d'un blog sur lequel elle partage son amour de la littérature. Puis, un jour, une lectrice lui envoie un lien vers un appel à manuscrits, auquel elle répond : le premier pas vers la publication du *Premier jour du reste de ma vie* était franchi. *« Un sentiment ambivalent m'a envahie quand j'ai découvert mon roman en librairie,* précise-t-elle. *De la joie bien sûr, car mon souhait d'enfance se réalisait, mais je n'étais pas du tout satisfaite de la qualité du texte. Pour moi, l'aventure s'arrêtait là, et je n'imaginais pas qu'elle me porterait beaucoup plus loin. »* Beaucoup plus loin, jusqu'au podium des écrivains français les plus lus. Son deuxième roman *(Tu comprendras quand tu seras plus grande,* 2016), Virginie Grimaldi le publie chez Fayard, qui éditera également *Le parfum du bonheur est plus fort sous la pluie* (2017), *Il est grand temps de rallumer les étoiles* (2018), *Quand nos souvenirs viendront danser* (2019), *Et que ne durent que les moments doux* (2020), *Les Possibles* (2021) et *Il nous restera ça* (2022). Des best-sellers auxquels l'étiquette « feel good » est rapidement accolée, une étiquette dont l'écrivaine aimerait se détacher. *« Mes romans n'ont pas pour but de véhiculer des messages, d'apporter des réponses, de panser des blessures ou même de faire du bien. À travers eux, je souhaite simplement offrir une parenthèse à mes lecteurs, et leur raconter une histoire »,* affirme-t-elle, ajoutant que *« la littérature fait du bien en général, parce qu'elle nous élève et nous éveille, nous permet de nous évader »*.

« MES ROMANS N'ONT PAS POUR BUT D'APPORTER DES RÉPONSES, DE PANSER DES BLESSURES OU MÊME DE FAIRE DU BIEN »

Pour celle qui a eu à surmonter des épreuves difficiles, s'évader du quotidien

CELINE NIESZAWER/LEEXTRA/FAYARD

est l'une des vertus premières de l'écriture. *« Je ne suis pas du tout d'accord avec l'idée selon laquelle tout ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort. Chaque drame nous laisse des cicatrices, mais j'ai la chance d'avoir un goût prononcé pour le bonheur qui, aux dires de mes lecteurs, rejaillit dans mes livres. »* Une générosité qui la caractérise, selon sa première lectrice et éditrice, Alexandrine Duhin, qui souligne également l'exigence de son autrice tout au long de l'écriture : *« Virginie est une personnalité attachante, authentique, qui se laisse traverser par des émotions, qu'elle restitue ensuite dans ses textes. Son attention aux autres n'est jamais calculée : il suffit de l'observer lors des rencontres organisées avec ses lecteurs, dans les salons. Elle n'est pas du genre à griffonner une dédicace à la va-vite, mais prend le temps de parler avec chaque personne qui aura fait le déplacement jusqu'à elle. »* Un lien avec ses lecteurs que l'autrice juge *« précieux et ambivalent »* : *« Adolescente, je me suis souvent sentie étrangère aux autres à cause de mon hypersensibilité. Me rendre compte que ce que je ressens, ce que je transpose dans l'écriture, peut être partagé par d'autres m'apporte beaucoup. » « Un livre peut avoir un impact incroyable,* poursuit la principale intéressée. *Il est arrivé que des personnes me disent que, grâce à l'un de mes romans, elles avaient changé de vie. »* Des retours qui la réjouissent mais l'incitent également à garder une certaine distance : *« Des personnes ont pu me demander d'écrire la suite de mes livres pour les aider à évaluer les choix qu'elles devaient faire dans leur propre existence. »* Quant à la notoriété acquise au fil de ses romans, Virginie Grimaldi reconnaît qu'elle aurait davantage souhaité s'en protéger. *« J'aurais préféré faire comme Elena Ferrante, que personne ne connaisse mon visage, mais à partir du moment où l'on a commencé à me prendre en photo pendant les rencontres, c'est devenu impossible. »*

LA PETITE MAISON DANS LE JARDIN

Son quotidien d'écrivaine et de mère de famille en région bordelaise lui permet de garder les pieds sur terre et de dissocier vie publique et vie privée. Tributaire d'un *« sens de l'organisation défaillant »*, elle n'a pas de routine à proprement parler, mais écrit par phases. *« Pendant quelques mois, des histoires naissent dans ma tête, puis l'une d'elles s'impose et ne me quitte plus jusqu'à être couchée sur le papier. Cette phase d'écriture m'occupe à plein temps trois à quatre mois, pendant lesquels j'ai besoin d'être immergée au milieu de mes personnages, pour ne pas perdre le fil. »* Son bureau ? Une petite maison en bois dans son jardin, un *« refuge »* qu'elle rejoint tôt le matin et quitte tard dans la nuit. Si ses enfants viennent parfois *« gratter à la porte »*, il lui arrive également d'être distraite par un écureuil ou un chevreuil. Son travail n'a rien, pour autant, d'un long fleuve tranquille : *« Quand j'ouvre mon ordinateur pour entamer une nouvelle histoire, celle-ci se présente sous la forme d'une ébauche, d'un brouillard qui se lève parfois très tard. Pour* Les Possibles, *je n'ai su où j'allais qu'en rédigeant la deuxième partie du roman, et son dénouement m'est apparu la veille d'envoyer le manuscrit à mon éditrice. J'ai essayé d'élaborer des plans détaillés, d'écrire des biographies de mes personnages comme le font beaucoup d'auteurs, mais ça ne fonctionne pas pour moi. Je préfère me laisser porter et surprendre, ce qui est à la fois agréable et angoissant. »*

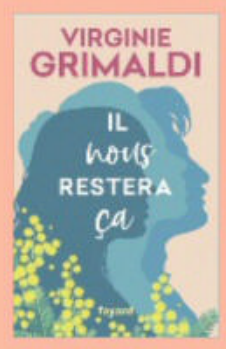
Son inspiration, Virginie Grimaldi la puise dans tout ce qui fait le sel de la vie quotidienne, dans des bribes d'existences et d'anecdotes qui se mêlent, s'assemblent, pour composer ses personnages. *« Parfois,*

NOUVELLE DONNE

***Il nous restera ça* renouvelle sensiblement la portée du travail romanesque de Virginie Grimaldi.**

Le voilà enfin, le livre de Virginie Grimaldi qui tordra le cou aux idées reçues. Celui après lequel on ne pourra plus dire que l'autrice écrit de simples romans qualifiés de l'anglicisme « feel good ».
Il nous restera ça fait la part belle aux bons sentiments, certes, mais renferme en son cœur un personnage qui relève, au sens strict, du Mal.
Le début de ce nouveau roman est semblable aux précédents de l'autrice : plusieurs héros avec une narration qui alterne entre chacun d'eux, trois précisément ici. Jeanne, pour commencer, une septuagénaire qui vit encore avec le fantôme de son mari, décédé il y a peu. Théo, ensuite, apprenti pâtissier qui vient d'avoir 18 ans. Il dormait dans sa propre voiture, jusqu'au jour où celle-ci finit à la fourrière. Iris, enfin, 33 ans, auxiliaire de vie et travailleuse précaire, qui bientôt cherche elle aussi un toit. On ne divulguera rien d'essentiel en révélant ici que ces trois-là vont se retrouver… sous le même toit. L'un des premiers piments du livre sera de voir comment se déroulera cette cohabitation. En cela, le roman prend des atours de comédie de générations et de société. Au fil des pages, on trouve bientôt une ironie et un art de la formule bien plus affûtés qu'on ne l'imaginait jusqu'alors. Les dialogues montrent d'ailleurs un certain mordant, collant aussi bien aux personnages qu'aux intrigues croisées. Chacun des trois héros a ses zones d'ombre. Abordant la vieillesse, le harcèlement, la précarité, équilibrant la comédie dramatique et le récit de résilience, *Il nous restera ça* est aussi une histoire de transmission entre les générations.

Hubert Artus



★★★☆☆
IL NOUS RESTERA ÇA
VIRGINIE GRIMALDI
396 P., FAYARD, 19,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 4 MAI.

certains thèmes occupent toute la place alors que je n'ai pas envie de les traiter. Ce fut le cas avec Les Possibles, *qui parle de la perte de la mémoire, un sujet qui m'intimidait, mais je n'ai pas eu le choix. Au final, je suis heureuse de l'avoir évoqué, et d'écouter ce qui s'impose à moi plutôt que ma raison. »* Parmi les sujets qui l'obsèdent, celui du temps qui passe imprègne chacune

« J'AURAIS PRÉFÉRÉ FAIRE COMME ELENA FERRANTE, QUE PERSONNE NE CONNAISSE MON VISAGE »

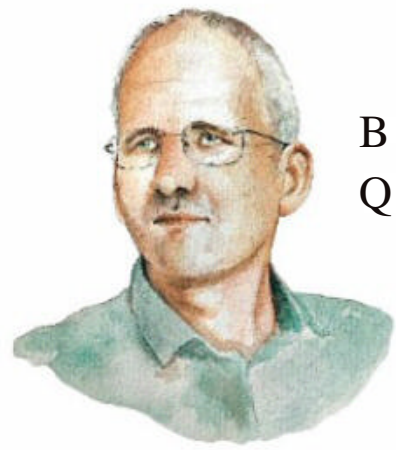
de ses intrigues, et notamment celle de *Quand nos souvenirs viendront danser,* pour laquelle elle s'est inspirée de l'histoire de ses grands-parents. *« Depuis leur arrivée en France dans les années 1950, mes grands-parents ont vécu entourés du même voisinage : les enfants ont fait leurs premiers pas et fêté leurs anniversaires ensemble, dans un esprit d'entraide et de joyeuse communauté. J'étais présente lorsqu'ils ont appris le décès d'une voisine : c'était comme perdre un membre de la famille. Cet événement m'a marquée au point de devenir matière romanesque. »*

RECHERCHER UN PEU DE MAGIE

« Lire un Grimaldi, c'est s'installer en compagnie de ses personnages, que l'on considère vite comme des proches », commente un internaute, dont les mots reflètent un sentiment unanimement partagé parmi les lecteurs de la première heure et chez les néophytes. Des personnages que leur créatrice a du mal à quitter quand vient le moment de clore un roman, tout comme son éditrice : *« Ils sont aussi vivants pour nous lecteurs que pour Virginie lorsqu'elle raconte leurs trajectoires. Quand on referme ses romans, on a l'impression de les avoir réellement connus, d'avoir ri et pleuré avec eux. Elle a un talent pour nous faire vivre des émotions sans jamais nous imposer quoi que ce soit, mais en laissant à la sensibilité de chacun la place de s'exprimer. »* Cette présence d'émotions contraires est l'une des caractéristiques qu'apprécie le plus son lectorat, comme en témoigne ce commentaire, à propos des *Possibles* : *« Un livre, comme souvent, qui mordille le cœur, titille nos émotions les plus simples mais les plus sincères. Comme un pansement sur nos genoux écorchés d'enfants grandis trop vite. La magie Grimaldi, c'est bien de ça qu'il s'agit. Faire naître du quotidien des romans à la fois poétiques, hilarants et inoubliables. »* Ou la marque d'un talent inné pour, comme le chantait Étienne Daho dans *Le Premier jour (du reste de ta vie)*, *« rechercher un peu de magie/Dans cette inertie morose ».*

Laëtitia Favro

CELINE NIESZAWER/LEEXTRA/FAYARD



BERNARD QUIRINY

DEUX BELGES, DONT UN AUTRICHIEN

Les Autrichiens ont de drôles d'idées. Il existe chez eux un prix littéraire officiel, l'Österreichischer Buchpreis, décerné par le ministère fédéral des Arts et de la Culture. Imagine-t-on l'équivalent en France, remis en grande pompe par Mme Bachelot sous les ors de la rue de Valois ? Ce serait le comble du ridicule, et plus encore si ce prix était doté comme en Autriche de 20 000 euros ! Je ne dis pas ça pour diminuer le mérite des lauréats, notez bien. La preuve, j'ai dévoré ce mois-ci le livre qui a gagné en 2020, *La Vie avec Marianne* de Xavier Bayer, lequel permet au romancier Éric Faye d'inaugurer ce printemps sa nouvelle carrière de traducteur.

Il s'agit d'une collection de cauchemars familiers, vécus par un narrateur qui vit en couple avec la fameuse Marianne. Le premier chapitre donne le ton : nos héros dînent aux chandelles tandis qu'au-dehors a lieu une guérilla. Une fois le repas fini, ils vont canarder les passants depuis leur fenêtre, comme vous et moi regarderions un film. Plus loin, ils passent une soirée dans un club échangiste, sans coucher avec personne. À la place, ils devisent gaiement sur la meilleure façon de se suicider. Plusieurs fois au cours du livre, Marianne meurt ou disparaît. De retour d'un match de foot où il devait la retrouver parmi la foule – un jeu comme ils les aiment –, le narrateur découvre leur appartement occupé par une inconnue. Sa Marianne est sortie du réel, comme si elle n'avait jamais existé…

La Vie avec Marianne n'est pas un roman, plutôt un recueil de nouvelles déguisé en roman. Les histoires sont bâties sur le même moule – le quotidien qui bascule dans une dimension parallèle –, écrites sur le même ton – flegmatique, caustique, cynique –, avec les mêmes personnages – le narrateur et Marianne, point fixe au sein de cet univers cubiste et instable. Tantôt géniales, tantôt répétitives ou décevantes, les saynètes flirtent volontiers avec le mauvais goût, l'obscénité, la provocation. On n'est pas dans un fantastique aseptique à la Borges ; Bayer donne plutôt dans un fantastique de l'inconfort, du malaise, du glauque. Ce qui n'empêche pas son livre de sonner à la fin comme une célébration paradoxale de l'amour et du couple, refuges de l'homme dans un monde privé de sens.

Pour changer d'atmosphère tout en restant dans le surréel, on peut lire également les nouvelles d'Étienne Verhasselt, qui signe *Après l'éternité*, son troisième recueil après *Les Pas perdus* et *L'Éternité, brève* : une collection de microfictions éclair – les plus courtes font à peine cinq lignes –, qui dérivent parfois vers le poème en prose, le dialogue de théâtre, ou le haïku. Il est question d'artistes sans œuvre, d'écrivains malgré eux, de rêves prémonitoires, de meubles construits en phasmes (!), de méduses qui parlent. On pense à Sternberg, à Tardieu, à Savinio ; l'un au moins des textes, « Cigarillos », est un chef-d'œuvre absurde. Verhasselt est belge. Ça ne m'étonne pas. Les amis du bizarre sont tous un peu belges, même les Autrichiens.

★★★★☆
LA VIE AVEC MARIANNE (GESCHICHTEN MIT MARIANNE)
XAVIER BAYER
TRADUIT DE L'ALLEMAND (AUTRICHE) PAR ÉRIC FAYE, 184 P., FAUBOURG, 17,50 €

★★★☆☆
APRÈS L'ÉTERNITÉ
ÉTIENNE VERHASSELT
160 P., LE TRIPODE, 18 €

AUDREY SOVIGNET

64

LA GUERRE RETROUVÉE
DE **LOUIS-FERDINAND CÉLINE**

QUAND **SYLVIE GERMAIN**
JOUE LES TÉMOINS DU MAL

70

LE CAHIER CRITIQUE

PANIQUE À HOLLYWOOD
POUR **JAMES ELLROY**

82

95

MELISSA FEBOS,
LA POSSIBILITÉ D'UNE FILLE

COLLECTION FRANÇOIS GIBAULT – TADEUSZ KLUBA/ALBIN MICHEL – PHILIPPE MATSAS/OPALE/LEEMAGE/PAYOT RIVAGES – PEXELS/PIXABAY

Louis-Ferdinand Céline

Nous sommes en « guerre »

À partir de manuscrits volés puis retrouvés, un roman inédit de l'auteur sur son expérience de la Première Guerre mondiale vient de paraître. Où l'on retrouve toute la virtuosité de sa plume.

DANIEL FRASNAY/AKG-IMAGES

C'est Louis-Ferdinand Céline qui le dit ou, plutôt, l'écrit : *« À tant d'années passées le souvenir des choses, bien précisément, c'est un effort. Ce que les gens ont dit c'est presque tourné des mensonges. Faut se méfier. C'est putain le passé, ça fond dans la rêvasserie. Il prend des petites mélodies en route qu'on lui demandait pas. Il vous revient tout maquillé de pleurs et de repentirs en vadrouillant. C'est pas sérieux. »* Avant d'ajouter : *« Faut demander alors du vif secours à la bite, tout de suite, pour s'y retrouver. Seul moyen, du moyen d'homme ? Bander un coup féroce mais ne pas céder à la branlette. Non, Toute la force remonte au cerveau, comme on dit. Un coup de puritain, mais vite. Il est baisé le passé, il se rend un instant, avec toutes ses couleurs, ses noirs, ses clairs, les gestes mêmes précis des gens, du souvenir tout surpris. C'est un saligaud, toujours soul d'oubli le passé, un vrai sournois qu'a vomi sur toutes vos vieilles affaires, rangées déjà, empilées c'est-à-dire, dégueulasses. »* Comment évoquer ainsi l'auteur du *Voyage au bout de la nuit* sans replonger dans sa langue aux accents argotiques, si virtuose, sans ressentir la puissance abrasive de ses mots tels que ceux-ci cités ci-dessus, tirés de *Guerre* ? Car, oui, on n'en a décidément pas fini avec le scandaleux docteur Destouches.

ENTRE LES MAINS DES HÉRITIERS DESTOUSCHES

Le texte inédit, aujourd'hui publié, ne relève en rien d'un « fond de tiroir » mais il s'agit d'une œuvre à part entière, issue des fameux manuscrits retrouvés et révélés en 2021. Ceux-ci avaient été dérobés dans l'appartement de Céline lors de la Libération avant d'être restitués, des décennies plus tard, aux héritiers de Lucette Destouches. Les pages en question n'avaient rien d'un secret pour les spécialistes de l'auteur de *Mort à crédit* puisque, comme l'explique François Gibault dans sa remarquable préface, *« Céline s'était plaint d'avoir été volé de plusieurs manuscrits dont la liste correspondait bien à ceux qui sont aujourd'hui entre les mains de ses héritiers »*. Les 250 feuillets ici réunis, retranscrits et édités (on y reviendra) auraient a priori été écrits en 1934, soit deux ans après le Renaudot attribué au *Voyage…*, mais surtout vingt ans après son expérience du front et des tranchées en 1914, qui lui valut de graves blessures. On retrouve alors au début de *Guerre* l'alter ego de l'auteur, Ferdinand, dans les Flandres, au beau milieu des cadavres de ses compagnons d'infortune.

« Je sentais de la vie qu'il en restait encore beaucoup en dedans, qui se défendait pour ainsi dire », constate le survivant. Touché entre autres à la tête, notre malheureux finit par atteindre tant bien que mal un hôpital de campagne, grâce à un Anglais, avant d'être transféré dans un autre établissement à Peurdu-sur-la-Lys. Une *« petite ville en position juste pour recevoir des troufions de toutes les batailles »*, ressemblant fort à

Hazebrouck, où Céline avait été hospitalisé, lors de la Première Guerre mondiale. Il est d'ailleurs difficile, comme toujours avec l'écrivain, de ne pas faire des ponts, plus ou moins libres, avec sa vie. Par exemple, l'infirmière qui s'occupe de lui – et, plus explicitement, le *« branle »* fréquemment –, L'Espinasse, ne serait-elle pas une projection « délurée » d'Alice David (avec elle notre homme aurait eu une relation, voire une progéniture…) ? Pour en revenir à la « fiction », le brigadier Ferdinand se retrouvera, à sa grande surprise, auréolé de la médaille militaire par le maréchal Joffre pour, officiellement, *« avoir tenté seul de dégager le convoi dont il avait mission d'éclairer la route »*. Ses parents viendront au passage le retrouver – d'autant que le père du nouveau héros national a une connaissance à Peurdu-sur-la-Lys, *« l'agent des assurances Coccinelle »*. Surtout, l'homme blessé va se lier d'amitié avec un certain Bébert – qui changera de nom en cours, et deviendra Cascade… Un souteneur charismatique et claudiquant *(« c'était plus qu'une loque à vrai dire »)*, marié à la belle Angèle qui travaille pour lui. Il faut dire que cette dernière, pour son époux, *« c'est du chien de chasse »* rapportant beaucoup. Car *« le truc d'Angèle, c'était*

« C'EST ÉNORME LA VIE QUAND MÊME. ON SE PERD PARTOUT »

de tomber de l'officier anglais, rien que du britannique, et de la classe élevée, celle qu'a peur d'être vue en train de baiser »… Mais le tragique ne tardera pas à rattraper tout ce petit monde, amenant Ferdinand à partir outre-Manche. Ce qu'on pourra découvrir dans un autre inédit, prochainement disponible, intitulé *Londres*…

UN MONDE EN PLEIN CHAOS

Dès les premières lignes, pas de tromperie sur la marchandise, la patte Céline est immédiatement reconnaissable, comme une sorte de chaînon manquant entre le *Voyage*… et *Mort à crédit*. Les amoureux de l'auteur n'auront également aucun mal à faire des ponts avec *Casse-pipe*, *Guignol's band* ou *La Légende du roi Krogold*. Cru et crépusculaire, *Guerre* nous offre son lot de formules imparables, de portraits à vif et de scènes nihilistes, dans un monde en plein chaos. Pour pleinement apprécier cet objet « reconstitué » (avec quelques pages en fac-similés et un répertoire des personnages récurrents), il faut saluer tout le travail d'édition effectué par Pascal Fouché. En plus de contextualiser précisément cette œuvre, ce spécialiste nous explique la manière dont il a fallu faire passer l'objet de manuscrit à un véritable livre, supposant quelques petites corrections ou modifications indispensables à la lisibilité de ce chef-d'œuvre miraculeusement retrouvé. Car comme le disent les derniers mots de *Guerre*, non sans une ironie involontaire : *« C'est énorme la vie quand même. On se perd partout. »*

Baptiste Liger

★★★★★
GUERRE
LOUIS-FERDINAND CÉLINE
ÉDITION ÉTABLIE PAR PASCAL FOUCHÉ, 192 P., GALLIMARD, 19 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 MAI.

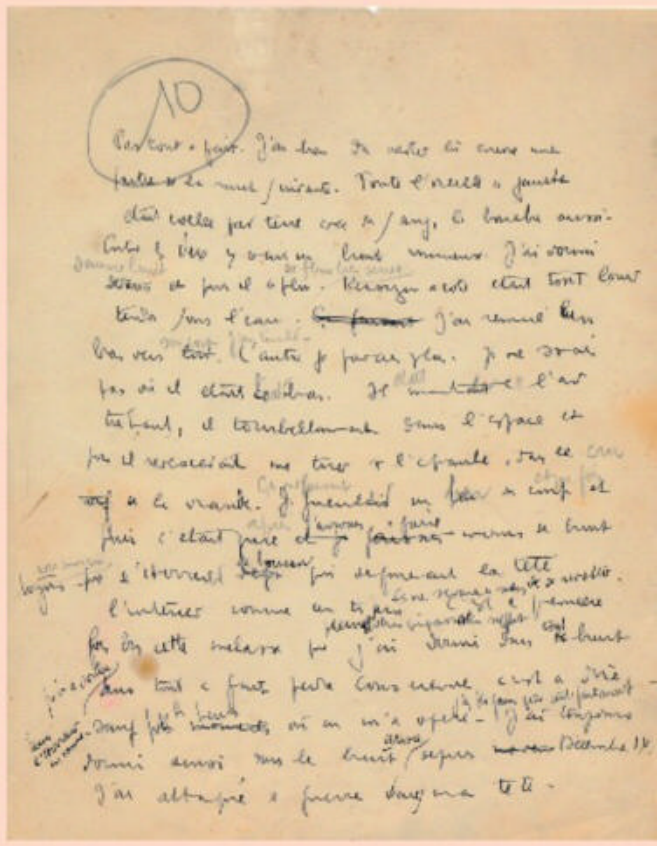
DES FEUILLETS EXPOSÉS

La Galerie Gallimard présente au public une partie des « manuscrits retrouvés » de Céline, dévoilant le projet littéraire qui l'anima après la parution du *Voyage au bout de la nuit*.

On ne l'attendait plus. À l'occasion de la publication de *Guerre*, la Galerie Gallimard organise une exposition consacrée aux manuscrits abandonnés par le célèbre écrivain le 17 juin 1944, quand il quitte la France en compagnie de son épouse Lucette, se sentant menacé à l'approche de la Libération suite à ses prises de position durant l'Occupation. Il laisse derrière lui plusieurs liasses de feuillets, qu'il ne parviendra pas à récupérer après la guerre, sans doute volées. Elles ont aujourd'hui refait surface et livrent tous leurs secrets, complétant ainsi le projet littéraire de leur auteur, après la parution de *Voyage au bout de la nuit* en 1932. Ces milliers de pages forment en effet un triptyque autobiographique, revenant en particulier sur 1914-1918, un passé traumatique, puisque l'auteur fut gravement blessé au front, ce qui lui vaudra une médaille militaire et un handicap à vie. Émotion en découvrant un petit échantillon de ce trésor inestimable, agrémenté de documents personnels comme des lettres, des cartes postales, des tirages d'époque et des portraits issus des archives de Céline, de quoi apporter un éclairage pertinent sur son travail.

Gabrielle Martin

« Céline, les manuscrits retrouvés », Galerie Gallimard (Paris 7e). Jusqu'au 16 juillet.



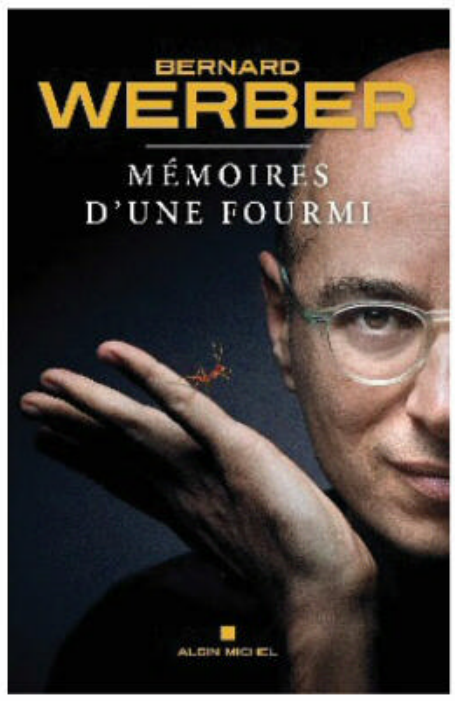
COLLECTION SUCCESSION LUCETTE DESTOUCHES

Bernard Werber

MÉMOIRES D'UNE FOURMI

Douze ans : c'est le temps qu'il a fallu à Bernard Werber pour écrire le premier tome de sa célèbre trilogie des fourmis. Ces insectes, dont il observe l'organisation dans le jardin de ses grands-parents, lui donnent à réfléchir sur sa propre condition. Très vite, l'enfant comprend que les personnages inspirés de la réalité seront toujours les plus surprenants. Plus tard, c'est la lecture de son maître, Philip K. Dick, qui le libère de l'envie de plaire pour lui donner celle, plus porteuse, de surprendre. Bref, ces *Mémoires d'une fourmi* sont autant celles de l'auteur que de son œuvre, et recèlent un inspirant atelier d'écriture. Contrairement à de nombreux ouvrages du genre, celui-ci ne se divise pas en une partie autobiographique et une autre consacrée aux conseils d'écriture : ces derniers sont plutôt dilués dans l'ensemble de la narration. D'autres expériences de vie ont fortement imprégné l'œuvre de Werber, comme celle du journalisme. Au sein de la rédaction d'un grand magazine de gauche où il écrit au service scientifique, il explique qu'il y a les exploiteurs et les exploités dont il fait partie, comme chez les animaux qu'il observe, fourmis et rats. C'est bien de sujets universels qu'il est question dans les romans de Bernard Werber. Plus tôt, lors d'un séminaire de yoga, une expérience de voyage de l'esprit lui donne l'idée de ce qui sera plus tard son roman fantastique *Les Thanatonautes*. Ce merveilleux récit de vie dévoile ainsi les mécanismes d'un processus de création hors du commun.

Simon Bentolila



MÉMOIRES D'UNE FOURMI
BERNARD WERBER
432 P., 21,90 €. COPYRIGHT ALBIN MICHEL. EN LIBRAIRIES LE 27 AVRIL.

BIO EXPRESS

1961

Naissance de Bernard Werber à Toulouse. Pendant ses études à l'École supérieure de journalisme de Paris, il réalise un reportage en Côte d'Ivoire sur les fourmis magnans, qui dévastent tout sur leur passage. Puis il travaille comme journaliste scientifique au *Nouvel Observateur*.

1991

Publication du premier tome des *Fourmis* chez Albin Michel, puis du second l'année suivante, de l'*Encyclopédie du savoir relatif et absolu* en 1993, et, dans la foulée, des *Thanatonautes*. Sa suite, *L'Empire des anges*, paraît cinq ans plus tard.

2007

Sortie de son premier film, *Nos amis les Terriens*, et du troisième volet de sa trilogie, *Le Mystère des dieux*. Dix ans plus tard paraît le premier opus de la trilogie des chats. En 2018, *La Boîte de Pandore* s'inspire de ses expériences d'hypnose régressive.

ROBERTO FRANKENBERG/ALBIN MICHEL

14 ANS. SURPRISE DANS LA NUIT

« Et maintenant, c'est fini, tu vas mourir. »

Je me souviens de cette phrase prophétique incontestable qui a été prononcée, un revolver braqué sur ma nuque, en août 1975 alors que j'avais 14 ans.

Mais il faut d'abord que je vous raconte ce qu'il s'est passé au préalable.

J'étais en colonie de vacances en Corse. Les organisateurs avaient proposé qu'un groupe fasse le tour de l'île à vélo, pendant que les autres voyageraient en bus.

C'était censé être plus long, mais plus pratique pour découvrir les somptueux paysages de l'île de Beauté.

Après une journée harassante passée à pédaler, frôlés par les voitures, les caravanes et les camions sur des routes, montantes et descendantes, très sinueuses, avec d'un côté des ravins et de l'autre des parois rocheuses pointues, nous nous étions arrêtés, épuisés, à la nuit tombée, près de Solenzara, sur la côte sud-est de l'île devant une paillote au bord d'une plage.

Là, nous avions rencontré un patron chaleureux qui nous avait accordé gratuitement le droit de planter nos tentes sur la plage, face à son restaurant. Comble de chance, il nous offrait aussi le libre accès aux toilettes.

Nous avions monté les tentes et nous étions organisés pour dîner. Un réchaud, des casseroles, des sachets de nouilles déshydratées. Il ne manquait que l'eau pour les faire cuire. J'avais pris quatre gourdes afin de les remplir d'eau au robinet des toilettes du restaurant. Il me fallait pour cela traverser une zone de bosquets et d'arbustes qui séparait la plage elle-même de la paillote.

La nuit était tiède et les pins embaumaient l'air.

Mais alors que j'arrivais dans les toilettes, je remarquai une première petite anomalie.

Il y avait du sang frais sur le lavabo. En fait, il y avait du sang partout.

Il y en avait aussi sur le robinet, sur le miroir, sur le carrelage.

Je marchais dans des flaques écarlates.

Je nettoyai l'extrémité du robinet pour éviter qu'il y ait du sang dans les gourdes, puis les remplis une à une. Ensuite, sans plus me poser de questions, je pris le chemin du retour, traversant la zone des bosquets entre le restaurant et la plage.

J'éclairais le chemin avec ma lampe torche. Il faisait nuit et des senteurs de thym et de laurier m'enveloppaient. J'étais sur le point de rejoindre la plage lorsque soudain une silhouette surgit devant moi et prononça en haletant :

— Baisse ta lampe tout de suite !

Je dirigeai la torche vers la source de la voix et je distinguai un homme, le visage déformé par des bourseouflures sanguinolentes.

Sa lèvre était fendue, il avait une grande balafre qui lui courait entre le front et le menton. Ses yeux bougeaient vite. Du sang dégoulinait de son arcade sourcilière, sa chemise claire était couverte de taches rouges.

Il respirait vite et fort en produisant des bruits bizarres avec sa bouche du fait de ses blessures. Il a répété :

— Je t'ai dit d'éteindre cette lampe !

C'est en baissant la torche que j'ai vu briller l'arme.

Étrangement, en cet instant délicat, je me suis demandé quelle était sa marque. J'ai dirigé le faisceau vers sa main. C'était un revolver avec un canon chromé plutôt long, et des stries en relief sur les côtés, le genre de chose qu'on ne peut pas cacher dans la poche intérieure de sa veste, un objet de collection qui avait dû coûter très cher.

Il y avait du sang frais sur le lavabo. En fait, il y avait du sang frais partout

Tu vas éteindre cette foutue lampe !

Alors que l'homme approchait, encore plus menaçant, agitant son revolver, j'ai déposé calmement la torche électrique sur le sol. L'homme respirait de plus en plus vite et fort tout en produisant comme un sifflement avec le nez et les lèvres.

— Mets-toi à genoux !

J'ai obtempéré et j'ai senti le métal froid du canon posé sur ma nuque.

— Et maintenant, c'est fini. Tu vas mourir…

Ensuite, de longues secondes se sont écoulées. J'ai eu l'impression que je sortais de mon corps et que je voyais la situation de l'extérieur, d'en haut. La scène n'avait pour seule lumière que la lampe torche posée au sol. De ce point de vue élevé, je me voyais à genoux et un type avec le visage en sang tenant un revolver argenté dirigé vers mon cou, du moins vers le cou du jeune homme, là, en bas, qui était censé être « moi ».

Je pensai : *Et voilà, ma vie va s'arrêter ici.*

Je me souvins aussi d'une discussion au téléphone que j'avais eue avec mon père juste avant le départ pour ce tour de Corse.

— Quoi ? Vous allez partir, avec d'autres jeunes, comme ça à vélo et sac au dos, sans même savoir où vous allez dormir le soir ?

— On a des tentes et des sacs de couchage. On peut se mettre n'importe où sur le bord de mer.

— Cela peut être très dangereux.

— Nous serons huit.

— Tu ne te rends pas compte, Bernard ! Vous pourriez quand même vous faire agresser.

— Par qui ?

— Par des types qui voudraient vous détrousser, pardi !

— Mais papa, on n'a rien à voler. On a 14 ans. Ils ne vont pas nous voler nos rations de soupe lyophilisée !

— Il y a toujours des fous partout. Huit gamins à vélo, vous serez des proies faciles.

J'avais haussé les épaules, considérant que mon père était un peu paranoïaque. Je m'aperçus, à cet instant précis, qu'il avait raison. D'ailleurs, avec le recul, je dirais que dans ma famille ce sont les plus inquiets qui ont survécu, les optimistes n'ont pas fait de vieux os.

Mon esprit était toujours en dehors de mon corps, regardant l'adolescent à genoux avec le type qui respirait fort à côté et qui tenait un revolver chromé braqué sur sa nuque.

Une idée encore plus forte m'accapara : *Qu'ai-je fait de ma vie ? J'ai 14 ans et qu'ai-je accompli ? Je vais mourir sans avoir produit quoi que ce soit d'intéressant. C'est une vie pour… rien.*

J'eus aussitôt un énorme sentiment de gaspillage.

Donc, j'attendais le choc de la balle de revolver. Les secondes s'égrenaient, longues comme des minutes.

La respiration rapide, bruyante, de mon futur assassin ne s'était pas apaisée et je sentais toujours le contact froid du métal sur ma nuque.

Il y avait toujours au loin le ressac de la mer, le chant des grillons et l'odeur entêtante du thym.

Depuis ma naissance, je suis le spectateur distant de ma propre vie

Je sentais mon cœur battre. Je n'osais pas me retourner.

Et puis soudain, une voix fluette venant d'une autre direction prononça :

— Non ! Tire pas, papa, ce n'est pas lui !!!!

Le contact avec le canon froid a cessé. Le revolver a dû s'éloigner de quelques centimètres de ma nuque.

Le jeune garçon m'a lancé :

— Partez vite.

Alors, je me suis relevé, j'ai remis en bandoulière les quatre gourdes et j'ai marché pour rejoindre les autres.

— Tu as l'eau pour les nouilles ? me demanda Thomas qui s'était posé comme chef de notre bande.

J'ai tendu les gourdes et j'ai énoncé calmement :

— Je crois que nous ferions mieux de partir.

— Et pourquoi donc ?

— Je suis tombé sur un type avec un revolver.

— Ah, Bernard, il faut toujours que tu inventes des histoires. Tu es quand même un peu mythomane.

— Non, je suis sérieux. Nous ferions mieux de partir. Maintenant.

Petits rires des autres qui s'étaient habitués à ce que je leur raconte des récits fantastiques que j'inventais pour les distraire.

— Cette fois, ce n'est pas une histoire issue de mon imagination. Je crains que cela ne soit bien réel.

Nouvelles moqueries.

Thomas a déchiré les sachets de nouilles déshydratées avec ses dents. Les assiettes, les gobelets et les fourchettes en plastique, le ketchup et les chips avaient été distribués.

L'eau se mit à bouillir, et je me dis que si je n'avais pas vécu la situation, j'aurais probablement réagi comme eux.

C'est alors que Julie, une des filles qui s'était rendue aux toilettes des femmes, revint. Elle avait du mal à retrouver son souffle, elle parlait sans articuler, très vite, la bouche tremblante.

— … IL FAUT VITE PARTIR !

Tout son corps était parcouru d'irrépressibles frissons. Elle pleurait d'émotion.

— LE TYPE A FAILLI TUER BERNARD !

Sous le coup de l'émotion, elle s'est mise à sangloter tout en balbutiant et répétant des :

— … IL EST LÀ… IL DOIT ÊTRE ENCORE LÀ…

Elle était toute pâle.

— IL VA NOUS TUER NOUS AUSSI ! IL AVAIT LE VISAGE ENSANGLANTÉ !!!

Cette fois, la réaction fut différente. En quelques secondes, toutes les affaires furent pliées, les tentes démontées, la nourriture abandonnée.

Tout en rangeant mes affaires dans mon sac à dos, je me dis qu'il serait temps que je réfléchisse à ce handicap : lorsque les situations que je vivais étaient vraiment périlleuses, je ne paniquais pas. J'aurais dû crier, pleurer, trembler comme Julie, mais non, probablement du fait de ce détachement au moment critique, je n'étais même pas en colère.

PARTONS VITE ! insista Julie.

Finalement, l'avenir est aux acteurs. Peu importe l'histoire, si elle n'est pas interprétée avec émotion, on n'y croit pas.

Cet incident m'a fait prendre conscience de mon incapacité de convaincre quiconque parce que j'ai trop de recul. Le réel est pour moi une sorte de film ou de jeu vidéo dans lequel je suis inclus. Depuis ma naissance, je suis le spectateur distant de ma propre vie.

Les sept autres compagnons de voyage se bousculaient à présent. Au fur et à mesure que Julie donnait plus de détails sur « le tueur fou au visage sanguinolent avec son revolver », leur affolement s'amplifiait.

Tous sauf moi.

Quelques minutes plus tard, nos sacs à dos bouclés, nous nous sommes installés plus loin, devant une autre paillote qui, elle, était éteinte.

Nous avons remonté à la hâte les tentes.

Thomas donnait des consignes, il fallait instaurer des tours de garde au cas où celui qu'il nommait le « fou au revolver » voudrait nous attaquer dans la nuit. Il proposa qu'on utilise comme armes nos canifs à cran d'arrêt.

Pour ma part, considérant que j'avais déjà eu mon lot d'émotions pour la journée, je m'enfonçai dans mon sac de couchage et m'endormis.

Quelques heures plus tard, je fus réveillé par un rayon de soleil et Julie. Elle avait encore le visage tout

blanc et la voix chevrotante. Visiblement, elle, de son côté, n'avait pas dormi.

— Bernard… il y a quelqu'un qui veut te voir.

Je me levai et sortis de la tente en clignant des yeux. Les autres m'observaient.

Je compris que j'étais le seul à avoir réussi à me reposer. Julie me désigna le nouvel arrivant.

C'était le garçon qui m'avait sauvé la vie la veille. À la lumière du jour, je le distinguais mieux. Il avait un visage rond, des cheveux noirs et lisses. Il semblait gêné comme s'il devait avouer qu'il avait commis une bêtise.

— Mon père voudrait vous faire un cadeau pour s'excuser pour hier soir, me déclara-t-il.

Les autres attendaient de voir ma réaction.

— Je ne veux pas de cadeau et je ne souhaite pas revoir votre père. Par contre, je veux savoir ce qu'il s'est passé au juste.

Le garçon accepta de me raconter en détail ce qu'il savait sur les événements de la soirée. En fait, une fois mes compagnons de voyage et moi installés sur la plage, il ne restait plus qu'un client dans le restaurant. Or, ce client, déjà bien éméché, refusait de payer son addition. Le patron du restaurant insista, le client dégaina un rasoir et le menaça. Le patron ne se laissa pas impressionner et saisit une chaise pour tenir l'homme au rasoir hors de portée.

S'ensuivit un duel. Chaise contre rasoir. Puis un corps à corps. Le client mauvais payeur arriva à toucher le propriétaire du restaurant plusieurs fois au visage et aux bras, provoquant de profondes entailles. Finalement, le combat tourna à l'avantage du patron, qui réussit à le désarmer, et le client, vaincu, s'enfuit en lançant :

— Je vais revenir avec tous mes copains et on va foutre le feu à ta baraque !

Le patron commença par nettoyer ses blessures (ce qui expliquait le sang partout sur le lavabo), puis il finit par récupérer son revolver. Il se cacha dans le jardin, s'accroupit derrière les broussailles et attendit la bande de pyromanes annoncée.

Quelques minutes plus tard, une voiture surgit depuis le sentier adjacent qui menait à la plage.

Le véhicule se gara près du restaurant tous phares éteints, moteur coupé. Les portières s'ouvrirent et quatre personnes en sortirent. Pour le restaurateur, il était évident qu'il s'agissait des complices du client au rasoir, revenus pour exécuter leur sinistre menace.

L'homme au visage lacéré mit au point une stratégie : les abattre un par un avant qu'ils ne puissent embraser sa précieuse paillote. Il se mit en embuscade, un doigt sur la détente.

Précisément à ce moment, je passais tranquillement avec mes quatre gourdes en bandoulière. Pour lui, il était évident qu'elles étaient remplies d'essence.

Le fait que le restaurateur ait reçu plusieurs coups de rasoir au visage et que je dispose d'une lampe torche alors que lui était dans l'obscurité ne faisait qu'ajouter à la confusion. Même si nous nous étions vus quelques instants auparavant, il ne me reconnut pas. Moi non plus, d'ailleurs.

« Ne tire pas, papa, ce n'est pas lui. »

Son fils avait décidé que je devais continuer à vivre.

Quant aux hommes sortis de la voiture, ils n'avaient rien d'incendiaires, ce n'étaient que de simples touristes venus profiter d'un bain de minuit.

Le restaurant n'avait pas pris feu, et le client au rasoir n'était pas revenu avec ses amis.

Et, alors que je regardais s'éloigner mon sauveur, je me mis à songer : *La mort peut arriver comme ça, n'importe quand*.

J'inspirai profondément, fermai les yeux, et j'eus une énorme envie de rentabiliser chaque seconde de ma vie.

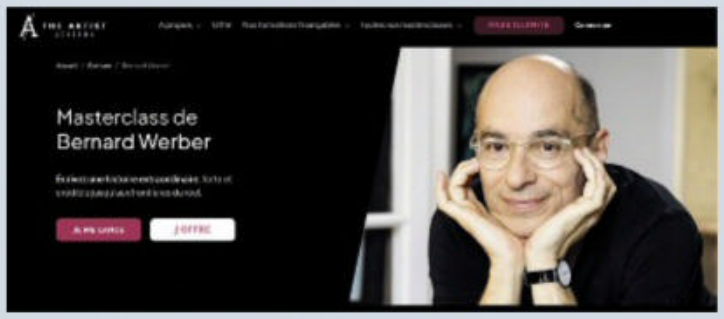
5 ANS. CONTEUR

« Il était une fois… »

Quand je me revois enfant, je me revois avec mon père, François Werber, assis sur le bord du lit lorsqu'il me racontait tous les soirs une histoire avant que je m'endorme.

C'était un moment magique.

C'est ainsi que j'ai compris qu'écouter une bonne histoire, qui me fasse rêver de mondes inconnus, me met dans un total état de bien-être et d'apaisement.



L'INFO EN PLUS

Apprendre les secrets d'écriture de Bernard Werber par la voix de l'écrivain lui-même, c'est également possible ! Depuis quelques années, le romancier et ex-journaliste scientifique dispense en effet des masterclasses. Certaines ont pu être interactives. D'autres, sous la forme de sessions de coaching collectif, proposent aux participants un programme de treize leçons et treize exercices, de quinze minutes en moyenne par leçon. « Explorer son inconscient », « Surprendre jusqu'au bout », « Construire des personnages fascinants » sont autant de titres de ces sessions très inspirantes. Appelez-le « Prof » !

THE ARTIST ACADEMY

Sylvie Germain

Le mal immanent

Distinguée par plusieurs prix, l'écrivaine et philosophe a bâti une œuvre majeure appréciée du public. Dans *La Puissance des ombres*, elle s'empare de la question du mal à travers le récit du passage à l'acte d'un homme hanté par la mort.

TADEUSZ KLUBA/ALBIN MICHEL

Elle fume une cigarette sur son balcon, sous le soleil printanier de La Rochelle. On ne la voit pas, mais c'est ainsi qu'elle explique les voitures et les passants que l'on entend derrière elle. À l'autre bout du fil, on la rassure. Ce bruit lointain ne perturbe en rien l'écoute de sa voix douce qui articule les mots, choisis avec une précision d'orfèvre, comme dans ses romans.

Un an et demi à peine après *Brèves de solitude* – l'une des toutes premières fictions consacrées à l'épidémie de coronavirus –, Sylvie Germain revient en librairies. Une rapidité qui l'étonne elle-même. *« Je ne sais jamais si le texte que je vais écrire sera le dernier »*, avoue l'autrice d'une œuvre de près de quarante ouvrages commencée en 1985 avec *Le Livre des nuits*. L'idée de son nouveau roman, *La Puissance des ombres*, a germé au contact des faits divers au cœur desquels se trouvent souvent des personnes victimes d'abus et de violences longtemps refoulés. *« Le mal court,* remarque-t-elle. *Il court très vite, il court en rond, il trépigne. On le voit aujourd'hui avec la guerre en Ukraine et d'autres guerres que l'on a occultées, car une guerre en chasse une autre. On ne s'en sort pas. C'est cela, le thème du livre : le rebondissement perpétuel du mal. »*

L'HOMME, CETTE CHIMÈRE

Le mal ronge Sylvain, le personnage principal du roman. Depuis que sa sœur est morte à 5 ans alors qu'elle était sous sa garde. Le choc du drame fut une telle sidération que personne n'en parle autour de l'adolescent, contribuant à le faire basculer dans la culpabilité et l'isolement. D'autres blessures, certaines très anciennes, sont

cachées dans la famille. Dans *La Puissance des ombres,* le mal prend la forme de bêtes noires ou de démons. Un *« on »* sans visage qui *« manipule »* Sylvain, jusqu'au jour où il commet un crime.

Les ombres, projetées sur le sol ou sur les murs, fascinent Sylvie Germain. Elle cite *L'Étrange Histoire de Peter Schlemihl* d'Adelbert von Chamisso. *« Pour Schlemihl, perdre son ombre, c'est perdre son âme »,* explique-t-elle. Puis lui revient une photo de Sabine Weiss, *L'homme qui court, Paris, 1953*. Elle figure un homme et son ombre sur une rue pavée et bordée d'arbres. On ne sait s'il s'enfuit, ou s'il court vers nous, si c'est tôt le matin ou tard le soir. Ces ombres

« PEUT-ÊTRE POURRAIS-JE TUER, COMME N'IMPORTE QUI, DANS UN ACCÈS DE FUREUR »

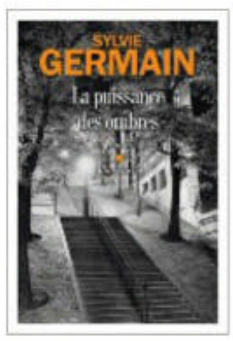
sont comme des chimères. « Chimères », la romancière avait aussi pensé à ce titre qui lui évoque Pascal et son interrogation : *« Quelle chimère est-ce donc que l'homme, quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige… »* Dans notre ombre se cache peut-être notre puissance destructrice.

Née à Châteauroux en 1954, l'écrivaine et philosophe française, élève d'Emmanuel Levinas, a rédigé un mémoire sur l'ascèse dans la mystique chrétienne, puis une thèse sur la notion de visage *(Perspectives sur le visage : transgression ; décréation ; transfiguration)*. La folie, le basculement dans le crime et les tours que nous jouent notre esprit et notre mémoire occupent une place centrale dans l'œuvre de Sylvie Germain, de *Jours de colère* (1989, prix Femina) à *Magnus* (2005, Goncourt des lycéens). L'écrivaine aime citer *L'Art du roman* de Milan Kundera, qui qualifie les personnages d'ego expérimentaux. *« Pourquoi continue-t-on d'écrire alors qu'il y a des chefs-d'œuvre dans la littérature mondiale ? Ce n'est pas pour se mesurer à d'autres, mais pour essayer de sonder ce qui nous échappe encore et toujours dans la psyché humaine »,* déclare-t-elle. Dans *La Puissance des ombres,* plusieurs protagonistes affirment d'ailleurs qu'ils ne pourraient jamais tuer. Une certitude que la romancière ne partage pas. *« Peut-être pourrais-je tuer, comme n'importe qui, dans un accès de fureur ou de panique, dans des conditions extrêmes,* avoue-t-elle. *Plus je vieillis, moins je réponds de moi-même face à des situations extraordinaires. »*

Réflexion sur le mal et le crime, son nouveau livre interroge aussi la puissance des mots. Mal compris, ils réveillent les ombres tapies en Sylvain. Le roman débute par de savoureuses joutes verbales entre les invités d'une soirée déguisée dont le thème est le métropolitain, et qui sera le lieu du crime. *« J'aime beaucoup le métro parisien, les noms des stations, son histoire,* confie l'écrivaine. *Je me souviens encore, petite, des publicités peintes sur les murs des tunnels pour l'apéritif Dubonnet "Dubo ! Du bon ! Dubonnet". »*

Sylvie Germain a coupé dans cette première partie. Celle qui incarne « Zazie dans le métro », et qui fait office de maîtresse de cérémonie, a fini par l'insupporter avec son babillage. *« Quand vous écrivez, cela vous plonge dans un état de plaisir ou de désolation selon les scènes, mais vous n'en sortez jamais indemnes. Il faut se méfier des mots et des images qui viennent trop facilement. Plus on avance en âge, plus il y a une méfiance d'avoir acquis, presque à son insu, une habitude. »* Si elle fuit les facilités d'écriture *« comme la peste »*, l'autrice avoue se laisser guider par son *« ostinato »*, ce motif mélodique ou rythmique répété dans un morceau musical. *« Il y a des choses qui couvent en nous et qui reviennent quand on se met à écrire. Comme un ostinato. Ce sont des souvenirs anodins ou douloureux, des sentiments jaillis de choses personnelles ou de l'actualité passée. Je ne fais jamais de synopsis. Je fais confiance à la logique implacable de l'imagination »,* conclut-elle. À la sienne autant qu'à la nôtre. Une image, un psaume, un air de tango : dans *La Puissance des ombres,* Sylvie Germain parle à notre cœur et à notre intelligence, et touche juste, une fois de plus.

Gladys Marivat



★★★☆☆
LA PUISSANCE DES OMBRES
SYLVIE GERMAIN
220 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

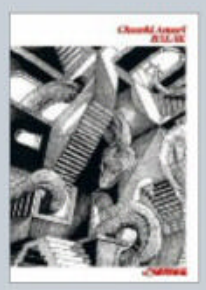
UNE VIE DÉFILÉE

La restitution de son histoire peut tenir à une question d'habitude, de rendez-vous réguliers. Dans le cas du narrateur de *Dire,* c'est *« tous les lundis à neuf heures, tous les mercredis à quinze heures. Les mêmes règles. Les mêmes rituels ».* Il s'exprime librement sur sa vie, sur le divan de sa psychanalyste parisienne – elle s'appelle Elsa. Comme Elsa Cayat, victime de la furie meurtrière dans les locaux de *Charlie Hebdo.* C'est à celle-ci qu'Emmanuel Chaussade (remarqué avec le tétanisant *Elle, la mère*) rend hommage dans son nouveau et bref roman. Cette clé, révélée très tard dans le récit, prend une dimension particulière dans l'évocation de la vie de ce héros, brutalisé dès son plus jeune âge, pour ne pas dire dès sa naissance.

Celui que sa mère appelle *« Manou »* est vu par les autres comme *« différent »* *(« tout le monde le dit »)* – serait-ce pour cette raison qu'avec un ami il enterre des oiseaux dans des boîtes de Caprice des Dieux, avec *« des morceaux de tissu pour qu'ils n'aient pas froid »* ? Une chose est sûre, n'en déplaise à son père : ce garçon androgyne veut devenir coûte que coûte couturier à Paris. Pour conjurer la violence (sexuelle, notamment) qu'il a connue ? Tant bien que mal, le petit provincial tentera sa chance à Paris et, après les Beaux-Arts, atteindra les sommets du milieu de la mode. Avec ses moments de grâce et ses désillusions. Loin de la variation chic balzacienne, Emmanuelle Chaussade s'attarde surtout, dans un style sec et précis, sur les corps meurtris, le trouble du désir, les trahisons ou le deuil. Comme dans la mode, n'utilise-t-on pas le mot « coudre » lorsqu'il s'agit de panser ses plaies ?

★★★☆☆
DIRE
EMMANUEL CHAUSSADE
128 P., MERCURE DE FRANCE, 12 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 MAI.

3 LIVRES EN PLUS



★★☆☆☆
BALAK
CHAWKI AMARI
176 P., L'OBSERVATOIRE, 18 €

Dans ce roman situé à Alger, à la légèreté trompeuse, serpentent l'amour entre Balak et Lydia, la chance, le hasard et… quelques sectes, dont l'une à laquelle appartient le jeune Balak. Amari offre ici un roman court à plusieurs niveaux : idylle amoureuse, allégorie sur les croyances et récit métaphysique plein de suspense. **Hubert Artus**

★★★★☆
L'IDÉE DE L'AMOUR
MARK GREENE
208 P., GRASSET, 19 €

Un journaliste sur le retour part interviewer un écrivain culte, qui ne s'intéresse plus qu'à ses chevaux. Il est accueilli par la jeune épouse de l'écrivain, qu'il a connue jadis… Les romans de Greene ont ce charme discret, cette élégance, cet art de l'ellipse qui font de lui un héritier des hussards. Comme eux, il sait que les vides en disent parfois plus que les pleins… Preuve en est ce magnifique roman au ton nostalgique, rempli de notations saisissantes sur l'amour et le passé. **Bernard Quiriny**

★★★☆☆
LE DERNIER DES ÉCRIVAINS
GWENAËLE ROBERT
198 P., PRESSES DE LA CITÉ/TERRES SOMBRES, 20 €

Voici la première sortie de « Terres sombres », une collection qui veut réinventer le polar régionaliste. Gwenaële Robert place son intrigue chez elle, à Saint-Malo. Alors qu'il doit s'envoler à Stockholm recevoir le prix Nobel, l'écrivain Pierre Le Guellec disparaît. Son attachée de presse enquête dans la cité corsaire, et en découvre de belles sur le grand homme… Romancière sensible et distinguée, Gwenaële Robert fait ici une excellente héritière de Simenon. **L.-H.L.R.**

Fabrice Caro

Voyage en absurdie

Entre mélancolie, humour et tendresse, l'auteur, dans le droit fil de ses textes précédents, dresse avec *Samouraï* le portrait sensible d'un paumé attachant.

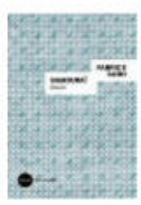
Depuis ses débuts littéraires, Fabrice Caro mène une double vie. Dessinateur de BD le jour, romancier la nuit, comme un justicier croquant plume et crayon à la main l'absurdité de nos vies. Après le génial album *Zaï zaï zaï zaï* (2015), porté à l'écran, dans lequel il racontait la descente aux enfers d'un dessinateur coupable d'avoir oublié sa carte de fidélité au moment de passer en caisse au supermarché ; après *Le Discours*, roman jubilatoire lui aussi adapté au cinéma, qui nous plongeait dans la tête d'Adrien, un quadra déprimé, horrifié de devoir dire quelques mots au mariage de sa sœur, il récidive aujourd'hui avec *Samouraï*, un nouveau conte doux-amer où la mélancolie le dispute à la tendresse et à l'humour.

Alors qu'il vient de perdre coup sur coup son ami d'enfance, qui s'est donné la mort, et sa petite amie, qui l'a quitté pour roucouler dans les bras d'un bellâtre, universitaire spécialiste de Ronsard, Alan, un écrivain raté, décide de reprendre sa vie en main. *« Tu veux pas écrire un roman sérieux ? »* Dans sa tête, la phrase de son ex résonne comme l'hymne d'une transformation. Ça tombe bien, il a tout l'été et la piscine des voisins à garder pour écrire le chef-d'œuvre qui sommeille en lui. Fabrice Caro n'a pas son pareil pour tirer le portrait des inadaptés, des sensibles névrosés qui n'ont pas les codes pour survivre dans nos sociétés sans pitié. Leur vie amoureuse est un champ de ruine, leur vie professionnelle une énigme. Leur lucidité, leur autodérision et cette manière de décrire la bêtise qui les entoure font de ces losers pathétiques des êtres aussi hilarants qu'attachants, qui posent tous la même question : les paumés d'un monde qui marche sur la tête ne sont-ils pas les seuls à avoir encore une once de raison ?

Comme un parfait point d'exclamation à cette bouffée d'air frais littéraire[1], l'auteur ressuscite dans le même temps aux éditions du Seuil le genre truculent du roman-photo. *Guacamole Vaudou* est encore plus outrancier, plus délirant, plus féroce. Sublimées par les looks et les mimiques folles de son coauteur Éric Judor ou encore d'Alison Wheeler, les saillies drolatiques de Fabcaro deviennent irrésistibles et célèbrent un salvateur printemps de l'absurde.

Léonard Desbrières

1. A noter aussi la publication de *-20% sur l'esprit de la forêt* (Six pieds sous terre) et du tome 2 de *Zéropédia,* illustré par Julien Solé (Dargaud).



★★★☆☆
SAMOURAÏ
FABRICE CARO
220 P., GALLIMARD, 18 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 MAI.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Joseph Andras

Ah ! ça ira

Lors du procès d'opérette qui l'expédia sous la guillotine, le 5 avril 1794, Camille Desmoulins aurait déclaré : *« J'ai 33 ans, âge du sans-culotte Jésus, âge critique pour les patriotes. »* Un tel destin ne pouvait laisser indifférent Joseph Andras qui, depuis *De nos frères blessés*, s'attache aux révolutionnaires sacrifiés de l'Histoire. Ramassé et dense, son dernier roman, *Pour vous combattre,* court vers l'inéluctable en sept actes fiévreux : un pour chaque numéro du *Vieux Cordelier*, cet ultime journal par lequel, trois mois durant, « *l'homme du 14 juillet* » tenta d'en appeler à la clémence, une fois calciné le torchon entre jacobins et girondins.

Alors que Vendéens et républicains se massacrent au Mans, alors que le Petit Roi héritier croupit dans sa cellule, Desmoulins s'acharne plume à la main, fougueux, indiscipliné, aveugle à la progression fatale de la terreur. Il y a du Vuillard dans cette manière d'apposer une loupe sur un épisode historique ; dans cette confrontation de récits et d'images contradictoires ; dans l'énergie exaltée du style ou le recours au « nous » collectif. Avec ceci de différent, peut-être, que, comme Desmoulins lui-même, Andras *« ne résiste pas toujours aux passions de sa plume »*. Mais comment en serait-il autrement quand il s'agit de *« toucher du doigt ce que nos ennemis ont fini par faire de nous »* ?

Camille Thomine

Clélia Anfray

Zizanie dans le métro

En matière d'idylle parisienne, les quais du métropolitain inspirent le cinéma comme la littérature. Clélia Anfray ne déroge pas à la règle pour son troisième roman, à une seule exception : déconstruire le cliché de la rencontre lyrique. *Métropolis* prend cadre station Opéra. Joseph Aichelbaum y a ses habitudes, il est colleur d'affiches, connaît tout de ce monde souterrain et de ses slogans publicitaires qui influencent les passants. Il y croise un matin le regard d'une femme sur le quai et quelques secondes suffisent à tomber sous le charme de cette inconnue au sac à main *« jaune soleil »*… Et à ce qu'un homme agresse cette dernière, lui volant ses effets au même moment.

S'ensuit une course-poursuite qui aura tristement raison de la rencontre dont seul le sac sera retrouvé, vide de son contenu. Joseph n'a qu'un seul but désormais, retrouver l'étrangère. Chercher une aiguille dans une botte de foin semble tout à fait s'accorder à ce roman qui offre un double regard pour le moins critique sur un microcosme publicitaire terriblement arriviste, le vertige des strates sociales et cet éternel mal du siècle qui gangrène les esprits. Une fable contemporaine six pieds sous terre, ou presque.

Marie Jouvin

Patrice Jean

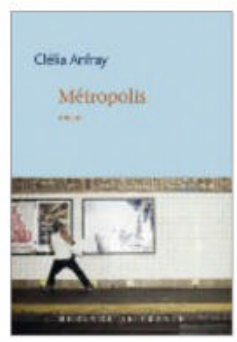
En quête d'esprit

Patrice Jean a dû faire une drôle de tête l'hiver dernier en voyant le succès qu'a eu Abel Quentin avec son *Voyant d'Étampes*. Cette reconnaissance critique n'aurait-elle pas dû lui revenir à lui, Jean, qui a creusé avant Quentin cette veine à la fois néo-hussarde et post-Houellebecquienne mettant en scène des intellos paumés dans le monde moderne ? Après *L'Homme surnuméraire*, *Tour d'ivoire* et *La Poursuite de l'idéal*, Jean continue d'écrire ses évangiles mélancolico-sarcastiques avec *Le Parti d'Edgar Winger,* où il brosse le portrait crépusculaire d'un intellectuel qui emprunte quelques traits à Guy Debord.

Le héros de sa nouvelle farce est un certain Romain, fils de bourgeois converti aux idées révolutionnaires. L'idole de Romain est Edgar Winger, un philosophe d'ultra-gauche, auteur de *La Dialectique des simulacres*. Pourquoi ce génie a-t-il disparu de la circulation ? Et où peut-il bien se cacher ? Entre Nice et l'Allier, Romain part à sa recherche et retrouvera un Winger revenu des luttes d'antan, ne jurant plus que par la poésie… Avec son habituelle dextérité, Jean joue avec les idées en vogue, en révélant leurs paradoxes. Nettement moins long que le dernier Houellebecq. C'est-à-dire meilleur ?

Louis-Henri de La Rochefoucauld

★★★☆☆
POUR VOUS COMBATTRE
JOSEPH ANDRAS
160 P., ACTES SUD, 13 €



★★★☆☆
MÉTROPOLIS
CLÉLIA ANFRAY
190 P., MERCURE DE FRANCE, 18,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 MAI.

★★★☆☆
LE PARTI D'EDGAR WINGER
PATRICE JEAN
256 P., GALLIMARD, 20 €

REZVAN S/ACTES SUD – CATHERINE HÉLIE/GALLIMARD – FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU AMANDA STHERS

Poursuivant une femme infidèle jusqu'en Italie, Jacques échoue à Naples où il fait la connaissance de Maurizio, qui lui propose de s'installer dans une petite chambre, au-dessus de son café. Depuis son poste d'observation, celui qui est caricaturiste Piazza del Plebiscito le soir et esseulé la nuit voit défiler le jour une humanité touchante et blessée comme lui : cohue joyeuse des petits déjeuners au son du napolitain, imbroglio amoureux incarné par un crocodile, médecin chinois à la recherche de l'harmonie, jeune homme tentant d'échapper à la Camorra, mythomane pour qui tout le monde, même Marilyn Monroe, est napolitain.

C'est à une ronde que nous invite Amanda Sthers, avec pour dénominateur commun le *Café suspendu*, habitude napolitaine de payer un café d'avance pour celui qui n'aurait pas les moyens de s'en offrir. De cocasses arrangements avec la vie en fulgurances poétiques, c'est subtil et vivant, même si on est loin de la superbe cruauté d'une Anna Maria Ortese, ou du féminisme flamboyant et tragique d'une Elena Ferrante – cette dernière fait d'ailleurs une apparition dans le récit sous les traits d'un écrivain sans visage. Mais ne boudons pas notre plaisir. Sthers est une conteuse et Naples sera toujours Naples, sublime et ordurière. Les amoureux de la ville retrouveront ses rituels, son peuple et la générosité de *« ce paradis habité par des diables »*. Une tasse d'un café serré plein d'âme.

Patricia Reznikov

★★☆☆☆

LE CAFÉ SUSPENDU
AMANDA STHERS
234 P., GRASSET, 19 €. EN LIBRAIRIES LE 4 MAI.

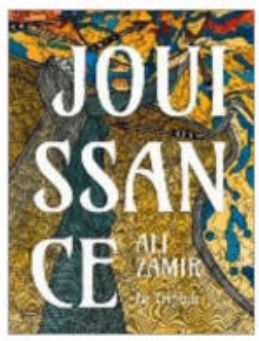
Ali Zamir

Des âmes enlivrées

Estimer qu'un livre est doté d'une âme qui lui est propre n'a jamais été aussi réel que sous la plume d'Ali Zamir (repéré avec le génial *Anguille sous roche*) qui esquisse, dans *Jouissance,* la conscience et les états d'âme d'un ouvrage passant entre de nombreuses mains. Ses possesseurs, allant d'une femme de chambre espiègle à une bibliothécaire, se trouvent face à leurs propres failles en feuilletant – ou non – les pages inconnues qui semblent en dire plus qu'elles n'en savent. À la manière d'un *Portrait de Dorian Gray*, cet étrange ouvrage ébranle leur vie, s'assurant de continuer ses pérégrinations vers celui ou celle qui sera son ultime détenteur.

Finement coquin, *Jouissance* bécote chaleureusement son lecteur tout en lui apprenant l'art de s'adresser à lui en secret, fort loin d'une bienséance narrative. Un brin voyeur, il épie poétiquement les espaces dérobés, se trouve lui-même plus humain que jamais et attise délibérément la curiosité et la séduction. Face à une intrigue qui n'est autre que l'essence même d'un livre qui voyage à cheval entre la prosopopée et la personnification, rien ne peut sembler plus cocasse ou farfelu. Mais ce personnage atypique (s'il en est un) analyse avec brio sous sa première de couverture nos pulsions les plus humaines.

Marie Jouvin



★★★☆☆

JOUISSANCE
ALI ZAMIR
240 P., LE TRIPODE, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 MAI.

Élodie Llorca

Plombier pygmalion

« *De lui, je ne vis d'abord que le slip blanc cassé trop large et le T-shirt vert d'eau moulant son ventre*. » Lui, c'est Joël, le plombier, que Thomas découvre endormi dans le canapé de son appartement parisien. Après sa séparation d'avec Christelle, cette seconde invasion domestique ne réjouit pas vraiment Thomas, amoureux de calme et de solitude. Contre toute attente, une amitié naît entre les deux hommes, au point pour Thomas de dévoiler à Joël son secret le mieux gardé : une pièce de 15 mètres carrés dans laquelle il donne libre cours à sa passion pour le collage. À sa fascination pour sa collègue Kim-Ly, aussi, dont le regard et les traits inspirent ses toiles. De plombier, Joël devient pygmalion, encourageant son ami à présenter ses œuvres à des galeries, et à tenter sa chance avec Kim-Ly. Mais Thomas en vient bientôt à douter de ses intentions et de celles de son énigmatique muse…

Si les personnages d'Élodie Llorca se débattent dans un monde trop étriqué pour eux, ils ne le font pas sans poésie. Variations autour de nos intérieurs et de notre intériorité – qui, elle, ne se définit pas en mètres carrés –, ce savoureux *Invasions domestiques* conjugue tendresse et loufoquerie, et explore nos relations aux autres à l'aune d'une certaine tristesse contemporaine.

Laëtitia Favro

★★★★☆

INVASIONS DOMESTIQUES
ÉLODIE LLORCA
160 P., RIVAGES, 18 €.
EN LIBRAIRIES LE 4 MAI.

JJ GEIGER/GRASSET – LE TRIPODE – DR/PAYOT-RIVAGES

Sans attache

Après *Suzuran* et *Sémi*, Aki Shimazaki dévoile le troisième volet de son nouveau cycle romanesque, où elle excelle dans l'art de la narration minimaliste.

No-no-yuri signifie « lys des champs » en japonais. Évoquant un végétal comme chaque volet des pentalogies qu'Aki Shimazaki publie depuis 1999 – elle en est à sa quatrième –, le titre renvoie aussi à un restaurant de luxe surplombant Tokyo. Au début du roman, un homme y conduit l'héroïne, Kyôko. La séduisante trentenaire décide toutefois de le quitter à la fin du repas. Kyôko change tous les six mois d'amants, qu'elle choisit mariés et beaux. Seul son travail compte à ses yeux. Secrétaire de direction dans la branche japonaise d'un groupe de cosmétique américain, elle chérit plus que tout ce poste dans lequel elle excelle, son salaire et ses déplacements fréquents à l'étranger. Plus que tout, elle se plaît à Tokyo, loin de sa ville rurale natale. Le départ de son patron – remplacé par son adjoint moins compétent et trop familier – va bousculer sa vie de célibataire bien réglée.

Le choc entre le Japon et l'Occident, la ville et la campagne, les traditions et la modernité ; l'obsession pour le travail ; le mariage et l'adultère : Aki Shimazaki convoque ses thèmes de prédilection dans ce nouvel opus porté par son style direct et précis, un suspense psychologique, ainsi qu'une brièveté impressionnante. À travers Kyôko, l'écrivaine québécoise née au Japon explore la possibilité de se laisser surprendre, même pour les individus qui semblent si sûrs de leurs choix.

Gladys Marivat

★★★★★
NO-NO-YURI
AKI SHIMAZAKI
176 P., ACTES SUD, 15 €.
EN LIBRAIRIES LE 4 MAI.

JE EST UNE AUTRE

Une maison qui fait écho à une autre, confisquée. Un salon bleu qui surgit pour rappeler celui de Louise, le double aimé. Deux femmes qui se croisent à quelques jours d'écart. Lorsque la narratrice, orpheline de son enfance, trouve enfin un havre pour sa mélancolie, elle y vivra au côté du fantôme bienveillant de Louise de Vilmorin, cette Madame dont l'existence fut un gracieux malentendu. L'horticole aristocrate, celle qui signait d'un trèfle à quatre feuilles, double de Cocteau, écrivaine rare, amie de « Saint-Ex » et insatiable amoureuse, fut une perpétuelle inquiète, persuadée de n'être rien. Élégante et boiteuse, raffinée et canaille, mondaine mais farouche, cette fille mal-aimée de sa mère fut un paradoxe ambulant. Trouver le lieu qui vous ressemble, vous ancre et vous guérit, au côté d'une amie, même morte, c'est un rêve en même temps qu'un projet littéraire. Signé Alice Dekker, *Les Douces Choses* est un petit bijou, plein de secrets et de rébus, qui rappelle une boîte mystérieuse de Line Vautrin. **P. R.**

★★★☆☆
LES DOUCES CHOSES
ALICE DEKKER
180 P., ARLÉA, 17 €

MARIE ROYER/ACTES SUD

3 POCHES À DÉVORER

★★★★☆
LA MER NOIRE DANS LES GRANDS LACS
ANNIE LULU
240 P., POCKET, 7,10 €

Élevée par une mère roumaine qui lui donne peu d'attention, Nili ne sait d'abord rien du Congo de son père. Ne trouvant sa place nulle part, elle ressent ce qu'elle appelle un *« complexe de supériorité de l'alien »*. Avec ce premier roman éblouissant qui fait converger la géographie et l'histoire de ces deux pays dans le cœur de l'héroïne, la prose flamboyante d'Annie Lulu témoigne déjà d'une identité poétique singulière. **Simon Bentolila**

★★★☆☆
MARGUERITE
JACKY DURAND
256 P., FOLIO, 7,60 €

Août 1944. Marguerite, le crâne tondu, *« a couché avec les Allemands »*. Mariée à un homme juste avant qu'il ne parte au front, elle a rencontré un enfant gitan qu'elle a caché, ainsi qu'un soldat allemand qui lui est venu en aide. *« Elle veut savoir pourquoi il agit ainsi, à prendre des risques »*, et le lecteur se retrouve, comme par enchantement, pris par les sentiments contradictoires qu'elle éprouve. **S.B.**

★★☆☆☆
DANBÉ
AYA CISSOKO, MARIE DESPLECHIN
192 P., POINTS, 6,70 €

Avant de devenir championne du monde de boxe anglaise en 2006, Aya Cissoko a connu un destin éminemment romanesque, marqué par la tragédie. Arrivés du Mali en France à la fin des années 1970, ses parents s'installent dans un immeuble habité par des familles d'immigrés. Lorsque son père et sa sœur y trouvent la mort à la suite d'un incendie criminel, sa mère élève ses enfants seule. Témoignage recueilli par la plume de Marie Desplechin, *Danbé* est une bouleversante ode à la dignité. **S.B.**

Javier Cercas

Celui par qui le scandale arrive

Avec *Indépendance*, l'écrivain espagnol n'a pas seulement écrit un passionnant roman policier. Il a exhumé les racines d'un mal protéiforme, nationaliste et sociétal. À en juger par le succès du livre et les violentes réactions suscitées, il a mis dans le mille…

L-M PALOMARES/ACTES SUD

On avait quitté Melchor, cet ex-taulard de flic, rejeton d'une prostituée assassinée et héros malgré lui des attentats de Barcelone, au fond d'un trou bien sombre. En *« Terra Alta »* – comme le titre du premier opus de sa trilogie – coin paumé et sauvage de Catalogne, au terme d'une enquête sur un meurtre local, *« l'Espagnolard »* avait perdu sa femme Olga – sa sauveuse, son ange gardien. Au moment où s'ouvre le second tome de la série, le veuf Melchor (désormais père célibataire, épris de paix et de littérature) s'est promis de raccrocher, et n'ambitionne plus que de travailler en bibliothèque, loin du tumulte et des sanglants faits divers. Sauf que – air connu – ses supérieurs l'implorent de les aider une dernière fois. Il faut dire qu'ils ont une sale affaire sur le dos : la maire de Barcelone est victime d'un chantage à la sextape. Ce qu'on attend d'elle ? Qu'elle paie 300 000 euros et qu'elle débarrasse le plancher. Mais qui est « on » ? Commentaire d'un supérieur de Melchor : *« Quand ça concerne des politiciens, ça pue grave. Ces gens sont pleins de merde. Et ils mentent comme ils respirent. »*

UNE ESPAGNE EN PERDITION

Notre héros, évidemment, replonge. Y a-t-il plus flic que lui ? Plus tenace, plus entier, plus incorruptible ? Une course contre la montre s'engage, doublée d'une plongée dans les eaux saumâtres de la politique politicienne. La première entrevue

avec l'édile laisse les enquêteurs songeurs. Elle est prête à payer, elle veut passer à autre chose, et fissa. Un inspecteur la met en garde : *« Si vous payez ce qu'ils vous demandent, le plus probable est qu'ils vous demanderont davantage. »* La maire est perdue. Terrifiée, surtout, car de toute évidence elle a bien des choses à se reprocher. *« Dès que Vàzquez a commencé à parler des images de la vidéo, elle est devenue plus nerveuse,* observe Melchior. *Et je crois qu'elle a menti quand elle a dit qu'elle n'avait pas trompé son mari. »* Si ce n'était que ça…

UN ROMAN HALETANT PEUPLÉ D'INNOCENTS DÉTESTABLES ET DE COUPABLES FRACASSÉS

Nous sommes en 2025, au cœur d'une Espagne en perdition – *« un mauvais endroit pour vivre mais un bon endroit pour mourir »,* nous prévenait-on dans le premier tome – et tout paraît vrai, actuel, possible : la sauvagerie des réseaux, la corruption des élites, le cynisme des pseudo-idéologies prêtes à l'emploi. Sorte de Zemmour au féminin, la maire a été élue en servant aux électeurs un *« discours progressiste mais courageux et politiquement incorrect, qui plaidait pour la préservation décomplexée de la sécurité des citoyens »,* le tout généreusement assaisonné *« d'une bonne rasade de Renaud Camus, le grand méchant, avec sa théorie du grand remplacement, cela dit avec tout le respect qu'on doit au mot théorie »*. Son (ex-)mariage ? Une bouffonnerie, comme le reste. *« Un businessman à succès, l'héritier d'une des plus grandes fortunes du pays, beau, intelligent et jeune »,* lié à *« une fille de famille modeste et militante pour les droits de l'homme* […], *sexy, laïque, catalane et très à gauche »*. Et c'est cette femme qu'il faut tirer du guêpier ? Mais au nom de quel principe ?

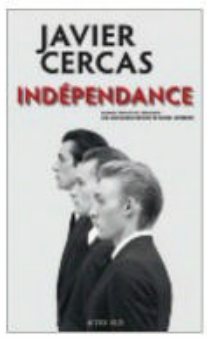
Les indépendantistes, qui ont *« beaucoup de cœur et peu de tête »,* ne sont pas épargnés, leurs fantasmes pseudo-réactionnaires ayant manifestement fait le lit des nouveaux maîtres de la ville. *« Puigdemont était un croyant,* confie l'un des protagonistes centraux, *un taliban qui prenait absolument au sérieux ce qui pour nous n'était qu'un jeu, un leurre, une stratégie destinée à nous faire sortir sans dégâts de la crise. »*

ÉLAN MÉTAFICTIONNEL

En Catalogne, c'est cette attaque radicale qui a valu à l'auteur les foudres d'élus indépendantistes (Carles Puigdemont était, en 2017, l'un des leaders de leur mouvement), ainsi qu'une violente campagne de déstabilisation médiatique. C.Q.F.D. ? Ce serait faire peu de cas de l'humour de l'auteur qui, dans un élan métafictionnel délicieusement ironique, n'hésite pas à se mettre lui-même en scène sous les traits… de l'auteur de *Terra Alta,* un *« petit roman »* consacré à Melchor, pour l'écriture duquel ce dernier n'a jamais été consulté. *« Cercas dit qu'il s'est inspiré* [de son histoire] *mais il dit aussi que tout ce qu'il raconte dans le roman est faux ; pire que ça, qu'il a inventé l'histoire de A à Z. Mais certains disent qu'il ment et que tout est vrai. »*

Labyrinthe fictionnel, roman hargneux, haletant, peuplé d'innocents détestables et de coupables fracassés, *Indépendance* est aussi, et avant tout, le récit d'une descente dans les bas-fonds de la bourgeoisie catalane. Certes, on y discute plus qu'on ne se castagne, mais c'est au moins aussi dévastateur. Confrontée à un océan illimité de prévarication, de dépravation et de brutalité, la boussole Melchor indique toujours la juste direction, celle d'une rectitude morale inaltérable. Revenu de tout, le flic se nourrit du souvenir de sa femme, de l'amour de sa fille et de celui de ses proches, du respect dû à (et reçu de) ses supérieurs, de sa foi en la littérature, aussi. Sera-ce suffisant ? *« Les romans ne servent à rien, sauf à nous sauver la vie »,* déclare *in fine* l'ingénu à un parterre de lecteurs bigarrés. Ou au moins à y voir plus clair.

Fabrice Colin



★★★★☆
INDÉPENDANCE (INDEPENDENCIA)
JAVIER CERCAS
TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR ALEKSANDAR GRUJIČIĆ ET KARINE LOUESDON, 352 P., ACTES SUD, 23 €

AUDREY SOVIGNET

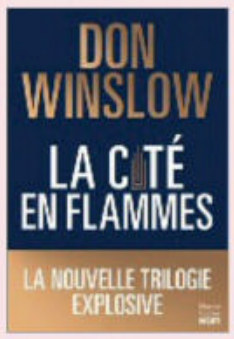
MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

THRILLER HOMÉRIQUE

Comme la guerre de Troie, les guerres de la mafia sont des affaires de famille, où les alliés d'hier se découvrent ennemis, et où chaque camp se partage entre pacifistes et va-t-en-guerre. Dès lors, pourquoi ne pas téléporter Achille, Hélène et consorts dans le monde criminel d'aujourd'hui ? Le roi du thriller Don Winslow s'essaye à réaliser en livre ce rêve de producteur hollywoodien – en y mettant assez d'inventivité pour éviter le décalque anachronique. Certes, dans *La Cité en flammes,* on sourit quand une certaine Cassie, fille de John Murphy, chef des Irlandais, prédit que *« ça va mal se terminer ».* Pour le reste, l'intrigue homérique prouve sa robustesse et son adaptabilité.

Tout commence à Providence, en 1986, quand Paulie Moretti, second couteau du clan italien, s'éprend de la belle Pam du Connecticut, qui émoustille beaucoup Liam, le petit dernier des Murphy. Le sagace Danny, prince irlandais dépossédé, voit venir la catastrophe… Réglements de compte, coups tordus impliquant le FBI, la mafia noire, et un camion rempli d'héroïne en guise de cheval de Troie… Bon mari et maintenant bon père de famille, Danny connaîtra-t-il le destin d'Énée fuyant Troie avec son fils Ascagne pour s'en aller fonder Rome ? Deux autres tomes sont prévus, et tant mieux, car le premier ne donne pas du tout envie de crier au sacrilège. Au contraire, on reste pantois devant l'habileté de Winslow, capable de réduire le matériau homérique à son squelette pour le rhabiller d'une chair bien à lui.



★★★★☆
LA CITÉ EN FLAMMES (CITY ON FIRE)
DON WINSLOW
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JEAN ESCH, 392 P., HARPER COLLINS, 21,90 €. EN LIBRAIRIES LE 4 MAI.

3 RAISONS DE LIRE

L'USINE À PRIVILÈGES

L'AUTRICE EN EST LE PRODUIT
Née en 1985 à Washington, Christina McDowell décrit dans ce premier roman la vie de la haute société qu'elle connaît mieux que personne : fille de l'avocat associé au trader frauduleux « le loup de Wall Street », elle a dû rembourser les dettes de son père condamné à cinq ans de prison. Cette violente chute de son piédestal lui a fait prendre conscience des privilèges de son milieu, qu'elle dissèque ici avec un plaisir manifeste.

UN VRAI PLAISIR DE LECTURE…
Débutant par l'assassinat d'une famille, le roman nous fait entrer chez leurs voisins sénateurs, présentateurs télé, hommes d'affaires, etc. Adultes ou adolescents, les protagonistes doivent composer avec leurs ambitions et leurs crimes. Ces êtres égocentriques, qui ne sont qu'hypocrisie, calcul et apparences, n'inspirent aucune pitié à l'autrice.

… POUR LES PASSIONNÉS DE POLITIQUE ET D'HISTOIRE
Le récit est entrecoupé d'archives. Elles traitent de la sociologie de Washington depuis l'arrivée des pères pèlerins sur le *Mayflower* en 1620, d'un club privé où seules les prostituées sont admises, ou encore du quartier de Georgetown qui doit sa prospérité à l'esclavage, dont Washington fut un pilier. **Gladys Marivat**

★★★☆☆
L'USINE À PRIVILÈGES (THE CAVE DWELLERS)
CHRISTINA MCDOWELL
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR VALENTINE LEŸS, 416 P., LIANA LEVI, 23 €

Sally Mann

Focale sur sa vie

À partir d'archives familiales, la photographe américaine a bâti une passionnante fresque littéraire, historique et autobiographique.

Sur un fond nébuleux, le tronc imposant d'un arbre : centré, vertical, centenaire mais balafré sur toute sa largeur d'une entaille profonde, sombre et suintante. Telle est l'une des photographies que l'on pouvait admirer au Jeu de Paume, à l'été 2019, lors de la toute première rétrospective consacrée à la photographe américaine Sally Mann. Intitulée « Mille et un passages », l'exposition révélait l'obsession de l'artiste pour les traces et l'écoulement du temps : la fugitivité de l'enfance, le glissement de la vie à la mort ou les empreintes laissées sur les corps et les paysages par l'histoire traumatique de son Sud natal. Par quelques citations sporadiques, les cimaises laissaient aussi deviner le tropisme littéraire de l'artiste, grande lectrice et auteur de Mémoires, *Hold still*, enfin traduites en français sous le titre *Tiens-toi bien !*

En 2015, alors que l'université d'Harvard l'invite à donner une conférence sur l'histoire de la civilisation américaine, Sally Mann, très intimidée, s'en remet à son infaillible méthode : puiser dans le « local », soit, en l'occurrence, ouvrir enfin les boîtes d'archives familiales accumulées dans son grenier. De cette enquête pleine de surprises, elle tire un foisonnant et passionnant volume où la fresque historique le dispute à l'anecdote et le manifeste esthétique à la leçon de prise de vues. En quatre parties, dont chacune, malgré un apparent *« fil de la plume »* associe fructueusement une figure familiale à l'un de ses cycles photographiques (le père est ainsi adossé à son travail sur la mort ; la nourrice noire Gee-Gee à celui sur les séquelles de l'esclavage…), on découvre une Sally sauvage et indocile, refusant d'endosser le moindre vêtement jusqu'à ses 5 ans puis galopant à cru sous la lune, couvrant ses cahiers de méditations poétiques sur les terres virginiennes de son enfance, s'échinant à *« infléchir l'arc de l'univers moral »*, à assumer la rançon du succès ou le fardeau d'un passé ségrégationniste. Et une artiste facétieuse, généreuse, sans fard, passionnée par Faulkner, Pound, Whitman ou Proust et réfléchissant sans cesse à son art, sa portée et ses limites : à la dignité de ses sujets, à l'instant de grâce, au rôle des clichés ratés et à la traîtrise de la photographie, si prompte à corrompre la mémoire. **Camille Thomine**

★★★★☆
TIENS-TOI BIEN ! (HOLD STILL)
SALLY MANN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR SYLVIE SCHNEITER, 528 P., PHÉBUS, 31 €

ELLIOTT O'DONOVAN/LIANA LEVI – LIZ LIGUORI/PHÉBUS

Une saison d'errance

La Britannique Ali Smith continue d'ausculter son pays au fil d'une plume pleine de grâce et de mystères.

Printemps est le troisième volet d'une impressionnante tétralogie poético-politique consacrée aux vicissitudes de l'Angleterre moderne et aux moyens de les transcender. Entamé en 2016 avec *Automne*, au lendemain du référendum sur le Brexit, le projet se distingue par une écriture aérienne et une structure lâche qui, de prime abord, peuvent désarçonner. *« Maintenant ce qu'on veut pas c'est les Faits. Ce qu'on veut c'est la confusion. Ce qu'on veut c'est la répétition. Ce qu'on veut c'est la répétition. »* Que signifient ces textes éruptifs, par exemple, ces slogans et admonestations scandant le roman tel le cri d'un chœur indistinct ? Cela sera révélé en temps voulu.

En attendant, l'intrigue tourne autour de Richard Lease, vieux réalisateur endeuillé qui réfléchit à un film orchestrant la rencontre fictive entre Katherine Mansfield et Rainer Maria Rilke ; de Bretagne Hall, qui travaille dans un centre de rétention pour migrants ; de Alda Lyons, une bibliothécaire engagée qui dort dans une camionnette à café ; et de l'inoubliable Florence, une collégienne magique capable d'entrer dans des lieux interdits. Âmes en errance, en fuite, en partance… Les trajectoires entremêlées des personnages dessinent une précieuse mosaïque (et, accessoirement, une relecture ludique du *Périclès* de Shakespeare) placée, plus que jamais, sous le signe de l'art et de la beauté.

Fabrice Colin

★★★☆☆
PRINTEMPS (SPRING)
ALI SMITH
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR LAETITIA DEVAUX, 320 P., GRASSET, 22 €

SARAH WOOD/GRASSET

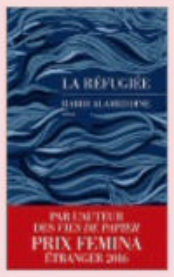
POÉSIE DE LA PERTE

Entre 1989 et 2000, le journaliste, poète et romancier Dennis Cooper entreprit l'écriture d'une pentalogie consacrée à son ami et amant disparu George Miles. Il s'agissait pour lui de sublimer cette perte tout en explorant sa propre fascination pour le sexe et la violence dénués de tabous. Deux décennies plus tard, *J'ai fait un vœu* revient de manière plus directe sur son deuil et les regrets nés de sa relation dysfonctionnelle avec George. Si son style demeure profondément expérimental, l'auteur se dépouille ici de l'essentiel des artifices sulfureux qu'il affectionne. Restent le souvenir évanescent d'un être adoré bipolaire et la mélancolie du survivant jamais aimé en retour.

Antoine Faure

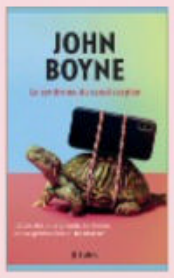
★★★★☆
J'AI FAIT UN VŒU (I WISHED)
DENNIS COOPER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ELSA BOYER, 128 P., P.O.L, 17 €

ET AUSSI…



★★★★☆
LA RÉFUGIÉE
RABIH ALAMEDDINE
400 P., LES ESCALES, 22 €
L'auteur des *Vies de papier* (prix Femina étranger 2016) s'éloigne du Liban avec *La Réfugiée* pour atteindre les rives grecques de Lesbos. Encouragée à séjourner sur l'île pour porter assistance aux réfugiés syriens, Mina, sa narratrice, raconte. Autant sa rencontre avec ceux qui ont tout quitté pour survivre que sa propre histoire – son devenir trans, le rejet de sa famille, sa vie aux États-Unis… Au gré de courts chapitres, dont certains sont de profonds concentrés de vie, ce roman intelligent et solaire balaie par sa justesse et son humanisme tous les discours gorgés de haine, de préjugés ou de bien-pensance, et rappelle, s'il le fallait, qu'il reste toujours là-bas nombre de victimes de la guerre, qui ne le sont pas moins que d'autres.

Juliette Savard



★★★☆☆
LE SYNDROME DU CANAL CARPIEN
JOHN BOYNE
480 P., JC LATTÈS, 22,90 €
L'homophobie de l'Église et la morale de la bonne société irlandaise étaient au cœur des *Fureurs invisibles du cœur* et d'*Il n'est pire aveugle*. L'Irlandais John Boyne revient ici avec un portrait de l'époque. *Le Syndrome du canal carpien* égrène, jour après jour, une semaine de la vie d'une famille anglaise : les Cleverley. George, le père, sexagénaire, célèbre animateur télé. Beverley, sa femme, romancière. Et leurs trois enfants. Mais cette semaine-là, George se prend les pieds dans le langage et dans les genres : voulant soutenir une jeune transexuelle sur Twitter, il parle d'elle au masculin. Scandale, boulettes, incompétences : c'est un conflit de générations et un portrait de la haute société londonienne. Pour les fidèles de Boyne comme pour les fans de Coe.

Hubert Artus

Kim Hye-jin

Choc générationnel

La romancière sud-coréenne observe le fossé qui se creuse entre une jeunesse en quête de nouveaux modes de vie et des aînés à qui les mots et les gestes ont manqué.

« *Ma fille n'a pas de poste fixe*. […] *Certes, c'est le cas pour la majorité des enseignants à la fac aujourd'hui, mais le savoir ne m'apporte aucun soulagement. Au contraire, que ma fille appartienne à cette catégorie de précaires me blesse et m'angoisse*. » Ce qui blesse davantage encore la narratrice d'*À propos de ma fille*, c'est que, pour ne rien arranger, sa fille est lesbienne.

Toute la force du premier roman traduit en français de la Sud-Coréenne Kim Hye-jin tient sans doute à la mise en mots de cette impossibilité de dire et de comprendre l'autre, particulièrement lorsqu'il nous est proche et qu'il agit comme nous ne le ferions jamais. Lorsque Green vivait dans son propre appartement, ses mauvais choix de vie relevaient presque d'une non-réalité. Mais maintenant qu'elle est revenue provisoirement s'installer chez sa mère, en périphérie de Séoul, cette dernière ne ressent plus que déception, culpabilité et colère. D'autant que Green débarque avec Lane, qui partage sa vie depuis sept ans. Humiliation ultime. Pourquoi sa fille ne peut-elle pas mener *« une vie normale et décente »* ? Il est toujours temps pour elle de se marier et d'avoir des enfants. Au lieu de ça, Green aime une femme et passe ses soirées à manifester contre le licenciement abusif d'un de ses collègues chargé de cours. Elle, la mère, a *« grandi dans ce pays où garder le silence et fermer les yeux est considéré comme le parangon des bonnes manières »*.

Imprégnant ses lignes d'une chaleur étouffante de fin d'été, Kim Hye-jin ne nous permet pas plus d'échapper aux questionnements et tiraillements intérieurs de sa narratrice, dont elle soigne les contradictions et les paradoxes. Cette torture mentale est parfois un brin lassante. Plusieurs fois, on aimerait crier à la mère d'arrêter de penser et d'être simplement fière de sa fille. Mais peut-être est-ce là une autre qualité de ce roman que d'examiner la ténacité de nos plus profondes convictions. Toucher à cela, c'est peut-être avancer vers plus de tolérance encore. **Juliette Savard**

★★★☆☆

À PROPOS DE MA FILLE (DDALAE DAE-HA-YEO)
KIM HYE-JIN
TRADUIT DU CORÉEN (CORÉE DU SUD) PAR KYUNGRAN CHOI ET PIERRE BISIOU, 176 P., GALLIMARD/DU MONDE ENTIER, 18 €

SILHOUETTES CORÉENNES

Quel fil inattendu peut donc relier un célèbre conte allemand du XIXe siècle à un roman sud-coréen de 2010 ? En vendant son ombre, Peter Schlemihl se condamnait à perdre la compagnie des hommes. Chez Hwang Jungeun, au contraire, c'est suivre leur propre silhouette qui précipite les humains vers leur fin. Menacés par le surgissement de leurs ombres et la démolition du marché d'électronique où ils travaillent, Mujae et Eungyo apprennent à se connaître, entre souvenirs troublants et parties de badminton nocturnes. Mais d'autres ombres plus redoutables planent sur le monde moderne, qui ont pour nom pauvreté, mépris ou indifférence. Multiprimé à sa sortie, *Cent ombres* diffuse le charme inquiétant de cette jeune littérature coréenne, à laquelle appartiennent entre autres Gu Byeong-mo ou Guka Han, ici chargée de la traduction : scènes baignées d'étrangeté ou discrètement surnaturelles, figures mélancoliques ou fantomatiques, langue sobre et délicate, où la répétition entêtante de certains mots change imperceptiblement leur résonnance pour ouvrir à une autre dimension.

Camille Thomine

MINUMSA/GALLIMARD

★★★★☆

CENT OMBRES (BAEG-UI GEULIMJA)
HWANG JUNGEUN
TRADUIT DU CORÉEN (CORÉE DU SUD) PAR GUKA HAN ET SAMY LANGERAERT, 128 P., VERDIER, 17,50 €

Nick Hornby

Les amours contraires

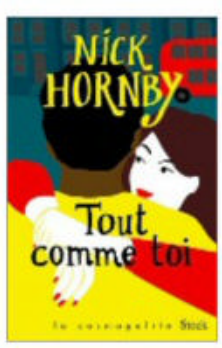
Avec *Tout comme toi*, l'auteur de *Haute fidélité* dresse le portrait d'une Grande-Bretagne déchirée par le Brexit, où un couple affronte les obstacles du monde moderne.

SIGRID ESTRADA/STOCK

Londres. 2016. Le coup de foudre s'abat souvent là où l'on s'y attend le moins. Lucy, 42 ans, pousse la porte de la boucherie de son quartier bobo. Derrière le comptoir, Joseph, 22 ans, rêve d'une carrière de DJ et cumule les petits boulots. Alchimie immédiate. Il est décidé que Joseph, baby-sitter occasionnel, gardera les garçons de Lucy, séparée de son mari alcoolique et drogué. Ils multiplient les prétextes pour se voir. Mais l'amour qui éclot peine à s'épanouir en cette période ternie de tensions sociales. Pour ou contre le Brexit ? Deux camps s'affrontent. Le référendum s'invite dans toutes les conversations : chômage, immigration, racisme, pouvoir d'achat, pressions de l'Union européenne… Les difficultés jonchent le chemin tortueux de nos amoureux : différence d'âge, de classe sociale, de culture, d'opinions et de couleur de peau. Lucy ouvre les yeux sur les imperfections de notre société contemporaine. Directrice de département, professeure de littérature, et européenne dans l'âme, elle vit dans la sidération d'une rupture avec le continent. Joseph, sans projet d'avenir, se sent tiraillé. Jouir d'un amour semble bien compliqué en ces temps troublés.

Depuis le succès des formidables *Carton jaune* et *Haute fidélité*, on sait que Nick Hornby possède plus d'une plume dans son sac – professeur, journaliste, essayiste, scénariste, parolier… Avec *Tout comme toi*, l'écrivain britannique (plusieurs fois adapté au cinéma) a indéniablement l'art de conjuguer comédie romantique et satire sociale, et de mettre en lumière les clivages et désunions au sein de nos sociétés bouleversées. Derrière ce titre où il est question d'altérité en miroir, Hornby s'interroge sur ce qu'il en est aujourd'hui de la tolérance, de la bienveillance ou du vivre-ensemble. Et au-delà du destin croisé de ses personnages (bien croqués), il nous propose un livre d'époque, bien moins anecdotique et léger qu'il n'en a l'air.

Marie Lechevalier



★★★★☆

TOUT COMME TOI (JUST LIKE YOU)

NICK HORNBY

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR CHRISTINE BARBASTE, 432 P., STOCK/LA COSMOPOLITE, 22,90 €. EN LIBRAIRIES LE 4 MAI.

3 POCHES À DÉCOUVRIR

★★★☆☆

ENRAGE CONTRE LA MORT DE LA LUMIÈRE

FUTHI NTSHINGILA

186 P., 10/18, 7,10 €

La Sud-Africaine Futhi Ntshingila frappe fort avec son second roman. L'écrivaine suit le destin d'une mère et de sa fille, entre passé et présent, deux combattantes face à la dureté des temps : Apartheid, viols, violence, abus de pouvoir… Oui, elles enragent contre la mort de la lumière, mais la lutte n'est jamais finie. Histoire puissante écrite dans un style d'une simplicité exemplaire qui nourrit la force du récit. **Éric Libiot**

★★★★☆

L'ODYSSÉE DE L'ENDURANCE

ERNEST SHACKLETON

352 P., LIBRETTO, 14 €

Ce formidable livre vient de refaire l'actualité après la découverte, le 9 mars dernier, de l'épave de l'*Endurance* disparue en 1915. L'explorateur Ernest Shackleton était parti avec son équipage en août 1914 pour traverser l'Antarctique. *L'Odyssée de l'Endurance* est son journal de bord, mais aussi un grand roman d'aventures : température extrême, blizzard et bateau bloqué un an par les glaces. Un échec total, mais une grande victoire humaine. **E.L.**

★★★☆☆

AVIS DE GRAND FROID

JÉRÔME CHARYN

400 P., RIVAGES/NOIR, 9,50 €

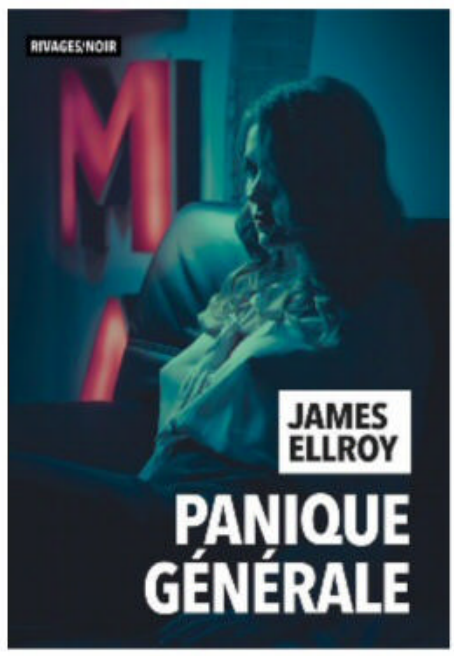
Ce n'est pas un roman, c'est une saga. *Avis de grand froid* est l'ultime titre des (douze) aventures d'Isaac Sidel, flic déglingué au grand cœur qui combat la pègre. Il a démarré sa carrière au commissariat dans *Marilyn la dingue* (1977), le voilà incorruptible président des États-Unis aux prises avec la criminalité en col blanc. Charyn a la péripétie loufoque et le style alerte (Daniel Pennac est un grand fan). Surtout, en quarante-cinq ans de carrière, Sidel traverse la grande histoire du pays. **E.L.**

James Ellroy

PANIQUE GÉNÉRALE

Dans *Extorsion*, une novella publiée en 2014, James Ellroy s'était amusé à écrire les confessions bien affûtées de Freddy Otash, flic déchu devenu pourvoyeur de ragots pour le magazine à scandale *Confidential*. Personnage secondaire d'*American Death Trip* (2001) et d'*Underworld USA* (2009), il est de ces individus réels (né en 1922, mort en 1992), interlopes et dépravés que l'auteur aime accommoder à sa sauce dans ses fictions. C'est son propre éditeur outre-Atlantique qui lui a donné l'idée d'en faire un roman : *Panique générale*. La première partie est une version remasterisée d'*Extorsion,* et l'écriture est encore plus pyrotechnique que dans la version d'origine. Les suivantes, et le tout, dynamitent les coulisses du Hollywood des années 1950, déroulant une décennie de deals, de trahisons, de drogues, avec micros planqués, partouzes, lupanars, orgies, et renvois d'ascenseurs entre *« politicards connards »*, méga stars et mafieux. Le Otash revu par Ellroy sait qu'il est mort, et nous écrit de l'au-delà : *« Je suis mort. D'où le Purgatoire et ces confessions. »* Il raconte comment il espionna et fit chanter Liz Taylor, Ingrid Bergman, Ava Gardner, Marlon Brando, John F. Kennedy (avant son accession à la Maison-Blanche), James Dean et quelques autres. Les initiés reconnaîtront les clins d'œil à plusieurs livres précédents. Les autres apprécieront le geyser typiquement ellroyen : de l'outrance, de la corruption et le plaisir du péché sans autre rédemption que le mal. Et l'écriture.

Hubert Artus



PANIQUE GÉNÉRALE (WIDESPREAD PANIC)
JAMES ELLROY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR SOPHIE ASLANIDES,
330 P., 23 €. COPYRIGHT RIVAGES.
EN LIBRAIRIES LE 11 MAI.

PHILIPPE MATSAS/OPALE/LEEMAGE/PAYOT-RIVAGES

BIO-EXPRESS

1958

James Ellroy a 10 ans lorsque sa mère est retrouvée assassinée à Los Angeles. Un traumatisme qu'il retracera dans *Ma part d'ombre.* À la fin des années 1980, il devient une star du polar, notamment avec le *Quatuor de Los Angeles,* inauguré par le célèbre *Dahlia noir.*

2009

Après *American Tabloïd* et *American Death Trip, Underworld USA* conclut une trilogie dans laquelle James Ellroy revisite les années 1960, sous le prisme de la politique et de la corruption.

2015

Perfidia inaugure le *Second Quatuor de Los Angeles,* prequel du premier. Il débute à la veille de l'attaque de Pearl Harbour. *La tempête qui vient* (2019) en sera la suite. Sur fond d'internement des citoyens d'origine japonaise, c'est une histoire épique et populaire de Los Angeles en 1941 et 1942.

CELLULE 2607
Pénitencier du Repentir
Quartier des Professionnels de la Prédation
Purgatoire des Pervers
16/7/2020

Vingt-huit ans que je croupis dans ce trou à rats. Aujourd'hui, on m'annonce que si je me triture la tête pour me remémorer mes mésaventures, et que j'en tire un récit, je gagnerai mon bon de sortie.

Tout ce fatras religieux que je méprisais et transgressais s'est finalement réalisé. Il y a le Paradis pour les gentils, et l'Enfer pour les méchamment malfaisants. Et puis, le Purgatoire pour les types comme moi – les salopards sournois qui ont saigné un système cynique et causé des catastrophes. Ça fait presque trois décennies que je suis puni à répétition pour mes péchés. J'ai revécu ma vie terrestre avec une précision pernicieuse. Mes malins matons me font miroiter un marché :

Raconte ton parcours pervers. Tonitrue d'une voix triomphante la vérité. Tu iras peut-être au Paradis en grande pompe.

Mon petit gars, c'est le moment de CONFESSER TES PÉCHÉS. Le Purgatoire, c'est la zone. On s'y retrouve coincé dans le corps qu'on avait sur terre quand on est mort. On n'a rien d'autre à manger que de la bouffe d'avion, classe économique bradée. Pas de picole, pas de liaisons lascives, pas de séductrices auxquelles succomber. Mes victimes violentées débarquent sans prévenir dans ma cellule. Elles me rappellent mes nombreux méfaits et me perforent le corps avec des tisonniers incandescents. Des gauchos gays tombent en trombe du paradis et me tancent parce que je les ai caftés à l'époque homo-haineuse. C'était mon boulot, dans les années cinquante. Je piégeais les célébrités souillées et les politicards connards et je les baisais dans *Confidential*. J'ai vendu mon âme à cette gazette gaffeuse. Et rétrospectivement, je m'en veux VRAIMENT.

M'en veux ? M'enfin !

Ceux qui s'en veulent, ce sont les couilles-molles et les minus. Les confessions soulagent la conscience de sa sauvagerie et lui offrent une juste rédemption. Entends mon plaidoyer plaintif, O public empressé :

Sors-moi de là, bordel !!!!

Mes cerbères m'ont apporté du papier et des stylos. Ils ont rassemblé la collection complète de *Confidential*. Mes synapses grésillent d'un million de souvenirs malsains. Freddy Otash, 1922-1992. Flic véreux, détective privé, roi de l'extorsion sournoise. Je suis le deus ex machina démoniaque de mon temps et espace en loques. Je suis le monstre qui manipulait et muselait Hollywood. Je suis l'homme qui détient tous les secrets salaces que vous brûlez de connaître, bande de morbides mortels !

Confidential préfigurait l'infantile Internet. Nos raclures de racontars à nous étaient d'un réalisme répugnant. Les blogueurs hâbleurs d'aujourd'hui, avec leurs révélations renversantes ? Des foireux froussards, tous autant qu'ils sont. Nous, on souillait les grands studios, on flinguait les flibustiers de la politique. On a injecté à l'Amérique le venin du voyeurisme et on l'a rendue accro à cette drogue diabolique. ON A CRÉÉ LA CULTURE DES MÉDIAS MODERNES QUI DÉBALLENT TOUT. On a élaboré une langue cinglante qui est devenue notre marque, notre modèle.

C'est l'idiome des informations ignobles. Le parler des potins. Des insultes infâmes. Avec l'excitation de l'intimidation. Je pense et j'écris en allitérations algorithmiques. La langue doit étriller et taillader. La langue libère en agressant. *Confidential* m'a appris ça. Suite à mes confessions dans ce dialecte détonnant, vous choisirez votre camp. Il y a le Péché et l'Expiation, les mecs – il n'y a rien d'autre.

Le Purgatoire est un emplacement punitif. Hier Montgomery Clift m'a lardé à coups de trident. *Confidential* l'avait baptisé « le Lilliputien à l'eau de Lavande » et « Princesse Petit Bout ». Juste après Monty, JFK a débarqué. J'ai tout balancé sur sa

Raconte ton parcours pervers. Tonitrue d'une voix triomphante la vérité. Tu iras peut-être au Paradis

consommation de drogue et sa compulsion pour les call-girls. Ensuite, c'est Marilyn Monroe qui est venue me matraquer. Marilyn jouait de la flûte. Elle prodiguait des pipes à des pharmaciens filous, XXXclusivement. En retour, ils la fournissaient en pentobarbital. Peut-être que je n'aurais pas dû cafter – mais le premier Amendement m'en donnait le droit !!!

Avec candeur je vais creuser dans ma mémoire. Me voilà prêt à ressusciter et renaître. Ma folle odyssée dans le cirque de mes souvenirs commence MAINTENANT.

AU RESTAU « CHEZ NAT & AL »
Beverly Hills
14/8/1992

« En 51, je travaillais aux Mœurs à Hollywood. On a eu un tuyau sur un bordel installé dans un appart' à la Villa Elaine. J'ai foncé là-bas direct. »

On est tankés dans mon box habituel. Mon public : quatre faiseurs du showbiz dans un état pire que le mien. Déambulateurs, cannes et bobonnes d'oxygène

bloquent les accès à la cuisine. Freddy Otash le Frondeur tient le crachoir.

On est à la fin de l'été 92. J'ai soixante-dix ans et je suis dans un super sale état. Depuis que je suis sorti du ventre de ma mère, je m'envoie des litres de scotch et trois paquets de clopes par jour. J'ai de l'emphysème et le palpitant patraque. J'adorerais arriver à quatre-vingts ans. C'est pitoyablement peu probable, j'en suis pertinemment persuadé.

Sol Sidell dit : « Accouche, Freddy. Tu vas à l'appart', et après ? » Sol Sidell le dissolu. Un amateur de mineures depuis toujours. Dans les années soixante cinglées, il produisait des films de cul pour ados. Je l'ai sorti d'un sale pétrin en 1966. Il s'était fait choper le joint au bec en train de miser deux minettes mineures.

J'enchaîne.

« Bon, j'arrive à l'appart'en voiture et je jette un coup d'œil par une fenêtre de côté. Merde ! J'aperçois Sam Spiegel, le type qui a produit *Lawrence d'Arabie* et *Le Pont de la rivière Kwaï*. Il broute une nana de 130 kilos. En 51, c'était carabiné, comme chef d'inculpation. Je dis à Sam que c'est l'heure de passer à la caisse. Soit je l'embarque pour proxénétisme, soit il verse une contribution mensuelle au fonds de pension Fred Otash. »

La salle de garde bourdonne et gronde. Les téléphones sonnent sans cesse. La pagaille m'assaille

Mes potes se poilent. J'avale une grosse bouchée de mon sandwich choucroute-corned beef et je ressens un élancement soudain dans la poitrine. J'avale un comprimé de digitaline. Je vois Jules Slotnick aspirer une grande goulée d'oxygène dans son masque avant d'allumer une Camel Light. Jules produisait des navets sur les luttes des travailleurs agricoles. Histoire de s'acheter une conscience. Il se faisait sucer par toutes ses bonniches. Il leur confisquait leur carte verte pour les obliger à lui faire sa turlute quotidienne.

Sid Rednick me relance : « Raconte-nous-en une autre, Freddy. » Le Sidster est Mr. Shoah-chagrins. Il produisait des documentaires merdiques pour Islamic TV. Il était féru de femmes fortes. Il avait des groooos besoins.

Je farfouille dans ma mémoire à la recherche d'une histoire. Deux vieilles pédales passent à côté du box en ondulant. Ça me donne une idée.

Je les montre du doigt. « En 56, voilà qu'on me rencarde sur une soirée pyjama cent pour cent masculine. Je paye des durs du LAPD cent dollars chacun pour y faire une descente, et j'apporte mon appareil photo. Nos lascars sont encastrés en quintuplette avec Rock Hudson, Sal Mineo et un type couvert de cratères acnéiques. *Confidential* cafte nos encaldosseurs. Universal me paye mille dollars pour que le nom du Rockster n'apparaisse pas dans l'article. »

Le box se boyaute. Jules Slotnick manque s'étouffer. Entre deux hoquets, Al Wexler crache un bout de bagel, qui vole et s'écrase par terre.

Al l'alcoolo possédait six librairies pornos et neuf cliniques où on se fait refaire le blair. Il a défoncé un camion plein d'immigrés mexicains, six morts. J'ai étouffé le truc pour en faire un délit mini-mineur. Al a une dette envers moi, une grosse dette.

Je liquide mon sandwich. Al l'alcoolo souffle trois coups de fausse trompe dans sa main pour annoncer la suite. Je déclame mon credo de toujours : « Je suis prêt à faire tout, sauf commettre un meurtre. Je suis prêt à travailler pour n'importe qui, sauf les Communistes. »

Mes vieux lascars applaudissent et s'esclaffent. Mon cœur se serre salement. J'avale de la digitaline et de grandes goulées de scotch.

Je sens le corned beef et la choucroute qui coincent. Je me sens vaseux, l'indigestion gronde. Un morceau de pain me remonte dans la gorge, je le recrache dans mon assiette.

Mon box bascule. Mes potes se vaporisent. Ma vision s'obscurcit. Des feuilles de calendrier défilent en arrière. Des décennies disparaissent et se perdent. Peut-être que je suis mort. *Peut-être que je rêve tout ça…*

SALLE DE GARDE, BRIGADE DE RÉPRESSION DES VOLS

LAPD, Bureau des inspecteurs, Hôtel de ville
4/2/1949

Me voici, carrément canon en 49. Baraqué, beau mec, sauteur de sublimes salopes, par trois.

Je suis beau et bien monté. Je suis un Libanais lascif. Un chameau, dans tous les sens. Je suis un ancien Marine. J'entraînais les gars à Parris Island avant de les envoyer à Saipan – sioux, hein. J'entre au LAPD fin 45. Le goût de l'arnaque me vient très très vite.

Je constitue une équipe de cambrioleurs. Ils ratissent le secteur de mes patrouilles à pied. Ils pillent des échoppes de prêteurs sur gages et des pharmacies qui fournissent de la drogue. C'est moi qui leur indique les coups. Mes flibustiers raflent les biffetons et les stupéfiants. Ce sont les canailles de la nuit. Je suis leur cador, le flic véreux.

Je suis terriblement corruptible et appâté par le gain. Je vis pour la calomnie en cascade. C'est mon destin existentiel. J'avais une petite vie pépère au cul du loup

du Massachusetts. Mon père et ma mère m'aimaient. Personne ne m'a sodomisé quand j'étais au berceau. J'ai un code de conduite cool. Il y a des trucs que je refuse de faire. Ce 4 février 1949, mes principes personnels sont pulvérisés.

J'accapare un miroir en pied. Je me peigne et je serre mon nœud de cravate. Mon bel uniforme vient de chez Sy Devore. La salle de garde bourdonne bruyamment autour de moi. Le haut-parleur braille un Code 3 – urgence absolue, fusillade au carrefour de la 9e Rue et Figueroa Street.

Deux hommes à terre. Un flic de la circulation, un braqueur. Le flic est salement touché, il risque de ne pas s'en tirer. Le braqueur a des blessures superficielles. Les deux hommes sont à l'hôpital de Georgia Street *en ce moment même*.

La salle de garde bourdonne et gronde. Les téléphones sonnent sans cesse. La pagaille m'assaille. J'entends des marmonnements meurtriers mêlés d'une volonté collective de revanche.

J'entends résonner des pas pesants. Soudain une haleine alcoolisée me hérisse.

« Si t'as fini de t'admirer, j'ai quelque chose pour toi. »

Je me retourne. C'est un flic de la Brigade du nom de Harry Fremont. Harry a une redoutable réputation. Il a piétiné à mort deux pachucos pendant les émeutes des costards de zazous. Il maquereaute des putes travesties depuis un bar bi. Et il est saoul comme une vache à midi.

« Ouais Harry ?

– Rends-toi utile, petit. Il y a un tueur de flics à Georgia Street. Le chef Horral pense que tu devrais t'en occuper. C'est une occasion que tu ne dois pas laisser passer. »

Je lui rétorque :

« M'occuper de *quoi* ? Le flic sur lequel il a tiré n'est pas mort. » Harry lève les yeux au ciel. Il me refile un porte-clés. « 4-A-32. Sur l'emplacement réservé au commandant. Regarde sous le siège arrière. »

Je pige. Harry me quitte pas des yeux. Il lâche *Çaaaaa y est, il pige*. Un clin d'œil et il s'éloigne tranquillement.

Immobile, je prends le temps de retrouver mes esprits. Je me charge à bloc avec l'énergie collective. Je sors de la salle de garde en titubant et je descends comme un zombie au sous-sol. J'arrive au garage.

Je trouve la place de parking du commandant. 4-A-32. La clé est bien celle du contact. Il fait noir. Les canalisations au plafond fuient. Les gouttes d'eau ont des couleurs chatoyantes et prennent des formes bizarres.

Je démarre et je sors sur Spring Street. Je roule trèèèèès lentement. Le braqueur se trouve dans le service réservé aux détenus. Il s'agit de monter une entourloupe pour son soi-disant transfert. La scène remonte à quarante-trois ans. Elle est gravée dans ma mémoire en couleurs et son surround. Je vois encore les visages des passants dans la rue.

Nous y sommes. L'hôpital de Georgia Street.

Le service des soins aux détenus se trouve dans le bâtiment nord. Celui des patients ordinaires est dans le bâtiment sud. Un passage étroit les sépare. C'est là que je comprends :

Ils savent que tu vas le faire. Ils savent que tu es le genre de type à qui on peut confier ce genre de boulot.

Je passe la main sous le siège arrière. Je sors les documents de transfert pour Ralph Mitchell Horvath. Et un 32 à canon court.

Je glisse l'arme dans ma poche de devant et j'embarque les papiers. Je sors de la bagnole. Je prends le petit passage et franchis la porte du service.

Le planton est un collègue du LAPD. Il désigne un petit voyou menotté à une canalisation d'eaux usées. Il a le bras gauche dans une attelle. Il est couvert d'acné et de chancres purulents. Il a une vraie gueule de camé. Et il affiche une insolence crasse.

Du bout du pouce tendu, le sergent trace une ligne d'un côté à l'autre de sa gorge. Je lui tends les documents avant de détacher le gamin et de lui passer mes menottes. Le sergent dit : « Bon voyage, chéri. »

Je pousse mon prisonnier vers la sortie et je lui indique le bout de la ruelle. Il marche devant moi. Je ne sens plus mes pieds. Je ne sens plus mes jambes. Mon cœur en surrégime pompe trop fort. J'ai perdu la sensation de mes membres.

Pas de fenêtres indiscrètes. Pas de passants sur Georgia Street. Pas de témoins.

Je sors le pistolet de ma poche et je tire au-dessus de ma tête. Le recul de l'arme me secoue le bras et ramène un peu de vie dans mon corps. Je suis à au moins 200 battements par minute.

Le gars se retourne brusquement. Ses lèvres remuent. Un mot s'échappe, comme un glapissement. Je dégaine mon arme de service et je lui tire dans la bouche. Ses dents explosent. Il s'effondre. Je glisse entre les doigts de sa main droite l'arme qui servira à valider le suicide.

L'INFO EN PLUS

Jusqu'à une date récente, James Ellroy était plongé dans l'écriture du troisième volume de son *Second Quatuor de Los Angeles*, qui débutera exactement là où finissait le précédent, *La tempête qui vient*. Mais depuis peu, l'« American Dog » (c'est son surnom) du polar a fait savoir à ses éditeurs qu'il avait changé ses projets. Il aurait trouvé un *« sujet énorme »* pour un autre livre. Refusant qu'il en soit dit quoi que ce soit d'autre que, justement, ce secret-là.

3 RAISONS DE DÉCOUVRIR PETIOTE

UNE SUPERBE HISTOIRE PÈRE-FILLE

Au RSA et ayant perdu la garde de sa fille Émilie, Gus est un père au bout du rouleau, dont le désespoir va donner son élan à l'histoire. Quand s'ouvre *Petiote*, il achète un fusil d'assaut. Son projet : une prise d'otages pour faire chanter son ex-femme et récupérer sa fille. Ce geste paternel montre à Émilie le chemin du monde adulte.

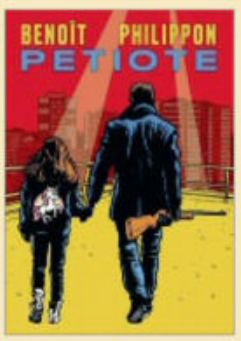
UN ROMAN D'ACTION… STATIQUE !

Les faits se déroulent sur deux semaines durant lesquelles Gus décide de prendre en otages les clients du Love Hôtel, où il loge. Mais cette initiative désespérée et l'arrivée des médias sur place mettent à mal les plans de quelques trafiquants locaux, pour qui l'hôtel servait de base arrière. Unité de temps, unité de lieu, mais plusieurs enjeux : action !

UN HUMOUR AMORAL

Petiote vaut aussi pour les portraits des clients du Love Hôtel, devenus otages : Cerise la prostituée, Fatou la clandestine enceinte, Boudu le SDF, sans oublier le couple d'amants adultères et quelques autres savamment croqués. Découvert avec *Cabossé* (2016), confirmé avec les sublimes *Mamie Luger* (2018) et *Joueuse* (2020), Benoît Philippon nous ravit encore avec une comédie à l'humour aussi tendre qu'amoral.

Hubert Artus



★★★★☆
PETIOTE
BENOÎT PHILIPPON
384 P., LES ARÈNES, 19,90 €. EN LIBRAIRIES LE 12 MAI.

Ripoux en scène

Le journaliste Justin Fenton mène l'enquête sur la police grangrenée de Baltimore. Un récit sidérant.

Selon l'expression consacrée, *La ville nous appartient*, de Justin Fenton, se lit comme un roman. Du début à la fin, de haut en bas, sans passer une seule page tant cette histoire est sidérante. Ce document se situe entre fait divers et roman noir : la réalité pour ce qu'il décrit, le romanesque pour le récit qui s'attache aux « personnages ». On pourrait même parler de saga, puisque cette histoire se déroule de février 2003, date à laquelle Wayne Jenkins entre dans la police de Baltimore, à janvier 2020, au moment où Justin Fenton reçoit une lettre de Jenkins, alors incarcéré. Ce dernier est en taule pour trafic, racket et corruption en bande organisée (des flics sous ses ordres). Fenton, lui, est journaliste au *Baltimore Sun* et couvre les affaires criminelles. Il suit particulièrement Jenkins et sa bande, chargés de nettoyer les rues dans une ville où la criminalité atteint des records. Et, de fait, Fenton va suivre l'« affaire Jenkins » des bureaux du commissariat à la salle du tribunal.

La ville nous appartient raconte par le menu cette affaire qui sidéra policiers, politiques et citoyens. Fenton reprend articles, entretiens, témoignages, et les remet en scène avec un talent certain. C'est à la fois factuel et incarné. Du journalisme à l'américaine qui s'éloigne du point de vue éditorial pour éclairer la marche du pays. Au *Baltimore Sun*, Fenton a succédé à David Simon, devenu scénariste et auteur de la plus grande série de tous les temps : *Sur écoute (The Wire)*. Simon a d'ailleurs adapté *La ville nous appartient* en série, diffusée sur OCS depuis le 26 avril.

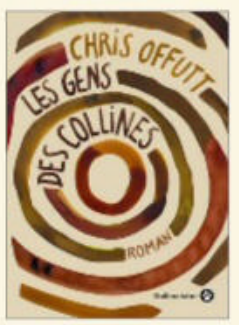
Éric Libiot

★★★★☆
LA VILLE NOUS APPARTIENT (WE OWN THIS CITY)
JUSTIN FENTON
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PAUL SIMON BOUFFARTIGUE, 411 P., SONATINE, 22 €

LA COLLINE A DES YEUX

Dans *Les Gens des collines*, les contreforts des Appalaches sont une dimension parallèle dont la logique échappera à tout visiteur étranger. Les mœurs évoluent aussi lentement que la technologie. Chaque famille sort peu de son vallon. On offre des petits pains aux gens du coin, mais la méfiance est une vertu et les rancunes s'avèrent tenaces. Le guide que l'auteur choisit pour son lecteur s'appelle Mick, un enquêteur militaire en détresse conjugale qui apporte son aide à sa sœur, shérif du comté. On a retrouvé un cadavre de femme en pleine forêt ; prévenir une vendetta incontrôlable obligera à vite trouver le coupable. Chris Offutt livre ici un polar rural servi par des dialogues brillants et un humour au vitriol.

Antoine Faure



★★★★☆
LES GENS DES COLLINES (THE KILLING HILLS)
CHRIS OFFUTT
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ANATOLE PONS-REMAUX, 240 P., GALLMEISTER, 22,50 €

JOSH SISK/SONATINE

Christopher Priest

Le fond de l'air effraie

Partant d'un fait divers réel et reprenant ses thèmes de prédilection, le romancier tisse une intrigue au brio et à l'originalité ébouriffants.

À 78 ans, le Britannique Christopher Priest – auteur, entre autres, du *Prestige* et de *La Séparation* – n'a rien perdu de son goût pour le *sense of wonder*. Son dernier roman, qui s'inscrit dans la lignée des grandes fresques précitées, prend pour point de départ un fait divers réel, le cas Adolf Beck : l'histoire, en 1895, à Londres, d'une spectaculaire erreur judiciaire. D'un côté, un certain John Smith, escroc minable *« qui dupait des femmes vulnérables rencontrées dans la rue »* ; de l'autre, l'Adolf en question, qui avait le malheur de lui ressembler comme deux gouttes d'eau. Priest fait du floué un chanteur d'opéra à succès, et l'affuble d'un frère jumeau, Adler, climatologue de renom que ses études conduisent à prophétiser, pour le XXe siècle, le début d'une nouvelle ère glaciaire, *« une longue époque de gel, appelée à durer des millénaires »*. Très liés, Adolf et Adler, dont le père est mort en 1852 lors d'une expédition sur un

glacier, sont par ailleurs victimes de ce qu'ils nomment des intrusions : des moments de paralysie effrayante, au cours desquels ils entendent une voix *« fiévreuse, pressante, comme anxieuse »*, qui semble les connaître et leur pose des questions.

Et voici qu'une seconde intrigue se mêle à la première, mettant en scène, en 2050, Gregory et Charles Ramsey, jumeaux eux aussi, que l'on découvre liés aux frères Beck. Le monde s'efforce de faire face aux conséquences dramatiques du réchauffement climatique – 200 millions de morts lors des cinq dernières années. Journaliste politique, Greg est souvent sur le terrain ; Charles, lui, est profileur pour la police. Quand, dans le cadre de son travail, on lui implante une puce de *« communication mentale instantanée »*, un horizon inattendu s'ouvre à lui. Et s'il était possible, par la pensée, d'entrer en contact avec des personnes du passé, de les aider, ou d'obtenir d'elles des informations cruciales ? Aussi vertigineux que passionnant, *Rendez-vous demain* offre une variation ébouriffante sur un thème que l'on pensait rebattu. **Fabrice Colin**

★★★★☆

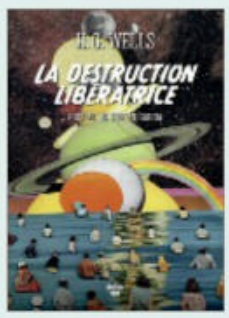
RENDEZ-VOUS DEMAIN (EXPECT ME TOMORROW)

CHRISTOPHER PRIEST

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR JACQUES COLLIN, 368 P., DENOËL/LUNES D'ENCRE, 22,50 €

LE MONDE SAUVÉ PAR LA BOMBE ?

Écrit en 1913 et publié l'année suivante, *La Destruction libératrice* est inspiré par les travaux de Frederick Soddy, découvreur de la désintégration de l'uranium. Wells imagine les bouleversements provoqués au XXe siècle par l'énergie atomique. Il anticipe l'usage de l'atome à des fins militaires, sans deviner à quel point la bombe A sera dévastatrice… Dans son roman, la guerre mondiale avec usage de l'arme nucléaire n'a pas lieu en 1914 ni en 1945 mais en 1956, et prend la forme d'une *« compression déroutante de la Première et de la Seconde Guerre »*, dixit Tristan Garcia, préfacier de cette édition. C'est une catastrophe, bien sûr, mais aussi une opportunité à saisir – elle est *« libératrice »* : par la force des choses, l'humanité est contrainte de mettre fin aux guerres, de renoncer aux nationalismes délétères et de s'unir sous l'égide d'un gouvernement mondial… *La Destruction libératrice* est moins un roman qu'une fresque civilisationnelle et politique qui sert à Wells pour dérouler le programme socialiste, adapté selon lui aux conditions techniques et scientifiques de notre temps : dirigisme mondial, planification, monnaie universelle, gestion centralisée du peuplement de la Terre, communication en anglais simplifié, nouveau calendrier… Est-on si loin, au fond, des fantasmes technocratiques d'un Jacques Attali ? À la fois kitsch et visionnaire, ce roman-essai est à lire ou relire comme un document sur les idées de Wells et sur son rêve, grandiose et flippant, d'un État-monde parfaitement rationnel. **Bernard Quiriny**



NINA ALLAN/DENOËL

★★★☆☆

LA DESTRUCTION LIBÉRATRICE (THE WORLD SET FREE)

H.G. WELLS

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR PATRICK DELPERDANGE, 336 P., LE CHERCHE-MIDI, 19 €

3 RAISONS DE LIRE

SUSIE MORGENSTERN

SES RECOMMANDATIONS SONT FACILES À SUIVRE

Dans la lignée de son récit autobiographique *Mes 18 exils*, elle publie aujourd'hui *Écrire, c'est respirer*. Susie Morgenstern y explique la nécessité de sans cesse se stimuler pour écrire quotidiennement. Parmi ses habitudes, elle choisit chaque année un agenda à qui elle attribue un thème – cette année : une recette par jour.

SON HUMILITÉ RASSURE

L'autrice a pourtant une bibliographie impressionnante : plus de 150 livres pour les jeunes lecteurs. Aujourd'hui, toute une génération de parents fait découvrir des histoires qu'ils ont eux-mêmes lues enfants à leur propre progéniture. C'est pour cette raison qu'on prête attention à sa parole, lorsqu'elle se demande : *« Pourrait-on écrire sans les anomalies qui nous stimulent »* ?

ELLE NOUS RAPPELLE QUE L'ESPOIR FAIT VIVRE

Si les conseils résonneront chez chacun différemment, si certains peuvent sembler évidents (comme acheter un joli cahier), d'autres respirent un je-ne-sais-quoi de vivifiant. *« Choisissez une déception ou un moment difficile et appliquez-vous à en faire une comédie. »* On attend maintenant, dans la même collection « Secrets d'écriture », le guide de Christelle Dabos, prévu à l'automne.

R.B.

★★★★☆

ÉCRIRE, C'EST RESPIRER
SUSIE MORGENSTERN
176 P., LE ROBERT, 14,90 € (DÈS 12 ANS).
EN LIBRAIRIES LE 5 MAI.

Coup de grâce

De sa plume lumineuse, Isabelle Pandazopoulos raconte le destin tragique d'un jeune accusé de meurtre.

Une partie de pêche bucolique et oppressante se termine avec un faon blessé achevé d'un coup de fusil. Quelle force d'ouvrir ce roman sur ce souvenir aussi mystérieux que fondateur. Il annonce déjà la dimension sacrificielle de cette histoire. Mais allez, parle Zakarya. Écoutez-le, vous, les membres du jury… Le lecteur s'approche au plus près de ce jeune homme dont il suit le procès. Son regard est fier et perdu, doux et sombre. On entend sa voix et on pèse la lourdeur de ses silences. On veut le secouer, le serrer dans nos bras, hurler.

Zakarya est incarcéré et le motif est sérieux. Il est accusé de meurtre. Construit comme un tableau impressionniste, *L'Honneur de Zakarya* est éclairé par les touches lumineuses de quelques personnages : l'avocate intelligente et engagée, l'entraîneur de boxe désolé et entier, l'être aimé dans le secret et, surtout, cette mère dont l'amour ne vacille jamais même quand le fils ne veut pas la voir au parloir. *« Mais pour qui tu te prends, espèce de petit con ? Tu crois vraiment que tu as ce pouvoir-là, m'empêcher de venir te voir, moi ta mère, et te laisser t'enfoncer sans rien faire ? »* Tout avait décidément commencé comme un sacrifice.

Raphaële Botte

★★★★★

L'HONNEUR DE ZAKARYA
ISABELLE PANDAZOPOULOS
132 P., GALLIMARD JEUNESSE, 12,50 € (DÈS 14 ANS).
EN LIBRAIRIES LE 19 MAI.

INSTINCT DE SURVIE

Ils sont vêtus de peaux de bêtes, vivent en clans, tentent de rejoindre un lieu où survivre sera plus facile. Dans *Ils sont venus du froid*, Caryl Férey décrit un monde glaçant et glacé. Le romancier réussit à rendre la catastrophe à l'origine de ce marasme omniprésente et mystérieuse, en particulier pour ses protagonistes, un trio d'adolescents aux personnalités attachantes. *« Ilia savait juste qu'elle avait figé les choses et que tout s'était perdu : les connaissances, les techniques et les modes de pensée qui allaient avec. La mémoire des hommes s'était effacée, les condamnant à la survie, à chasser au jour le jour sans savoir de quoi demain serait fait. »* La force de cet univers sauvage et hostile est pour beaucoup dans l'efficacité de ce roman qui joue habilement avec nos représentations « préhistoriques », et montre à quel point l'art et la beauté sont un salut.

R.B.

★★★☆☆

ILS SONT VENUS DU FROID
CARYL FÉREY
264 P., PKJ, 17,90 € (DÈS 12 ANS).
EN LIBRAIRIES LE 5 MAI.

CÉLINE NIESZAWER/LEEXTRA/LE ROBERT – CHLOÉ VOLLMER-LO/GALLIMARD JEUNESSE

Daniel Goossens

Humour au long cours

Le plus discret des grands auteurs de BD revient avec un nouvel album après sept ans de silence. *La Porte de l'univers* explore avec poésie et non-sens la fonction du rire. Étonnant. Détonant.

Il s'appelle Robert Cognard. Comique de profession. Son credo : dénoncer la bêtise. Il y a du boulot, mais Robert Cognard n'a plus d'inspiration, lessivé, au bout du banc de l'humour, plus rien ne lui vient à l'esprit que des gags déjà remâchés. *La Porte de l'univers* de Daniel Goossens est l'histoire d'un vieux comique dépassé par une génération de rigolos qui n'interroge plus le rire, pas plus que la peau de banane. Parce que oui, l'humour, c'est du sérieux. De la métaphysique. Une vision du monde. Il faut savoir transcender l'existence autant que danser en tutu avec du poil au mollet. Ce à quoi Robert Cognard s'astreint. Mais ce n'est pas facile.

Il s'appelle Daniel Goossens, Grand Prix d'Angoulême en 1997, admiré par ses pairs, applaudi par Benoît Poelvoorde ou Édouard Baer (qui signe la préface de cet album). Mais il est aussi le plus discret et le moins reconnu du public parmi les (grands) auteurs. Goossens a l'humour absurde, le trait poétique et le phylactère intello. Depuis toujours, et sa série *Georges et Louis romanciers* le prouve, Goossens combat la bêtise, dénonce la prétention, critique la fatuité. Comme Robert Cognard. C'est normal : Cognard ressemble à Goossens. Et réciproquement. C'est son double, son cousin, son miroir. Et cet album, qui fait honneur au coup de crayon magnifique de l'auteur, est un condensé de l'univers goossensien (!). La porte du titre est celle qui conduit au pays des merveilles, là où s'épanouit le non-sens. Il faut la laisser ouverte. Elle permet de mieux respirer.

Éric Libiot

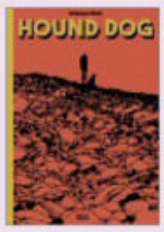
★★★★☆
LA PORTE DE L'UNIVERS
DANIEL GOOSSENS
88 P., FLUIDE GLACIAL, 18,90 €. EN LIBRAIRIES LE 4 MAI.

DANIEL GOOSSENS/FLUIDE GLACIAL 2022

3 ALBUMS EN PLUS

★★★★☆
ADLIVUN
VINCENZO BALZANO
168 P., ANKAMA, 19,90 €

Il y a l'intrigue : en 1847, le capitaine Briggs part à la recherche de deux navires disparus sur la route de l'Arctique. Et puis il y a le trait de Vincenzo Balzano, esquissé et mystérieux, qui dessine un univers fantomatique magnifique. Ce voyage est un cauchemar autant qu'un rêve. Balzano est un conteur et il sait la force des images qui créent un imaginaire singulier. Très bel album. E.L.



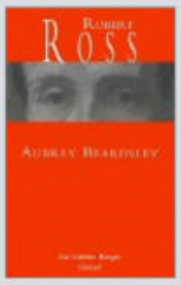
★★★☆☆
HOUND DOG
NICOLAS PEGON
196 P., DENOËL GRAPHIC, 24,90 €

Un trait épais travaillé à l'ordinateur par un graphiste formé au cinéma d'animation. Ce n'est pas une surprise : parmi les influences de Nicolas Pegon, il y a le film noir, les frères Coen, Elvis Presley, la mythologie américaine. Et deux losers, César et Alexandre, un clébard sur la banquette arrière de la bagnole. Et puis un crime. Ou un suicide. Ou un accident. Ça dépend du point de vue. Mise en page cinématographique, peu de dialogues, ambiance garantie. E.L.

★★★☆☆
FRITZ LANG LE MAUDIT
ARNAUD DELALANDE, ÉRIC LIBERGE
112 P., LES ARÈNES BD, 22 €

Fritz Lang : cinéaste allemand, auteur de *M le maudit*, *Metropolis*, maître de l'expressionnisme, exilé aux États-Unis pour fuir le nazisme. Cet album explore la première partie de la vie de Lang : il est en couple avec la scénariste Thea von Harbou qui, elle, va céder aux appels de Hitler. Une histoire intime et artistique qui vaudrait un film ; c'est finalement une BD qui s'y colle : dessin fougueux, bouillonnant qui explore la noirceur de l'époque. E.L.

3 POCHES À DÉCOUVRIR



★★★★☆

AUBREY BEARDSLEY

ROBERT ROSS

96 P., GRASSET/LES CAHIERS ROUGES, 8,90 €

Qui était Aubrey Beardsley, génial illustrateur, ami d'Oscar Wilde, mort en 1898 à 25 ans ? Robert Ross, amant de Wilde et son exécuteur testamentaire, se donna pour mission, au mépris des conventions victoriennes, de nous restituer la vie et la personnalité de ce météore, dont le trait si singulier orna des textes précieux et décadents, comme le fameux *Salomé*. Charles Dantzig a traduit ce livre rare, témoignage d'une époque fébrile, l'accompagnant d'une merveilleuse préface. **Patricia Reznikov**

★★★★☆

MYRTILLES. LA BEAUTÉ DES PETITES CHOSES

HENRY DAVID THOREAU

112 P., RIVAGES POCHE, 7,20 €

Cueillir et savourer des myrtilles sauvages, en dehors de tout échange commercial, est pour Thoreau un acte de protestation et un symbole de liberté. L'auteur de *La Désobéissance civile* est bien notre contemporain. Ce petit livre en apporte la démonstration magistrale, car ce qui pouvait apparaître en son temps comme la pensée d'un marginal infréquentable a maintenant des allures de sagesse. **S.S.**

★★★☆☆

LES MÉMOIRES DE MON AMI

OCTAVE MIRBEAU

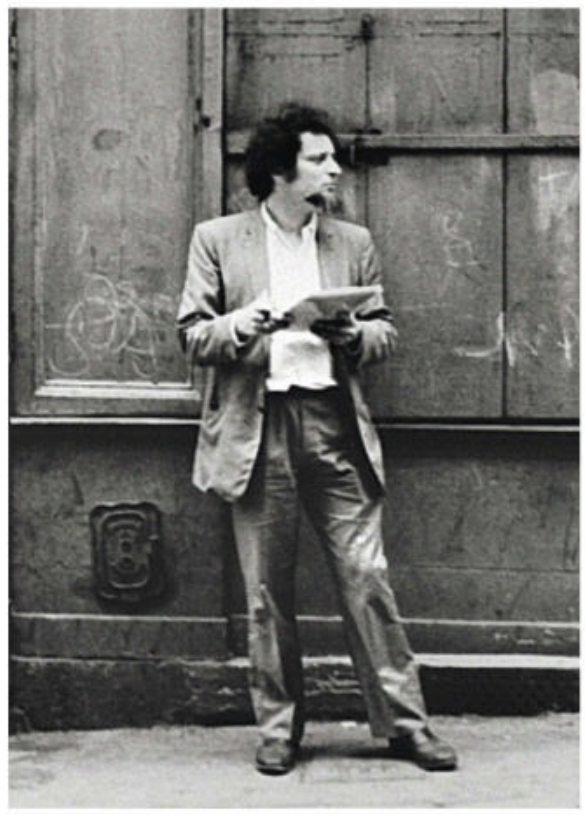
170 P., L'ARBUSTE VÉHÉMENT, 7,50 €

Publié en feuilleton dans *Le Journal* en 1899, *Les Mémoires de mon ami* signe le retour de Mirbeau au roman, après des années où il n'a écrit que des contes et des articles. Il s'agit de la confession d'un aimable raté que tout dégoûte : son mariage, son métier, sa famille. Mirbeau donne libre cours à son humour cynique et à son sens du grotesque, sur un mode résigné qui distingue ce récit des romans révoltés qui suivront. **B.Q.**

Georges Perec

L'espace capital

Le projet inachevé de l'oulipien autour de douze lieux de la capitale donne à voir un Paris poétique, tout en nous plongeant dans les coulisses de la création.



En 1969, Georges Perec a l'idée d'un cycle autobiographique de quatre livres dont un seul, *W ou le souvenir d'enfance*, sera mené à bien. Il n'en a pas moins travaillé sérieusement aux autres, notamment à l'un qui repose sur une idée *« assez monstrueuse, mais, je pense, exaltante »*. Perec a sélectionné douze lieux dans Paris, liés à sa vie. Chaque mois, il en décrit deux : le premier sur place, façon reportage, *« de la manière la plus neutre possible »* ; l'autre de chez lui, *« en souvenir »*. La même opération sera répétée douze ans durant, les lieux permutant selon un algorithme fourni par un mathématicien américain ; fin 1980, chaque lieu aura été décrit douze fois *« en vrai »* et douze fois *« en souvenir »*. *« Je n'ai pas une idée très claire du résultat*, avoue Perec, *mais je pense qu'on y verra tout à la fois le vieillissement des lieux, le vieillissement de mon écriture, le vieillissement de mes souvenirs. »* C'est une étude des effets du temps, à la fois sur la ville (les magasins changés, les façades ravalées, les affiches recouvertes par d'autres…) et sur l'auteur (des souvenirs s'effacent, d'autres reviennent). C'est aussi une manière de tourner la page de sa liaison avec Suzanne Lipinska, la propriétaire du Moulin d'Andé où il a longuement séjourné : *« Trouver quelque chose à faire, et m'enraciner à Paris »*… Assez vite cependant, Perec se détourne de son projet, jugé moins pertinent que prévu : les lieux n'évoluent pas assez, ni la mémoire. L'année 1973 est sautée, l'entreprise devient mécanique, le matériau accumulé restera sans emploi.

Fallait-il publier ces notes, réunies dans un volume intitulé *Lieux*[1], dans l'état où l'auteur les a laissées ? Oui, car elles constituent un passionnant document sur la naissance et l'avortement d'un livre, une visite dans les coulisses de la création. Aussi, elles ont acquis avec le temps la patine poétique qu'elles n'avaient pas forcément à l'origine : telles des photos d'époque, les descriptions de Perec recréent les années 1970, leurs objets, l'ambiance de Paris. Comme si ce livre raté, exhumé au bout d'un demi-siècle, produisait finalement des effets analogues à ceux qu'avait cherchés Perec à l'époque, sans les obtenir.

Bernard Quiriny

1. Signalons aussi la réédition de « *53 jours* », le dernier roman inachevé de Perec (Gallimard/L'Imaginaire).

★★★☆☆

LIEUX

GEORGES PEREC

608 P., SEUIL/LA LIBRAIRIE DU XXIe SIÈCLE, 27 €. EN LIBRAIRIES LE 29 AVRIL.

PIERRE GETZLER/SEUIL

Philippe Le Guillou

Universalité de l'intime

Deux ouvrages, sortis simultanément, nous éclairent sur l'œuvre littéraire de ce « passeur », attaché à sa Bretagne natale. Et sur ses thèmes d'élection.

CATHERINE HÉLIE/GALLIMARD – MICHEL DOMPIERRE/LA PEUPLADE

Depuis quatre décennies bientôt, Philippe Le Guillou transcrit une œuvre littéraire puissamment aimantée, dont la diversité apparente n'est que le chatoiement d'un unique élan créatif, l'interrogation stimulante et cent fois renouvelée de thèmes récurrents. C'est ce que montrent avec évidence les actes du colloque qui lui a été consacré rue d'Ulm en 2019 – ici réunis sous le titre *Géographies intérieures*. À travers romans, essais, albums, car sa bibliographie est particulièrement vaste et impressionnante, Philippe Le Guillou poursuit l'exploration de territoires à la fois intérieurs et extérieurs, réels et rêvés, comme le celtisme, dont font évidemment partie les romans arthuriens, la sainteté, la politique, l'art pictural… La fragmentation n'est pas ennemie de la cohérence. Les éclats colorés d'un vitrail, figure qui lui est chère, donnent une idée de l'élan esthétique qui lui est propre. Sensible à la pensée d'André Breton, admirateur de Julien Gracq, qu'il a d'ailleurs connu et fréquenté, il peut faire figure d'initiateur, ou plutôt de « passeur ». Guère étonnant lorsque l'on sait que notre écrivain a fait carrière dans l'enseignement, et qu'il est même devenu inspecteur général de l'Éducation nationale.

Si les *Actes du colloque,* qui comprennent d'ailleurs un entretien éclairant entre Luc Vigier et Philippe Le Guillou, font apparaître avec évidence ce que cette pensée a d'énergique et d'envoûtant, c'est à l'œuvre même qu'il convient de revenir. *Le Testament breton*, qui paraît simultanément dans la collection « Blanche », est un ouvrage intimiste, évocateur d'une terre pénétrée de souvenirs personnels qui prennent sous la plume de l'écrivain un caractère universel. Rédigé au printemps 2020, lors du premier confinement, temps de la réclusion générale et d'un retour sur soi parfois salutaire, ce livre mémoriel est un hommage à la Bretagne natale, territoire de légendes anciennes et sauvages, mais aussi lieu de réminiscences enfantines demeurées étrangement efficientes à travers le temps. Celles-ci reposent dans la mémoire comme la ville d'Ys sous les flots. Et cette longue rêverie qu'est la littérature n'a peut-être pas d'autre but que de les faire ressurgir à la lumière. Ou à la surface de la conscience. Ce qui est tout un.

Serge Sanchez

★★★☆☆
GÉOGRAPHIES INTÉRIEURES. ACTES DU COLLOQUE DE LA RUE D'ULM (NOVEMBRE 2019)
PHILIPPE LE GUILLOU
TEXTES RÉUNIS ET PRÉSENTÉS PAR LUC VIGIER,
264 P., GALLIMARD/LES CAHIERS DE LA NRF, 21 €

★★☆☆☆
LE TESTAMENT BRETON
PHILIPPE LE GUILLOU
160 P., GALLIMARD, 16 €

• Poésie

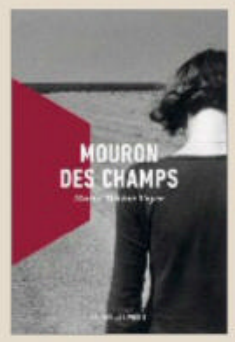
Marie-Hélène Voyer

Entêtées vivantes

La clameur rauque d'un chœur de femmes enserre nos oreilles dès les premières pages. Ce sont les voix des paysannes d'une campagne reculée, les *« entêtées vivantes »* d'une époque passée, extirpées de l'oubli par le puissant lyrisme de leur descendante, Marie-Hélène Voyer. *« Ces filles cachent dans leur tête un vent mauvais »*, écrit l'autrice et professeure de littérature québécoise dans ce superbe recueil des origines, *Mouron des champs*.

Par une quête poétique sur le chemin de sa généalogie rurale féminine, la poète va à la rencontre de ses aïeules : *« Il me semble vivre/même dans l'après-vous/à l'unisson/de vos élancements »*. De ces *« petites reines de rien couronnées d'épinettes »*, elle recrée les mouvements de chair et de sang de ces femmes restées pendant des siècles corsetées par l'épreuve quotidienne du froid, de la faim, du labeur domestique. *« Nous ne sommes rien/que des corps creusés d'ombres/les greniers accueillent nos restes/inconsolables »*, chantent sous sa plume ces femmes taiseuses et travailleuses consumées par *« la pâte tiède de peurs avalées »*. Pris dans les élans rugueux du parler populaire, on se laisse volontiers aller à cette langue acérée par la précision et l'énergie. Avec elle, *« Nous crachons/des vœux rauques en silence/sifflons feux follets fumées vents fous/flambons niques de guêpes/fabriquons pluies d'abeilles/dans le filet démaillé de nos ventres. »*

Estelle Lenartowicz



★★★☆☆
MOURON DES CHAMPS
MARIE-HÉLÈNE VOYER
216 P., LA PEUPLADE, 18 €

Bill Gates

Un ami qui nous veut du bien ?

Dans un essai didactique dévoilant au passage sa vision du monde, le milliardaire américain fait le point sur la lutte contre les maladies infectieuses au lendemain du Covid. Explications.

COURTESY OF THE AUTHOR/FLAMMARION

« *Surveiller vos déplacements ne m'intéresse pas, je me moque sincèrement de savoir où vous allez, et aucun vaccin ne contient de puce destinée à vous pister.* »
Dans son livre, *Comment éviter la prochaine pandémie,* Bill Gates ne peut faire l'économie de répondre aux théories complotistes les plus délirantes qui ont circulé sur lui durant la crise du Covid. Le fondateur de Microsoft, la boîte de logiciel dont le développement l'a empêché de finir Harvard et a fait de lui l'un des hommes les plus riches du monde, est également le créateur de la Fondation Bill-et-Melinda-Gates. Intervenant principalement dans le domaine de la santé, de l'agriculture, de l'éducation et de la lutte contre la pauvreté, cette fondation, qui a rassemblé jusqu'à 50 milliards de fonds, déploierait aujourd'hui 80 % des financements privés en matière de santé à travers le monde et affirme avoir sauvé des millions de vies (27 millions au travers du Fonds mondial de lutte contre le sida, la tuberculose et le paludisme, par exemple).

GUÉRIR PLUTÔT QUE PRÉVENIR

Bref, dans le domaine de la santé, la voix de Bill Gates pèse. Mais elle est sous le feu des critiques de nombreux experts, comme il a l'honnêteté de le résumer lui-même : *« Bill Gates est un milliardaire qui n'a pas été élu – de quel droit établit-il les priorités sur la santé ou quoi que ce soit d'autre ? Cette critique s'accompagne de trois autres reproches, à savoir que la Fondation Gates aurait trop d'influence, que j'aurais une*

trop grande confiance dans le secteur privé en tant que moteur du changement, et que je serais un technophile persuadé que les nouvelles inventions résoudront tous nos problèmes. » Critique que Bill Gates assume avec un mélange de candeur et de volontarisme, *« toutes les vies ont une valeur égale »* étant le credo venant surligner l'humanisme de sa fondation.

Son livre, le quatrième après l'enthousiaste *La Route du futur* (1995) ou le plus inquiétant *Climat : comment éviter un désastre* (2021), s'attache essentiellement à décrire les moyens de lutter contre les nouvelles pandémies qui nous menacent. Les remèdes sont connus : respect des mesures sanitaires, investissement dans la recherche et partage avec les pays pauvres des vaccins et autres biens indispensables à la lutte contre la pandémie. Sur ce dernier point, on lit entre les lignes que, malgré son optimisme fondamental, le philantrope est moins confiant. On ajoutera que son livre fait l'impasse sur les questions environnementales qui, comme l'artificialisation des terres, font le lit des zoonoses et des pandémies qui en découlent. Guérir plutôt que prévenir ? Trop didactique pour les lecteurs les plus au fait de la recherche médicale, cet ouvrage compile le meilleur des connaissances actuelles sur le sujet dans un style aussi limpide que possible pour tous les autres. Tout le monde n'a pas la chance de voir son manuscrit relu par Anthony Fauci (Directeur de l'Institut national des allergies et maladies infectieuses américain) ou Bill Foege (considéré comme l'épidémiologiste responsable de l'éradication de la variole dans les années 1970).

CET OUVRAGE COMPILE LE MEILLEUR DES CONNAISSANCES ACTUELLES

UNE STRATÉGIE À DIFFÉRENTS NIVEAUX

On y apprend donc les bases de la conception et du développement des vaccins. En gros, c'est fastidieux à faire… et parfois à lire. Mais au fil de son développement, Bill Gates jette un coup de projecteur sur l'usage du masque. Développé en Mandchourie dès 1910 par le médecin Wu Lien-teh face à une peste pneumonique qui avait l'originalité de provoquer un taux de mortalité de 100 %. Sur le premier essai clinique contrôlé, par le chirurgien de bord d'un vaisseau anglais, en 1747. Essayant différent traitements sur des marins atteints du scorbut, James Lind en est arrivé à la conclusion que les agrumes étaient plus efficaces que le cidre, le vinaigre ou l'eau de mer. Sur les cellules utilisées dans les laboratoires pharmaceutiques pour tester leurs médicaments, qui sont toutes issues du clonage d'un unique hamster femelle, exporté clandestinement de Chine en 1948. Sur la mise au point de la technique d'« autopsie invasive minimum », qui permet de récolter de précieuses données sans pour autant ajouter au tourment des familles de victimes de maladies infectieuses. Et, enfin, l'on découvre que les vaccins à ARN messager, pierre angulaire de la lutte contre le Covid, sont le résultat de l'acharnement de la biochimiste hongroise Katalin Karikó. Elle se passionne pour cet élément de l'ADN depuis l'âge de 16 ans. Devant faire fi du scepticisme des ses collègues, de plusieurs refus de bourse et d'une longue maladie avant de pouvoir démontrer les bienfaits de son intuition avec le développement des vaccins anti-Covid.

Dans la postface que signe également Bill Gates, intitulée « Le Covid, un tournant de la révolution numérique », il fait du développement des outils de téléconférences et du télétravail durant les confinements le modèle des progrès technologiques qui attendent notre monde. Et tous ceux qui n'ont pas un souvenir béat des enchaînements de réunions Microsoft Teams depuis leur salon, en 2020, seront peut-être un peu moins enthousiastes que le milliardaire. On a donc bien affaire à un optimiste, mais à un optimiste actif.

Jacques Braunstein

★★★☆☆

COMMENT ÉVITER LA PROCHAINE PANDÉMIE (HOW TO PREVENT THE NEXT PANDEMIC)

BILL GATES

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR RAYMOND CLARINARD ET LESLIE TALAGA, 432 P., FLAMMARION, 21,90 €

EN LIBRAIRIES LE 4 MAI.

AUDRAY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Aurélie Marcireau

OUVRE-LA !

Il suffit de lire le récit de l'un de ses entretiens avec l'équipe de Carlos Ghosn pour avoir une petite idée de la personnalité d'Amélie Blanckaert. Et c'est important, parce que son livre lui ressemble. Des références littéraires, cinématographiques ou musicales à chaque page, fin et virevoltant sans être superficiel, dans cet ouvrage sur l'art oratoire, elle vous instruit sans en imposer. C'est rare ! Mais qu'est-ce que *Votre parole vaut de l'or* a de plus ? Certes, il permet, comme d'autres livres sur ce thème, d'approfondir sa culture générale tout en apprenant à mieux s'exprimer. Mais, au-delà des mots, c'est tout ce qui les entoure qui est passé au filtre de l'expérience de l'autrice.

Posture du corps, tenue de la voix, attitude dans la vie, etc., la normalienne, maître de conférences en rhétorique à Sciences Po, conseillère de dirigeants de grandes entreprises, apporte – avec ses 25 règles – une haute dose d'optimisme et d'énergie. Au fil des pages, souvent, il est question de distance, la bonne – à avoir avec soi et les autres –, de travail également (*« Un discours improvisé a été réécrit trois fois »*, disait Churchill) et, bien sûr, de volonté : il faut la prendre, la parole. *« Parler, c'est agir »*, nous rappelle l'autrice citant Sartre. À une époque où l'on parle bien souvent à tort et à travers, le chemin juste esquissé par Amélie Blanckaert est précieux.

★★★★☆

VOTRE PAROLE VAUT DE L'OR. 25 RÈGLES POUR CONVAINCRE

AMÉLIE BLANCKAERT

260 P., PLON, 18 €

3 RAISONS DE LIRE

LE JOUR OÙ LE MONDE A TOURNÉ

DES TÉMOIGNAGES INÉDITS

La journaliste Judith Perrignon chronique la vie brisée des laissés-pour-compte des années Thatcher. Les paroles qu'elle a recueillies décrivent la brutalité des bouleversements dans un récit à voix multiples sur l'Angleterre. Anciens députés, ministres, journalistes, syndicalistes, écrivains racontent les faits d'armes d'une briseuse de grèves restée dans l'Histoire.

UNE FEMME D'EXCEPTION

Gorgée de préceptes moraux, chrétiens et politiques, Margaret Thatcher était autant louée que honnie. Première femme Premier ministre du Royaume-Uni, elle s'entendait mieux avec Gorbatchev qu'avec les ouvriers britanniques. C'est l'Armée rouge qui l'a baptisée la « Dame de Fer ». Les petits Anglais et leurs parents se souviennent, eux, de la « voleuse de lait » qui supprima le verre de lait distribué gratuitement dans les écoles.

DES ÉMOTIONS SANS FILTRE

Judith Perrignon déroule les témoignages en se mettant à distance. Elle pose le cadre historique nécessaire puis s'efface pour laisser cours à la force des propos de ses interlocuteurs. L'âpreté de la lutte contre les mineurs ou les nationalistes irlandais se ressent instantanément. Comme une narration en direct, qui parle et résonne au creux de l'oreille, à quarante années d'écart ou presque.

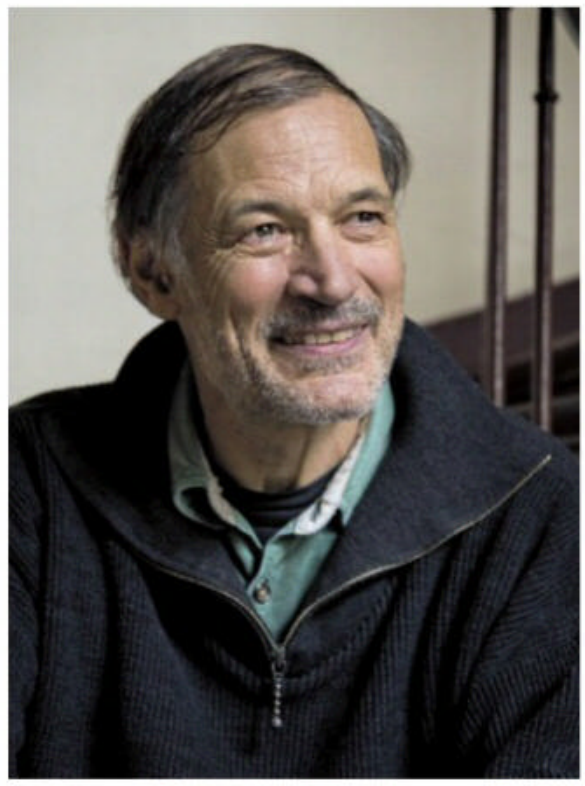
Olivier Cariguel

★★★☆☆
LE JOUR OÙ LE MONDE A TOURNÉ
JUDITH PERRIGNON
256 P., GRASSET, 20 €

David Le Breton

L'air de la joie

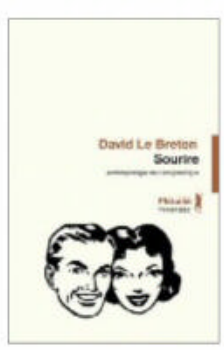
Le sociologue poursuit son exploration du corps humain en étudiant le sourire sous toutes ses coutures. Un moyen d'expression qui en dit souvent très long. Passionnant.



« *Le sourire n'est pas un sous-rire* », nous apprend David Le Breton. Comme la plupart de nos gestes, attitudes et expressions corporelles, ce curieux froncement des muscles zygomatiques est en effet spécifique autant qu'il est « *polysémique* ». Comprenez que ce « *fait de signification* », ainsi que l'écrit Le Breton dans *Sourire. Une anthropologie de l'énigmatique*, peut exprimer à peu près tout et n'importe quoi : la bienveillance comme la menace, le bien-être comme la gêne, l'amour comme la haine, la déférence comme le mépris. Parfois les deux à la fois ! L'interprétation étant une affaire de circonstance ou, plus largement, de culture. Du « *sourire malicieux* » du Dalaï-Lama à « *l'absence de sourire* » de « *l'enfant sage* », l'ouvrage égrène ainsi l'inventaire furieusement poétique des mille et une manières de « *hausser le triangle sous-orbital* » : « *uniforme facial* » obligé et douloureux aux mâchoires des stars en représentation (mais pas quand elles sont photographiées, le sourire s'effaçant alors derrière le masque du mépris), il peut exprimer le plaisir, être une technique de séduction efficace ou répondre à une convention sociale voire à une obligation politique comminatoires comme dans la Chine maoïste.

Mais il peut aussi ne s'adresser à personne, devenant alors l'expression de la plénitude d'un corps serein, soulagé, heureux, qui « *sourit aux anges* ». Le Breton sait de quoi il parle : voilà bientôt quarante ans qu'il s'intéresse au « *corps humain dans tous ses états* », qu'il soit en souffrance, au repos, au bout du rouleau ou en « *roue libre* ». Lui-même fait preuve d'une belle vitalité puisque, chercheur au laboratoire Cultures et Sociétés en Europe, ce presque septuagénaire compte à ce jour une cinquantaine d'ouvrages à son actif. C'est le rapport symbolique que nous entretenons avec notre corps qui intéresse au plus haut point David Le Breton : cette curieuse enveloppe à laquelle il nous arrive de faire prendre des risques inconsidérés, d'entretenir ou de solliciter à l'excès ou de tatouer et de piercer afin de complaire à la mode du moment. Au risque de faire sourire la galerie.

Jean-François Paillard



★★★★☆
SOURIRE. ANTHROPOLOGIE DE L'ÉNIGMATIQUE
DAVID LE BRETON
224 P., MÉTAILIÉ, 21 €

PHILIPPE MATSAS/MÉTAILIÉ

Melissa Febos

Panser son corps

L'écrivaine et professeure américaine raconte le passage à l'âge adulte, entre bouleversements et violences. Un témoignage poignant.

Jusqu'à l'âge de 11 ans, Melissa Febos usait de son corps comme d'un tremplin pour explorer le monde, la forêt de pins et le lac qui jouxtaient sa maison. Ses mains démesurées agrippaient fruits et brins d'herbe, ses jambes se tendaient sur les pédales de son vélo le long des pentes boisées. Ensuite, naturellement, le corps a changé. La mutation adolescente et ses conséquences, racontées dans *Être fille*, prennent une tournure brutale, distincte des bouleversements physiologiques vécus par tout être qui grandit. « Fille » étant le reflet renvoyé par chacune de ses confrontations aux autres, elle devient un corps entièrement sexualisé. Sa manière de s'appréhender est dès lors construite d'après eux, imposée, intériorisée, même après quelques expériences qui enseignent à quel point son propre désir est nié, écrasé, enterré par celui des hommes. Jusqu'à cette interrogation, salvatrice, à l'origine de l'ouvrage : *« Que se passe-t-il quand nous ignorons les souhaits de notre corps durant des décennies ? »* Investissant le souvenir avec précision, entre impressions sensorielles et distanciation critique, *Être fille* se veut d'abord une forme de retour sur soi, une analyse psychologique progressivement lumineuse, écrite dans une langue aussi précise que poétique. Revenant sur ses relations – le lien à la mère en particulier, fondateur, émouvant –, son expérience de travailleuse du sexe, ses errances qui la conduisent de l'autre côté de l'Atlantique…, l'autrice montre à quel point identifier et réaliser ses propre envies est une tâche ardue lorsque l'on a toujours vécu sans envisager de dire « non ».

Essai protéiforme, *Être fille* ne se réduit pas à une démarche introspective : s'y trouvent cités des entretiens sociologiques réalisés rigoureusement pour l'occasion, des références à des personnages mythologiques, des réflexions sur des films et auteurs qui viennent renforcer la critique de cette conception des filles au-delà d'un parcours solitaire et anodin… levant un à un, avec lucidité, les miroirs d'une société qui blesse et brouille la conscience féminine de soi.

Eugénie Bourlet

★★★★☆

ÊTRE FILLE (GIRLHOOD)

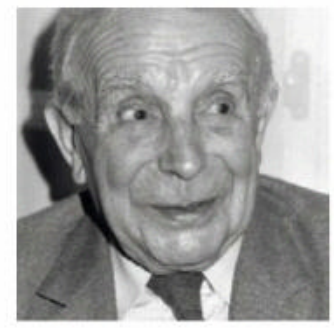
MELISSA FEBOS

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CHLOÉ ROYER

304 P., BELFOND, 20 €.

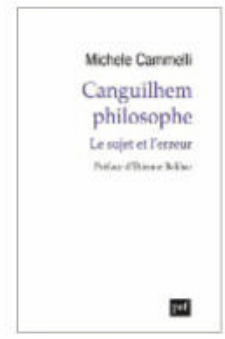
EN LIBRAIRIES LE 5 MAI.

En quête du vivant



Normalien de la promotion mythique de Sartre et Aron et docteur en médecine n'ayant jamais exercé, Georges Canguilhem (1904-1995) est tenu pour un épistémologue et historien des sciences majeur, héritier de Bachelard. De son vivant, il n'a publié que cinq ouvrages, dont *Le Normal et le Pathologique,* sa thèse de médecine, à l'influence considérable. *L'Histoire de la folie* de Foucault et certaines vues de Bourdieu et de Lacan en dérivent. Dans *Canguilhem philosophe,* un bel essai exigeant, l'Italien Michele Cammelli soutient que ce livre clé ne forme que la *« pointe émergée de l'iceberg »*. Analysant les innombrables articles que « le Cang » avait disséminés dans des revues et le monceau d'inédits laissés à sa mort, il montre que, sous sa concrétude apparente, sa réflexion fut animée par une quête proprement métaphysique. Canguilhem a tenté, selon lui, de forger une synthèse entre l'esthétique pré-existentialiste d'Alain, la doctrine cartésienne de l'union corps/âme dans la passion, le vitalisme de Nietzsche et l'évolutionnisme darwinien, afin de percer l'une des plus grandes énigmes de notre pensée : qu'est le « vivant » ? Une substance préétablie, ou, comme il le concluait, le produit d'un acte de liberté fondant le sujet à partir d'une décision initiale de vie jouant un rôle comparable à celui de l'intuition-erreur dans la science ? De la réponse dépend la signification pratique des idées de santé/maladie, de douleur et de mort – soit, pour nous, l'essentiel…

Patrice Bollon



★★★☆☆

CANGUILHEM PHILOSOPHE. LE SUJET ET L'ERREUR

MICHELE CAMMELLI

256 P., PUF, 21 €

CNRS PHOTOTHÈQUE/OROP - BEOWULF SHEEHAN/BELFOND

3 LIVRES EN PLUS

★★★☆☆

CLÉO DE MÉRODE. ICÔNE DE LA BELLE ÉPOQUE

YANNICK RIPA

333 P., TALLANDIER, 21,90 €

Enfant, l'historienne Yannick Ripa a connu Cléo de Mérode. Elle lui dédie aujourd'hui une biographie exhaustive malgré le peu de documentation laissé par l'icône de la Belle Époque. Sans se départir de sa rigueur, l'historienne écrit avec le souffle que l'on donne d'ordinaire à un roman. On découvre une danseuse bien éloignée de la cocotte surannée de notre imaginaire collectif. Un bel hommage à une femme libre. **Virginie Girod**

★★★★☆

DANS LES PROFONDEURS DU TITANIC

PAUL-HENRI NARGEOLET

280 P., HARPER COLLINS, 18 €

Il y a cent dix ans, le *Titanic* sombrait dans l'Atlantique. L' insubmersible bateau de la White Star Line devenait légende tragique. Depuis 1986, Paul-Henri Nargeolet, membre de l'Ifremer, dirige des expéditions de récupération dans l'épave. Plus de 5 500 objets ont été arrachés au néant. Au travers du regard de l'auteur, on plonge dans les abysses. L'histoire du naufrage croise celle de l'exploration sous-marine. Un récit épique, technique et émouvant. **V.G.**

★★★☆☆

LE GRAND SIÈCLE AU FÉMININ. FEMMES DE FOI, DE CULTURE ET DE GOUVERNEMENT

MARIE-JOËLLE GUILLAUME

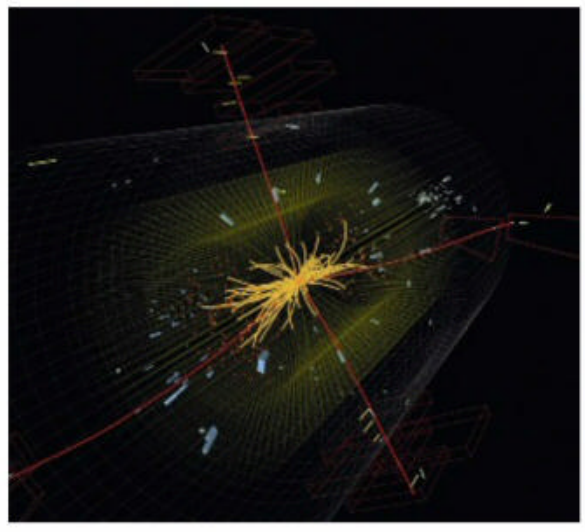
382 P., PERRIN, 24 €

L'autrice sort de l'ombre les femmes d'influence du XVII[e] siècle, se concentrant sur des personnalités mal connues, qui ont joué un grand rôle sur le plan religieux. À côté des femmes de lettres – Madame de Scudéry, à qui l'on doit la carte de Tendre ou de Madame de Sévigné –, on découvre ainsi Barbe Acarie qui a tant fait pour le Carmel français. Un livre indispensable pour les passionnés du Grand Siècle. **V.G.**

Guido Tonelli

De la beauté du cosmos

Signé d'un grand physicien italien, ce livre n'en est pas un de plus sur la naissance de l'Univers. Il nous embarque dans une véritable enquête scientifique, une odyssée au cœur de l'origine de toute chose.



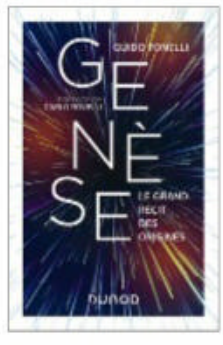
CERN

Le modèle du big bang place la naissance de notre univers il y a 13,8 milliards d'années. En cet instant, une soupe cosmique microscopique connaît soudainement une expansion rapide, avant que ne se forment par la suite les grandes structures – étoiles, galaxies, planètes. Comment ce modèle dorénavant bien admis s'est-il construit ? Que nous enseigne-t-il sur la nature de tout ce qui nous entoure ? Avec le physicien italien Guido Tonelli pour guide, ces questions prennent la forme d'un voyage initiatique vers nos origines les plus primordiales.

Si *« tout se passe très vite »* au commencement, Guido Tonelli ralentit le temps en zoomant au sein de ces secondes et minutes qui ont tout forgé. La démarche est vertigineuse, mais l'auteur ne nous lâche pas dans le grand bain sans nous donner des repères. S'inspirant de la Genèse, il compacte le grand récit de l'Univers en sept chapitres. Chaque brique de cette genèse cosmologique permet à Guido Tonelli de nous introduire aux concepts majeurs de la physique contemporaine tels que le boson de Higgs. Les explications techniques se mêlent à des épisodes déterminants de l'histoire des sciences – dont les rebondissements n'ont rien à envier aux plus trépidants romans.

La fresque est une mise en sens. L'auteur ne perd jamais de vue que l'histoire de l'Univers n'est pas qu'une affaire de connaissances brutes et de calculs mathématiques, mais aussi de représentations fondamentales : l'Univers est une histoire, la plus vaste d'entre toutes. L'humanité s'interroge sur ses origines depuis l'émergence des premières cosmogonies. Guido Tonelli s'attache à montrer que les mots de la science portent aussi en eux la beauté romantique du cosmos : *« Les équations n'ont pas la puissance évocatrice du langage poétique, mais les concepts de la cosmologie moderne – l'univers qui naît d'une fluctuation du vide ou l'inflation cosmique – nous laissent encore sans voix. »*

Marcus Dupont-Besnard



★★★★☆

GENÈSE. LE GRAND RÉCIT DES ORIGINES (GENESI. IL GRANDE RACCONTO DELLE ORIGINI)

GUIDO TONELLI

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR SOPHIE LEM, 224P., DUNOD, 19,90 €. EN LIBRAIRIES LE 4 MAI.

FABRICE
D'ALMEIDA

LES CINQ VIES D'ÉLISABETH II

Elle me fascine. Soixante-dix ans de règne. Le plus long de l'histoire du Royaume-Uni. Plus long que celui de l'immense reine du XXe siècle, Victoria. Pas aussi long que ceux des patriarches bibliques, mais tout de même ! Une vie si longue qu'Élisabeth II en a connu plusieurs. Chaque étape de son existence est inscrite dans ma mémoire. Son enfance d'abord, héritière qui s'ignorait, guidée par un père dont la tête avait reçu par hasard la couronne, après la soudaine abdication d'Édouard VIII, son oncle. Âge de l'insouciance, des nurses, de l'apprentissage du protocole. La découverte de Buckingham Palace pour demeure. L'adolescence ensuite, bousculée par la guerre, inquiète du devenir de sa famille et de son pays. Les bombardements sur la capitale, Buckingham touché par les attaques aériennes, tandis qu'elle loge dans Windsor, envahi par les sacs de sable et les plaques de métal pour se prémunir d'un éventuel bombardement. La jeune princesse prend la mesure de sa fonction. Dès le 13 octobre 1940, elle prononce un discours à la radio. Destiné aux enfants, il doit les mobiliser dans le conflit qui s'amorce. À 18 ans, elle s'engage comme auxiliaire territoriale. La voici apprenant à conduire tous les types de véhicules, surtout les ambulances destinées à secourir les blessés. Une expérience qui dure moins d'un an, mais qui la projette dans la normalité d'un travail quotidien. La guerre lui a gagné le cœur des Britanniques. Elle a partagé les souffrances de chacun.

En 1945 s'ouvre une nouvelle vie. Son père peut encore la protéger de ses charges. Mais la santé de ce roi chancelle. Ses poumons attaqués par le tabac s'effondrent. Élisabeth doit se substituer à lui pour une tournée dans les pays du Commonwealth. Au cours de ce voyage, au Kenya, elle apprend la mort du roi. D'un coup, elle est précipitée au sommet. Le 2 juin 1953, elle est couronnée. Pour l'occasion, la télévision fait des miracles. L'événement est diffusé partout dans le monde. Signe que son règne sera le premier véritablement médiatisé. Son apprentissage du rôle de souveraine en est compliqué. Les faux pas en matière de communication sont nombreux. Aucun ne s'avère fatal. Jamais les républicains ne pourront faire le procès de cette monarchie encadrée par le droit et la coutume. On a dit que Churchill lui a appris à tenir sa place. Mais seule la reine a défini son image dans la longue durée.

Vient bientôt l'âge long et pénible des scandales et de la routine. Affaire Profumo, en 1963, dans laquelle son mari Philippe d'Édimbourg est impliqué. Contribution à un documentaire peu flatteur, en 1969. Et dans les décennies qui suivent, incartade des enfants, sœurs, cousins… Jusqu'à la mort tragique de Lady Di, en 1997. Son image s'est dégradée à cette époque. La presse lui faisait un procès en dureté, insensibilité. Elle a pourtant pris des positions avancées contre le racisme, l'homophobie et les discriminations. On l'oublie.

LA VOICI ICONIQUE, ULTIME VESTIGE DE CE XXe SIÈCLE RÉVOLU

Le début du millénaire commence avec le grand âge. Le regard porté sur elle a changé. La voici iconique. Ultime vestige de ce XXe siècle révolu. Les derniers combattants de la Grande Guerre qui avaient servi son grand-père ne sont plus. Avec l'abdication de la reine Beatrix et la disparition de Jean de Luxembourg, elle est la dernière souveraine à avoir vécu la Seconde Guerre mondiale. Puis son mari est mort l'an passé. Son fils Charles, éternel prince héritier, est devenu une personne âgée. Ses petits-enfants sont des adultes. Ses arrière-petits-enfants sont déjà douze… Si âgée maintenant. La planète entière retient un soupir, en attendant le jour où elle poussera son dernier souffle. Je suis déjà dans cette nostalgie.

★★★★☆
ELIZABETH II. LA REINE
JEAN DES CARS
440 P., PERRIN, 22 €

★★★☆☆
POUR LA REINE. HOMMAGE À ELIZABETH II
JEAN DES CARS
250 P., PERRIN, 15 €.
EN LIBRAIRIES LE 12 MAI.

AUDREY SOVIGNET

SOUS LE SIGNE D'ATHÉNA

On s'imagine que tout a été écrit sur la Seconde Guerre mondiale. À tort. Preuve en est le regain d'intérêt de nombreux historiens pour le rôle majeur, et bien souvent sous-estimé, des femmes combattantes, qui ont résisté et pris les armes au nom de la liberté.

Les infirmières du camp d'internés du Récébédou, vers 1941.

Elles se nomment Renia et Sarah Kukielka, Tosia Altman, Faye Schulman… Ces jeunes femmes juives des « terres de sang » – Pologne, Lituanie, Biélorussie, Ukraine – ont en commun leur engagement contre les nazis. Agentes de liaison ou combattantes, elles ont exfiltré des enfants, construit des abris, acheminé des armes, fait dérailler des trains, soudoyé ou abattu des gardes. Elles incarnent toutes les nuances de ce « monde litvak » disparu : religieuses ou laïques, ouvrières ou appartenant à la petite bourgeoisie, et presque toutes passées par les mouvements de jeunesse. La Montréalaise Judy Batalion s'est faite l'historienne de ces résistantes un peu par hasard. À l'occasion de recherches à la British Library sur Hannah Senesh, jeune Juive du yishouv (la Palestine mandataire) ayant rejoint l'armée britannique avant d'être parachutée en Hongrie en 1944, où elle sera arrêtée et fusillée, elle découvre un petit ouvrage en yiddish intitulé *Femmes dans le ghetto*. Surprise : Hannah Senesh, considérée comme l'héroïne juive par excellence, n'y apparaît qu'au dernier chapitre, précédée d'une vingtaine d'inconnues. Judy Batalion se lance alors dans une longue enquête pour redonner vie à ces héroïnes. Le résultat : ce témoignage sur la vie quotidienne dans les ghettos

ELLES ONT EXFILTRÉ DES ENFANTS, ACHEMINÉ DES ARMES, FAIT DÉRAILLER DES TRAINS, SOUDOYÉ OU ABATTU DES GARDES

créés par les nazis pour liquider les Juifs par la faim et la maladie, et sur la révolte d'une poignée d'entre eux. *« La femme juive fera l'objet d'une page glorieuse de cette guerre »*, écrivait Emanuel Ringelblum, chroniqueur de la disparition des siens dans le *Journal du ghetto de Varsovie*. Voici cette page, avec *Les Résistantes* de Judy Batalion.

En aura-t-on fini avec la Seconde Guerre mondiale ? La période semble avoir été passée au peigne fin, et, pourtant, de nouveaux angles et éclairages se multiplient. Ainsi, le rôle des femmes. *« Le résistant, ce serait le Français qui a rejoint de Gaulle ou le maquisard »*, fait remarquer Dominique Missika dans *Résistantes. 1940-1944*. *« La résistante, ce serait son épouse, sa fiancée, sa sœur qui l'a aidé. »* Or, *« beaucoup ont entraîné des hommes à agir et à lutter contre l'occupation de leur pays »*. Dans cette même veine, Chris Millington revient dans *La France en guerre* sur le Corps des volontaires françaises à Londres, en particulier sur celles mortes en mission : Marie Hackin, Valentine Malaroche, Césarine Bigerel. Si toutes recevaient une instruction au tir, elles remplissaient d'abord des fonctions administratives. Plutôt que de former des femmes soldats, il s'agissait de libérer les combattants des emplois que celles-ci pouvaient tenir. Elles

COLLECTION PARTICULIÈRE/GALLIMARD

n'avaient pas plus le droit à un grade militaire, aussi devait-on les appeler « mademoiselle » ou « madame »… Les femmes, qui n'avaient alors pas le droit de vote, ont représenté 2 % des Français libres. Dans les mouvements de résistance intérieure, leur participation a atteint 16 % et elles y ont joué un rôle majeur à l'instar d'Agnès Humbert, de Germaine Tillion et d'Yvonne Oddon au sein du réseau du musée de l'Homme.

UN SURENGAGEMENT FÉMININ

Citant les travaux d'Olivier Wieviorka sur les obstacles sociaux et politiques à la participation des femmes à la vie publique, l'universitaire britannique en conclut que *« plus qu'un sous-engagement, il faut au contraire évoquer un surengagement féminin »*. Incidemment, Millington ne s'en tient pas à la question du genre. Il aborde la question raciale, autre nouvelle approche du conflit mondial. Ainsi, sur les 73 000 membres de la France libre, la moitié d'entre eux n'étaient pas des citoyens français, dont 3 800 Européens et, surtout, 30 000 « sujets coloniaux ». En fait, le ralliement des troupes africaines à Londres ou Vichy dépend de leur loyauté personnelle envers leurs officiers qui, eux, ont la possibilité de choisir. Quant aux territoires qui tournent le dos à Pétain, ils ne sont pas *« débarrassés des chaînes de la domination coloniale »* pour une vingtaine d'années encore.

Mais revenons à ces femmes d'exception. Ellen Hampton se penche sur Florence Conrad, riche Américaine, infirmière volontaire pendant la Grande Guerre. En 1941, elle forme une unité d'ambulancières, rattachées à la 2e DB du général Leclerc : Les Rochambelles, en mémoire du comte de Rochambeau, compagnon de La Fayette lors de la guerre d'indépendance américaine. Elles seront au total 39 ambulancières à fouler le sable d'Utah Beach et à poursuivre le combat jusqu'à la prise de Berchtesgaden. Pour s'évader un peu de ce quotidien marqué par les horreurs de la guerre, l'une d'elles rédige la liste de *« ce qu'il faut faire, ne pas faire, et savoir »*. Par exemple, *« éviter le baisemain plus particulièrement lorsqu'on a deux centimètres de cambouis sur ses doigts ou qu'on vient de terminer la corvée de peluche des oignons »*… Cette jeune femme s'appelle Suzanne Torrès. Après-guerre, elle rempile au service de santé de l'armée en Indochine et épouse le général Massu.

Sans doute, au cours de sa longue carrière, a-t-elle rencontré Susan Travers, infirmière des FFL, chauffeur du général Koenig à Bir Hakeim ou l'infirmière Geneviève de Galard, « l'ange de Diên Biên Phu », auxquelles Marie-Laure Buisson consacre de beaux portraits. Mais ce sont aussi les *Femmes combattantes* d'aujourd'hui qui inspirent l'auteure : Jihane Cheikh Ahmed, une Kurde de Rakka qui a pris les armes contre Daesh, ou encore une jeune Française, identifiée sous son seul prénom de Cassiopée, parce qu'elle a été envoyée pour des missions secrètes au Mali dans le cadre de l'opération Barkhane. Ces femmes sont des *« héroïnes des temps modernes »*, à hauteur de l'engagement de leurs glorieuses aînées.

Emmanuel Hecht

LES RÉSISTANTES. L'HISTOIRE INÉDITE DES FEMMES JUIVES DANS LE GHETTO (THE LIGHT OF DAYS. THE UNTOLD STORY OF WOMEN RESISTANCE FIGHTERS IN HITLER'S GHETTOS)
JUDY BATALION
TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA) PAR OMBLAGE ET DANIELLE CHARRON
400 P., LES ARÈNES, 24,90 €

RÉSISTANTES. 1940-1944
DOMINIQUE MISSIKA
272 P., GALLIMARD-MINISTÈRE DES ARMÉES, 29 €

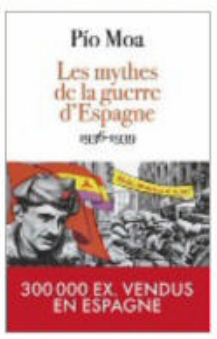
LA FRANCE EN GUERRE. 1940-1945 (FRANCE IN THE SECOND WORLD WAR. COLLABORATION, RESISTANCE, HOLOCAUST, EMPIRE)
CHRIS MILLINGTON
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR MARIE-ANNE DE BÉRU
409 P., FLAMMARION, 25 €

LES ROCHAMBELLES (WOMEN OF VALOR. THE ROCHAMBELLES ON THE WWII FRONT)
ELLEN HAMPTON
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CLAUDE URRACA
320 P., TALLANDIER, 21,90 €

FEMMES COMBATTANTES
MARIE-LAURE BUISSON
349 P., PRESSES DE LA CITÉ, 21 €

LA GUERRE D'ESPAGNE REVISITÉE

Ce livre majeur publié il y a vingt ans, et vendu à 300 000 exemplaires dans le monde hispanique, a suscité une immense polémique. Et pour cause, il fait éclater la « doxa » sur la guerre civile espagnole. Pío Moa (74 ans) affirme en effet que l'extrême gauche a précipité l'effondrement de la République dès 1934, avec l'insurrection des Asturies, puis une série d'exactions – assassinat d'opposants et de religieux –, et, enfin, la fraude massive aux élections de février 1936. Sous cet angle, le soulèvement militaire du 18 juillet apparaît d'abord comme une tentative de restaurer l'ordre. Cette thèse est étayée par un impressionnant travail d'archives, en particulier à la Fondation Pablo-Iglesias, créée par le Parti socialiste. L'auteur n'est pas un horrible « fasciste », mais un ancien membre du PCE, cofondateur du mouvement clandestin et terroriste Grapo… Métamorphosé au fil du temps en démocrate et libéral, Pío Moa livre ici, avec *Les Mythes de la guerre d'Espagne*, la synthèse d'une vie de recherches. Et offre une relecture d'épisodes mythifiés depuis Malraux et *L'Espoir* : le siège de l'Alcazar, les batailles de Madrid, le rôle des brigadistes internationaux… Salutaire. **E.H.**



LES MYTHES DE LA GUERRE D'ESPAGNE. 1936-1939
PIO MOA
688 P., L'ARTILLEUR, 25 €

Étienne Balibar

« ON NE PEUT PAS TOUJOURS EXTRAIRE UN SENS DE LA VIOLENCE »

La Découverte publie le troisième volume des *Écrits* du philosophe. Ces textes rédigés sur plus de trente ans, et pour certains inédits, sont consacrés majoritairement à la « cosmopolitique ». Une réflexion nécessaire.

Vous êtes régulièrement sollicité par les médias. Selon vous, que signifie poser un regard de philosophe sur le monde ?
Étienne Balibar. Un philosophe ne dispose d'aucun point de vue privilégié qui lui permette de parler des événements en cours. Comme les autres citoyens, il essaie de s'informer pour prendre position, car il y a des situations où l'on ne peut pas ne pas choisir. Mais il existe pour lui une sorte de devoir d'état qui consiste à diverger d'avec la représentation dominante, y compris et surtout à l'intérieur de son propre camp. Les philosophes ne sont donc pas plus lucides que les autres, ils se proposent de faire surgir l'élément qui interdit de s'en tenir à une idée simple et sans contradiction interne. Intellectuellement, le philosophe est donc un traître à lui-même : il utilise les ressources du concept pour problématiser ses propres engagements.

Comme vous le décrivez, le philosophe s'intéresse aux problèmes, alors que les autres ne veulent que les résoudre ?
E.B. Oui ! À ce propos, Althusser disait : ne vous contentez pas des réponses, remontez aux questions dont elles procèdent. Foucault a retourné cette proposition comme un gant, il disait plutôt : transformez en question ce qui semble être une affirmation. Voilà pourquoi un philosophe doit problématiser son implication dans la réalité historique qu'il vit. Soulever des apories, des unités contradictoires, c'est un moyen d'en dégager de la signification. Car on appelle philosophique un problème que la solution qu'on lui donnera ne fera pas disparaître.

Cette irrésolution de la philosophie motive-t-elle l'engagement politique ?
E.B. Disons que nous devons tâcher d'extraire de la pratique les éléments d'une invention que la théorie ne fournira jamais, car il y a dans la réalité des éléments irréductibles à la déduction. Les questions philosophiques visent des problèmes de la vie, de la politique, mais elles requièrent bel et bien la pensée. Plus on est engagé dans la pratique, plus il est nécessaire de penser ce qu'on fait. C'est à cela que servent les concepts. Les événements sont en rupture assez profonde avec l'attendu pour qu'on mette entre parenthèses les explications prédéfinies et qu'on essaie d'interpréter les signes. Machiavel nous invite à prendre des risques qu'aucune théorie ne déduira, ne réduira jamais.

« J'AI FORGÉ DES NÉOLOGISMES POUR FAIRE ÉVOLUER DES SITUATIONS »

Que signifient ces risques dans la pratique ?
E.B. Eh bien, par exemple, on évoque souvent la désobéissance civile, mais je préfère parler de désobéissance civique. Car la confrontation entre le citoyen et l'État n'est pas un face-à-face : l'un fait partie de l'autre. Donc, la désobéissance civique se conçoit selon la formule de Rousseau mettant la force de l'État au service du citoyen *(« on le forcera d'être libre »)*, en la renversant : le citoyen est celui qui ne recule pas devant la nécessité d'affirmer sa citoyenneté pour rendre l'État libre. Dans ces conditions, la désobéissance comporte deux risques fondamentaux. Le premier est celui de la répression : par exemple, la journaliste qui a montré un panneau pacifiste à la télévision russe a pris le risque de finir en prison. Mais il existe un autre risque, c'est celui de se tromper et d'induire les autres en erreur. Et l'histoire intellectuelle est pleine d'épisodes de ce genre !

Beaucoup parlent du retour de l'Histoire, que vous avez toujours conçue comme « interminable ». Qu'est-ce qui a changé depuis les débuts de votre engagement philosophique et politique ?
E.B. Dans les années 1960, l'engagement politique était indissociable d'une certaine représentation linéaire de l'Histoire fournie par le marxisme. Même chez les plus critiques, cette représentation comportait des éléments aujourd'hui périmés. Le premier est la philosophie du progrès qui s'exprime notamment dans cette phrase de Marx : *« L'humanité ne se pose jamais que des problèmes qu'elle peut résoudre. »* Cet évolutionnisme, qui promet le triomphe de la raison, n'a plus de sens aujourd'hui. Le second est une conception objectiviste, selon laquelle *« le communisme est le mouvement qui abolit l'état de choses existant »*. Non ! Le communisme n'est pas

CAGRI KILICCI/LA DÉCOUVERTE

un avenir ; il s'agit d'une tendance polémique qui travaille l'Histoire au présent et qui est déjà en train de la transformer ; il ne peut désigner qu'une pratique qui dessine des alternatives, donc une capacité collective subjective. Enfin, Marx a encore écrit que *« l'Histoire avance par le mauvais côté, et non par le côté beau »*. Voulait-il dire que les catastrophes engendrent de nouvelles perspectives, ou que l'Histoire s'accomplit par l'action des sales types ? Ou des réprouvés ? À mes yeux, cette conception est trop pénétrée d'hégélianisme. On ne peut plus s'en contenter. Le marxisme n'est plus, comme le croyait Sartre, *« la philosophie indépassable de notre temps »*.

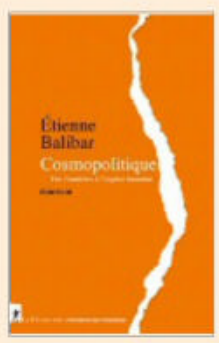
Alors, de quoi dispose-t-on aujourd'hui ? Parmi vos concepts, lesquels ont le plus contribué à renouveler la pensée politique ?

E.B. Je n'ai jamais tenu à un seul concept auquel je pourrais ramener tous les problèmes. J'ai plutôt forgé des néologismes conceptuels pour faire évoluer des situations. En effet, la politique étant structurée par des discours, tout énoncé est une action ; j'ai donc essayé de nommer des choses, de tirer des fils qui laissent par écrit les traces disjointes de mon travail. Par exemple, j'ai forgé le mot d'« égaliberté » pour échapper à l'opposition entre la liberté (valeur fondamentale du libéralisme) et l'égalité (valeur fondamentale du socialisme). L'égaliberté désigne un principe insurrectionnel hostile à l'institutionnalisme bourgeois ; il a été actif au cœur de la Révolution française, et il est toujours opérant aujourd'hui. On pourrait commenter de la même manière les mots de « trans-individualisme », de « co-citoyenneté », de « civilité », de « cosmopolitique », etc. Je suis venu à eux en combinant de la philologie, de l'histoire de la philosophie et de l'intervention dans des débats d'idées politiques. Mais un système ? Je n'en veux pas.

Est-ce que ces mots suffisent face à la violence du monde contemporain ?

E.B. Dans *Violence et Civilité [2010]*, j'ai défendu deux idées. L'une est qu'il existe une violence « inconvertible », qui déjoue notre effort pour convertir la violence en institutions – Hegel espère toujours passer de l'insurrection à la constitution – ou en révolution – c'est l'idéal des marxistes, mais aussi des féministes, des anti-impérialistes, etc. Mais on ne peut pas toujours extraire un sens de la violence. Donc, la réponse ne peut tenir qu'à des stratégies de « civilité » ; il ne s'agit pas de « civiliser » ni de « calmer » quiconque, mais d'affirmer ceci. L'antiviolence est la recherche, dans une conjoncture que l'on n'a pas choisie, de maîtriser les effets sur soi de la violence subie. Souvent, les militants, les résistants, les combattants se croient immunisés contre la violence dont ils doivent se servir. Mais il y a là un problème très profond, qui doit déterminer des réponses stratégiques.

Propos recueillis par Maxime Rovère.



ÉCRITS III. COSMOPOLITIQUE. DES FRONTIÈRES À L'ESPÈCE HUMAINE
ÉTIENNE BALIBAR
350 P., LA DÉCOUVERTE, 22 €

Mathieu Delahousse

L'IMPOSSIBLE CALCUL

« *Nul n'est égal face à la douleur. Personne ne doit juger les autres* », confie Claire, présente sur la promenade des Anglais lors des attentats de l'été 2016, à Mathieu Delahousse. Dans *Le Prix de nos larmes,* le journaliste montre comment la justice française s'efforce, au contraire, d'indemniser le plus équitablement les victimes ayant survécu aux actes de terrorisme commis sur le sol national. Évaluer leur douleur et les conséquences laissées par ce traumatisme sur leurs vies demande un vocabulaire juridique spécifique aride et une vérité difficile à reconstituer et à appréhender, quand la langue ne suffit plus. Dans cette plongée au cœur des mécanismes juridiques, émaillée de reportages dans des salles d'audience désertées, il privilégie toutefois une approche psychologique au contact direct des victimes, qui racontent leur « après », loin des discours médiatiques.

Le Prix de nos larmes conte aussi les déboires du fonds d'indemnisation des victimes du terrorisme – un dispositif inédit dont seule la France dispose, vu parfois comme un dispositif kafkaïen responsable de *« victimisation secondaire »,* soit le fait de faire souffrir à nouveau des victimes à qui il demande de prouver leur douleur… – et propose des pistes pour atténuer le paradoxe d'une justice obligée de compter l'irréparable en euros.

Eugénie Bourlet

LA BELLE PART DES CHOSES

Pour les éditeurs en sciences humaines, la quadrature du cercle se résume à deux mots : comment être à la fois accessible et exigeant ? Pour mener à bien ce beau programme, les éditions Éliott lancent « La Part des choses », une collection destinée à promouvoir *« le débat raisonné au service de la connaissance et de l'émancipation des individus »*. Cinq ouvrages, tous traduits de l'anglais, ont été publiés : le presque classique Jason Stanley, *Les Ressorts du fascisme,* qui montre en quoi consistent les stratégies développées pour détruire la démocratie (développer la méfiance envers les journalistes et les Universités, chanter un passé mythologique, stigmatiser certaines parties de la population, jouer de l'opposition entre ville et campagne, etc.) ; l'amusant *J'ai raison, tu as tort !* de Timothy Williamson, où les sujets qui fâchent sont abordés à partir d'une discussion entre quatre interlocuteurs ; l'intéressant essai de Quassim Cassam sur *Les Théories du complot,* qui réfléchit sur les écrans de fumée qui masquent les objectifs de leurs promoteurs ; *Le Libre Arbitre à l'épreuve de la science,* où Alfred R. Mele rappelle en mots simples que le concept de liberté n'est nullement aboli par les déterminismes ; et enfin *La Violence des frontières. Les réfugiés et le droit de circuler,* de Reece Jones. L'ensemble prouve qu'il n'est pas nécessaire de se limiter aux livres simplistes pour se faire du bien et étendre son horizon.

Maxime Rovère

David Chavalarias

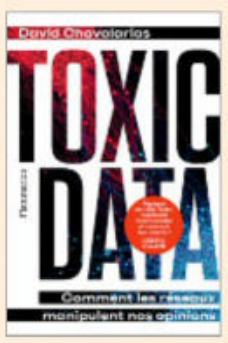
RÉSEAUX TOXIQUES

Les méthodes de propagande du XXe siècle appartiennent au monde d'hier. Il suffit pour s'en convaincre de considérer comment, à l'ère numérique, les manipulations de l'opinion publique sont dissimulées derrière des écrans et accentuées à un rythme industriel. Les réseaux sociaux ont ainsi relayé le populisme européen et nord-américain qui ronge les démocraties malades. Quel est l'envers de nos sociétés massivement numériques ? Comprendre la transformation des modes de production et de circulation de l'information est une nécessité. David Chavalarias et son équipe du CNRS ont conçu le projet « Politoscope », consacré à l'analyse du militantisme politique en ligne. Cet outil de cartographie des influences numériques utilise des méthodes informatiques et mathématiques permettant d'étudier la formation de l'opinion publique sur la twittosphère. Le réseau de l'oiseau bleu (Twitter) lui a servi de jauge pour mesurer l'activité politique française. L'affaire des MacronLeaks en 2017 fut conçue en Russie et propagée par des comptes de l'extrême droite américaine. David Chavalarias démonte dans *Toxic Data* les mirages et les chimères des campagnes de désinformation sur le coronavirus, ainsi que la polarisation du débat public sur des thèmes portés par l'extrême droite. Enrichi d'un glossaire et de recommandations pratiques, son guide détox de l'emprise numérique s'impose en période électorale.

Olivier Cariguel

LE PRIX DE NOS LARMES
MATHIEU DELAHOUSSE
192 P., L'OBSERVATOIRE, 18 €.
EN LIBRAIRIES LE 4 MAI.

J'AI RAISON, TU AS TORT ! (TETRALOGUE. I'M RIGHT, YOU'RE WRONG)
TIMOTHY WILLIAMSON
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR A. DANG VAN, 200 P., ÉLIOTT, 17,50 €



TOXIC DATA. COMMENT LES RÉSEAUX MANIPULENT NOS OPINIONS
DAVID CHAVALARIAS
216 P., FLAMMARION, 19 €

HANNAH ASSOULINE – ANAÏS BOILEAU/FLAMMARION

PASCAL ORY
de l'Académie française

« CATASTROPHE »

Le lexique des conjonctures funestes est d'une richesse significative, et, vous l'aurez remarqué, les temps présents en font grand usage. Les mots pour le dire se bousculent : calamité, cataclysme, désastre, fléau… La préférée du public – de tous les publics, le plus populaire (qui en a fait « la cata ») comme le plus élitaire – est certainement la catastrophe. Elle vous a un air cosmique qui cloue le bec. Une petite remontée aux origines permettra de comprendre que ces distinctions ne sont pas absurdes et que, pas plus ici qu'ailleurs, il n'existe de synonymes absolus : en quelque sorte chaque avatar du malheur a sa singularité.

Ce fameux malheur lui-même, qui est à la base de tout, nous livre déjà un élément du mystère. L'heur dont il est question est, en effet, un mot bien étrange et qui prête à confusion, une notion presque neutre, ouverte, qui renvoie à une conception fataliste de la destinée humaine, qu'on pourrait traduire par chance ou par sort : la chance est affaire de jeu de dés, le sort affaire de tirage. Opposé au bon-heur, le mal-heur frappe surtout par son arbitraire. On est ici dans un registre d'émotions violentes décuplées par l'incertitude. De nos jours, nul ne semble se souvenir que l'un des adjectifs les plus courants, « formidable », signifiait à l'origine « effrayant ». Un très vieux mot, qu'on fait remonter à l'indo-européen de l'effroi *(mormo)* et qui est à l'origine de toute une famille redoutable, remplie en grec ou en latin de sorcières, de croquemitaines et de monstres marins. On est là au cœur du système du malheur, où règne la peur. Comme dans la météo d'aujourd'hui, tout sera donc non dans une supposée réalité hostile mais dans le « ressenti » d'un sujet qui se vit comme menacé. Reste que, si l'on pouvait creuser un peu, on se révélerait peut-être capables d'apprivoiser ces monstres, qui sont d'abord en nous-mêmes.

Ainsi en est-il d'une famille de malheurs dont on a vite oublié qu'ils puisaient leur source dans l'élémentaire d'un rapport immédiat à la nature. Mère Nature est une marâtre qui accable sa progéniture sous les déluges, les raz-de-marée, les tremblements de terre et les éruptions volcaniques. Dans ce grand *tohu-bohu* (état du monde à peine créé, nous dit la Genèse), le malheur le plus doux est encore celui qui, en terre humide, frappe les cannes, au sens de roseau (*kalamos* en grec, *calamus* en latin) : on l'appellera donc calamité. Et quand l'eau tourne au déluge, nos ancêtres grecs – que nous soyons personnellement turcs ou chinois, nous sommes tous, via la science et son vocabulaire, des enfants de la pensée grecque – forgent un mot plus compliqué : le cataclysme, qui est tout simplement la version savante de l'inondation (*kata-kluzo* : baigner de haut en bas). Reste qu'aucune « pensée sauvage » ne s'arrête en si bon chemin. Elle est là pour interpréter l'accident en fonction d'une conception du monde. Croyez, comme les astrologues de toutes les époques, à l'influence des astres sur les destins humains, et vous aurez, planant sur nos têtes, un dés-astre. Croyez, comme Augustin d'Hippone ou Isidore de Séville, à la toute-puissance d'un dieu capable de punir les hommes en envoyant sur terre des agents de sa colère, et vous aurez un fléau, autrement dit un fouet *(flagellum)* qui s'abattra sur les hommes égarés.

La subtilité monte d'un cran avec la catastrophe. Là tout est culture. On est dans la tragédie grecque, autrement dit aux origines du malheur représenté, et, au lieu de subir passivement, submergé – comme dans le cataclysme –, on est ici au spectacle, devant un personnage actif, un homme sur lequel les dieux s'acharnent. La cata-strophe est ce renversement vers le bas qui dénoue une intrigue et clôt une représentation. C'est le sens donné à toute une histoire, mais c'est un sens funeste. On aura reconnu une figure bien de notre temps : la catastrophe écologique. La suite de la pièce dira si cette fin est aussi un dé-voilement, une apo-calypse. Où l'on vérifie une fois de plus que l'écologie politique est la religion de notre siècle.

AUDREY SOVIGNET

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
de l'Académie Goncourt

DIT-IL, DIT-ELLE

On écrit avec sa langue et parfois, au cours des décennies, on se chamaille. Le vieux mari cherche des poux à la vieille épouse. Une de mes scènes de ménage fréquentes concerne les verbes. Je reproche à ma partenaire, la langue française, de ne pas m'en apporter plus à la maison. Franchement, sa collecte me déçoit. Car le style tient au verbe, davantage qu'à l'adjectif, au nom, au pronom. Seul le verbe tend la phrase, la dynamise, lui donne l'énergie du temps et de l'action. Toute catégorie grammaticale demeure statique, sauf le verbe. J'en suis si persuadé qu'il m'arrive souvent d'utiliser les décomptes numériques que propose mon traitement de texte pour vérifier que j'ai employé majoritairement des verbes.

Les verbes se substituent avantageusement aux adverbes : « Il ferma violemment la porte » gagne à être remplacé par « Il claqua la porte ». Avec l'adverbe, l'écrivain s'est faufilé au milieu de son récit, il y est apparu tandis que l'on n'avait pas besoin de lui, et il s'est mis à commenter au lieu de présenter. Dans « Il ferma violemment la porte », « violemment » provient d'un voyeur qui s'immisce, qui glose, qui explique. Inutile ! Le verbe « claquer » signifie autant, sinon plus, avec moins de mots ; et il laisse l'imagination du lecteur investir l'histoire. L'auteur malhabile saupoudre toujours trop d'adverbes ; sans s'en rendre compte, voilà que ce timide se précipite tout nu au centre de ce qu'il décrit. Quelle erreur ! Il grandira à supprimer les adverbes en choisissant le verbe adéquat. Il évitera aussi de se ridiculiser par des précisions superflues qui nous font sortir du tableau. « Mes parents m'ont aidé, dit modestement l'enfant. » Alors qu'on pourrait rédiger : « Mes parents m'ont aidé, avoua l'enfant. »

Cependant, le goût des verbes ne doit pas virer à la pathologie ; il redevient alors une maladresse. Beaucoup de littérateurs, surtout les prolifiques, finissent par s'ennuyer en compagnie des rares verbes qui attribuent la parole — dire, murmurer, concéder, rétorquer, répliquer, crier, hurler, etc. — ; du coup, croyant s'améliorer, ils sautent sur des verbes variés, colorés, pittoresques. « Merci, haleta-t-il. » « Je n'ai pas peur ! trembla-t-elle » « Pourquoi pas ? fanfaronna-t-il. » « Espèce de salaud ! expira-t-elle. » Voire : « Tant pis pour toi, sautilla-t-il » ou « Qui s'y frotte s'y pique, déblatéra-t-elle. » Je vous jure que j'ai relevé ces perles – de culture – durant mes lectures, rapides, vous comprenez pourquoi… Que de fausses forces ajoutées à la prose ! Ces pondeurs de pages fabriquent des fautes en transformant des verbes intransitifs en transitifs et ne remportent que le Nobel du comique involontaire.

ENTRE DEUX MAUX, LE MINIMALISME ME CONVAINC PLUS QUE L'EXCÈS

Mieux vaut une Marguerite Duras qui aligne les « dit-il », « dit-elle », de façon liturgique, sans varier, que ces collectionneurs qui déplacent des armoires normandes pour y ranger un mouchoir. Entre deux maux, le minimalisme me convainc plus que l'excès ; entre deux corps, je préfère le sec au stéroïdé.

Mon conseil : cherchez le verbe qui égale celui qui serait accompagné d'un adverbe ; veillez à cette économie ; revenez néanmoins aux verbes simples, corrects, même répétés, plutôt que de fracasser la grammaire.

La crainte de ne pas bien écrire et son corollaire, l'affectation, conduisent à écrire mal. Le mieux reste l'ennemi du bien. Le romancier et sa langue sont contraints quelquefois de recourir à la thérapie conjugale : continuer le trajet ensemble en s'adorant, donc en aimant les défauts de l'autre. Après des années de reproches, j'estime qu'un « dit-il » ou un « dit-elle » justement placé produit une satisfaction merveilleuse.

AUDREY SOVIGNET

La Roumanie renforce ses liens

Le démarrage du chantier de la Maison de la Francophonie à Bucarest, la seconde du genre dans le monde, est l'occasion d'un rappel du rapport historique de ce pays de l'Est à la langue française.

Sur le chantier de la Maison de la Francophonie à Bucarest, qui ouvrira ses portes en 2023.

En mars dernier a été posée la première pierre de la Maison de la Francophonie sur le campus de l'Université polytechnique de Bucarest. L'imposante bâtisse ouvrira ses portes en 2023. Elle accueillera des étudiants et chercheurs francophones de Roumanie, d'Europe, des pays d'Afrique et du Maghreb. Après Paris, ce sera la seconde du genre.

UN ÉTAT PHARE DE LA FRANCOPHONIE

Les Roumains sont membres à part entière de l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF) depuis 1993. Dans un pays qui compte 21 millions d'habitants, 4,5 millions de Roumains parlent français, selon l'OIF. En 2006, année où Bucarest a accueilli le XIe Sommet de la Francophonie, l'organisation a déclaré la Roumanie *« État phare »* de la Francophonie en Europe orientale et centrale. Aux dires des spécialistes, les Roumains sont francophiles depuis toujours. Mais d'où vient leur amour pour la France et la langue française ?

DES PRINCES PHANARIOTES À ANNA DE NOAILLES

Il remonte au XVIIIe siècle, époque où les princes phanariotes officient comme administrateurs du régime ottoman. Les Phanariotes sont des familles aristocratiques de confession chrétienne orthodoxe, qui ont trouvé refuge dans le quartier du Phanar à Constantinople (actuelle Istanbul) après la prise de la cité par les Ottomans en 1453. Très cultivés, polyglottes, ils parlent couramment le grec, le turc, l'italien, le roumain et le français. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, nombre d'entre eux s'installent dans les principautés roumaines de Valachie et de Moldavie, vassales de l'Empire ottoman, et en deviennent les hospodars (gouverneurs). Les anciens princes phanariotes se mélangent alors aux bourgeois et à la noblesse roumaine pour former une classe dominante. Ils créent des « Académies » où l'on dispense un enseignement en grec à partir de manuels traduits du français. Les idées des Lumières parviennent rapidement à Bucarest, notamment via la traduction en roumain des textes de Voltaire. La plupart des journaux sont en français.

En 1776, le prince phanariote Alexandre Ypsilántis rend le français obligatoire dans l'enseignement supérieur à Bucarest. Plusieurs princes régnants de Moldavie et de Valachie possédaient des secrétaires français. À la fin du XVIIIe siècle, deux consulats – à Bucarest et à Iasi – permettent la diffusion des idées de la Révolution française. Le siècle suivant, c'est au tour des fils des grands boïars – nom donné aux aristocrates des pays orthodoxes non grecs d'Europe de l'Est – de diffuser en Roumanie les idées politiques et la culture françaises découvertes pendant leur voyage dans l'Hexagone. Ces voyages entre Bucarest et Paris, les liens tissés et les idées glanées jouent un rôle fondamental dans l'indépendance roumaine.

Au cours du XIXe siècle, la langue de Molière devient obligatoire dans les écoles et les compagnies de théâtre. Les écrivains roumains rayonnent à Paris dans l'entre-deux-guerres, ainsi que le raconte Paul Morand dans *Bucarest,* avec des figures telles Hélène Vacaresco, la princesse Bibesco et Anna de Noailles.

Cette présence roumaine à Paris se poursuit au long du XXe siècle avec Mircea Eliade, Emil Cioran et Eugène Ionesco… Jusqu'à Annie Lulu, autrice roumaine et congolaise francophone née à Iasi en 1987. Son premier roman *La Mer Noire dans les Grands Lacs [lire notre critique page 75]* a reçu, entre autres, les prix Senghor, Jean-Cocteau et Alain-Fournier, et a été finaliste du prix Orange du livre.

Gladys Marivat

CITÉ INTERNATIONALE UNIVERSITAIRE

Prière à sainte Litote

Florentino Pérez, président du Real Madrid, « arrive généralement toujours à ses fins ».

Me revient souvent l'image de ma bouchère d'autrefois, interrogeant du regard sa Dayton-Testut, mains en suspens, de part et d'autre d'un calice imaginaire… La question qui s'ensuivait (*« Il y en a un peu plus, je vous le mets quand même ? »*), inévitable autant qu'inutile puisque la réponse était tenue pour une formalité, résonne encore à mes oreilles chaque fois que, dans les colonnes de la presse écrite ou aux étranges lucarnes, on en remet une louche quand une cuillère aurait suffi.

Les exemples sont, si l'on ose s'exprimer ainsi, « divers et variés ». C'est le maire d'une grande ville qui dénonce une situation *éthiquement et moralement* intenable. Un animateur soucieux de mettre les deux équipes sur un *même pied d'égalité*. Un footballeur qui, après maintes hésitations, *choisit d'opter* pour le PSG. Un sélectionneur qui déplore que l'un de ses joueurs soit dans *l'incapacité de pouvoir être apte* à jouer. Un commentateur qui trouve que le LOSC et Wolfsburg ont les *mêmes similarités*. Un consultant qui remarque que telle équipe s'est montrée supérieure dans les *duels à un contre un*. Une ancienne candidate à la présidence de la République qui vante sa *sérénité très tranquille*. Une page Internet qui précise qu'il *suffit seulement* de venir avec sa carte Vitale. Un bandeau d'une chaîne d'information continue qui nous informe que « le pass sanitaire sera *largement élargi* » durant l'été. Un journaliste qui annonce sur RTL qu'un de ses confrères vient d'être interpellé en *plein flagrant délit*. Un autre qui, sur la même station, tresse des couronnes à l'enseignement *spécialement dédié* que

ON EN REMET UNE LOUCHE QUAND UNE CUILLÈRE AURAIT SUFFI

dispense Acadomia. Le panonceau d'un hôtel qui rappelle : « *Veuillez bien vouloir* quitter les chambres avant 11 h 30 ».

Certaines redondances s'avancent davantage masquées. Pour apprécier à sa juste valeur cette *estocade finale* dont un quotidien sportif fait sa une, il faut se souvenir que ladite estocade est aujourd'hui perçue comme le coup d'épée porté par le matador pour *achever* le taureau, voire, au figuré, comme une attaque *décisive* : là comme ici, on pouvait aisément se passer du *final*. De même quand une journaliste du beau sexe rappelle avec raison qu'« il est déplacé de croire que le travail, l'investigation et le courage *ne sont que des apanages* masculins » : l'apanage se définissant comme un privilège, une exclusivité, la locution restrictive *ne… que* ne s'imposait pas.

Devant cette propension à considérer que, quand il y en a pour un, il y en a aussi pour deux, on en viendrait presque à se réjouir que, de temps à autre, l'inconséquence prenne le relais de l'évidence. Ce président du Real Madrid que l'on nous présente comme « quelqu'un qui arrive *généralement toujours* à ses fins » a beau confiner à l'absurdité, on serait tenté d'y applaudir tant il tranche sur la dictature du pléonasme ambiant !

Bruno Dewaele

IRINA RH/SPAINDPPI/DPPI VIA AFP

À LIRE
LE POURQUOI DU COMMENT

Un livre de plus sur les subtilités de la langue française ? N'en croyez rien. Convaincu, en bon pédagogue, que l'on retient mieux ce qui s'explique, l'auteur choisit cette fois de sacrifier le comment sur l'autel du pourquoi. De vous apprendre, selon la formule consacrée, tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur la grammaire… sans jamais oser le demander ! Pourquoi *exclu* mais *inclus* ? Pourquoi *le fils de César*, mais *un fils à papa* ? Pourquoi deux « l » à *alléger* et, au mépris de toute logique apparente, un seul à *alourdir* ? Pourquoi diable est-ce au masculin *foie* qu'il convient de mettre un « e », et non au féminin *foi* ? Pourquoi un « s » aux *clous*, un « x » aux *genoux* ? Pourquoi ce c… de *second* se prononce-t-il [segond] ? Pourquoi le passé simple est-il si compliqué ? Sans oublier la question, existentielle, qui résume toutes les autres : pourquoi tant de pourquoi à propos de la langue française ? Mais pour permettre à Julien Soulié de faire montre, au moins autant que de son érudition, de son humour très sûr, voyons ! *What else*, sinon ? **B.D.**

LES POURQUOI DU FRANÇAIS. 100 QUESTIONS (LÉGITIMES) QUE VOUS VOUS POSEZ SUR LA LANGUE FRANÇAISE
JULIEN SOULIÉ
252 P., FIRST, 16,95 €

Le muguet donna son nom, durant deux siècles, à de jeunes élégants qui s'en parfumaient.

KIMDAEJEUNG/PIXABAY – PASCAL ITO/FLAMMARION

LE VOCABLE DU MOIS

Muguet

Un brin… d'étymologie, pour commencer : notre muguet a beaucoup à voir avec le musc (ancien français *mugue*) et la noix muscade (altérée en noix *muguette*), odeur oblige. Si personne n'ignore que la plante a donné son nom, à partir du XVIIIe siècle, à une mycose de la bouche – couleur oblige, cette fois –, on sait moins que le mot a désigné, durant deux siècles, un jeune élégant, ne serait-ce que parce que ce dernier avait coutume de s'en parfumer : Molière, dans son *École des maris*, prête ainsi à son personnage Sganarelle le souhait que sa femme « ferme l'oreille aux discours des muguets ». Il est même question un peu plus loin, dans la bouche de Sganarelle toujours, de « visites muguettes » (entendez par là de damoiseaux venus faire leur cour), lesquelles prouvent que le terme exista aussi en tant qu'adjectif ! Mais cela n'étonnera que ceux qui ont oublié que, plus tard, les dandys seraient à leur tour appelés *muscadins*, eu égard à la fragrance de musc qu'ils répandaient à la ronde. D'aucuns ne manqueront pas de remarquer, à la lumière de ce rappel historique, que la célèbre chanson de Georges Milton nous a induits en erreur : les clochettes sont moins du côté des cocus que de ceux… qui s'ingénient à en faire !

B.D.

QU'EST-CE QU'ON DIT ?

Électriser ou électrocuter ?

Pour le mettre au courant, n'en doutons pas, on rappelle volontiers à l'usager de la langue qu'il ne faut point abuser de l'*électrocution*. D'aucuns affirment même que ceux qui en ont été victimes ne sont plus là pour en parler ! *Stricto sensu,* c'est sans doute vrai, mais nos dictionnaires ne vont pas aussi loin. Pour l'Académie, l'électrocution peut tuer… ou seulement commotionner : familièrement et à la forme pronominale, on peut donc survivre en s'électrocutant. Même son de cloche chez Larousse, selon lequel la secousse de l'électrocution est « parfois mortelle »… ce qui veut dire qu'elle ne l'est pas toujours ! Quant à Robert, il évoque, à côté de la mort instantanée, brûlures, convulsions et perte de connaissance. Finalement, et s'il reste de loin préférable tant qu'il n'y a pas mort d'homme, *électriser* ne s'impose vraiment qu'au figuré. Gardons-nous bien, alors, de lui substituer *électrifier,* comme l'a fait naguère un écrivain renommé au micro de David Pujadas en soulignant la capacité d'Obama à « électrifier » les foules, chaque fois que ce dernier s'emparait d'un micro. À sa… décharge, il devait être lui-même survolté à l'idée que son poteau Barack était en passe de s'installer à la Maison-Blanche !

B.D.

LE MOT PRÉFÉRÉ DE…

AGATHE RUGA*

« Démesure »

« Ce mot m'a toujours éblouie, il commence comme *démon* et finit comme *luxure*. Je lui voue un grand respect. Ce n'est pas tant pour sa sonorité, moins extravagante que celle de sa cousine "emphase", moins bégueule que l'épithète "incommensurable", mais plutôt pour le sens global auquel il renvoie. Comme l'écrit la poétesse russe Marina Tsvetaeva dans son recueil de confessions *Vivre dans le feu* : *"Pour moi, tous les mots sont trop petits. Et la démesure de mes mots n'est que le pâle reflet de la démesure de mes sentiments."* Car la démesure n'est pas seulement la grandiloquence ou l'exagération stylistique, elle évoque l'hédonisme et la déraison. Je n'ai jamais aimé la sagesse, les entre-deux. J'ai horreur du gris : la couleur, les gens, les humeurs. Je préfère le blanc ou le noir, j'aime les impolis, les excessifs, ceux qui débordent du cadre. Paradoxalement, ce mot est peu usité. On le trouve rarement dans les titres de romans ou de films. C'est le genre de mots que l'on garde pour les grandes occasions. La "démesure", c'est cette diva aux paupières ourlées, cet homme tout sourire qui disparaîtra à son apogée, c'est la nuit noire et pailletée. »

Propos recueillis par Marie Jouvin

* Vient de paraître : *L'Homme que je ne devais pas aimer* (Flammarion)

Bas les masques !

Identifierez-vous les six mots qui correspondent aux définitions ci-dessous, en sachant qu'ils commencent tous par une même syllabe (que vous avez dû prononcer souvent depuis le début de la pandémie) ?

A. broche ; **B.** cosmétique ; **C.** ornement architectural ; **D.** défera nte ; **E.** fétiche ; **F.** fromage.

Bruno Dewaele

Le mot mystère

Si l'on ne me trouve plus un air très catholique depuis que je me compromets avec la politique et la guerre, j'ai été pendant longtemps en odeur de sainteté, personne ne rougissant alors de prononcer mon nom. D'autant plus étonnant que j'ai toujours préféré l'intox à l'info. Que suis-je donc ?

Joli mois de mai

Au singulier sans doute, mais au pluriel ? Laquelle de ces deux phrases n'insulte pas l'orthographe ?

A. Des mais ensoleillés, c'est de plus en plus rare !

B. Des mai ensoleillés, c'est de plus en plus rare !

Une bonne correction

Vous avez sans doute lu, dans notre numéro d'avril, cet extrait du nouveau roman d'Isabelle Carré, *Le Jeu des si*. Las ! neuf erreurs s'y sont glissées depuis lors. Les repérerez-vous toutes ?

« À peine avais-je franchi le seuil que la femme balança son calot et sa veste bleue marine pour enfiler un imperméable corail, de la nuance exacte de son rouge à lèvre. Lorsqu'elle me doubla dans les escalators, elle fit mine de ne pas me reconnaître. Débarrassée de son uniforme, la jolie brune avait tôt fait d'oublier chacun des passagers qu'elle avait informé, désaltéré, nourri de biscuits sucrés ou salés, durant plus d'une heure de vol… Elle courrait dans les dédales de l'aéroport, et j'aurai aimé partager son allégresse, savoir aussi bien qu'elle ou aller. J'essayais de suivre la silhouette rouge sans me laisser distancer, mais impossible de la rattraper. »

SOLUTIONS

Bas les masques !

A. **maskinongé** ; B. **mascara** ; C. **mascaron** ; D. **mascaret** ; E. **mascotte** ; F. **mascarpone**.
(La chose a dû vous paraître d'autant plus aisée que la syllabe commune à tous ces mots… vous était soufflée par le titre.)

Le mot mystère

Il s'agissait de la **propagande**. À l'origine, en effet, ce terme ne revêtait aucune connotation péjorative et ne relevait en rien d'une manipulation de l'opinion : il s'agissait seulement de propager la foi chrétienne, mission que le pape Grégoire XV avait confiée, en 1622, à la *Congregatio de propaganda fide*.

Joli mois de mai

Réponse A. Un nom de mois est un nom commun comme les autres, qui reçoit à ce titre la marque du pluriel. Et ce, quand bien même l'homonymie de la conjonction de coordination ne jouerait pas en faveur de ce « s » final…

Bas les masques !

A. **maskinongé** ; B. **mascara** ; C. **mascaron** ; D. **mascaret** ; E. **mascotte** ; F. **mascarpone**.
(La chose a dû vous paraître d'autant plus aisée que la syllabe commune à tous ces mots… vous était soufflée par le titre.)

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	N	E	U	R	O	N	E	S
2	E	R	G	O	T	E	R	A
3	G	■	O	■	A	■	G	T
4	O	B	L	I	G	E	■	I
5	C	H	I	M	E	R	E	S
6	I	O	N	I	S	E	■	F
7	A	U	■	T	■	I	D	A
8	T	T	■	E	C	H	E	C
9	R	A	I	R	E	■	Y	T
10	I	N	S	A	N	E	■	I
11	C	■	A	S	T	I	■	O
12	E	U	R	■	E	R	I	N
13	S	I	D	E	R	E	E	S

Une bonne correction

veste **bleu marine** (quand deux mots ou plus sont nécessaires pour désigner une couleur, aucun ne varie) – rouge à **lèvres** – **fit** mine (passé simple, et non imparfait du subjonctif, ce qui exclut l'accent circonflexe à cette troisième personne du singulier) – **Débarrassée** (deux « r », comme dans *débarras*) – **informés**, **désaltérés**, **nourris** (accord, non avec *chacun*, mais avec son complément au pluriel) – Elle **courait** (imparfait de l'indicatif, et non conditionnel présent) – j'**aurais** aimé (conditionnel passé, et non futur antérieur) – **où** aller (il ne s'agit pas ici de la conjonction de coordination, mais de l'adverbe interrogatif) – **J'essayai** (passé simple de l'action ponctuelle, et non imparfait de l'indicatif).

Le mot mystère

Il s'agissait de la **propagande**. À l'origine, en effet, ce terme ne revêtait aucune connotation péjorative et ne relevait en rien d'une manipulation de l'opinion : il s'agissait seulement de propager la foi chrétienne, mission que le pape Grégoire XV avait confiée, en 1622, à la *Congregatio de propaganda fide*.

Joli mois de mai

Réponse A. Un nom de mois est un nom commun comme les autres, qui reçoit à ce titre la marque du pluriel. Et ce, quand bien même l'homonymie de la conjonction de coordination ne jouerait pas en faveur de ce « s » final…

Bas les masques !

A. **maskinongé** ; B. **mascara** ; C. **mascaron** ; D. **mascaret** ; E. **mascotte** ; F. **mascarpone**.
(La chose a dû vous paraître d'autant plus aisée que la syllabe commune à tous ces mots… vous était soufflée par le titre.)

• Des anagrammes et des livres **par Jacques Perry-Salkow**

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »

Le Festin nu

Les errances et autres visions d'un esprit sous l'emprise de substances

influentes.

William Burroughs, trad. d'Éric Kahane, Gallimard, 2002

« Énigmatique, le désir est irréductible à son objet. »

Le Désir

Délires

Marie-Anne Charbonnier & Silvia Manonellas, Puf, 2019

« La vie aussi fugace, précieuse et inespérée que l'envol d'une danseuse ou le coup d'aile d'une éphémère. »

S'il en est encore temps

Proses, étincèlements

Sophie Nauleau, Actes Sud, 2022

« Elle était comme une forêt, comme le sombre entrelacs du bois de chênes et le bruissement silencieux de ses milliers de bourgeons éclatés. »

Lady Constance Chatterley

Ce tendre lys, lac chatoyant

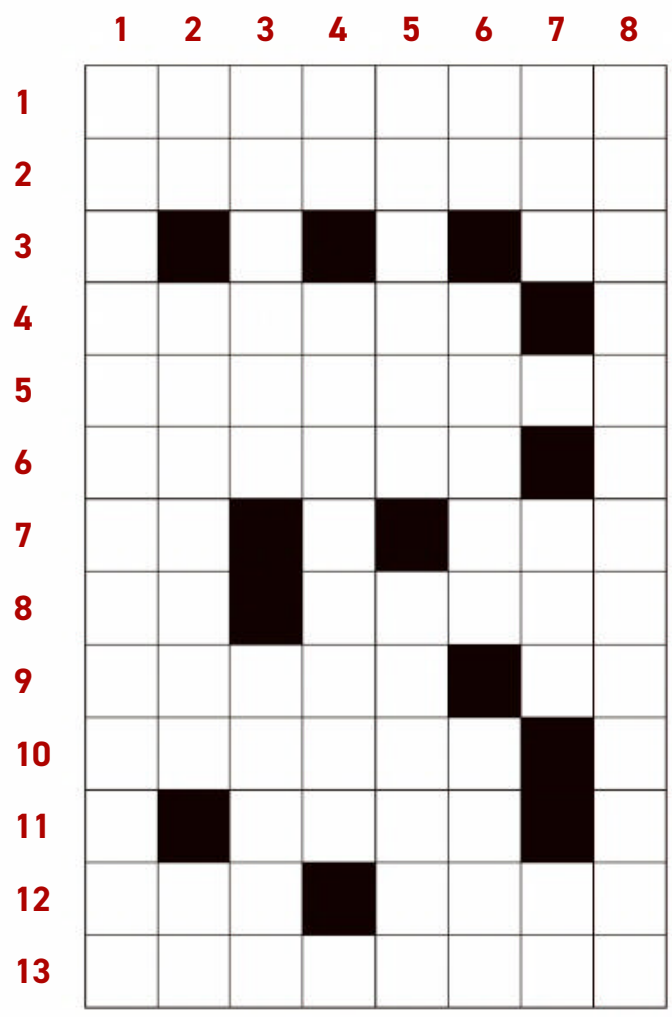
D.H. Lawrence, *L'Amant de Lady Chatterley*, 1928

Vladimir Poutine

Pour matin livide

Michel Eltchaninoff, *Dans la tête de Vladimir Poutine*, Actes Sud, 2015

• Les mots croisés **par Jean-Pierre Colignon**



Horizontalement

1. À la base du QI. **2.** Se montrera vétilleuse. **3.** Deux lettres qualifiant certains véhicules. **4.** Ce que noblesse fait. **5.** Illusions chères à Nerval. **6.** Modifia l'atome. **7.** Article. Prénom féminin. **8.** Repas phonétique. Ce n'est pas une réussite. **9.** Faire l'animal. Un peu de thym. **10.** Follement absurde. **11.** Pétille pas seulement en Italie. **12.** En un certain sens, artère. Version poétique du troisième du **6** vertical. **13.** Sciées.

Verticalement

1. Doivent savoir se montrer diplomates. **2.** Fin d'infinitif. Petit royaume. BB est son père. **3.** Aurait été condamné à « croquer le marmot ». Grand grimpeur des cols pyrénéens. **4.** Phonétiquement, personnage hors du commun. Feras le singe. **5.** Monnaies d'échange. Centre imparfait. **6.** Arrivé. Vêtement d'autant plus grossier qu'il est, ici, déformé. République européenne. **7.** Mer de sable. Titre porté à Alger. C'est-à-dire. **8.** Contentements.

CÉCILE
LADJALI

ANDROGYNIE LITTÉRAIRE

Un journaliste me demandait récemment de définir l'« écriture féminine ». Je lui ai suggéré de poser la question de l'« écriture masculine » à mon confrère invité à la table ronde. Outre qu'il y avait dans cette question une condescendance insupportable derrière laquelle résonnait le sous-entendu – mais où trouvez-vous le temps d'écrire des romans alors qu'il faut s'occuper du ménage et des enfants ? –, celle-ci témoignait d'une bêtise sidérante. Car l'écriture au féminin n'existe pas. Il y a deux sortes de livres : les bons et les mauvais.

Comme le suggère Duras dans *Écrire*, *« une femme qui écrit, c'est cruel pour l'homme »*. Pour rassurer tout le monde, l'écriture sera *sui generis* mâle et la femme cantonnée au rôle de procréatrice (ce qui ferait hurler Wittig, Yourcenar ou Dickinson). Or la chose est plus complexe : dans *Une chambre à soi*, Virginia Woolf rappelle qu'*« un grand esprit est androgyne »,* vision qu'incarne son héros éponyme, Orlando. Duras développe une autre intuition intéressante au sujet de Proust : *« Ce n'est que grâce à son homosexualité que Proust a pu, en étant projeté dans les méandres de la passion, en faire, en même temps, de la littérature. »* Je dirais la même chose de Gide, Genet, Mishima et – par un jeu de symétrie inversée – de Yourcenar, « auteur » d'*Alexis.*

Si les deux George, Sand et Eliot, se virilisent en signant leurs œuvres, des hommes se féminisent au point que l'on pourrait penser que leur texte est sorti du cerveau d'une femme. D. H. Lawrence semble être une *lady* lectrice de Jane Austen, tant ses métaphores sont à même de signifier l'extraordinaire complexité du plaisir féminin : *« Elle était comme une forêt, comme le sombre réseau des chênes, murmurant silencieusement de leurs myriades de bourgeons verdissants. En même temps, les oiseaux du désir étaient endormis dans le vaste réseau de son corps. »* Écrire revient à faire l'expérience de l'altérité.

Merci donc à ces « frères féminins » (pour reprendre l'expression de Natalie Clifford Barney) car les femmes ont trop souvent été biffées, jusque sur le tableau de Fantin-Latour où l'on devine dans un coin le portrait effacé de Jeanne Duval, la muse de Baudelaire, quand lui, plume en main, irradie au premier plan. *Brecht & Cie* est la somme de John Fuegi qui démontre que les pièces du dramaturge ont été écrites par ses maîtresses. On sait l'influence de Camille Claudel sur Rodin, de Berthe Morisot sur Manet. Je préfère de loin l'œuvre philosophique, esthétique et romanesque de Siri Hustvedt à celle de son romancier de mari, Paul Auster, ainsi que les poèmes hypnotiques de Sylvia Plath aux pâles tentatives de son époux volage, Ted Hughes.

Enfin, faut-il dire « auteure », « autrice », « écrivaine » ? Me concernant, je choisis le masculin. Je pense que cette posture, ce dandysme de plume, est nécessaire. Il a à voir avec la sociologie, l'Histoire des hommes, son avancée, ses stagnations et ses tragiques reculades, dont les pathétiques percées de l'écriture inclusive sont aujourd'hui l'illustration. Le « .e » s'énonce comme un cache-sexe, un effort bien-pensant pour faire croire à une forme d'égalité qui devrait se situer exclusivement dans la clarté du discours, le souvenir d'une grammaire historique et le courage d'un engagement politique, plutôt que dans ce type de travestissements typographiques qui flattent les pasionarias du politiquement correct (adepte de la *cancel culture* ou de la *french theory*) et font honte aux premières intéressées qui attendent autre chose que des « e » muets postiches pour signifier leur condition.

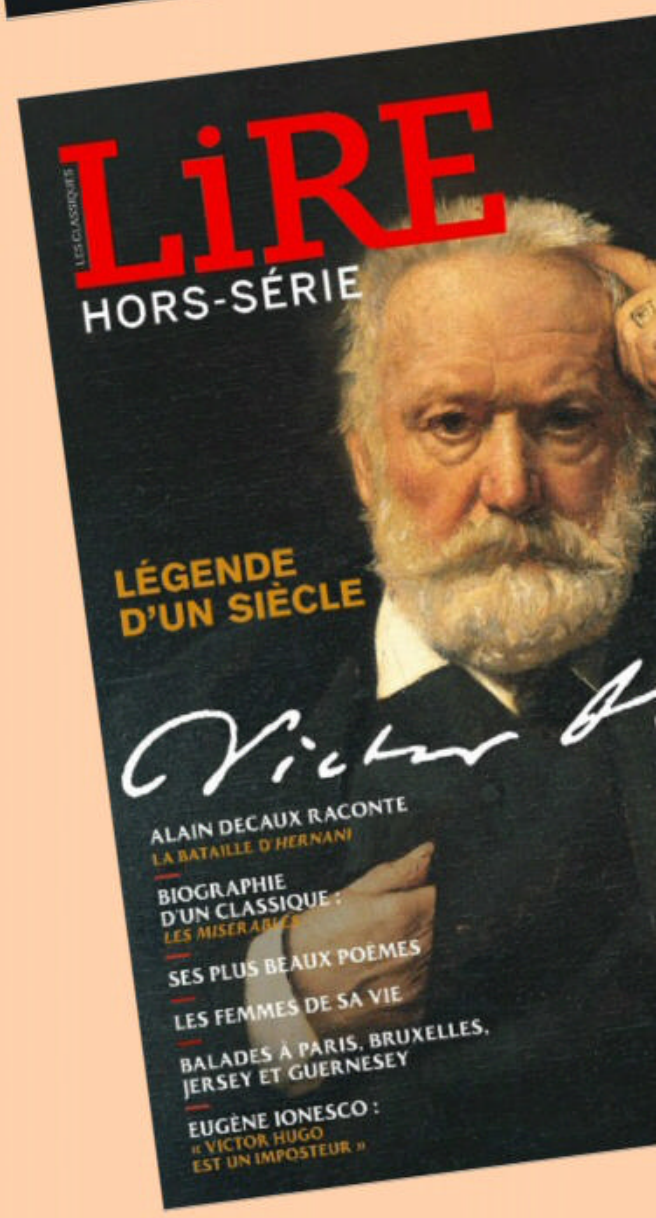
AUDREY SOVIGNET

TOUS LES CLASSIQUES DE

LiRE magazine littéraire

SONT DISPONIBLES SUR

www.lire.fr



INDEX

DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

Lire Magazine littéraire a aimé : ★ modérément ★★ un peu ★★★ beaucoup ★★★★ passionnément ★★★★★ à la folie ☆ pas du tout

Joseph Andras	*Pour vous combattre*	Actes Sud	73	★★★☆☆
Clélia Anfray	*Métropolis*	Mercure de France	73	★★★☆☆
Xavier Bayer	*La Vie avec Marianne*	Faubourg	62	★★★★☆
Amélie Blanckaert	*Votre parole vaut de l'or. 25 règles pour convaincre*	Plon	93	★★★★☆
Michele Cammelli	*Canguilhem philosophe. Le sujet et l'erreur*	PUF	95	★★★☆☆
Fabrice Caro	*Samouraï*	Gallimard	72	★★★☆☆
Jean des Cars	*Elizabeth II. La reine*	Perrin	97	★★★★☆
Louis-Ferdinand Céline	*Guerre*	Gallimard	64	★★★★★
Javier Cercas	*Indépendance*	Actes Sud	76	★★★★☆
Emmanuel Chaussade	*Dire*	Mercure de France	71	★★★☆☆
Dennis Cooper	*J'ai fait un vœu*	P.O.L	79	★★★★☆
Alice Dekker	*Les Douces Choses*	Arléa	75	★★★☆☆
Annie Ernaux	*Le Jeune Homme*	Gallimard	6	★★★★★
Melissa Febos	*Être fille*	Belfond	95	★★★★☆
Justin Fenton	*La ville nous appartient*	Sonatine	86	★★★★☆
Bill Gates	*Comment éviter la prochaine pandémie*	Flammarion	92	★★★☆☆
Sylvie Germain	*La Puissance des ombres*	Albin Michel	70	★★★☆☆
Daniel Goossens	*La Porte de l'univers*	Fluide glacial	89	★★★★☆
Virginie Grimaldi	*Il nous restera ça*	Fayard	58	★★★☆☆
Marie-Joëlle Guillaume	*Le Grand Siècle au féminin*	Perrin	96	★★★☆☆
Nick Hornby	*Tout comme toi*	Stock/La Cosmopolite	81	★★★★☆
Hwang Jungeun	*Cent ombres*	Verdier	80	★★★★☆
Patrice Jean	*Le Parti d'Edgar Winger*	Gallimard	73	★★★☆☆
Douglas Kennedy	*Les hommes ont peur de la lumière*	Belfond	36	★★★☆☆
Kim Hye-jin	*À propos de ma fille*	Gallimard/Du monde entier	80	★★★☆☆
David Le Breton	*Sourire. Anthropologie de l'énigmatique*	Métailié	94	★★★★☆
Philippe Le Guillou	*Le Testament breton*	Gallimard	91	★★☆☆☆
Élodie Llorca	*Invasions domestiques*	Rivages	74	★★★★☆
Sally Mann	*Tiens-toi bien !*	Phébus	78	★★★★☆
Susie Morgenstern	*Écrire, c'est respirer*	Le Robert	88	★★★★☆
Paul-Henri Nargeolet	*Dans les profondeurs du Titanic*	Harper Collins	95	★★★★☆
Futhi Ntshingila	*Enrage contre la mort de la lumière*	10-18	81	★★★☆☆
Chris Offutt	*Les Gens des collines*	Gallmeister	86	★★★★☆
Isabelle Pandazopoulos	*L'Honneur de Zakarya*	Gallimard Jeunesse	88	★★★★★
Georges Perec	*Lieux*	Seuil/La Librairie du XXIe siècle	90	★★★☆☆
Judith Perrignon	*Le jour où le monde a tourné*	Grasset	94	★★★☆☆
Benoît Philippon	*Petiote*	Les Arènes	86	★★★★☆
Christopher Priest	*Rendez-vous demain*	Denoël/Lunes d'encre	87	★★★★☆
Yannick Ripa	*Cléo de Mérode. Icône de la Belle Époque*	Tallandier	96	★★★☆☆
Ernest Shackleton	*L'Odyssée de l'« Endurance »*	Libretto	81	★★★★☆
Aki Shimazaki	*No-no-yuri*	Actes Sud	75	★★★★★
Ali Smith	*Printemps*	Grasset	79	★★★☆☆
Amanda Sthers	*Le Café suspendu*	Grasset	74	★★☆☆☆
Guido Tonelli	*Genèse. Le grand récit des origines*	Dunod	96	★★★★☆
Étienne Verhasselt	*Après l'éternité*	Le Tripode	62	★★★☆☆
Marie-Hélène Voyer	*Mouron des champs*	La Peuplade	91	★★★☆☆
H.G. Wells	*La Destruction libératrice*	Le Cherche Midi	87	★★★☆☆
Don Winslow	*La Cité en flammes*	Harper Collins	77	★★★★☆
Ali Zamir	*Jouissance*	Le Tripode	74	★★★☆☆

MINISTÈRE
DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE

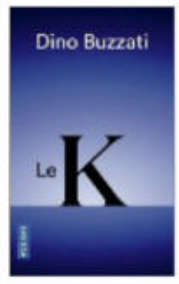
AUDIO
PAPIER
#JeLisCommeJeVeux
NUMÉRIQUE

Photographie © Francesco Carta via Getty Images. Campagne réalisée par Øconnection.

Le Parisien
Aujourd'hui
Le Point

Nadia Tereszkiewicz

Dans *Tom de Fabienne Berthaud – tiré d'un roman de Barbara Constantine –, la comédienne franco-finlandaise campe formidablement une jeune mère en situation précaire. Cette lectrice compulsive se confie sur quelques titres importants dans sa vie.**

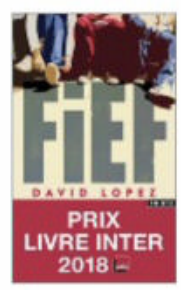


VOS PREMIERS SOUVENIRS DE LECTURE ?

« Comme tout le monde, j'ai débuté avec les Bibliothèques rose et verte. Ensuite, je me suis tournée vers les grands classiques français, en premier lieu Flaubert, Stendhal et surtout Maupassant. Grâce à lui, j'ai immédiatement adoré l'art de la nouvelle, goût qui s'est confirmé par la suite avec, par exemple, *Le K*. de Dino Buzzati ou les histoires d'Alice Munro. »

LE CLASSIQUE QUI VOUS TOMBE DES MAINS ?

« Je ne raisonne pas tout à fait comme ça puisque je réessaie toujours, en me disant que ça n'était pas forcément le bon moment. Ce fut le cas avec certaines parties de *La Recherche*, comme *Sodome et Gomorrhe*. Il y a sûrement aussi un Balzac que j'ai dû abandonner de la sorte *[rires]*. Pour *Les Vagues* de Virginia Woolf, j'ai sans doute essayé de le lire trop jeune, avant de retenter l'expérience et d'être finalement emportée par ces mouvements de conscience, ce mélange de prose et de poésie. »



LE LIVRE MÉCONNU QUE VOUS AVEZ ENVIE DE FAIRE DÉCOUVRIR ?

« Récemment, j'ai découvert *Fief* de David Lopez – qui, hasard de la vie, a été mon colocataire, il y a peu, lors d'un séjour en Algérie. Quelle langue ! Quelle manière originale de parler de cette banlieue bien particulière ! Aussi, j'aimerais rendre hommage à mon grand-père, Per Nyrén, qui avait publié un recueil de poèmes qui, forcément, m'est cher et m'a donné l'amour de la littérature. Ce livre s'intitule *Pieniä kuvia*, ce qui signifie, en finnois, "Petites images" »

VOTRE PIÈCE DE THÉÂTRE PRÉFÉRÉE ?

« À l'âge de 15 ans, j'ai aimé les grands romans russes, comme *Les Frères Karamazov* et *Anna Karénine*. C'est peut-être pour cette raison que j'ai été touchée par les œuvres de Tchekhov – grand nouvelliste, on y revient… Il y a quelque chose de magique et d'intense dans *La Cerisaie*, et une telle profondeur dans *Platonov*. »

ENFIN, LES DERNIERS LIVRES LUS ?

« Pour les besoins de tournage, j'ai dû me plonger dans *Tendre est la nuit* de Fitzgerald et *Les Petites Vertus* de Natalia Ginzburg. De véritables révélations ! Chez les contemporains, j'ai, il y a peu, été séduite par *Les Os des filles* de Line Papin et les romans de David Vann – *Sukkwan Island* et *Aquarium*. Mais j'ai aussi un livre de chevet, dont je ne me lasse pas : *Les Rêveries du promeneur solitaire* de Rousseau. Je suis conquise par son rapport de l'homme à la nature, son esprit qui divague librement… »

Propos recueillis par Baptiste Liger

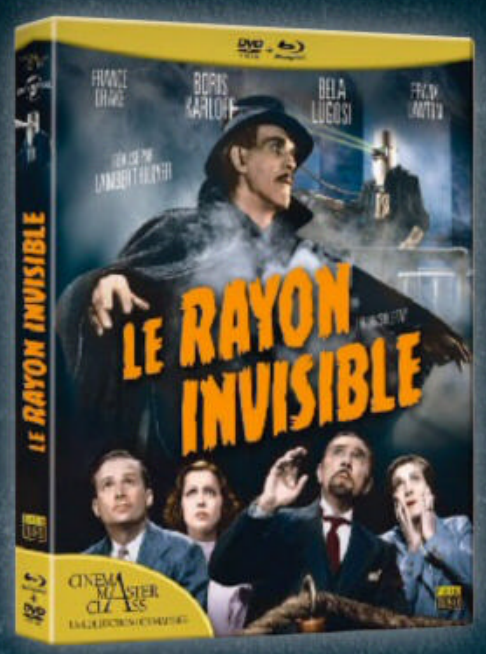
**Tom*, de Fabienne Berthaud, avec Nadia Tereszkiewicz, Félix Maritaud, Tanguy Mercier… En salles le 11 mai.

HAUT ET COURT

LA COLLECTION CINEMA MASTER CLASS DES MAITRES

LES MONSTRES SACRÉS DU CINÉMA D'ÉPOUVANTE

EN VERSION RESTAURÉE HAUTE-DÉFINITION !



Karloff et Lugosi au sommet de leur art !

Un détonnant mélange de film policier et de science-fiction !

Un film d'épouvante électrique !

Un film de science-fiction captivant !

EN SUPPLÉMENTS :

- DOCUMENTAIRES : LES FILMS PAR JEAN-PIERRE DIONNET, EDDY MOINE, FABIEN MAURO, GILLES GRESSARD
- LIVRETS AVEC LES PHOTOS DU FILM COMMENTÉES PAR ALAIN PETIT
- BANDES-ANNONCES D'ÉPOQUE
- JAQUETTES RÉVERSIBLES...

NOUVEAUX MASTERS INÉDITS - RESTAURÉS EN HAUTE-DÉFINITION

En COMBO (Blu Ray + DVD) & DVD LE 10 MAI 2022

INFORMATIONS & COMMANDES au 01 55 17 16 16 - elephant1@wanadoo.fr

DÉJÀ DISPONIBLES

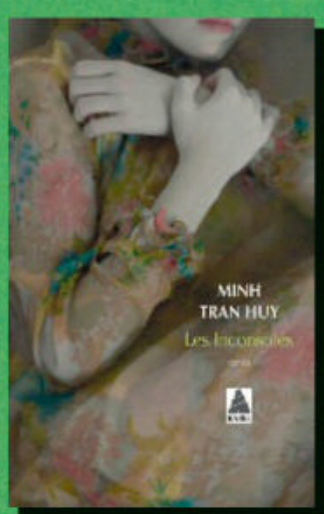
UNIVERSAL

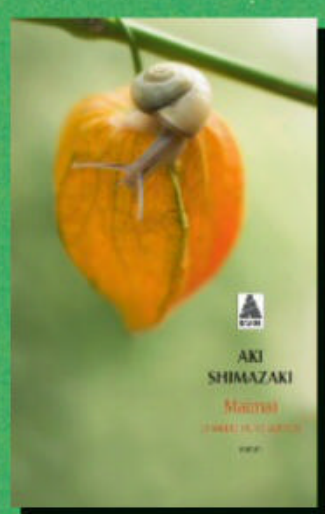
MAD MOVIES · TRANSFUGE · positif · ELEPHANT Classics FILMS

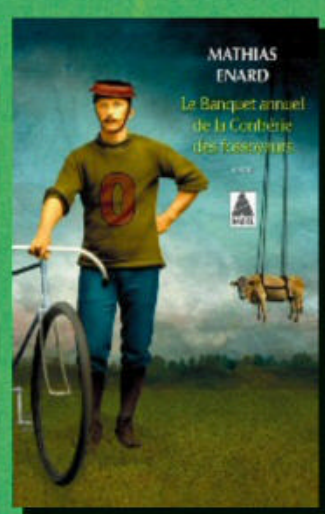
Le Rayon invisible © 1936 Universal Studios. All Rights reserved. Alerte la nuit © 1937 Universal Pictures company. All Rights reserved. La Cité pétrifiée © 1951 Universal Studios. All Rights reserved. L'Échappé de la chaise électrique © 1957 Universal Studios. Renewed 1985 Universal Studios. All Rights reserved.

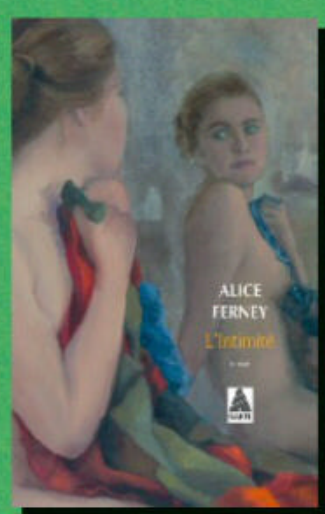
BABEL

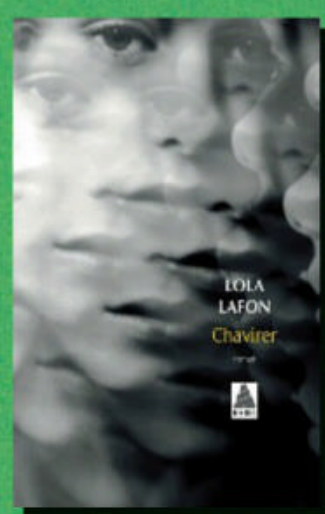
LES LIVRES DE POCHE D'*ACTES SUD*











© Cosmo / costume3pieces.com

ÉDITION SPÉCIALE

LiRE magazine littéraire

VIVE LE LIVRE AUDIO !

ENQUÊTE
Une histoire étonnante

ENTRETIEN
Guillaume Gallienne

SÉLECTION
Notre bibliothèque audio idéale

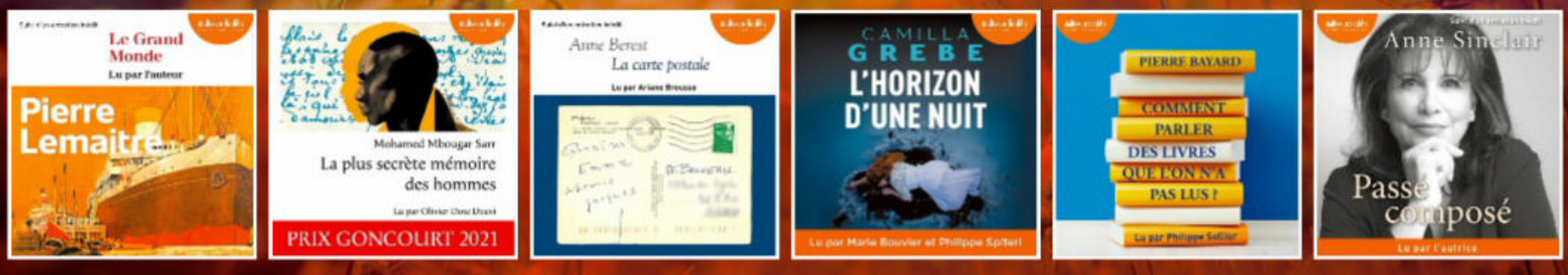
AVEC

La plume de Paon

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE

audiolib
écoutez, c'est un livre !

AVEC AUDIOLIB, LE MOIS DE MAI VA DURER TRÈS LONGTEMPS



Plus de 1150 livres audio à découvrir en librairie et sur www.audiolib.fr

AUDIOLIB FÊTE
LE MOIS DU LIVRE AUDIO

LIRE ÇA S'ÉCOUTE !

#jaimelelivreaudio
#moisdulivreaudio
#écouteunlivre

LIRE magazine littéraire

SUPPLÉMENT NUMÉRIQUE

VIVE LE LIVRE AUDIO !

Éditorial par Baptiste Liger **4**

Le livre audio en cinq questions **6**
Le livre audio en chiffres **8**
Entretien avec Valérie Levy-Soussan **9**

Festival du livre audio 2022 À vos agendas ! **10**

Le livre audio d'hier à aujourd'hui **12**
Une histoire de vives voix
Un classique sur les ondes **16**
La Guerre des mondes d'Orson Welles

Entretien avec Guillaume Gallienne **18**
Un métier à part entière Les écrivains conteurs **20**
Parlons technique Avec les maîtres du son **21**
Reportage La vérité sur l'audio d'*Alaska Sanders* **22**

Sélection La bibliothèque audio idéale **24**
Tout finit sur une chanson par Emma Daumas **30**

L'ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

On utilise volontiers l'expression : « Il faut le voir pour le croire ». Alors, pourquoi désormais ne pas dire : « Il faut l'entendre pour le lire » ? La formule peut sembler quelque peu incongrue. Mais elle pourrait s'appliquer dans un domaine bien particulier, celui du livre audio. Au fil des années, le livre « traditionnel » a su muter de différentes manières, proposant parmi tous ses dérivés la lecture à haute voix sur support (physique ou virtuel). Si ses formes ont varié avec le temps, le livre audio a ainsi imposé son identité et montré tout son intérêt, à la fois passeur d'un texte, incarnation de celui-ci à travers une voix, interprétation sonore plus ou moins libre ou sophistiquée des écrits originaux. Jusqu'à passer de simple prolongement éditorial à une œuvre en tant que telle (l'un n'excluant pas l'autre).

Pour des raisons très variées, le public se montre d'ailleurs de plus en plus friand de ces rencontres entre le texte et la voix, aussi bien du côté de la littérature générale que des romans de genre, des histoires pour enfants, des récits ou des essais et documents. *Lire Magazine littéraire* consacre donc aujourd'hui une édition spéciale numérique à ce véritable phénomène. Outre l'histoire du livre audio avec quelques événements emblématiques (ah, *La Guerre des mondes* selon Orson Welles…), de nombreux aspects autour de la lecture des ouvrages – le choix du lecteur, l'enregistrement, le mixage, etc. – sont ici évoqués, à travers diverses analyses, des entretiens et des reportages. Sans oublier une petite sélection (forcément arbitraire) d'incontournables du genre destinée aussi bien aux habitués qu'aux néophytes, voulant dépasser leur seule voix intérieure. Alors, gardez l'œil, ouvrez l'oreille…

Lire Magazine Littéraire sur iPad !
Téléchargeable gratuitement sur l'App Store, l'application donne accès à toute l'actualité littéraire en temps réel, ainsi qu'aux anciens numéros de *Lire* à tarif préférentiel.

Notre boutique en ligne :
lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :** 15 rue de la Fontaine-au-Roi 75011 Paris
- **Par courrier électronique :** redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :** www.facebook.com/Lire.Magazine.Litteraire
- **Instagram** @lire.magazine.litteraire
- **Twitter** @lire_ML

Audience mesurée par AUDIPRESSE
ACPM OJD

LiRE magazine littéraire

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 325 000 euros
Siège social
43 avenue du 11-Novembre,
94210 Saint-Maur-des-Fossés.
Tél. : 01 47 00 49 49- RCS 832332399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger
Rédacteurs en chef adjoints
Alexis Brocas, Aurélie Marcireau
Direction artistique
Philippe Marchand/olo.editions
Graphisme
Thomas Hamel
Iconographie
Janick Blanchard
Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli

Ont collaboré à ce numéro
Hubert Artus, Fabrice Colin, Emma Daumas, Léonard Desbrières, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Christophe Rioux

Partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23 – publicite@lire.fr
Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes
Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43 avenue du 11-Novembre, 94210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 2728-6762.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.

Crédit couverture :
Shutterstock

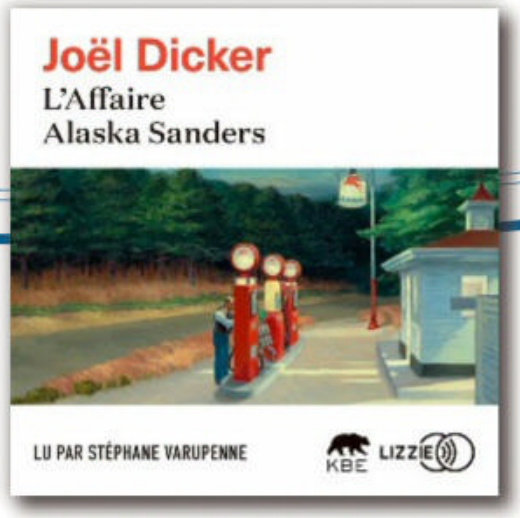
Service abonnements
45 avenue du Général Leclerc
60643 CHANTILLY CEDEX
Tél. : 01 70 37 31 54
Courriel : abonnements@lire.fr
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

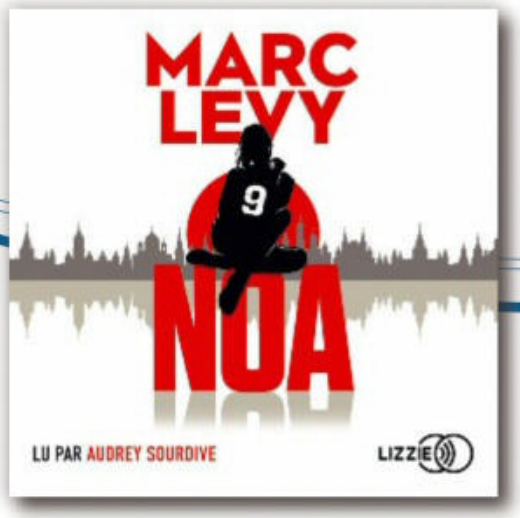
AUDREY SOVIGNET

LIZZIE

LES LIVRES ONT TROUVÉ LEUR VOIX

800 titres à écouter pour une nouvelle expérience de lecture





Retrouvez l'ensemble du catalogue
sur www.lizzie.audio
et sur l'application dédiée

lisez!

SOUNDCLOUD

Le livre audio en 5 questions

PIXABAY

1

C'est quoi exactement, et comment ça marche ?

Un livre audio est un enregistrement de la lecture à voix haute d'un livre. En général, le texte est lu par un comédien ou une comédienne de cinéma ou de théâtre, ou par un professionnel du doublage en VF d'œuvres audiovisuelles en langues étrangères. Le plus souvent, il s'agit de la lecture pure et simple du texte. Mais il peut arriver que cette mise en voix soit agrémentée d'arrangements sonores ou de musique, spécialement dans le cas du livre audio jeunesse. La lecture du livre à voix haute est enregistrée sur support CD ou en format numérique ou MP3. Cela nous permet ensuite d'écouter le livre audio sur des lecteurs de CD, nos smartphones, tablettes et autres enceintes connectées, et partout où fonctionnera votre appareil. Si l'écoute n'exige pas de concentration, cela requiert tout de même une attention. On peut écouter un livre audio à la maison, dans le train ou dans le métro par exemple, mais on la déconseillera en voiture.

2

On le trouve chez le libraire ?

En 2022, vous avez bien plus de chances de trouver le CD d'une œuvre littéraire que celui d'une œuvre musicale. Car si la dématérialisation a fait son effet dans le secteur de l'édition comme partout, le livre audio existe encore en tant qu'objet. Celui-ci n'est pas (forcément) un livre numérique, et reste disponible dans les points de vente habituels : librairies, maisons de presse ou chaînes culturelles comme Fnac, Cultura et autres Leclerc. S'il n'est pas en stock, on peut aisément le commander… comme on le fait avec tout autre ouvrage. La commande peut se passer sur le site de son libraire, ou sur des e-librairies (ePagine, Leslibraires.fr, Numilog) et recevoir l'objet chez soi.
Cependant, en 2020, une étude de l'institut GfK montrait que la vente en France de livres audio en CD était passée de 162 000 en 2014 à 119 000 en 2019 dans la catégorie « adultes », et de 1 413 000 à 780 000 pour la même période dans celui de la jeunesse.

3

C'est un livre classique ou un livre numérique ?

À l'origine, ce n'est ni l'un ni l'autre. C'est un format de livre bien spécifique, avec un mode de conception et de fabrication propre – tout comme une bande dessinée est un ouvrage bien différent d'un volume de la Pléiade ; mais les deux sont des livres. Néanmoins, les changements d'usages dans le domaine du livre audio ont rapproché celui-ci de la catégorie du livre numérique. La baisse des ventes du livre CD évoquée précédemment est due au fait que, depuis dix ou quinze ans, les supports d'écoute et de visionnage ne sont plus les platines ni des chaînes hi-fi, mais des tablettes, des smartphones et des objets connectés. On télécharge et on écoute en instantané du son ou une image dématérialisée. Un livre audio est un fichier MP3. Aujourd'hui, c'est aussi un livre numérique.

PIXABAY

4

Est-ce la même TVA que pour les autres livres ?

La loi française a tergiversé un certain temps autour de ce produit encore récent. Le taux de TVA valable pour le livre papier, qui est de 5,5 %, a été appliqué en 2012 au livre numérique mais seulement en 2019 au livre audio (physique comme numérique, en magasin comme en téléchargement). Jusqu'alors, celui-ci se voyait appliquer un taux identique à celui du disque : 20 %. Là encore, c'est la dématérialisation et la numérisation qui ont joué un rôle majeur dans cette normalisation, qui était demandée depuis longtemps par les éditeurs littéraires. Ce changement de fiscalité fut une bonne nouvelle pour les amateurs comme pour les libraires. Et pour les éditeurs, cela permit de parier sur une plus grande popularité du format.

5

Où les télécharger ?

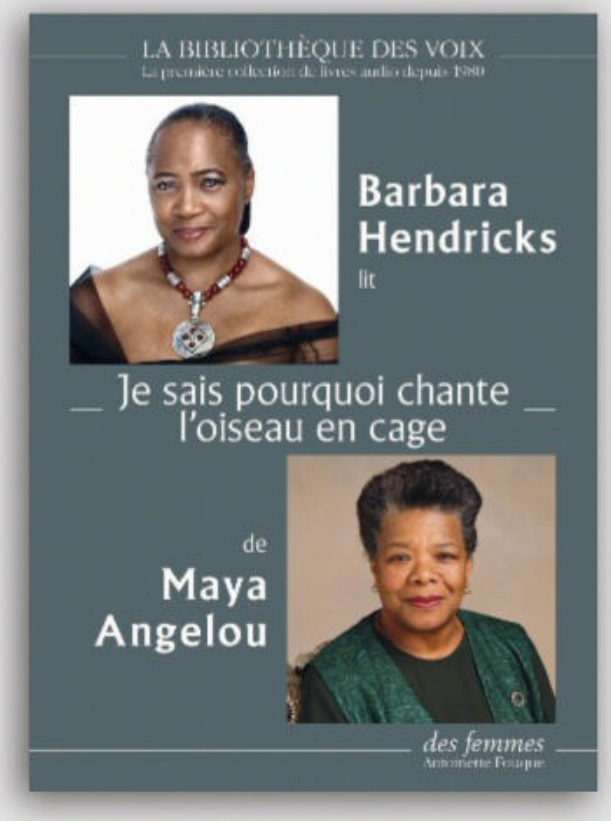
Comme évoqué plus haut : sur les sites et sur les applications des e-librairies et des chaînes culturelles. On notera que, depuis quelques années, les librairies en ligne proposent toutes les versions existantes dudit livre sur leur site : l'ouvrage « papier », numérique, et audio quand il existe. On les trouve également sur les sites des éditeurs de livres audio (Audiolib, Écoutez lire, Thélème, La Compagnie du savoir, etc.). Certains permettent d'acheter à l'unité ou de souscrire un abonnement. Pour les télécharger puis les écouter sur tout autre support qu'un ordinateur, il est préférable de disposer d'une application ou d'un logiciel dédié. Qui dépendra du type de votre appareil connecté et de son système d'exploitation (Mac, Android).

Hubert Artus

ÉVÉNEMENT

Barbara Hendricks lit Maya Angelou

Deux artistes de génie
Deux femmes engagées



33-35, rue Jacob 75006 Paris
contact@desfemmes.fr • 01 42 22 60 74
www.desfemmes.fr

des femmes
Antoinette Fouque

Le livre audio en chiffres

19 %

D'après le Baromètre sur les usages des livres imprimés, numériques et audio Sofia/SNE/SGDL, il s'agit du pourcentage de Français qui ont déjà écouté un livre audio physique ou numérique au début de l'année 2021, soit près d'un Français sur cinq.

8,5 %

D'après Numered, la part du chiffre d'affaires des éditeurs de livres audio hexagonaux réalisée à l'étranger. Désormais considéré comme un puissant levier d'apprentissage du français, le livre audio tricolore bénéficie de l'écosystème favorable de la francophonie.

12 000

En s'appuyant sur les catalogues des différents éditeurs, le nombre de titres qui seraient disponibles en format livre audio en France.

15 min

D'après le Baromètre sur les usages du livre numérique et audio en 2021, les usagers de livres audio leur consacreraient 15 minutes par jour en format numérique et 9 minutes en format physique. Dans les deux cas, le domicile reste le lieu d'écoute privilégié.

25 %

D'après une étude Deloitte Insights sur la technologie, les médias et les télécommunications, le taux de croissance mondial du marché du livre audio aurait atteint ce niveau à partir de 2020 et devrait encore conserver cette dynamique forte.

1 %

Longtemps cantonné à 1 % du marché de l'édition français, le livre audio voit son poids augmenter progressivement. Ce pourcentage peut paraître relativement faible, mais il occulte en effet une croissance importante du secteur depuis quelques années. De manière plus globale, il correspondrait également au ratio approximatif entre les ventes réalisées en format imprimé et celles des versions audio.

10 000 €

Le coût de production moyen estimé d'un livre audio, comprenant notamment l'enregistrement en studio, le cachet du comédien, l'habillage sonore et l'éventuel packaging d'un format physique.

3 QUESTIONS À

Valérie Levy-Soussan

Entretien avec la PDG d'Audiolib et présidente de la commission livre audio au Syndicat national de l'édition (SNE).

Quelles sont les actions de la commission ?

Elle avait été créée en 2015, et je la préside depuis 2019. Au début, il fallait fédérer les acteurs très divers qui étaient présents dans la galaxie du livre audio : beaucoup étaient des petites maisons d'édition, en plus de quelques gros groupes. Il fallait structurer le tout, et créer des interfaces avec les ministères concernés ainsi que les pouvoirs publics.

Comment percevez-vous l'essor du livre audio ces dernières années ?

Livre audio et podcast sont dans une sorte de progression parallèle. En 2015, le premier existait majoritairement sur un support : le CD. Il s'est à présent dématérialisé. Le développement des smartphones a constitué un facteur très important dans sa progression comme dans les changements de ses usages. Ces derniers ont encore changé durant les confinements de 2020 : les gens ont eu besoin d'écouter pour s'extraire des écrans. À ce moment-là, les podcasts, qui étaient en retard chez nous par rapport à nos voisins se sont développés. Les consommateurs de podcasts, curieux de contenus différents, se sont dirigés vers le livre audio.

Quels sont les axes de développement du SNE ?

Les éditeurs qui font partie de la commission partagent la même vision : un équilibre entre la qualité – choix de studios, travail des comédiennes et comédiennes –, une juste rémunération de chacun des acteurs de la chaîne, et le développement technologique – importance de l'intelligence artificielle, animations musicales pour les livres jeunesses. Au SNE, nous avons conscience que le livre audio n'est pas une adaptation, mais véritablement une interprétation, une création.

Propos recueillis par Hubert Artus

FLICKR

EN MAI, ÉCOUTE CE QU'IL TE PLAÎT

Grâce à l'association La Plume de Paon, le livre audio est à l'honneur toute l'année et particulièrement au mois de mai où de nombreuses manifestations sont organisées autour de cet objet littéraire en vogue.

Depuis sa création en 2009, La Plume de Paon et sa présidente Cécile Palusinski œuvrent au quotidien en faveur du développement du livre audio et réaffirment ses vertus en diffusant tout au long de l'année des informations et des interviews en lien avec l'actualité. Mais l'association focalise aussi son attention sur l'organisation en mai d'un véritable mois du livre audio, initié par la commission livre audio du Syndicat national de l'édition (SNE). Depuis l'année dernière, cette célébration ambitieuse qui rassemble la plupart des acteurs francophones du secteur se décline en plusieurs temps forts complémentaires et propose une programmation riche qui séduira aussi bien les habitués que les profanes désireux d'en découvrir davantage.

Festival du livre audio en ligne

Du 5 au 14 mai se tiendra, en partenariat avec l'Institut français et l'Alliance française, le Festival du livre audio en ligne. Au programme : des rencontres avec les auteurs et les comédiens en lice pour remporter le prix du public dans la catégorie littérature contemporaine et littérature jeunesse. Notre journaliste Christophe Rioux échangera ainsi avec Françoise Gillard, sociétaire de la Comedie-Française pour sa lecture des *Enfants sont rois* de Delphine de Vigan. Il donnera également la parole aux acteurs du livre audio jeunesse, comme Pascal Parisot ou encore Frédéric Maurin. Plusieurs échanges porteront sur le podcast dans toute sa diversité, avec notamment Lucie Hergès, conceptrice du podcast jeunesse « J'aime écouter », ou Marine Angé et Christophe Deleu, pour leur série « Fins du monde ». Ces rencontres seront pour la plupart suivies de lectures ou d'écoutes en direct. Pour clôturer ce premier temps fort, La Plume de Paon des lycéens sera décernée pour récompenser le meilleur livre audio de l'année élu par les lycéens de la Région Grand-Est.

Rencontres francophones

Sur le plan professionnel, des tables rondes seront l'occasion d'échanges passionnants entre des acteurs innovants mais méconnus du secteur comme Blynd, un éditeur de bande dessinée audio. Mais ce sont surtout les Rencontres francophones du livre audio, organisées en parallèle du festival les 13 et 14 mai qui permettront aux structures représentatives de France mais aussi de Belgique, du Québec, de la Tunisie de discuter ensemble de l'avenir d'un secteur en pleine expansion.

Enfin dans un deuxième temps, du 11 au 22 mai, le festival se poursuivra en physique à Strasbourg. Plus pédagogique, plus participatif, il invitera le public à des ateliers, à des castings de voix, à des écoutes dans le noir et même à une initiation à la création de podcast. Au cœur de cette semaine de découverte sera organisée, comme chaque année, La Nuit du livre audio, point d'orgue d'une programmation dense et rythmée. *« Notre objectif avec ce festival,* résume Cécile Palusinski, *c'est de célébrer le livre audio à la fois comme un outil d'apprentissage de la langue mais aussi comme un formidable objet culturel qui fait résonner haut la voix des auteurs. »* Le rendez-vous est pris.

Léonard Desbrières

À VOS agendas !

Quelques dates clés pour se repérer dans une programmation riche et variée :

- **Du 5 au 14 mai**
  Festival du livre audio en ligne et remise du prix Plume de Paon des lycéens
- **Du 11 au 22 mai**
  Festival du livre audio et du podcast à Strasbourg
- **13 et 14 mai**
  Rencontres francophones du livre audio
- **14 mai**
  Nuit du livre audio et annonce des lauréats du prix du public du livre audio francophone, organisé en partenariat avec l'Institut français

Pour plus d'information :
festivaldulivreaudioenligne.com

Des histoires à écouter
À emmener partout

Plus de 150 histoires à écouter pour les enfants de 3 à 12 ans,

rassemblant leurs héros préférés (Petit Ours Brun, Mortelle Adèle…)
mais aussi du documentaire, des fictions, de la mythologie…

Disponible chez tous les audio-libraires

milan

bayard

Scannez ce QR code pour écouter des extraits audio

Photo : iStock - Christopher Bernard

UNE HISTOIRE DE VIVES VOIX

De la géniale intuition de Cyrano de Bergerac aux évolutions les plus récentes du livre audio, les ouvrages qui s'écoutent possèdent une histoire relativement méconnue, mais jalonnée par une succession de révolutions sonores.

Le linguiste J.P. Harrington, qui enregistra les histoires orales de tribus indiennes sur des disques d'aluminium, est à l'origine de l'ancêtre du livre audio.

NATIONAL PHOTO COMPANY COLLECTION/LIBRARY OF CONGRESS

Dans un passage visionnaire de *L'Histoire comique des États et empires de la Lune*, Cyrano de Bergerac fait la découverte d'une étrange boîte : « *À l'ouverture de la boîte, je trouvai dedans un je-ne-sais-quoi de métal quasi tout semblable à nos horloges, plein d'un nombre infini de petits ressorts et de machines imperceptibles. C'est un livre à la vérité, mais c'est un livre miraculeux qui n'a ni feuillets ni caractères ; enfin c'est un livre où, pour apprendre, les yeux sont inutiles ; on n'a besoin que d'oreilles.* » Au cœur de cet écrit de 1655 annonçant à la fois l'autofiction et la science-fiction, Cyrano de Bergerac imagine le livre audio. Officiellement, ce dernier ne voit pourtant le jour qu'au milieu du XX^e^ siècle, dans la lignée des feuilletons radiophoniques et des enregistrements poétiques. En effet, le livre audio, qui pourra précisément se définir comme un texte dont la lecture à voix haute a été enregistrée, est historiquement lié à une révolution technologique majeure : en 1877, Thomas Edison invente le phonographe, qui donnera la possibilité d'enregistrer de la musique, mais aussi la parole. Le scientifique et inventeur a alors en tête des « livres phonographiques » destinés

aux déficients visuels, et cette vocation initiale se retrouvera toujours dans l'ADN du livre audio. En France, l'apparition du théâtre radiophonique, puis de la « dramatique radio » dans les années 1950, favorise la lecture et l'enregistrement de pièces et de textes. D'emblée, la radio et le livre audio vont tout à la fois s'inscrire dans un compagnonnage et une certaine concurrence, rejoints plus tardivement par le podcast.

OFFICIELLEMENT, LE LIVRE AUDIO NE VOIT LE JOUR QU'AU MILIEU DU XXe SIÈCLE, DANS LA LIGNÉE DES FEUILLETONS RADIOPHONIQUES ET DES ENREGISTREMENTS POÉTIQUES

De l'enregistrement sonore au livre audio

Pour Sandrine Treiner, directrice de France Culture, ces différents protagonistes se retrouvent dans cette histoire commune et une forme de résistance actuelle à l'hégémonie des écrans, privilégiant le sonore au rétinien : « *Tous les acteurs de l'audio ont pour vocation de favoriser l'accès à la lecture. Au-delà d'une concurrence, chacun d'entre eux peut trouver sa place et développer le rapport à l'imaginaire par le sonore dans un monde saturé d'images, notamment à travers des morceaux choisis ou de grandes adaptations.* » Parmi elles, l'adaptation radiophonique de *La Guerre des mondes* par Orson Welles, diffusée en 1938 sur CBS, déclenchera une panique générale aux États-Unis, puisque les auditeurs crurent à une véritable invasion martienne *[lire page 16]*.

En France, bien loin d'un tel impact, de nombreux poètes se contenteront d'enregistrer leurs textes sur des rouleaux de cire, à l'instar de Paul Éluard et de Guillaume Apollinaire, qui rêvait de publier ses livres sous la forme de disques poétiques. Ami d'Arthur Rimbaud et de Paul Verlaine, Charles Cros a quant à lui donné son nom à une académie consacrée à la musique et au disque, qui décerne des prix et comporte une catégorie « parole enregistrée et création radiophonique » récompensant régulièrement ce format. En dehors des adaptations radiophoniques et poétiques, le livre audio n'apparaît en réalité qu'en 1932 aux États-Unis, avec l'enregistrement d'histoires orales de tribus indiennes sur des disques d'aluminium par le linguiste John Peabody Harrington.

« *Le problème a toujours été la durée de fixation des sons*, précise Valérie Levy-Soussan, PDG d'Audiolib chez Hachette Livre et présidente de la commission livre audio du Syndicat national de l'éditio *[lire page 9]*. *De quelques minutes sur un support physique pour un poème, du théâtre ou des livres abrégés, on est ensuite passé à des CD MP3 et à des œuvres complètes. Aujourd'hui, à l'ère du smartphone et de la dématérialisation, c'est infini et l'on va vers un public très large et éventuellement non lecteur. Un livre audio comme* Sapiens *a par exemple pu dépasser les 100 000 exemplaires.* »

En France, il faut pourtant attendre les années 1980 pour qu'un certain nombre de maisons d'édition pionnières se distinguent. Sous l'égide d'Antoinette Fouque, présidente des éditions Des Femmes, la première collection de livres audio adultes fait ainsi son apparition. Devenue « La Bibliothèque des Voix » en 1981, elle se démarque par sa démarche littéraire, mais aussi résolument féministe. Rebaptisée Des Femmes-Antoinette Fouque depuis la disparition de sa fondatrice, la maison d'édition donne à entendre des voix de femmes – à l'instar de Catherine Deneuve ou de Barbara Hendricks récemment – mais, tel que le rappelle sa coresponsable Catherine Guyot, elle s'est toujours caractérisée par un « *travail théorique constant très poétique* ».

De leur côté, les éditions Thélème ont été créées dans les années 1990 pour répondre à l'attente impérieuse formulée par Adeline Defay, leur fondatrice : « *J'ai fait les textes*

L'ambassadeur d'une diplomatie littéraire

En novembre 2021, dans les locaux de la Bibliothèque nationale de Tunisie et dans le cadre de l'opération Novembre Numérique, s'est déroulée la première édition du Salon du livre audio en Tunisie. Organisée par les alliances françaises et l'institut français de Tunisie en partenariat avec l'association La Plume de Paon, la manifestation a permis de faire découvrir le livre audio au grand public, ainsi qu'aux professionnels de la chaîne du livre locale. Au-delà, cet événement illustrait clairement la reconnaissance du livre audio comme ambassadeur d'une véritable diplomatie littéraire : pour preuve, la deuxième édition du salon prévue en novembre 2022 a été labellisée par le prochain sommet de la Francophonie, qui aura lieu à Djerba à la même période. Plus largement, les deux journées du Salon du livre audio s'inscriront dans le lancement d'une Semaine du son de l'Unesco, qui s'appuiera sur le livre audio pour se déployer ensuite dans tout l'écosystème du sonore, notamment à travers une programmation consacrée au mythique *Salammbô* de Flaubert. Co-organisatrice du Salon du livre audio et de la Semaine du son en Tunisie, Nada Najahi, également directrice de l'alliance française de Bizerte, s'avoue convaincue de l'importance cruciale du livre audio : « *Il est un excellent support pédagogique et moyen de médiation, mais il révèle également la richesse des accents francophones et l'importance de l'interculturel.* » **C.R.**

Le développement du smartphone a contribué à accélérer la constitution d'un marché du livre audio aujourd'hui en pleine expansion.

que j'avais envie d'entendre. » D'autres maisons d'édition, comme Frémeaux & Associés, comprendront très tôt la spécificité du livre audio : « *C'est un média chaud, alors que le livre papier reste finalement un média froid*, décrypte Patrick Frémeaux, fondateur de la maison. *Le livre audio déclenche immédiatement l'imaginaire, ce que ne fera jamais une série audiovisuelle. En l'écoutant, on ne doute pas non plus un instant que la personne qui parle s'adresse à nous*. »

L'un de ses autres atouts, perçu par un certain nombre d'acteurs de l'époque, réside dans sa dimension homothétique et le respect du texte qu'elle induit, tel que le pointe Christian Hugonnet, président de la Semaine du son de l'Unesco : « *On respecte l'auteur tout en ouvrant une porte sur le monde, grâce à des sonorités qui ancrent dans le présent. La force du sonore, c'est le présent*. » Au beau milieu des années 2000, le livre audio bénéficie d'avancées technologiques, qui marqueront les différentes étapes de son histoire. À ce titre, l'irruption du format MP3 constituera purement et simplement une révolution, car le livre audio était initialement enregistré sur disque compact et nécessitait alors beaucoup d'espace. Parallèlement, de nouveaux appareils capables de lire des formats audio auront facilité un usage en mobilité et la complémentarité avec d'autres activités. Ainsi, le développement des smartphones, des lecteurs de musique et la multiplication des éditeurs de livres audio provenant de l'univers du papier contribueront réellement à accélérer la constitution du marché.

Entre marché et monde associatif

Peu à peu, les grandes maisons d'édition vont, les unes après les autres, créer des collections consacrées aux livres audio. En 2004, Gallimard lance « Écoutez lire »,

Dans les années 2000, l'irruption du format MP3 constituera purement et simplement une révolution

tandis qu'un rapprochement entre Hachette, Albin Michel et France Loisirs donne naissance à Audiolib en 2008. Mais l'arrivée de certaines plateformes de téléchargement marquera clairement une évolution du paysage, notamment avec Audible, racheté en 2008 par Amazon. Si les États-Unis, l'Allemagne ou la Suède possèdent historiquement des marchés plus importants, la France est tout autant concernée par la montée en puissance d'acteurs de taille significative et de plateformes offensives. L'an dernier, tandis que le suédois Storytel rachetait Audiobooks.com, Spotify mettait la main sur Findaway, spécialiste de la distribution de livres audio numériques. « *Les nouvelles plateformes émergent et se développent*, confirme Liza Faja, directrice de Lizzie chez Éditis, *mais nous restons encore sur un petit marché, avec beaucoup de primo-écoutants*. »

En 2021, le lancement conjoint de l'enceinte Merlin par le groupe Bayard et Radio France a entériné de nouvelles approches dans l'écosystème sonore, comme les enceintes pour enfants ou les « boîtes à histoires » : « *Finalement,* constate Antoni Fournier, éditeur audio aux éditions Bayard, *le fait que Radio France et Bayard se rapprochent représente un trait d'union entre deux pratiques de l'audio*. » Ce trait d'union pourrait donc annoncer

SWEETLOUISE/PIXABAY

d'autres hybridations, par exemple vers le spectacle vivant.

Parallèlement à la constitution progressive de ce marché, plusieurs structures associatives ont, historiquement, contribué à la reconnaissance du livre audio. L'association Lire dans le noir a ainsi été créée en 2002 et s'est fait connaître en produisant elle-même des livres audio, à une époque où le marché demeurait relativement embryonnaire. Elle remet depuis douze ans un prix du livre audio France Culture, qui récompense les meilleurs « livres à écouter ». Depuis 2009, l'association La Plume de Paon, présidée par Cécile Palusinski, milite en faveur du soutien au livre audio dans ses dimensions culturelles, éducatives et sociales *[lire page 10]*. Elle remet chaque année au Centre national du livre (CNL) un grand prix du livre audio, dont les différentes catégories couvrent le contemporain, les classiques, les documents, mais également la jeunesse ou le polar. Dans la continuité de ce prix, l'association organise un Festival du livre audio, étendu récemment aux podcasts et aux créations sonores, avec la désignation de « coups de cœur podcasts » à l'occasion de la manifestation. Initialement lancé à Strasbourg, le festival s'est à la fois renforcé au fil des ans dans une logique de dématérialisation et d'internationalisation, avec l'organisation des Rencontres francophones du livre audio et du Festival du livre audio en partenariat avec l'Institut français. Lancé en 2019 à Montreuil, le salon du livre audio Vox avait quant à lui pour but de favoriser la rencontre entre les éditeurs, les plateformes et le grand public : en 2022, comme le précise Paule du Bouchet, éditrice et présidente de l'Association de promotion du livre audio, *« l'évènement se poursuit sous la forme de marathons de lectures dans différents lieux »*.

AU CŒUR DE LA CRÉATION

Au même titre que la radio, le livre audio revendique aujourd'hui une place particulière dans un champ de la création et de la culture en pleine recomposition. *« L'enregistrement devant un micro demande une pensée, une façon de faire entendre les images de l'auteur,* explique le comédien Robin Renucci. *Il faut arriver à la pureté de la phrase en s'effaçant pleinement, jusqu'au timbre de la voix.* » Lecteur d'*À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust dans l'intégrale des éditions Thélème aux côtés de cinq autres acteurs, Robin Renucci a également enregistré en audio *L'Anomalie* d'Hervé Le Tellier, auréolé du prix Goncourt en 2020 et de ventes papier dépassant désormais largement le million d'exemplaires. « *Avec 15 000 exemplaires vendus, ce livre audio vient confirmer la règle du 1 %,* souligne Laure Saget, directrice du développement du livre audio chez Gallimard. *Mais au-delà de ce pourcentage par rapport au format imprimé initial, le livre audio peut devenir une alternative crédible au papier.* »

« AUJOURD'HUI, À L'ÈRE DU SMARTPHONE ET DE LA DÉMATÉRIALISATION, C'EST INFINI ET L'ON VA VERS UN PUBLIC TRÈS LARGE ET ÉVENTUELLEMENT NON LECTEUR »

Pour atteindre cet objectif, certaines récentes sorties de livres audio illustrent une volonté de proposer une expérience totale, susceptible de se poursuivre sur scène ou ailleurs. Paru il y a peu chez « Écoutez lire », *Sur la route* de Jack Kerouac est ainsi lu et mis en musique par quatre jeunes acteurs de la Comédie-Française dans une forme proche du spectacle vivant. Ouvert à des hybridations multiples, le support réaffirme sa dimension de livre enrichi, augmenté, au cœur même de l'écosystème de la création. À l'occasion de lectures publiques de plus en plus nombreuses, il se révèle comme un laboratoire expérimental vers la scène, à l'instar de ce que la radio pratique régulièrement. Ainsi l'adaptation de *Gatsby le magnifique* de Fitzgerald interprétée par Sofiane Zermani, qui fut créée en 2018 au Festival d'Avignon dans le cadre des productions en public de France Culture au musée Calvet, et qui sera finalement présentée au théâtre du Châtelet en 2022. Qu'elles concernent le livre audio, la radio ou d'autres supports, l'ensemble de ces initiatives concourent incontestablement à favoriser l'accès à la lecture sous toutes ses formes et à permettre la découverte de textes essentiels par les publics les plus divers. Depuis son invention, le livre audio a prouvé qu'il constituait un objet littéraire à part entière, avec une approche transversale de la culture. Alors que la lecture a été décrétée « grande cause nationale », sa voix n'a jamais été aussi forte.

Christophe Rioux

À L'ÉCOUTE DU LIVRE AUDIO

Longtemps mésestimé, le livre audio semble désormais faire l'objet de toutes les attentions, notamment de la part des pouvoirs publics. En juin 2021, une aide à la création et au développement du livre audio a ainsi été annoncée par le Centre national du livre : d'un montant de 50 000 euros maximum, elle est ouverte aux maisons d'édition, quel que soit leur statut juridique. Révélée le 23 mars dernier, l'étude CNL-Ipsos « Les jeunes Français et la lecture » rappelait quant à elle que 38 % des jeunes de 7 à 25 ans avaient déjà écouté un livre audio et que ce pourcentage montait même à 59 % en y ajoutant le podcast. Pour affiner ces données, une étude intégralement consacrée au livre audio sera lancée à la rentrée de septembre. Comme le souligne Régine Hatchondo, présidente du CNL, elle prendra acte de « *la place prépondérante qu'occupe désormais la voix dans les pratiques culturelles, avec l'émergence de formats plus hybrides, immersifs et innovants* ». **C.R.**

UN CLASSIQUE SUR LES ONDES

La Guerre des mondes

Quand un Welles (Orson) lit l'œuvre d'un Wells (H.G.), c'est la panique générale. Retour sur une expérience de lecture de référence. Bien avant le livre audio, tel qu'on l'entend aujourd'hui…

Orson Welles, en pleine séance d'enregistrement, le 30 octobre 1938.

Quand il s'approche du micro, le 30 octobre 1938, pour annoncer avec gravité que, *« depuis l'aube de notre siècle, nous sommes observés par des êtres d'une intelligence absolue »,* Orson Welles n'est plus vraiment un inconnu ; mais, si l'on excepte deux courts-métrages, il n'a pas encore travaillé pour le cinéma. Son champ d'action est double : le théâtre d'un côté, la radio de l'autre.

En 1935, il fait ses débuts chez CBS dans l'émission de reconstitution documentaire *The March of Time* où il est, notamment, la voix de Sigmund Freud, du roi d'Italie Victor-Emmanuel III ou de Spencer Tracy. Conquise, la chaîne le charge de réaliser des adaptations radiophoniques d'œuvres littéraires. *Mercury Theatre on the Air* – du nom de la troupe qu'il a lui-même créée, avec le producteur et directeur de théâtre John Houseman – est une émission hebdomadaire, diffusée d'abord le lundi à 21 heures (heure de New York), puis le dimanche soir à 20 heures. Parmi les œuvres adaptées : *Dracula*, *Jane Eyre*, *L'Île au trésor*, *Oliver Twist*, *Le Comte de Monte-Cristo*. Bernard Herrmann, le futur compositeur des bandes originales de *Citizen Kane*, *Psychose* ou *Taxi Driver*, est chargé de l'habillage musical. L'équipe des effets sonores, elle, est soumise à rude épreuve : à 23 ans, Welles est déjà un perfectionniste. Lorsqu'il s'agit d'évoquer le bruit d'un pieu enfoncé dans le cœur d'un vampire, il se saisit d'un marteau et écrase un melon devant les techniciens médusés. « *Cette nuit-là*, écrit Lucille Fletcher dans le *New Yorker*, *il donnera des cauchemars à des millions d'auditeurs*. »

« Vous écoutez CBS », tout va bien…

Au bout de quelques semaines, Welles décide de s'attaquer à un récit de science-fiction. On parle du *Nuage pourpre* de Matthew Phipps Shiel, du *Monde perdu* d'Arthur Conan Doyle… Finalement, ce sera *La Guerre des mondes* de H. G. Wells, célèbre roman paru en 1898. L'idée, expliquera par la suite le jeune dramaturge, est de présenter l'invasion extraterrestre comme en train d'advenir pour de bon.

Pris par ses activités au théâtre, Orson n'a pas trop le temps de travailler sur le script. Howard Koch, le futur scénariste de *Casablanca*, qui s'est chargé des trois émissions précédentes, récupère le bébé. Il travaille en flux tendu : au lendemain de la diffusion du *Tour du monde en quatre-vingts jours,* le 23 octobre, il se met au travail. Sa première décision – l'émission étant destinée à un public américain – est de transposer l'action de l'Angleterre aux États-Unis. Le mardi, trente-six heures avant le début des répétitions, c'est un Koch en plein désarroi qui appelle John Houseman : lui et son assistante « *n'y arrivent pas* ». Le problème, c'est qu'aucune solution de repli n'est prévue. Houseman vient donc prêter main-forte à Howard Koch ; toute la nuit, il reprend le script avec lui. Occupé par les répétitions de *La Mort de Danton*, pièce de théâtre dont la première est prévue pour la semaine suivante, Orson Welles, prenant connaissance de la nouvelle mouture, craint que le résultat se révèle trop « *terne* ». Il insiste sur la nécessité d'agrémenter le récit de flashs d'infos, de faux témoignages – bref, d'avancer le curseur du réalisme d'un cran. Houseman, Koch et Paul Stewart, producteur associé, reprennent leur copie. Et on dirait que Welles a été entendu : cette fois, le script est jugé « *trop crédible* » par le département juridique de la CBS, qui réclame des amendements. La mort dans l'âme, les scénaristes consentent à modifier les noms de lieux réels : l'université McGill de Montréal devient l'université Macmillan à Toronto, Langley Field se transforme en Langham Field, la cathédrale St. Patrick n'est plus que « *la cathédrale* », etc.

Le samedi, Paul Stewart supervise les répétitions et le travail sur les effets sonores. Bernard Herrmann et son orchestre débarquent le dimanche. Enfin, dans une ambiance de stress indescriptible, arrive le temps de l'enregistrement. Orson avale une brique de jus d'ananas, pose les écouteurs sur ses oreilles, et… action ! L'histoire, après une introduction de son cru, s'ouvre sur un bulletin météo inquiétant. Bientôt, le présentateur lâche une information d'importance : des gaz explosifs ont été émis sur la planète

GRANGER/BRIDGEMAN IMAGES

Une répétition de *La Guerre des mondes* au théâtre Mercury avec Orson Welles (à gauche les bras levés), Bernard Herrmann, qui dirige l'orchestre radiophonique de la CBS, et aux micros les acteurs Ray Collins et Richard Wilson (en chemise blanche).

ACME TELEPHOTO/THE GASTONIA DAILY GAZETTE (NORTH CAROLINA)

Mars… Un certain professeur Pierson semble inquiet. Une chute d'astéroïdes est mentionnée. On interroge un fermier. Un objet étrange apparaît, des explosions se produisent, des morts par dizaines – les mauvaises nouvelles s'enchaînent en un crescendo apocalyptique. Chéri, les extraterrestres sont là ! Dès lors, l'armée entre en scène, des tripodes se déploient, sauve-qui-peut à New York. Au bout d'une quarantaine de minutes, une gentille mise au point est intercalée : « *Vous écoutez CBS* », tout va bien. Ce que confirme, à la fin de l'émission, un Orson Welles goguenard. « *Si on sonne chez vous et qu'il n'y a personne, ce n'était pas un Martien. C'était Halloween.* »

VENT DE TERREUR SUR L'AMÉRIQUE

On raconte pourtant que la diffusion de cette adaptation a fait souffler un authentique vent de terreur sur l'Amérique. On mentionne des suicides, de crises cardiaques, des hordes de fuyards – le *New York Times* parle d'« *hystérie collective* ». Or si le téléphone du standard a sonné plus que d'ordinaire, si des policiers alertés ont bel et bien investi le studio, si les autorités ont réellement reçu des centaines d'appels, si, au final, un jeune Orson Welles un brin dépassé a dû présenter des excuses lors d'une conférence de presse improvisée, on sait aujourd'hui que cette prétendue nuit d'épouvante est une légende, l'un des premiers « hoaxes » du monde moderne. La vérité ? Des auditeurs nerveux (et peu nombreux, à en croire les chiffres d'audience) ont raté les messages d'avertissement ; un contexte politique mondial tendu a fait le reste. Les conséquences ? Quelques tentatives de procès classés sans suite, aucun suicide authentifié, aucun infarctus avéré, aucune fausse couche, pas le moindre pic d'admission dans les hôpitaux. Pendant deux jours, l'affaire fait les gros titres. Puis, comme d'habitude, on passe à autre chose.

ORSON AVALE UNE BRIQUE DE JUS D'ANANAS, POSE LES ÉCOUTEURS SUR SES OREILLES, ET… ACTION !

Alors pourquoi, peu après minuit, un bandeau en lettres rouges « Orson Welles sème la panique » a-t-il défilé à Times Square sur les flancs de l'immeuble du *New York Times* ? L'explication est simple : les journaux, qui considéraient à l'époque la radio comme un concurrent direct et menaçant, se sont fait un plaisir d'amplifier le phénomène, présentant des cas de détresse isolés comme une réalité globale afin de mieux dénoncer les dérives de ce sulfureux médium. Fait aggravant : quand, en 1940, le chercheur en psychologie Hadley Cantril, de l'université de Princeton, consacre une étude au phénomène histoire d'étayer ses théories sur la psychologie de masse, il se base, pour estimer le nombre d'auditeurs concernés, sur un rapport erroné de l'American Institute of Public Opinion. Les témoignages qu'il choisit ne sont, par ailleurs, nullement représentatifs de l'état d'esprit général. Ainsi crée-t-on une légende : en soumettant le réel à la fiction – exactement le contraire, en somme, de ce qu'a fait Orson Welles.

Fabrice Colin

ENTRETIEN

GUILLAUME GALLIENNE

« ENTRE LE TEXTE ET MOI, IL Y A UN VÉRITABLE ÉLAN DE FRATERNITÉ »

Pour des livres audio, mais également sur France Inter pendant onze ans, le sociétaire de la Comédie-Française a donné sa voix aux grands textes de la littérature. Une approche unique dont il nous parle dans cet entretien.

LEONARDO CENDAMO/BRIDGEMAN IMAGES

Comment est née l'envie, chez vous, de lire des œuvres à la radio, en podcast, et en livres audio ?

Guillaume Gallienne. Adeline Defay, directrice des éditions Thélème, m'a d'abord proposé de travailler sur des textes d'Agatha Christie. J'ai apprécié ces personnages bien croqués, ces situations bien définies. On en a enregistré quatre : *Miss Marple, Le Meurtre de Roger Ackroyd, Meurtre en Mésopotamie* et *Mort sur le Nil*, en 2004. Cette expérience m'a plu. Peu après, Adeline me parle d'un projet lui tenant à cœur depuis des années : *À la recherche du temps perdu*. J'étais, selon elle, la personne idéale. Je n'avais jamais lu Proust entièrement, seulement *Du côté de chez Swann*, en hypokhâgne. J'en parle alors à ma grand-mère, Lyla Zelensky *[le nom est identique à celui de l'actuel président de l'Ukraine, mais c'est le seul point commun ; le comédien a des origines russes et géorgiennes par sa mère]*, qui avait tout lu. *« Proust, c'est à mourir de rire ! »* m'a-t-elle dit. Pour elle, il valait mieux commencer par *Le Côté de Guermantes* et *Sodome et Gomorrhe* – là on s'amusait –, puis après avoir lu ces deux-là on était tellement attaché aux personnages qu'on lisait tout le reste ! Ça tombait bien : dans ce que me proposaient les éditions Thélème, je devais justement lire la deuxième partie du *Côté de Guermantes*. Son projet était d'enregistrer l'intégrale de *La Recherche* : André Dussolier avait lu *Du côté de chez Swann*, Lambert Wilson *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, et Robin Renucci la première partie de *Guermantes*. J'ai plongé à leur suite, j'ai découvert tout ça, ce narrateur qui espionne la duchesse de Guermantes, et c'était parti… C'est comme ça que j'ai lu à voix haute, en découvrant absolument sur le moment.

Et comment en êtes-vous arrivé à lire des textes à l'antenne ?

G.G. Philippe Val m'a appelé quand il a pris la direction de France Inter. Sur le conseil d'un ami, il avait justement écouté les lectures de Proust. Quand il m'a avoué ça, j'ai eu l'idée de lire à

l'antenne des textes que j'aimais, qui m'avaient constitué. Et c'est devenu l'émission *Ça peut pas faire de mal*. En onze ans, j'ai également lu des choses que je ne connaissais pas, juste des choses que « j'essayais »…

Comment avez-vous abordé ce nouvel exercice ?

G.G. C'est comme si c'était un amusement qui avait toujours été en moi, et qui ne demandait qu'à sortir. Les voix me venaient du texte, pas de moi, ce n'était pas quelque chose que je décidais. Certaines dimensions correspondaient forcément à des choses personnelles qui ressortaient, à des maniérismes ou des archétypes que je trimballe. Mais il m'arrive parfois de découvrir des personnages dont je n'ai pas le « modèle » en moi : notamment pour des personnages de romans d'aventures, genre que je n'ai pas lu durant mon enfance.

« J'ai cette virilité quand je lis, je suis cet aventurier, ce guerrier. La lecture à voix haute affranchit de beaucoup de complexes »

Cela fonctionne pour tous les auteurs ?

G.G. Tout à fait. Joyce, par exemple, que je n'ai jamais réussi à lire, eh bien en le découvrant à voix haute, son génie m'a sauté aux yeux comme une évidence : les différences d'accents selon les chapitres, par exemple. C'était absolument limpide pour moi. Dans ce genre de lectures, en studio ou sur scène, le texte impose un ressenti et des intuitions qu'on n'a pas si on l'aborde en l'étudiant, en le préparant. Si vous découvrez un texte à haute voix, vous allez ressentir des choses que vous n'avez pas décidées, qui viennent réellement du texte en lui-même. Quand le texte est bon, je trouve le truc, le ton, la voix.

Comment répétez-vous ?

G.G. Pour une lecture à voix haute, je ne répète jamais. Sauf dans le cadre d'une lecture publique. Mais à la radio, je n'ai jamais lu le texte avant. J'ai toujours découvert le texte en direct. Par le souffle, incarné, à voix haute.

Vraiment ?

G.G. Oui ! Sur 400 émissions sur Inter, j'ai lu des œuvres que j'ai choisies ou acceptées, mais que je n'avais pas forcément lues – ou pas entièrement. Il s'agissait aussi de lectures que je voulais tenter : Joyce, par exemple. Je connaissais Simenon, mais j'ai exploré des œuvres de lui que je ne connaissais pas. Idem pour Albert Camus ou René Char. Il y a d'autres textes que je venais de lire, et que j'avais adorés : Leïla Slimani notamment.

Lit-on différemment Simenon et Leïla Slimani, qui ne sont pas de la même époque ?

G.G. Il y a une façon différente d'aborder la langue du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècles d'un côté, du XIX^e^ d'un autre, et du XX^e^ d'un autre encore. On sent bien que, jusqu'au XVIII^e^ siècle, les auteurs ont fait du latin : il y a des inversions, on voit que la déclinaison est une chose encore assez présente dans la langue. On sent le raffinement de la phrase, son architecture. Cette langue-là, celle de Montaigne, celle de Madame de Sévigné, demande une certaine position de l'esprit.

Enfin, y a-t-il des textes dans lesquels vous êtes plus, ou moins, à l'aise ?

G.G. Pas spécialement. Il y a des littératures que j'ai plus en moi – la russe, l'anglaise, ou encore une certaine littérature américaine – et d'autres un peu moins. Ce sont des histoires de résonances. Mais la lecture m'autorise à être très décomplexé. Il y a un véritable élan de fraternité entre le texte et moi. Je peux lire du Jack London, ou du Kessel, du Hemingway, ces types incroyables, ces forces de la nature, sans me sentir complexé. J'ai cette virilité quand je lis, je suis cet aventurier, ce guerrier, j'ai immédiatement cette folie au moment où je les lis. Je m'autorise donc à être leur interprète ici et maintenant. La lecture à voix haute, en général, affranchit de beaucoup de complexes. Ma voix change, immédiatement, sans que je le veuille : c'est le texte qui décide.

Propos recueillis par Hubert Artus

5 VOIX INCONTOURNABLES

MARIANNE DENICOURT

Des classiques (*Monsieur Proust* de Céleste Albaret et Georges Belmont) aux textes contemporains (*Un crime sans importance* d'Irène Frain, *De pierre et d'os* de Bérengère Cournut) : l'actrice est à l'aise dans tous les registres.

DENIS PODALYDÈS

Platon, La Bruyère, Rousseau, La Boétie, Hugo, Freud, Jack London, Philippe Lançon et, surtout, Céline et Proust : la voix mi-grave et mi-légère du sociétaire de la Comédie-Française s'est plongée dans bien des littératures.

ISABELLE CARRÉ

L'actrice et autrice ne cesse d'élargir sa palette de mises en voix depuis plus de vingt ans : Colette, Tracy Chevalier, Sylvia Plath, Stefan Zweig, Boris Vian (*L'Écume des jours*), Carole Martinez (*Du domaine des Murmures*) ou encore *Arcadie* d'Emmanuelle Bayamack-Tam.

THIBAULT DE MONTALEMBERT

Si l'on excepte *Les Liaisons dangereuses* de Laclos, c'est essentiellement dans la littérature contemporaine que le comédien est allé puiser pour lire et enregistrer : des *Inconnus dans la maison* de Simenon à *La Vérité sur l'affaire Harry Quebert* de Joël Dicker, en passant par Romain Gary, Erri De Luca, Pierre Michon, ou Mathias Énard.

MICHAEL LONSDALE

Le regretté acteur (1931-2020) enregistra des grands textes dès les années 1980 : Camus, Beckett, Zweig. Il lut ensuite des œuvres aussi variées que les *Prières* de saint François d'Assise, *Le Horla* de Maupassant, ou encore Lao-Tseu, Marguerite Duras, Melville, Christian Bobin, Montaigne ou Agatha Christie.

H.A.

GEORGES BIARD/WIKIMEDIA COMMONS - HANNAH ASSOULINE/TPA - CLAUDE TRUONG-NGOC/WIKIMEDIA COMMONS

LES ÉCRIVAINS CONTEURS

Lire un texte sans le trahir est un art délicat. Lire son propre texte peut s'avérer plus risqué encore. Un exercice moins évident qu'il n'y paraît mais qui séduit toujours plus d'auteurs.

Paul du Bouchet est l'une des autrices qui s'est récemment prêtée à l'exercice en enregistrant son dernier roman, *L'Annonce*.

C'est une forme d'intimité qui, il y a peu, relevait encore du fantasme : votre livre préféré susurré à votre oreille par l'auteur en personne. Ses intonations, ses silences, la teneur exacte des répliques de ses personnages. Comme s'il s'adressait à vous directement, comme si vous étiez son confident. *Petit pays*, par Gaël Faye. *La Tresse*, par Laetitia Colombani. *Au revoir là-haut*, par Pierre Lemaitre. *Réparer les vivants*, par Maylis de Kerangal. Un nombre toujours croissant d'écrivains français se prêtent au jeu de l'enregistrement audio, suivant une tendance déjà répandue chez leurs confrères anglo-saxons. S'ils semblent les plus à même de restituer au plus près l'intention qui était la leur pendant le travail d'écriture, peu d'auteurs sont pourtant en mesure de lire eux-mêmes leurs ouvrages, un exercice généralement confié à un comédien ou une comédienne.Car lire un texte sans le trahir est un art délicat et plus physique qu'il n'y paraît.

UNE SENSATION DE DÉDOUBLEMENT

Écrivaine et directrice éditoriale de la collection de livres audio Écoutez lire (groupe Madrigall), Paule du Bouchet a récemment enregistré *L'Annonce*, son dernier roman, portrait en miroir d'une amie d'enfance dont elle apprend la disparition. « *Lire à haute voix est extrêmement fatigant. Ne pas dire un mot pour un autre ou une lettre pour une autre, ne pas hésiter, anticiper les mots et leur sens, exige une forme de concentration qui se révèle vite épuisante.* » Une concentration qui doit de plus s'accompagner d'une compréhension souterraine du texte, de son rythme, de sa signification, exercice auquel acteurs et actrices sont formés, habitués. « *Nous proposons rarement aux écrivains de lire eux-mêmes leur texte,* précise Laure Saget, directrice du développement du livre audio chez Gallimard. *À l'exception de celles et ceux qui en ont l'habitude, comme Christine Angot ou Constance Debré. Il s'agit d'un métier à part entière et on ne peut exiger d'un écrivain qu'il soit en plus un bon lecteur.* »

La logique voudrait que les témoignages, les textes intimes écrits à la première personne soient portés par la voix des auteurs, mais leur charge émotionnelle est parfois telle que leur lecture doit être effectuée par une tierce personne. Ainsi l'enregistrement du *Lambeau* de Philippe Lançon, récit d'une reconstruction à la suite de l'attentat contre *Charlie Hebdo*, a-t-il été confié à l'acteur Denis Podalydès. « *Les comédiens sont les médiateurs du sens d'un texte et de l'émotion qu'il véhicule* », indique Laure Saget, qui ajoute : « *La lecture à haute voix a la capacité de révéler la puissance poétique d'un texte, surprenante pour l'auditeur mais également pour son auteur.* » « *C'est un autre livre que l'on découvre quand il est lu à haute voix, même si on pensait le connaître par cœur*, résume Paule du Bouchet. *On peut avoir lu dix fois* L'Amant *de Duras et le redécouvrir porté par la voix de Juliette Binoche. En tant qu'auteur, quand on écoute son propre texte mis en bouche, on découvre des choses qu'on ignorait avoir écrites, c'est à la fois troublant et fascinant.* »

Cette sensation de dédoublement peut également surgir au moment de la lecture d'un texte par son auteur. « *En enregistrant* L'Annonce, *j'ai eu le sentiment de me cueillir arrivée à sa chute, que j'ai pourtant écrite*, poursuit Paule du Bouchet. *Beaucoup d'écrivains éprouvent cette forme de dissociation très surprenante. Quand on entend sa propre voix dire son texte, c'est comme si l'on entendait quelqu'un d'autre lire à notre place. C'est faire l'expérience du "je est un autre" rimbaldien.* »

Laëtitia Favro

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

AVEC LES MAÎTRES DU SON

Derrière les livres audio ne se cachent pas seulement des voix mais des savoir-faire dont le talent consiste justement à ne jamais se faire remarquer. Ingénieurs du son, mixeurs, monteurs, etc. œuvrent dans l'ombre pour nous offrir les plus beaux moments d'écoute.

En matière d'enregistrement de livres audio, tout est question de technicité. Celle du comédien-lecteur, bien entendu, à qui incombe la lourde tâche de donner vie à une œuvre, mais également celle des techniciens (ingénieurs du son, mixeurs, monteurs…), ces artisans de l'ombre chargés de rendre l'expérience d'écoute la plus harmonieuse possible. Dans la plupart des cas, les livres audio sont enregistrés tels quels avec nul autre artifice que la voix du comédien ou de la comédienne. C'est peu ou prou ce que fait Studios VOA, qui s'appuie sur un dispositif simple : un comédien dans un studio d'enregistrement, une régie et un seul et même technicien pour s'occuper de l'enregistrement, du montage et du mixage. Ou comment mutualiser les prestations pour tendre vers plus d'efficacité.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, la durée des sessions d'enregistrement n'est pas calculée en fonction des pages ou des lignes mais des mots, l'ingénieur du son se calant avant tout sur la rythmique de la voix du comédien. « *Pour une heure d'enregistrement, il faut compter environ une demi-heure d'audio utile, soit un total de dix-huit heures d'enregistrement pour un livre audio standard* », explique Leo Gutierrez, ingénieur du son chez VOA.

UNE QUESTION D'HARMONIE

Ainsi, les sessions d'enregistrement peuvent s'étaler sur plusieurs jours, la voix du comédien étant un outil précieux qui ne peut supporter plus de trois à quatre heures de lecture. En musique, comme pour les livres audio, l'harmonie est le mot clé et il n'est pas rare que, durant la postproduction, l'ingénieur du son repasse sur certains passages en se basant sur des marqueurs qu'il aura balisés pendant l'enregistrement quand il ne fait pas la correction en direct. Vient ensuite le nettoyage des pistes pour effacer tous les bruits de bouche et la compression des voix pour que celles-ci paraissent plus présentes à l'oreille. Contrairement aux montages sons des publicités et des films,

LES RESPIRATIONS FONT PARTIE INTÉGRANTE DE L'ENREGISTREMENT ET SONT GARDÉES AFIN DE RENDRE L'ÉCOUTE PLUS NATURELLE

les respirations font partie intégrante de l'enregistrement et sont gardées afin de rendre l'écoute plus agréable et naturelle. C'est ce même souci d'authenticité qui pousse le studio à réduire le mixage au strict maximum, l'objectif étant de ne pas parasiter la voix du comédien avec des effets superflus. Le studio Rosalie, également spécialisé dans l'enregistrement de livres audio, suit pour sa part une méthode bien particulière. En faisant appel à des réalisateurs aussi bien aguerris à la direction d'acteurs qu'à la prise de son, le studio a décidé de ne pas choisir entre la technique et l'artistique.

« *Plutôt que d'embaucher des ingénieurs du son qui n'ont aucune appétence pour la littérature, j'ai décidé de faire appel à des profils qui avaient de solides qualités littéraires et de direction d'acteurs ainsi qu'une base technique suffisante pour superviser un enregistrement* », nous explique Jean-Christophe Vareille, fondateur de Rosalie. Posté dans une cabine derrière le comédien, le réalisateur guide celui-ci durant toute la durée de l'enregistrement

LOUISE CELADA/STUDIOS VOA

Séance d'enregistrement au studio VOA.

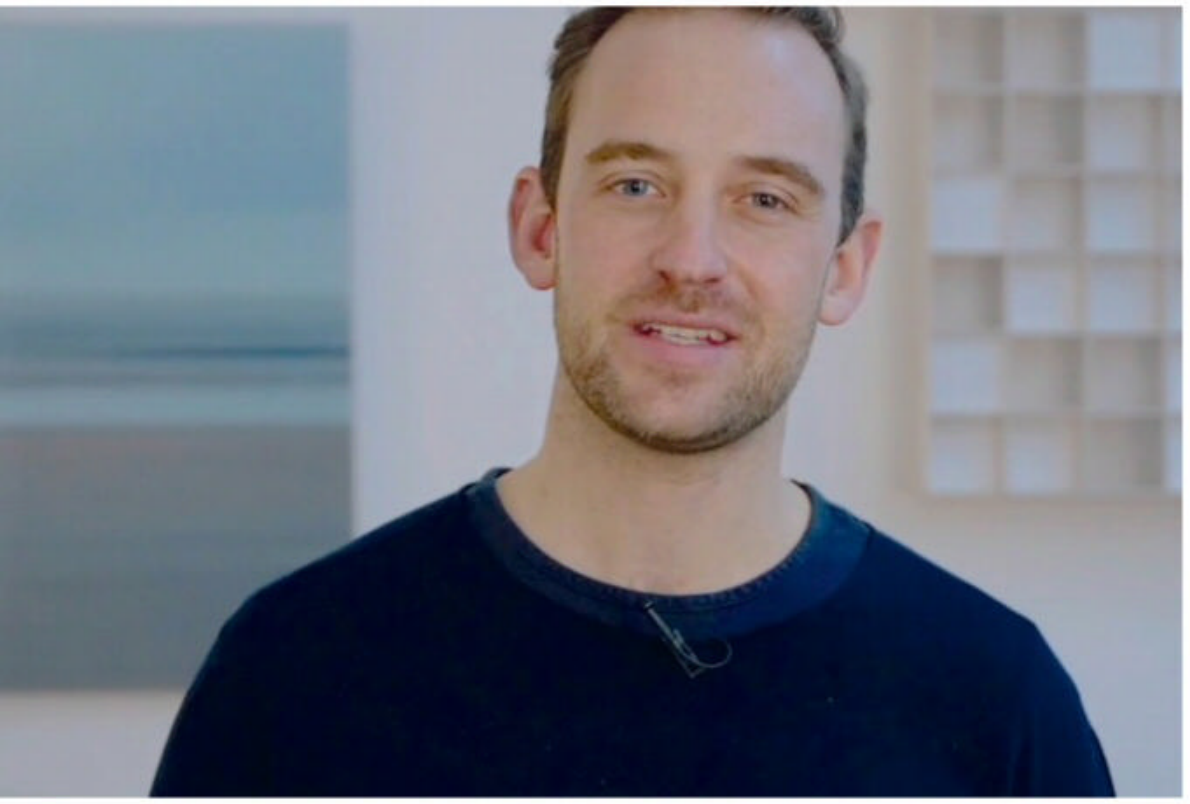
afin de créer un lien qui ne se fera que par la voix. L'enregistrement est ensuite confié à un mixeur qui s'occupera également du montage. Mais là encore, le lien avec la littérature est primordial : « *Toute notre équipe est composée de personnes ayant une formation ou une sensibilité littéraire très forte* », poursuit Jean-Christophe Vareille. Et si les livres audio sont pour l'instant totalement dépourvus d'effets sonores, une alternative est encore possible. Directrice des contenus Audible France, Ainara Ipas nous promet l'arrivée prochaine d'une version « *immersive* » de *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne. Une façon supplémentaire d'appréhender notre rapport au livre audio et d'allier narration et innovations techniques dans un maelstrom qu'il nous tarde d'écouter !

Ilan Ferry

Reportage

La vérité sur l'audio d'Alaska Sanders

Comment se passe la conception d'un livre audio ? Accueillis dans l'un des studios où l'on fabrique ces « objets fascinants », nous nous sommes rendus dans les coulisses de la production de l'un des événements de l'année : l'enregistrement du nouveau best-seller de Joël Dicker.



Après avoir traversé une ravissante cour fleurie du 10e arrondissement, près du canal Saint-Martin, on se présente avec curiosité devant une lourde porte rouge indiquant la mention « Rosalie, de bouche à oreilles ». À quoi peut bien ressembler le studio d'enregistrement d'un livre audio ? Qui sont les petites mains qui s'affairent en secret pour fabriquer le nouvel objet littéraire à la mode ? C'est au milieu des guitares, des amplis, des pianos à queue et des interminables consoles de mixage que nous a donné rendez-vous Liza Faja, directrice de Lizzie, éditeur reconnu pour son travail d'orfèvre et son amour des mots qui sonnent juste. Passée par Audible et Audiolib, elle est l'une des figures de proue du milieu et se bat depuis des années pour faire vivre le livre audio dans le paysage littéraire français. « *L'immense engouement actuel me ravit,* annonce-t-elle d'emblée, tout sourire. *Voir les mots prendre vie, résonner en nous… les livres audio sont des objets fascinants. Mais quand les gens les écoutent dans la voiture ou juste avant de s'endormir, ils ne s'imaginent pas tout le travail qu'il y a derrière !* »

Un rythme effréné

Sans plus attendre, on est invité à s'asseoir sur le canapé du studio, poste d'observation idéal pour scruter le travail des maestros. En silence, on s'immerge peu à peu dans une ambiance feutrée. Et pour cause, le réalisateur et le comédien sont déjà au travail. Méticuleusement, ligne après ligne, ils repassent sur les pages qu'ils viennent d'enregistrer et effectuent ce qu'on appelle des rustines, corrigeant par séquence des intonations, des pauses, des prononciations. Si la concentration est de mise, c'est parce que l'enjeu est de taille. Depuis quelques jours, ils travaillent d'arrache-pied pour enregistrer le nouveau livre de Joël Dicker, *L'Affaire Alaska Sanders* – la suite de son thriller *La Vérité sur l'affaire Harry Quebert* –, et il reste peu de temps pour peaufiner l'objet avant sa publication. « *En temps normal, les délais sont plus allongés. L'enregistrement de la voix du comédien se fait en entier puis on passe à la phase de mixage* », explique entre deux prises Jean-Christophe Vareille, fondateur du studio Rosalie et réalisateur aguerri qui manipule sa console comme un pilote de Boeing. « *Mais dans le cas de gros enjeux commerciaux, on bascule souvent dans ce qu'on appelle le mode urgent. Plusieurs heures d'enregistrement le matin, un mixage son en parallèle l'après-midi* », précise-t-il.

Un rythme effréné qui ne lui fait pas peur. Spécialisé dans le livre audio depuis 2010, il connaît parfaitement la chanson. Son équipe prend tout en charge dans la chaîne de fabrication du son – l'enregistrement, le montage, le mixage et le mastering –, et travaille main dans la main avec Lizzie. Aujourd'hui considéré comme l'un des acteurs les plus prestigieux du secteur, multirécompensé au fil des ans, Rosalie réalise les gros titres qui font l'actualité littéraire à l'image du dernier prix Goncourt. Jean-Christophe Vareille était pourtant bien

LIZZIE

loin d'imaginer une telle aventure : « *J'ai passé de longues années à bosser avec des stars de la chanson, dans le monde de la publicité ou de la télévision. Alors quand on m'a parlé pour la première fois d'enregistrer un livre audio, j'ai doucement rigolé et j'ai pris ça à la légère, je ne voyais pas ce que ça pouvait m'apporter. Mais dès la première session, j'ai eu comme une révélation. On est happé dans un moment hors du temps, une rencontre magique avec une voix, une histoire.* »

Un travail d'orfèvre au service du texte

Une telle expérience nécessite un travail de longue haleine où minutie et précision sont les maîtres mots. Avec Liza Faja et sa collaboratrice Violette Libault, directrice associée, Jean-Christophe Vareille a développé au fil du temps un processus de fabrication unique qui a assis la réputation du studio. En moyenne, il lui faut huit ou neuf sessions de quatre heures pour enregistrer un livre et le double, un peu plus d'une quinzaine, pour finaliser la post-production. Une entreprise fastidieuse et une mécanique bien huilée où chaque étape compte.

L'équipe de Lizzie a été parmi les premiers à recevoir la version finale du nouveau roman de Joël Dicker. Comme dans un film d'espionnage, on leur a fait parvenir un PDF sécurisé qu'ils ont d'abord imprimé et remis en main propre au comédien pour éviter tout piratage. Le comédien, justement, surgit du studio vitré pour prendre une courte pause. C'est Stéphane Varupenne, sociétaire de la Comédie-Française, qui a été choisi après un casting digne des plus grandes réalisations hollywoodiennes. Plusieurs comédiens ont été testés sur le même texte et évalué conjointement par les équipes de Rosalie et de Lizzie. En dernière instance, c'est même Joël Dicker en personne qui a validé ce choix. C'est la seule et unique fois qu'il a été sollicité. L'auteur et son éditeur papier font une confiance aveugle à l'expertise des équipes de production et n'interfèrent jamais dans le processus de fabrication du livre audio.

L'auteur fait une confiance aveugle à l'équipe de production et n'interfère jamais dans le processus de fabrication

Stéphane Varupenne de la Comédie-Française lors de l'enregistrement de *L'Affaire Alaska Sanders*.

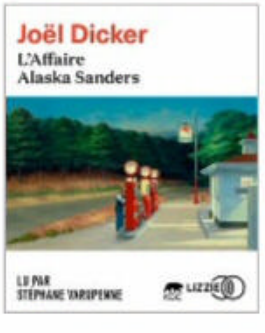
Voix de certains classiques comme les *Mémoires d'Hadrien* ou *L'Homme Révolté* et des romans de Sandrine Collette et Jim Harrison, Stéphane Varupenne est un habitué et connaît la rigueur de l'exercice : « *L'enregistrement d'un livre audio, c'est beaucoup de travail en amont. On doit enlever le costume du comédien pour enfiler celui du lecteur. C'est un équilibre périlleux puisqu'il faut incarner le texte sans le jouer, se mettre à son service. Et pour cela, il faut le connaître sur le bout des doigts : les voix, les intonations, les silences, les respirations.* »

Une expérience magique

Ce travail préparatoire primordial est fourni en grande partie par les équipes de Lizzie qui rédigent avant chaque enregistrement une fiche de réalisation pour guider les équipes techniques dans leur travail. Prononciation des noms propres, respirations en fonction de la ponctuation, tessiture de voix adoptée pour tel ou tel personnage, rien n'est laissé au hasard et tout doit être respecté à la lettre. Le réalisateur a d'ailleurs en permanence les yeux rivés sur deux écrans, l'un diffuse les pages du livre, l'autre la fiche de réalisation.

Avant que Stéphane Varupenne s'éclipse pour enfiler le costume de Sganarelle dans *Dom Juan*, toute l'équipe souhaite absolument me montrer quelque chose. Véritables passionnés, fiers du bel objet en train de se faire, ils se lancent alors dans la lecture du premier chapitre du roman de Joël Dicker. Peu importe s'il a déjà été enregistré, c'est le meilleur moyen pour un profane de se rendre compte de la beauté de l'instant. Et comment leur donner tort ? Enivrant, hypnotique, relaxant, on prend part à une expérience presque magique. À mi-chemin entre le marathonien et le chef d'orchestre, le comédien jongle entre narration et dialogue. Chaque intonation sonne juste, les respirations nourrissent le récit à la perfection et le texte prend vie comme par enchantement. « *Chez Rosalie, nous avons une règle d'or*, me chuchote alors Jean-Christophe Vareille, *pendant la lecture, comédien et réalisateur ne se voient pas. Notre relation gagne en intensité si elle ne fonctionne que par la voix.* » On se prend alors au jeu et on ferme doucement les yeux. Avec la sensation de découvrir un nouveau monde merveilleux.

Léonard Desbrières



LIZZIE

SÉLECTION

LA BIBLIOTHÈQUE AUDIO IDÉALE

Sélection, forcément subjective et arbitraire, de 30 titres essentiels à écouter. Pour mieux entendre les mots de leurs auteurs.

CLASSIQUES

À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

DE MARCEL PROUST, LU PAR DANIEL MESGUICH

Frémeaux & Associés, 25 CD, 99,99 €

Rassembler l'essentiel d'*À La Recherche du Temps perdu* dans un coffret de 25 disques, un défi titanesque qui n'a pas fait peur à Frémeaux & Associés. L'éditeur a fait appel aux services de Daniel Mesguich, un lecteur d'exception, pour sublimer la musicalité de la langue d'un de nos plus grands écrivains. Avec sa voix suave, il nous entraîne dans une plongée vertigineuse au cœur d'une œuvre immense et grandiose. Un sublime tour de force récompensé du prix du meilleur livre audio par le magazine *Lire*.

ÉCRIRE

DE MARGUERITE DURAS, LU PAR FANNY ARDANT

Des Femmes-Antoinette Fouque, 2 h 31, 16,99 €

Les éditions Des Femmes, maison historique et engagée qui s'est très vite tournée vers le livre audio, ont su sublimer nombre d'ouvrages d'écrivaines comme Virginia Woolf, Françoise Sagan, Nathalie Sarraute et bien sûr Marguerite Duras. Avec *Écrire*, Fanny Ardant s'empare d'un recueil de textes inspirés de ses échanges avec le réalisateur Benoît Jacquot, qui fut pendant quelque temps son assistant. Avec passion, la comédienne et sa voix unique redonnent vie à un pan méconnu des écrits de l'autrice. Saisissant.

L'AMANT

DE MARGUERITE DURAS, LU PAR JULIETTE BINOCHE

Écoutez lire/Gallimard, 3 h 20, 18,99 €

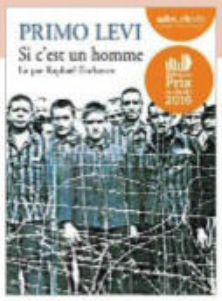
Prix Goncourt 1984, *L'Amant* est sans doute le texte le plus connu de Duras. À l'occasion du 25e anniversaire de la mort de l'autrice, Juliette Binoche livre une interprétation fidèle et personnelle, respectant le rythme et les tonalités si particulières du texte, tout en restituant le trouble de ce récit d'initiation amoureuse. Comme Marguerite Duras avant elle, Juliette Binoche semble remonter à la source, sur un bras du Mékong, à l'endroit même où une jeune femme de 15 ans rencontrait un riche Chinois.

AU CŒUR DES TÉNÈBRES

DE JOSEPH CONRAD, LU PAR PATRICK POIVEY

Road Book/Audible, 2 h 00, 13,80 €

Road Book est un peu à part dans le monde du livre audio. Parce qu'en plus d'une voix enregistrée pour sublimer le texte, l'éditeur propose un habillage sonore et musical. Dans cette édition d'*Au Cœur des ténèbres*, le chef-d'œuvre de Conrad, c'est Patrick Poivey, un des doubleurs les plus connus du cinéma français et voix officielle de Bruce Willis, qui nous emmène dans un éprouvant périple. Une aventure à couper le souffle couronnée du grand prix au Festival du livre audio 2013.

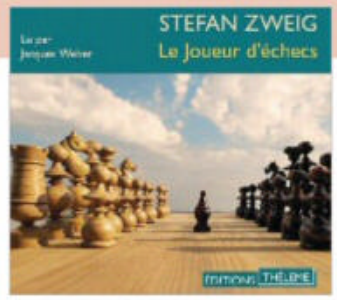


SI C'EST UN HOMME

DE PRIMO LEVI, LU PAR RAPHAËL ENTHOVEN

Audiolib, 7 h 34, 21,90 €

Avec une gravité déchirante, Raphaël Enthoven donne vie à un document historique majeur. Il nous livre dans leur plus simple appareil mais avec une force incomparable les mots de Primo Levi pour raconter son voyage au bout de l'enfer.

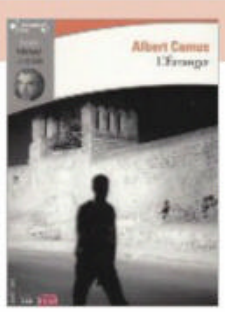


LE JOUEUR D'ÉCHECS

DE STEFAN ZWEIG, LU PAR JACQUES WEBER

Thélème, 3 h 27, 17 €

Même sur un paquebot, les échecs ont tout du jeu de guerre : le blitz, qui caractérise les parties rapides, rappelle la Blitzkrieg ou « guerre éclair » en allemand. Avec Jacques Weber et son interprétation solaire, le jeu d'échecs révèle son précieux secret : à lui seul, il est un petit cosmos.

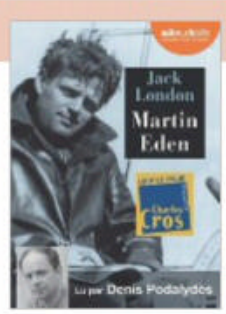


L'ÉTRANGER

D'ALBERT CAMUS, LU PAR MICHAEL LONSDALE

Écoutez Lire/Gallimard, 3 h 30, 18,90 €

Distinction, distance, étrangeté, clarté : ainsi sont la voix et la diction de Michael Lonsdale. Elles répercutent et symbolisent l'étrangeté qui colle au récit de Camus. On ne saura jamais pourquoi Meursault a tué, et l'interprétation de l'acteur donne encore moins de réponses : il est possible que ce soit justement cela, l'adaptation audio d'un texte essentiel de notre littérature.



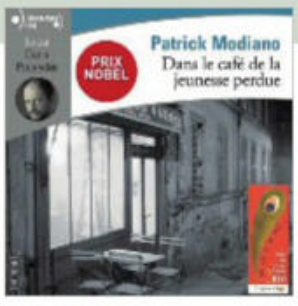
MARTIN EDEN

DE JACK LONDON, LU PAR DENIS PODALYDÈS

Audiolib, 13 h 21, 22,90

Coup de cœur de la prestigieuse académie Charles-Cros dans la catégorie « parole enregistrée et documents sonores », ce *Martin Eden* est un pur régal. Ce roman d'apprentissage culte est sans doute le texte le plus personnel de Jack London. Denis Podalydès y déploie toute la palette des sentiments, de la fièvre de l'ascension au lent désenchantement. Il magnifie l'histoire de ce jeune marin d'Oakland qui fait la découverte de la bourgeoisie, s'initie aux arts et finit par devenir écrivain.

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

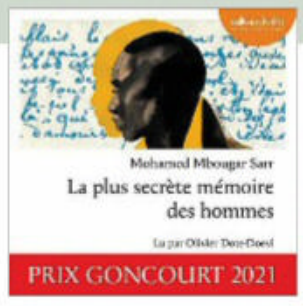


DANS LE CAFÉ DE LA JEUNESSE PERDUE

DE PATRICK MODIANO, LU PAR DENIS PODALYDÈS

Écoutez lire/Gallimard, 3 h 03, 18,90 €

La rencontre entre un Prix Nobel de littérature et une figure de la Comédie-Française nous offre une merveille de livre audio. Avec sobriété et un charme envoûtant, Denis Podalydès incarne à la perfection les quatre narrateurs de ce roman polyphonique et donne vie au chef-d'œuvre de Patrick Modiano. On s'élance avec lui dans une enivrante flânerie poétique au cœur du Paris des années 1950-1960. Un grand moment de littérature sacré grand prix et Plume d'or du Festival du livre audio 2016.

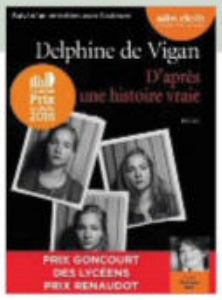


La plus secrète mémoire des hommes

DE MOHAMED MBOUGAR SARR, LU PAR OLIVIER DOTE DOEVI

Audiolib, 15 h 25, 22,95 €

Prix Goncourt 2021, ce roman polyphonique ressemble à une véritable enquête littéraire. L'interprétation d'Olivier Dote Doevi évolue avec habileté dans cette écriture labyrinthique, avec ses mises en abyme et ses enchevêtrements successifs. Alors que le texte navigue entre la forme du journal et celle du récit, cet exercice de style permanent lui donne l'occasion d'esquisser une méditation à haute voix sur la littérature et une recherche effrénée du *« livre essentiel »*.

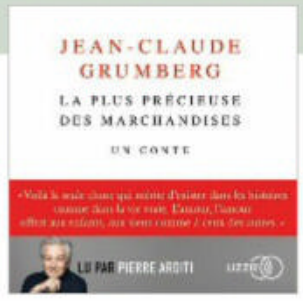


D'APRÈS UNE HISTOIRE VRAIE

DE DELPHINE DE VIGAN, LU PAR MARIANNE ÉPIN

Audiolib, 8 h 56, 21,90 €

Marianne Épin, ancienne sociétaire de la Comédie-Française, disparue il y a peu, s'empare avec une inquiétante étrangeté du roman de Delphine de Vigan, lauréat du prix Renaudot en 2015. Avec une lecture minutieuse mais habitée, elle parvient à mettre à nu la relation complexe qui unit Delphine et L., les deux protagonistes de l'histoire. Un livre audio glaçant qui donne vie aux mécanismes terrifiants de l'emprise.



LA PLUS PRÉCIEUSE DES MARCHANDISES

DE JEAN-CLAUDE GRUMBERG, LU PAR PIERRE ARDITI

Lizzie, 1 h 31, 17,99

Ce « conte » met en scène un couple de bûcherons qui recueille un nourrisson jeté depuis un train à destination de l'enfer. L'interprétation de Pierre Arditi parvient à maintenir le fil de deux récits qui s'entrecroisent au beau milieu des ténèbres. Sa lecture navigue entre la fiction et le réel, l'horreur et la résilience, la survie et la mort. Véritable remède contre l'oubli, le texte universel de Jean-Claude Grumberg révèle peu à peu sa saisissante densité.

LA GRÂCE DES BRIGANDS

DE VÉRONIQUE OVALDÉ, LU PAR L'AUTRICE

Thélème, 6 h 50, 21 €

Proche du grand roman américain et s'appuyant sur une intrigue familiale, féminine et vengeresse, *La Grâce des brigands* se prête à l'écoute comme… à l'incarnation par son autrice, dont la personnalité est à l'image de sa langue : pétillante.Véronique Ovaldé a aussi assuré elle-même la lecture de trois autres de ses romans : *Des vies d'oiseaux*, *Soyez imprudents les enfants* et *Personne n'a peur des gens qui sourient*.

L'ÉVÉNEMENT

D'ANNIE ERNAUX, LU PAR CLAIRE DE LA RÜE DU CAN

Écoutez lire/Gallimard, 1 h 59, 12,99 €

Cette version audio du célèbre livre d'Annie Ernaux est l'occasion de redécouvrir ce texte adapté par Audrey Diwan, lauréate du Lion d'or en 2021. Lu par la voix douce de Claire de la Rüe du Can, jeune pensionnaire de la Comédie-Française, le récit garde ici sa simplicité comme sa profondeur. L'événement raconté est le combat d'une jeune étudiante pour pouvoir avorter. Un livre dans la lignée de ceux de l'écrivaine : *« auto-socio-biographique »*.

LA FOLLE ALLURE

DE CHRISTIAN BOBIN, LU PAR ANNA CERVINKA

Écoutez lire/Gallimard, 2 h 56, 21,90 €

L'interprétation d'un livre de Bobin en audio : voilà qui sonne comme une évidence tant y respire la musique littéraire de cet auteur. *La Folle allure* est le récit de Lucie, qui déroule sa propre vie en se donnant plusieurs noms et plusieurs masques. La comédienne Anna Cervinka sait varier les tons, les effets et les ruses, mais elle le fait comme Bobin, sans avoir l'air d'y toucher.

TRUISMES

DE MARIE DARRIEUSSECQ, LU PAR LOLA NAYMARK

Écoutez lire/Gallimard, 3 h 42, 14,99 €

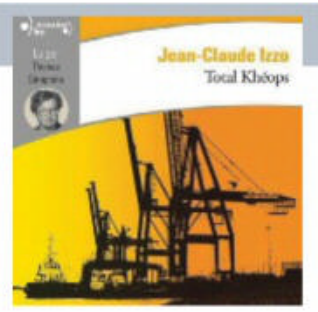
Écouter cette version de *Truismes*, plus de vingt-cinq ans après la parution de ce premier roman qui révéla Marie Darrieussecq, n'est pas dénué d'intérêt : le corps féminin y est central, omniprésent, obsédant. Le livre raconte la transformation de sa narratrice en truie. La dimension semi-fantastique est diablement rendue par Lola Naymark, qui donne aussi un supplément d'âme à la cocasserie de l'autrice.

POLARS

LA POSITION DU TIREUR COUCHÉ

DE JEAN-PATRICK MANCHETTE,
LU PAR ÉRIC ELMOSNINO
Écoutez lire/Gallimard, 5 h 00, 22,30 €

Aux côtés d'Éric Elmosnino, on embarque dans l'univers sombre de Jean-Patrick Manchette. Le comédien s'approprie cette langue unique et donne vie avec brio à tous les personnages de l'œuvre la plus emblématique du pape de la Série noire. Avec cette version audio, sacrée grand prix au festival Plume de Paon en 2012, les aventures sanglantes de Martin Terrier prennent une autre dimension.



TOTAL KHÉOPS

DE JEAN-CLAUDE IZZO, LU PAR THOMAS SÉRAPHINE
Écoutez lire Gallimard, 7 h 22, 18,99 €

Pas facile de trouver le bon timbre pour lire un polar : il est si tentant d'y adopter un ton fatal et froid. Thomas Séraphine, formé par le théâtre d'improvisation, a su poser une voix qui, longtemps, paraît monocorde. On s'aperçoit ensuite qu'il y varie beaucoup les rythmes selon les scènes. Et qu'il sait lire un roman. Mission réussie, donc, pour lui et pour cette version audio d'un roman qui, au début des années 1990, était un des premiers de la vague du « polar aïoli ».

MEURTRES POUR MÉMOIRE

DE DIDIER DAENINCKX, LU PAR DIDIER FLAMAND, HENRI COURSEAUX, MICHEL BOMPOIL…
Écoutez lire/Gallimard, 3 h 28, 23,40 €

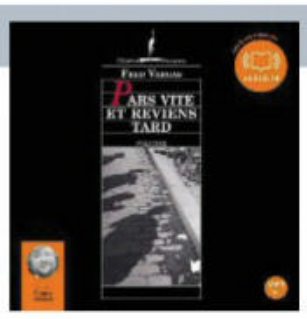
Paru à la Série noire en 1983, *Meurtres pour mémoire* était le deuxième roman de Didier Daeninckx. Et la première fiction sur une page sanglante de notre histoire postcoloniale : le massacre de dizaines d'Algériens à Paris, le 17 octobre 1961. Le roman, qui ciblait Maurice Papon sans le nommer, a depuis acquis une valeur politique, pédagogique et mémorielle. Sa lecture « chorale » fait son effet.

LA VÉRITÉ SUR L'AFFAIRE HARRY QUEBERT

DE JOËL DICKER, LU PAR THIBAULT DE MONTALEMBERT
Audiolib, 21 h 15, 24,90 €

Pour rendre la mesure de toutes les chausse-trappes et autres fausses pistes du premier roman de Joël Dicker, la voix de Montalembert est idéale, implacable, subtile, ironique quand il le faut. Le timbre vous prend, et le comédien ne vous lâche pas. Il fallait cette densité pour incarner chacune des 800 pages du livre, interprétées en plus de vingt heures.

FANTASTIQUE/SF



PARS VITE ET REVIENS TARD

DE FRED VARGAS, LU PAR THIERRY JANSSEN
Audible, 10 h 12, 19,30 €

Toutes les aventures de Jean-Baptiste Adamsberg, le commissaire très simenonien de Fred Vargas, ont été adaptées en livre audio. Le comédien belge Thierry Janssen en a été le principal interprète. Son aisance dans l'univers de Vargas est saisissante : il varie les effets, donne une énergie rare aux dialogues, et révèle une belle proximité avec Adamsberg, flic déambulateur et homme bien perché.

LE MUR INVISIBLE

DE MARLEN HAUSHOFER, LU PAR MARIE-ÈVE DUFRESNE
Actes Sud Audio, 8 h 29, 19,95 €

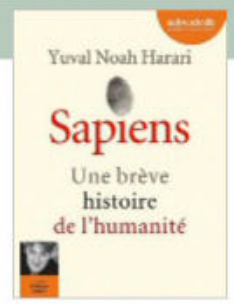
Dans ce récit d'anticipation relativement inclassable, une femme se retrouve inexplicablement piégée derrière un mur infranchissable. Récemment remis au goût du jour par les réseaux sociaux, ce classique de la littérature autrichienne publié en 1963 connaît une nouvelle vie en audio, notamment grâce à l'ambiance de mystère savamment distillée par la comédienne Marie-Ève Dufresne.

DUNE

DE FRANK HERBERT, LU PAR BENJAMIN JUNGERS

Lizzie, 18 h, 24,99 €

L'adaptation de ce classique se révèle d'une grande fidélité à la saga d'origine et devrait convaincre les fans les plus exigeants de Frank Herbert. *Dune* n'attendait plus que cette version audio pour rendre grâce à ses idiomes inventifs : empruntant à l'arabe, au latin et à l'anglais, les vocables très singuliers du livre ont nécessité l'intervention d'une linguiste et la réalisation d'un lexique de 1889 mots pour guider la prononciation du comédien.



SAPIENS. UNE BRÈVE HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

DE YUVAL NOAH HARARI, LU PAR PHILIPPE SOLLIER

Audiolib, 15 h 54, 23,30 €

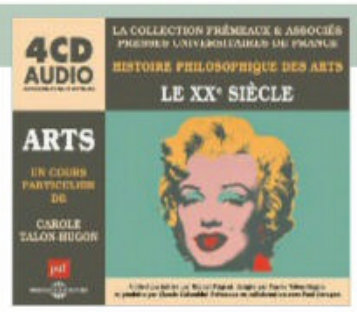
Il fallait par-dessus tout donner une voix au best-seller mondial de Yuval Noah Harari. C'est désormais chose faite grâce à Audible et au comédien Philippe Sollier. Quinze heures passionnantes qui passent à la vitesse de l'éclair, où l'auditeur parcourt l'évolution du genre humain depuis la nuit des temps. Un bijou d'érudition, prix du public lors du Festival du livre audio 2018, qui séduira les plus initiés comme les profanes en quête de savoir.

LA VIE SECRÈTE DES ARBRES

DE PETER WOHLLEBEN,
LU PAR THIBAULT DE MONTALEMBERT

Audiolib, 7 h 06, 22,90 €

Dans cette œuvre à part, couronnée du grand prix au Festival du livre audio en 2019, Thibault de Montalembert nous fait découvrir l'univers envoûtant de l'ingénieur forestier Peter Wohlleben. Une plongée dans le monde des arbres, leur organisation en société et tous les secrets qu'ils enfouissent sous terre. Une passionnante classe verte littéraire qui bouscule notre rapport aux végétaux.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE DES ARTS. LE XXe SIÈCLE

DE CAROLE TALON-HUGON, LU PAR L'AUTRICE

Frémeaux & Associés/Puf, 4 h 35, 29,99 €

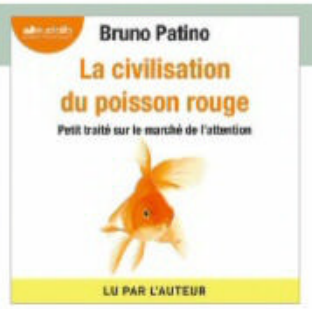
Dans le cadre d'une stimulante collection associant Frémeaux & Associés et les Presses universitaires de France, Carole Talon-Hugon dépoussière l'idée même du cours particulier et raconte une autre histoire de l'art. Passé au tamis philosophique, son enseignement iconoclaste dévoile l'importance majeure du XXe siècle artistique. Après une présentation des avant-gardes, Carole Talon-Hugon analyse la multiplication des genres et des mouvements artistiques.

JUST KIDS

DE PATTI SMITH, LU PAR ISABELLE HUPPERT

Des Femmes-Antoinette Fouque, 8 h 48, 24 €

À la fois ouvert et clos par le décès prématuré du grand photographe Robert Mapplethorpe, le récit de Patti Smith, icône absolue du rock, retrace l'odyssée et la relation incandescente du couple de l'underground devenu mythique qu'ils formaient. Avec sa cadence singulière et sa justesse, la voix d'Isabelle Huppert transfigure l'épopée, teintée de pudeur et d'émotion.

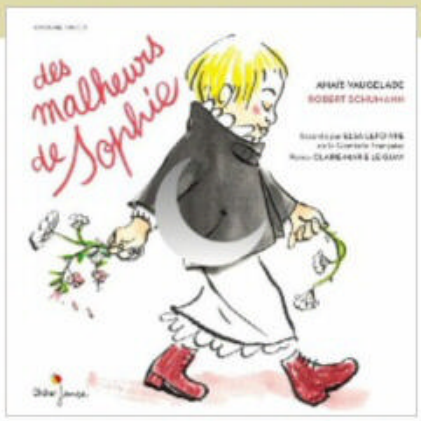


LA CIVILISATION DU POISSON ROUGE

DE BRUNO PATINO, LU PAR L'AUTEUR

Audiolib, 3 h 31, 17,95 €

Dans la version audio de son best-seller, Bruno Patino réussit le tour de force de rendre compréhensibles les mécanismes implacables d'une économie de l'attention qui nous transforme progressivement en poissons rouges. Ce spécialiste des médias y décrypte habilement la stratégie des géants du numérique. Remettant en perspective la révolution Internet, il la dépeint en utopie brisée.

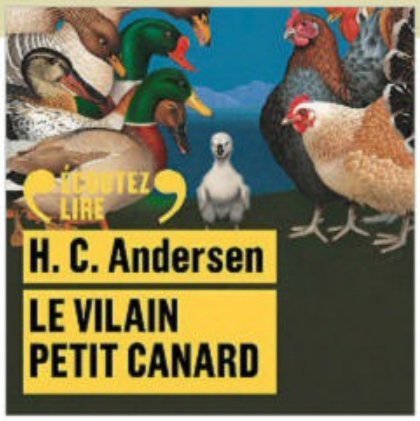


DES MALHEURS DE SOPHIE

D'ANAÏS VAUGELADE, LU PAR ELSA LEPOIVRE

Didier Jeunesse, 0 h 49, 24,90 €

La comtesse de Ségur n'a jamais été aussi jeune : inspiré par son chef-d'œuvre, Anaïs Vaugelade dynamite littéralement la Bibliothèque rose et rappelle le caractère avant-gardiste de ce livre. La lecture enjouée d'Elsa Lepoivre, de la Comédie-Française, donne corps à une Sophie qui n'en fait qu'à sa tête, brave les interdits et fait voler en éclats les carcans. Au piano, Claire-Marie Le Guay joue Schumann avec une belle inspiration et fait aussi de ce conte musical entraînant un éloge de l'espièglerie, de la fantaisie et de la liberté. Et des *Malheurs de Sophie* une fête permanente.



LE VILAIN PETIT CANARD

D'ANDERSEN, LU PAR JACQUES BONNAFFÉ

Écoutez lire/Gallimard, 0 h 26, 3,99 €

La voix de Jacques Bonnaffé, sur ce conte-là, est idéale. Une voix réaliste, burlesque, rieuse, aussi précise dans les différents « coin-coin » que dans les dialogues. Interprétant tour à tour le caneton ou maman canard, le comédien enchante ce conte pour enfants. À écouter Bonnaffé, on se demande si, comme il le clame, il *« faisaaaaiiit si bon à la caaaaampagne »* ! On appréciera la mise en scène sonore… campagnarde, justement.

Sélection établie par Christophe Rioux, Hubert Artus et Léonard Desbrières

La plume de Paon

festival du livre audio et du podcast

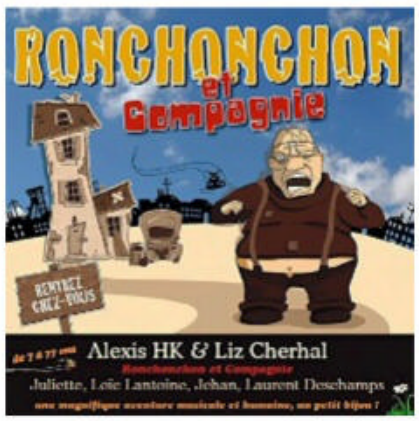
Du 11 au 22 mai 2022

À Strasbourg

Au programme

— Des lectures
— Le « Casting La Voix »
— Des studios mobiles
— Des ateliers autour du livre audio
— Une journée dédiée au podcast
— Des rencontres professionnelles

#festivaldulivreaudio



RONCHONCHON ET COMPAGNIE

Notre chroniqueuse Emma Daumas revient sur l'épopée d'une chanson d'Alexis HK et Liz Cherhal, devenue un petit classique du livre-disque pour enfants…

Sur les crépitements d'un vieux vinyle, l'arpège saccadé d'un banjo discrètement désaccordé, un flow souple se pose et nous plante ses personnages dans le décor sonore. Alors le souffle sautillant d'un orgue vintage vient s'ajouter à celui du conteur. Sommes-nous dans une guinguette, un club de jazz, chez les manouches ? Un poil titi, un brin dandy, le conteur se fait chanteur et nous embarque avec malice dans l'histoire d'une famille de renfrognés pas piquée des hannetons.

C'est en neuf minutes chrono qu'Alexis HK et Liz Cherhal écrivent, en vacances, *La Maison Ronchonchon*. Pourtant ils le sentent, c'est une chanson dont on leur parlera longtemps ; « *une de ces chansons qui collent comme du chewing-gum* » ! Mais le démarrage ne se passe pas comme espéré… Initialement paru dans *Les Affranchis*, quatrième album du chansonnier alors petit protégé du grand Aznavour, le morceau détonne voire irrite jusqu'à se faire « fracasser » dans les colonnes de *Télérama*. HK encaisse, fair-play. Il est vrai que le ton est osé pour un album de la maturité !

Mais coup de théâtre lorsque son éditeur l'appelle, il croit en cette chanson et lui propose d'en faire tout un album, encore mieux : un livre-disque pour enfants. Alors les planètes s'alignent… Pour l'écriture à quatre mains, Liz et Alexis ; un casting d'interprètes de choix : Juliette, Jehan et Loïc Lantoine pour les personnages principaux ; aux manettes, le réalisateur Matthieu Ballet ; enfin l'illustrateur Roberto Pesle. En 2010, l'équipe donne vie à *Ronchonchon et compagnie* et les critiques sont cette fois dithyrambiques.

D'autres figures de la chanson française se sont déjà essayées à l'exercice avec succès, dont la fratrie Les Ogres de Barback et leur enfant imaginaire *Pitt Ocha,* une trilogie qui réunit de nombreux invités comme Pierre Perret, Tryo ou encore Les Hurlements d'Léo, écoulée à plus de 400 000exemplaires.

D'autres ont préféré adapter des contes classiques pour enfants ; Anna Karina, bercée par les histoires de son compatriote danois Andersen, choisit *Le Vilain Petit Canard* (avant *La Petite Sirène*) avec Philippe Evno, Philippe Katerine, Arielle Dombasle, Jeanne Cherhal et JP Nataf comme partenaires, un sacré terrain de jeu !

Car là est l'ultime ingrédient de la recette, au-delà d'une famille d'artistes qui se réunit autour de chansons ludiques et de jolies images, ces ouvrages jeune public savent se mettre à la portée de tous et proposent à l'adulte qui les écoute de retrouver son âme d'enfant.

Quant à celui qui les fabrique, il n'est pas rare que la démarche coïncide avec le début de sa parentalité, ce qui laisse présager pour sa progéniture un bel album souvenir…

P.S. : si cette chronique n'aborde pas *Les Larmes de crocodile et autres fables*, livre-disque de qualité d'Emma Daumas, c'est parce que, bien que contactée, elle a refusé de répondre à nos questions.

ÉCRIRE ET SE FAIRE ÉDITER

LE GUIDE PRATIQUE ET COMPLET

Scannez
pour découvrir

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX ET SUR

www.lire.fr

MINISTÈRE
DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE

AUDIO
PAPIER
#JeLisCommeJeVeux
NUMÉRIQUE

Photographie © Francesco Carta via Getty Images. Campagne réalisée par Øconnection.

Le Parisien
Aujourd'hui...
Le Point